



YVAN SAVIGNAC

LE PROJET PANATIUM

Le temps ralentit...

La Caboché

Marie-Claude Chayer

LE PROJET PANATIUM

DU MÊME AUTEUR

ONDE DE CHOC, Roman, Éditions de la paix, 1999

YVAN SAVIGNAC

LE PROJET PANATIUM

Roman



Page couverture
Marie-Claude Chayer
Infographie et mise en pages
SAGA

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Savignac, Lina, 1949-

Éva, Eugénie et Marguerite : roman

L'ouvrage complet comprendra 3 v.

ISBN-13: 978-2-923447-05-6 (v. 1)

ISBN-10: 2-923447-05-0 (v. 1)

I. Titre.

PS8637.A87E93 2006

C843'.6

C2006-941114-X

PS9637.A87E93 2006

Dépôt légal

- Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2006

- Bibliothèque nationale du Canada, 2006

Les Éditions la Caboche
1054 rue Cormier
Beloil (Québec)
J3G 3V3
Téléphone : (514) 258-4906
Courriel : info@editionslacaboche.com

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

À mon épouse Renée pour son amour son implication et sa foi en moi.
À Marie-Claude Chayer pour son talent qui rejoint mes passions.
À Thérèse Clark pour sa belle patience et ses compétences.
À Véronique St-Gelais pour son soutien inconditionnel.
À la vie que j'ai, et au temps qu'il reste.

CHAPITRE 1

Le lourd Boeing 737 se posa malhabilement sur la piste brûlante de Tonopah. Les violents vents latéraux s'ajoutèrent à la maladresse du pilote à poser l'appareil au sol. Les fortes vibrations causées par le contact des roues sur la piste raboteuse de béton, malmenaient rudement la carlingue du vieil avion. Le souffle des réacteurs faisait voler la poussière sur la piste, poussière qui ne parvenait jamais à disparaître malgré les atterrissages et décollages répétitifs de l'unique piste. Le vent du désert s'évertuait à y déposer heure après heure, jour après jour, une fine couche de sable, semblable à une poudre mortuaire.

Tandis que l'oiseau de métal étalait son ombre sur le béton, Léa ressentit une nausée qu'elle contint tant bien que mal. Rien n'était beau dans cet avion qui lui semblait trop vieux pour être encore en service. L'intérieur puait sa trop longue vie, sa trop longue histoire. Léa avait soif. Le vol avait été long. Elle désirait sortir au plus vite de cet espace trop restreint, rempli à moitié de gens qui s'alliaient à l'impression morbide que dégageait le vieil aéronef.

Léa Zanito était une femme qui n'avait pas d'histoire. Mariée pendant six années à un homme violent, elle l'avait laissé depuis huit mois. Sans enfant, elle avait toujours habité Houston, au Texas, depuis sa naissance. Elle pouvait être vue de tous comme une belle femme. Grande, près d'un mètre quatre-vingts, elle avait belle allure et était fière de sa personne. Elle dégageait une féminité que tous, autant hommes que femmes, percevaient à coup sûr en sa présence. Ses cheveux longs, à mi-dos, étaient

souvent attachés fermement à la base de son crâne. Ils étaient d'un beau blond. Une repousse laissait toutefois percevoir un châtain clair, sa couleur naturelle.

L'avion roulait ses derniers tours de roue pendant que le sifflement strident des réacteurs perdait de son intensité. Contents de finir leur travail, les réacteurs devinrent silencieux. Une agente de bord à l'allure fatiguée se plaça au bout de l'unique allée qui séparait les deux rangées de sièges.

Ces derniers étaient sales, tachés à certains endroits de ce qui ressemblait à des éclaboussures de repas ou de boissons gazeuses. Malgré le carré de tissu supposé protéger les appuie-tête, ils étaient souillés par le gras des cheveux de centaines sinon de milliers de passagers qui avaient dû s'endormir en se balançant la tête de droite à gauche dans ces trônes de pauvres.

Léa était assise dans la queue de l'avion, le troisième banc à droite avant la fin. Elle portait un jeans noir, serré et un court t-shirt blanc qui laissait voir son ventre à la couleur et texture d'un fin velours fauve.

Comme l'avion finissait de rouler sur l'aire de stationnement, l'agent de bord expliqua dans un langage commun aux dernières ondulations de l'oiseau d'acier, qu'un escalier serait collé à l'avion et que les passagers pourraient sortir par la porte avant. Finalement, enfin, l'avion s'arrêta brusquement, grossièrement. Ce mouvement brusque haussa d'un cran la nausée que Léa avait déjà de son environnement.

Ses cuisses, un peu trop rondes mais fermes, s'ajustaient cependant à merveille à son bassin créant une belle courbe au niveau de ses hanches. À la jonction de ses dernières se créait un creux profond. Son ventre, révélant une belle maturité, était beau. Cette femme attirante, incitait, invitait l'œil.

Tandis que les passagers se levaient un à un, regroupant péniblement leurs bagages personnels, Léa appuya la tête sur le hublot déjà chauffé par la chaleur du Nevada. Son regard s'égara

sur le long de la piste grise engloutie par la lividité du sable du désert. Elle se résigna à attendre que quelques passagers quittent l'habitacle avant de se lever. L'air était de moins en moins respirable. À peine la climatisation avait-elle été arrêtée qu'une odeur étouffante de transpiration envahit hâtivement l'habitacle.

La femme retournait dans sa tête toutes les raisons qui faisaient qu'elle était là... maintenant... dans ce vol nauséabond. L'idée qu'un long mois l'attendait, peut-être plus, devenait de plus en plus lourde à supporter.

Depuis cinq années, Léa travaillait pour la firme MAUSER. Cette entreprise bien connue du monde médical, se spécialisait dans la recherche et le développement de nouveaux médicaments. Ainsi, quelques jours auparavant, son patron l'avait fait venir à son bureau pour lui exposer un projet qui lui avait été soumis par un autre centre de recherche qui lui, était sous la gestion du gouvernement américain. Ce dernier se trouvait en Californie et était en fait peu connu des milieux commerciaux. Étonnamment, ce centre de recherche étudiait spécifiquement le développement et l'application de produits pharmaceutiques utilisés exclusivement par l'armée américaine. Subséquemment, il lui expliqua que plusieurs médicaments y avaient été développés pour, par exemple, protéger les militaires contre différents types de virus qui pouvaient être utilisés dans le cas de guerres bactériologiques.

Jim Mastket, son patron, était un homme bourru au langage franc et sans détour. Il lui exposa au cours de leur rencontre que bien qu'il ait déjà entendu parler des travaux qui étaient faits dans ce centre de recherche, il n'en demeurait pas moins que plusieurs autres produits de nature ultrasecrets y avaient été développés. De ce fait, il informa Léa que ce centre n'était pas tout à fait transparent, et que cela était motivé par des raisons d'État. Mastket lui expliqua aussi que deux jours auparavant, il

avait rencontré un certain Tazianno Ruba. L'homme l'avait contacté pour lui demander de ce qu'il avait lui-même qualifié d'emprunt de personnel pour environ un mois.

—En fait, il voudrait que tu ailles travailler pour lui... ou pour eux... je n'sais pas trop où, en tout cas, dans leur centre de recherche.

—Moi ? Ils veulent que j'aille travailler pour eux ? Et pourquoi moi... et pour faire quoi demanda Léa ?

—Y a pas été très clair le bonhomme... j'sais pas sur quoi il se basait, mais il disait que tu étais exactement le type de personne dont il avait besoin et que, tiens-toi bien... L'État apprécierait qu'une personne de ta compétence les aide dans leurs recherches et que blablabla et blablabla. Je t'avoue que le type à toute une gueule et... qu'il a... je dirais..., fière allure, belle gueule, tu vois un peu le genre ?

—Non... justement, j'vois pas ! ... et ce n'est pas tout à fait ce qui est important dans mon travail vous savez...

—Allons, allons Léa une belle femme comme toi... *Anyway*, j'ai pensé qu'un projet de ce genre pourrait t'intéresser, histoire de parfaire tes connaissances, ce qui ne pourrait sûrement pas te nuire pour MAUSER . Alors,... tu en penses quoi ?

Quatre jours s'étaient passés depuis, quand Mastket arriva dans le bureau de Léa en coup de vent avec une grosse enveloppe jaune à la main.

—Tiens... ça vient d'arriver par courrier P E R S O N N E L... rien de moins qu'un homme en habit l'a même apporté en personne personnellement... Wow, t'es chanceuse pas juste un peu, pas de danger que de jolies dames me fassent de telle livraison... *Anyway*, ce sont tes billets d'avion et ta documentation concernant le médicament sur lequel tu auras à travailler, tu pars demain matin...

Le document, nettement incomplet, expliquait brièvement que les employés oeuvrant à ce centre de recherche étaient à

étudier le développement d'un nouveau médicament qui était d'ordre de la chronopharmacologie. Léa était perplexe car elle possédait très peu d'expérience dans ce domaine et de surcroît, ce qui était écrit dans ledit document était limité. Le trop peu de documentation à laquelle elle avait accès mentionnait vaguement que le médicament avait ... la capacité de... « *ralentir le métabolisme humain* » alors que plus loin dans les textes on parlait de « *ralentir le temps* » et des avantages qu'il aurait pour les patients atteints de maladies en phase terminale. Mais l'expression *ralentir le temps* avait une connotation qui lui semblait exagérée, ce qui soulevait beaucoup de scepticisme sur une telle propriété pour un médicament ; elle était très curieuse d'en savoir plus sur ce médicament.

De plus, ce qu'elle trouvait étrange était que, la recherche et le développement de ce supposé médicament était chapeauté par le gouvernement américain, ce qui était en-soi peu commun, voire inhabituel, considérant que selon les normes un tel combiné scientifique aurait dû être sous la supervision d'entreprises privées. Ce cachet mystérieux de la chose intriguait énormément Léa.

—Quand tu seras sur place, à Tonopah, le dénommé Tazianno Ruba t'attendra à l'aéroport. De là, il m'a dit qu'il t'expliquerait tout ce que tu devrais savoir sur le projet durant votre trajet vers *Bishop*.

—*Bishop* ?

—Ouais... connais pas moi non plus... c'est quelque part pas trop loin de Tonopah dans l'état de Californie.



Les moteurs cessèrent finalement leurs plaintes lancinantes. Le seul bruit qui subsistait était le doux sifflement des génératrices qui alimentaient en électricité l'avion et les murmures

assourdis des passagers qui avançaient machinalement vers la sortie.

Léa avait vécu toute sa jeunesse avec sa famille. Son père, maintenant à la retraite, avait été mécanicien pour une entreprise de transport routier. Il y avait toujours travaillé. Sa mère était morte d'un cancer alors que Léa n'avait que quatorze ans. Elle s'en était difficilement remise, élevée par la suite uniquement par son père. Enfant unique, elle avait eu peu d'amis durant sa jeunesse. Abattue par la longue et pénible maladie de sa mère, sa décision d'étudier en médecine pour... pour peut-être aider les autres était facile à comprendre. En cours d'étude, elle avait rencontré Djeff. Influencée par ce dernier, elle réorienta sa carrière en pharmacologie où elle compléta finalement une maîtrise. La suite de sa vie n'était qu'un mélange de déceptions amoureuses dans laquelle la violence conjugale y avait trouvé refuge. Enfin, exaspérée de cette misère, elle divorça de cet homme sans aucun remords. Depuis, elle essayait de reprendre un rythme de vie normale où l'équilibre de sa propre personne devenait la pièce maîtresse de l'échiquier de son existence sans couleur et sans goût.

—Madame... vous pouvez sortir, c'est à votre tour.

Léa sortit de sa torpeur. Elle avait chaud et son t-shirt lui collait au corps comme une deuxième peau. Arrivée au seuil de la porte, au moment même où elle l'enjambait, elle fut saisie par une bourrasque de vent qui lui rossa la figure. La rafale choqua son visage par les picotements du sable brûlant emporté dans une course folle et libre.

Par instinct, Léa ferma presque ses paupières sur ses yeux et porta inconsciemment les mains à son visage pour se protéger. Cherchant les marches de l'escalier mécanique, le vent et le sable tenaces, cravachaient le long corps de la femme le harcelant de milliers de piqûres brûlantes.

Au bas de l'escalier, elle mit le pied sur le tarmac de béton brûlant blanchi par le temps. Peinant, elle se dirigea vers ce qui

faisait office d'aéroport. L'endroit était misérable. Elle aurait aimé, elle aurait eu besoin d'un bâtiment moderne, ce à quoi elle était habituée et ce qui n'était justement pas le cas.

Léa était mal à l'aise dans cet environnement inhabituel, presque hostile pour elle. Et ce Tazianno Ruba qui devait l'attendre et la conduire, où était-il ?... *J'espère qu'il a au moins un air climatisé dans son auto*, se dit-elle dans son for intérieur. Alors qu'elle était à mettre ses bagages sur un chariot, elle remarqua à peu de distance d'elle, un homme vêtu d'un beau complet noir. Elle pensa, surprenant dans cet endroit si rudimentaire, surtout qu'il restait là debout sans bouger à l'observer avec visiblement beaucoup d'attention. Léa se redressa pour l'observer avec un peu plus d'intérêt. Il portait une cravate de soie de couleur pastel, nouée au col de sa chemise blanche comme neige. Cet habillement distingué était du genre que Léa aimait. *Pouiff, il doit avoir chaud le monsieur*, pensa-t-elle ? L'effet de l'homme était puissant. Ses yeux étaient impossibles à voir. Il portait de beaux verres fumés presque ronds ce qui lui donnait à coup sûr un air élégant et important.

Surprise et ravie à la fois, elle vit l'homme s'approcher lentement d'elle.

—Bonjour madame... je... suppose que vous êtes Zanito, Léa Zanito ?

—Eh... oui, et comment savez-vous mon nom ?

—Je m'appelle Tazianno Ruba et je travaille pour le gouvernement fédéral sur le développement de la chronopharmacologie. Comme vous le savez déjà, je suis venu ici pour vous accueillir et vous conduire à *Bishop*.

La femme laissa transparaître son hésitation à l'invitation de cet homme qu'elle ne connaissait absolument pas. L'homme perçut et comprit l'appréhension tout à fait normale de la femme.

—Oh... j'espère que monsieur Mastket vous a avisé que je serais ici pour vous accueillir ?

La question que venait de lui poser l'homme la rassura, car personne à part Léa et Mastket ne savait qu'elle devait se rendre à Tonopah, déduisant ainsi que l'interlocuteur qui était devant elle ne pouvait être autre que ce monsieur Tazianno Ruba.

—Oh oui... oui, il m'en a parlé effectivement... excusez-moi, évidemment qu'il m'a avisé que vous m'attendriez à l'aéroport, veuillez pardonner mon hésitation, monsieur... Ruba.

—Allez, c'est tout à fait normal, je comprends cela.

La première opinion que se fit Léa de cet homme fut que ce dernier avait une approche directe, mais très agréable et facile. Il avait de surplus, pour ne pas dire en prime, un beau style. Sa peau basanée contrastait joliment bien avec le col blanc immaculé de sa chemise. Il était du genre chic, gentil et convenable.

—Ah, mais attendez... où ai-je la tête... donnez-moi vos bagages à main, vous devez sûrement souffrir de la chaleur... le reste de vos bagages arriveront dans quelques minutes, venez... je m'en occupe.

Quelques minutes plus tard, les deux grosses valises étaient au pied de Tazianno.

—Vous me suivez jusqu'à l'auto ? Nous y serons mieux pour discuter, l'air est suffocant dans ces aéroports de deuxième classe.

Léa accepta de le suivre quand ce dernier lui tendit aimablement la main pour la diriger vers la sortie la plus proche.

Léa accepta le toucher et se plut même pendant une seconde à se faire prendre la main par cet homme si galant et si charmant.

Il la guida jusqu'à sa voiture. Ils inclinaient légèrement leur corps vers l'avant pour se protéger du vent qui soufflait. L'auto était une superbe Mercedes-Benz S-500 toute noire. Lui ouvrant la porte rapidement à cause du vent tenace, elle se laissa glisser avec beaucoup de souplesse dans le siège-baquet de cuir frais du passager. La manœuvre fit ressortir la beauté de ses cuisses et de ses fesses moulées dans son jeans, ce qui n'échappa pas au regard rapide de l'homme. L'air frais emplissait l'habitacle, dû au départ

programmé du moteur pour que la climatisation maintienne l'intérieur à la température désirée. Faisant prestement le tour de la limousine, il plaça les valises dans la malle arrière de l'auto et prit place au volant. L'auto était manifestement neuve. Léa resserra sa longue queue blonde comme un fauve replacerait son pelage après une bataille. Le puissant V-8 de la Mercedes ronronnait d'un doux ralenti, symbole sommeillant de la puissance du véhicule. Après avoir refermé sa portière, l'homme replaça son veston et lui adressa un large sourire. L'habitacle était tout frais, la climatisation fonctionnant à bas régime... Visiblement, cet homme l'attendait depuis un bout de temps.

—Quel vent dans ce désert, s'exclama-t-il !

—Oui, il est puissant... et j'imagine... tenace. Et maintenant... vous m'amenez où, lui demanda-t-elle d'un ton ferme ?

—À *Bishop*. Tout en parlant, il embraya la voiture empruntant la route longeant la piste en direction de Tonopah.

—Bon pour *Bishop* monsieur Ruba... mais en cours de route faudra m'en dire plus, vous en conviendrez.

À cette remarque, l'homme lui adressa un large sourire qui se transforma presque en rire.

—Soyez sans crainte à ce sujet, mais commençons par le commencement si vous le voulez bien, j'aimerais que vous ne m'appeliez pas monsieur... Cela m'intimide beaucoup, lui dit-il avec humour. Appelez-moi tout simplement Tazianno. Allez, nous aurons tout le trajet pour nous familiariser. Ainsi, je suggère de commencer par mon nom, soyez bien à l'aise de m'appeler Tazianno, et moi de mon côté... je pourrais peut-être vous appeler... Léa,... car déjà que... comment dire,... bien que cela ne soit qu'au niveau virtuel, je vous connais vous savez... passablement.

—Comment ? Vous... tu... ouf ! Bon j'y vais je brise la glace... Alors,... tu dis me connaître... virtuellement ?

Léa allait de surprise en surprise, comment un inconnu

venant de nulle part pouvait-il la connaître déjà. Qui pouvait donc être cet homme, se demandait-elle ?

—Bon, comment vous dire avec délicatesse ?... En fait de votre personne... physiquement... je ne vous connaissais que par de simples photos. Cependant, je peux vous dire que je possède un tas d'informations pertinentes sur votre formation académique, votre histoire familiale, votre travail, et... et même... votre séparation.

—Oh là... un tout petit instant... Tazianno, comment sais-tu autant de choses sur moi ?

—Attends Léa... avant même de te parler de toi et des informations que je possède sur toi, je vois qu'on ne t'a pas beaucoup informé sur l'endroit où tu dois passer ton prochain séjour. Bon voilà, je crois que je dois t'expliquer bien avant toute chose où nous allons et te parler un peu de *Bishop*.

La Mercedes traversait maintenant le petit village de Tonopah. Sitôt les dernières habitations derrière eux, le conducteur accéléra pour atteindre une vitesse assez élevée. La petite route grise et terne défilait maintenant rapidement. Les abords de cette dernière n'étaient bordés que de sable brûlant, d'herbes desséchées et d'arbustes rabougris.

—À *Bishop*, ou plutôt dans le secteur de *Bishop*, le gouvernement possède une zone sous juridiction gouvernementale qui n'est pas, disons-le avec des mots simples... accessible à tout le monde, tu piges ?

—Une zone à accès contrôlé ? Et c'est là que se trouve votre centre de recherche ?

Alors que Léa faisait une torsion de son tronc pour parler à Tazianno, ce dernier maintenait quand même son regard droit devant lui.

—En fait non, il n'y a aucun centre de recherche à *Bishop* comme tel, ce dernier est ailleurs... Il est à *Beatty* au Nevada.

—Attends... Je ne te comprends pas... On se dirige vers

Bishop alors que le centre de recherche est à *Beatty*... mais que va-t-on faire à *Bishop* ? En fait, j'ai un tas de questions pour toi... et il y en a une qui me brûle les lèvres par-dessus toutes les autres... pourquoi moi ?

—Parce qu'il n'y a que toi qui puisses être conviée par notre gouvernement à travailler sur le développement du projet *Panatum*.

—Cela me fait tout drôle quand je t'entends dire conviée par notre gouvernement ?

Elle pensa à ce que l'homme venait de lui dire... Tazianno gardait le silence, comme pour lui laisser le temps de comprendre. Elle ne savait trop quoi penser, elle était à la fois flattée par l'invitation que lui faisait le gouvernement et intriguée à la fois par ce qu'elle ne pouvait comprendre. Le conducteur demeurait silencieux respectant le trouble évident de la femme. Il savait qu'elle avait besoin de temps pour assimiler ce qu'il venait de lui dire. Au bout d'environ une trentaine de secondes de réflexion, elle brisa le silence.

—Autre question. Mastket, mon patron, m'a bien expliqué le pourquoi des choses, mais j'en sais tellement peu, trop peu sur ce projet *Panatum* alors j'imagine que toi...

À cette dernière question, l'homme ne répondit pas tout de suite. Il se contenta de tourner lentement la tête vers la femme. Bien que ses yeux demeuraient toujours imperceptibles derrière ses verres fumés opaques, il la regarda droit dans les yeux. Percevant ce dernier, elle s'interrogea sur le silence de l'homme, si bien, que pendant une seconde, elle s'inquiéta de l'air grave de son conducteur alors que... alors que quelques minutes auparavant il lui souriait si gentiment. Impassible, l'homme détourna son regard impénétrable de la femme pour le retourner à la route. Puis au bout trois ou quatre secondes, il lui répondit laconiquement ;

—Je sais que tu sais peu de chose sur ce projet.

Sans savoir pourquoi, Léa se sentit à cet instant mal à l'aise

et ne rajouta rien. Elle se dit que sa question était pourtant pertinente, alors pourquoi était-il devenu si sérieux tout à coup ? Ses pensées se bousculaient dans sa tête. Elle réfléchissait à ce médicament, à ce qu'elle savait du Panatium, au mystère qui l'entourait et à ses invraisemblables propriétés... qui lui semblaient si incompréhensibles, voire incroyables, *valentir le temps*... comment un médicament pouvait-il avoir de telles caractéristiques ? Léa sursauta presque quand Tazianno brisa le silence relatif de l'habitable.

—Le trajet ne devrait pas être long. En fait, 187 kilomètres séparent Tonopah de *Bishop*.

—Et après ?

—Après, nous verrons.

—Nous verrons... nous verrons quoi ?

—Ça dépendra de toi.

Léa commençait à trouver que cet homme savait beaucoup trop de choses qu'elle ne savait pas et qu'il ne semblait pas vouloir les partager. Tout était confus dans sa tête et elle n'aimait pas ce genre de situation, elle se sentait très troublée.

—Écoute Tazianno... tu dois concevoir... qu'il y a plein de choses que je ne comprends pas.

—Oui, mais tout à l'heure, tu disais que tu voulais me questionner et à ce que je sache, tu ne m'as pas vraiment posé de question, la seule qui pouvait y ressembler, tu en savais déjà la réponse. Ainsi, j'imagine que tu t'interroges beaucoup... allez, pose les questions que tu veux, je t'écoute.

—En fait, je ne sais pas trop par où commencer. Je ne sais pas comment faire un ordre logique de ce que qui m'arrive en ce moment.

—Alors, vas-y n'importe comment, l'ordre viendra bien un moment donné.

—Bon d'accord... quand tu me dis que, *ça dépendra de moi*, eh bien j'ai quelque peu de peine à te suivre. Voilà, j'aimerais

bien rembobiner la vidéo de mon arrivée à Tonopah jusqu'à cette seconde si tu veux bien. Voyons voir... il y a à peine quelques minutes, je ne te connaissais ni d'Ève ni d'Adam, en fait, je ne sais rien de toi et là, tu arrives comme ça à l'aéroport pour venir me chercher et nous voilà dans une Mercedes en direction d'une ville que je ne connais absolument pas. Bon... et de plus, je suis invitée par le gouvernement pour travailler sur un médicament qu'on ne peut plus mystérieux. Alors... comme mise en situation, on ne fait pas mieux, avoue-le... Ceci dit, voilà que tu me parles d'un centre de recherche qui n'est pas à *Bishop*, mais ailleurs, *Beatty* si je me rappelle bien, et de plus, sans que je ne connaisse absolument rien de la suite, eh ben j'apprends que cette dernière dépend de moi. Alors prend donc juste quelques secondes et essaie de te mettre à ma place... tu sais Tazianno... je n'ai pas l'habitude de jouer à *James Bond* dans mon quotidien.

Pendant que Léa lui faisait son *exposé*, l'homme regardait la femme assise à sa droite. Sa beauté sauvage, sans artifice le troublait. Elle lui parlait rapidement, nerveusement. Il savait qu'elle était désarmée face au peu d'informations qui lui avait été donné, et il savait également qu'il lui en restait tant à lui dire.

—Bon, d'accord, à mon tour maintenant... premièrement, sois assurée que je comprends très bien ce que tu me dis et que je comprends également ce que tu ressens. En fait, tu te trouves exactement où nous voulions que tu te trouves... et tu sais exactement ce que nous voulions que tu saches... et c'est... comment dire... très bien ainsi. Allez, je crois que le moment est venu de te mettre au courant de l'histoire dans laquelle tu risques d'être impliquée... ça dépend de toi...



Léa était sidérée par ce que venait de lui dire cet homme. *Dans quoi risquait-elle être impliquée*, et de quelle histoire parlait-il ? Qu'est ce que cela voulait dire qu'elle en était *où ils voulaient qu'elle soit et qu'elle sache tout juste ce qu'il voulait qu'elle sache* ? Ses émotions allaient de la peur, à l'anxiété, elle avait la nette sensation de ne pas contrôler la situation. Mais, à la fois, cet état lui était tellement inconnu qu'elle ressentait une forme d'excitation qui la poussait à vouloir en savoir plus à tout prix. Ainsi décida-t-elle d'attendre pour savoir *la suite*, car après tout, selon Tazianno, c'était à elle de décider de cette suite.

—Alors, ouvrons le robinet de l'information et allons-y. Il y a quelque temps, les services secrets de notre gouvernement t'ont choisi pour, chercher, trouver une nouvelle voie à l'application du Panatium. Maintenant, quand je dis que tu as été choisie, c'est qu'après avoir considéré une quantité impressionnante de critères et, de ce que je simplifierais en parlant d'une série de paramètres complexes, ils en sont venus à la conclusion que tu... toi, Léa Zanito... répondait exactement aux critères personnels et professionnels de la personne qui a les capacités de... Comment dire pour que tu me comprennes bien, disons, faire avancer... hum, oui c'est un bon verbe, faire avancer le développement du Panatium.

L'auto roulait toujours à vive allure sur la petite route toute en longueur menant à *Bishop*. La température intérieure était fraîche au point de donner un doux frisson à la femme dévoilant ainsi une partie cachée de sa féminité. Stupéfaite de ce qu'elle apprenait de seconde en seconde, elle jugeait que pour le moment,

elle ne courait aucun danger et que jusqu'à cette minute Tazianno avait démontré sans équivoque une grande intégrité. Le silence relatif de la Mercedes et l'impression de sécurité qui s'en dégageait rassuraient la femme qui écoutait *l'histoire*.

—Dis-moi Léa... que sais-tu au juste sur le Panatium ?

—Ce que je sais ? Bonne question. Peu de chose. J'ai pris connaissance du peu de documentation qui m'a été donnée et ce que j'ai pu en retenir est le rôle et les propriétés plutôt spéciales, tu en conviendras, de ce médicament. Mais pour ce qui est de sa composition chimique alors là... je n'en sais absolument rien de rien. C'est bon pour une professionnelle qui est appelée à travailler sur le développement d'un nouveau médicament, tu ne trouves pas ?

—Je passe sur cette remarque Léa. En fait, je voulais t'entendre de vive voix me dire les notions que tu avais sur le Panatium.

—Eh bien maintenant tu sais... mais dis-moi... tu as bien dit tout à l'heure que vous vouliez que je donne une nouvelle orientation à ce médicament... ça veut dire quoi dans votre jargon ?

—J'y reviendrai dans quelques minutes si tu veux bien, mais je veux savoir encore... malgré le peu que tu saches sur le Panatium, quelles sont les propriétés du médicament ?

—*Propriétés*... Pouiff... Rien de moins que de... *Ralentir le temps* ce qui, permets-moi, me semble théoriquement tout à fait impossible, voire même loufoque sur les côtés, non, mais tu imagines... si une compagnie de cosmétiques prenait possession de la formule du Panatium. *Ralentir le temps*... les femmes achèteraient tout sur le marché et la compagnie ferait fortune, non ?

En disant sa dernière phrase, la femme avait habillé son visage d'un petit air enjoué.

—Hum... esprit vif et enjoué, c'est excellent pour combler les moments creux, mais notre sujet est beaucoup plus sérieux

et complexe qu'une simple histoire de rides. Bon, eh bien je suis rassuré que tu n'aies pas plus de connaissances à proprement parler sur ce médicament, qui est, je tiens à te le rappeler, de catégorie expérimentale.

—Et toi Tazianno, tu le connais beaucoup mieux que moi ce médicament, pourquoi ne m'en parles-tu pas ?

—Je ne crois pas que le moment présent soit le bon pour entrer dans toute une description technique de la complexité chimique qui compose le Panatium, et de toute façon, même si je connais passablement d'informations sur ce dernier ce n'est pas mon rôle à moi de t'instruire sur le Panatium.

Mais merde! C'est donc le rôle de qui, pensa instantanément Léa ?

—Le temps venu, tu pourras consulter à ta guise toute la documentation disponible sur le médicament. Mais pour te faire une courte synthèse de sa composition, histoire de nourrir ta curiosité, je te dirai simplement que ce médicament est le produit d'un ensemble de morphiniques.

—Je sais ce qu'il en est des propriétés des morphiniques, mais ce que je ne vois toujours pas c'est le comment agit ce médicament pour... pour *ralentir le temps*.

—Je continue. À cet ensemble de morphiniques doit, devrait, ou devra, ce sera à toi de décider du verbe, être amalgamé une autre composante médicamenteuse.

—Oh là là, je crois que j'ai de plus en plus peine à te suivre.

—Hum... oui, je te le concède. Mais les informations que je te donne sont beaucoup trop brutes. Comprends bien que tout ce que je te dis en ce moment est dans la lignée d'une suite logique, qui motive et justifie que tu soies ici, à ce moment bien précis, assise là à mes côtés.

Léa était dans le brouillard par-dessus la tête. Elle ne comprenait toujours pas quel était son rôle et ce qu'attendait Tazianno d'elle, ce qu'attendait le gouvernement d'elle... Mais sans

savoir pourquoi, perdue comme si elle était dans le noir, elle lui faisait confiance, il en avait déjà trop dit et elle s'attendait à savoir la suite. Elle questionna à nouveau.

—Écoute Tazianno, je ne te suis toujours pas, j'ai l'impression que tu tournes autour du dossier. J'entends que tu en connais beaucoup sur le sujet alors que tu sais très bien que de mon côté je suis dans le néant absolu, alors explique-moi ce que je fais vraiment ici.

L'homme tourna élégamment son regard invisible vers la femme. Hors contexte, ce regard aurait été troublant, dérangeant. Léa dégageait beaucoup de sensualité. Elle était assise tout près de lui, seule une console les séparait. Bien que le moment ne soit pas à la sensualité, Tazianno ne put s'empêcher d'imaginer quel genre de femme pouvait être Léa. Malgré l'air frais qui était soufflé par les bouches de ventilation du tableau de bord, il savait qu'elle devait bouillir intérieurement. Ses seins étaient évidents. Bien que lourds, ils avaient un beau galbe et d'apparence ferme. Son visage, sans être parfait, était beau. Ses longues jambes galbées de denim, imprégné de chaleur corporelle, étaient croisées habilement en ciseaux l'une sur l'autre invitant le regard à suivre la ligne ronde de ses cuisses jusqu'à leur fusion en une masse troublante. Son coude droit était appuyé sur l'appuie-bras de la portière. Sa main ouverte, en appui sur son front, retenait sa tête légèrement inclinée. Volontairement, il laissa le silence s'installer dans l'habitacle de la voiture ce qui eut pour effet de troubler encore plus la femme. D'un regard voilé, l'homme savoura cet instant. Il sentait, percevait les pensées de Léa. Il décida de lui répondre.

—Je continue. Avant tout, j'aimerais d'abord te rappeler un petit moment de notre histoire. Écoute-moi bien et tu comprendras tout. Bon, maintenant je sais que ce que je vais te dire va te

surprendre et peut-être même te renverser, mais nous en sommes au moment où tu dois tout savoir pour pouvoir faire des choix éclairés.

—Oh, pour ce qui est d'être surprise, au point où j'en suis rendu je me demande si je peux encore être étonnée de quoi que ce soit... mais... dis-moi... cela fait deux fois que tu fais allusion à un choix..., un choix de quoi ?

—Attends... maintenant, écoute bien ce que je vais te divulguer. Faisons, si tu veux bien, un petit retour dans l'histoire... de notre pays, eh oui, rien de moins. Ainsi, le moment précis qui nous intéresse se situe au printemps de 1967 alors que la mission spatiale Apollo 11 allait en direction de notre bon vieux satellite naturel... la lune, rappelle-toi. Dès lors, après le voyage terre lune, les astronautes se posèrent, comme prévu, sur le sol lunaire avec le véhicule spatial appelé... le *LEM*. En fait, nos héros se posèrent plus précisément dans la Mer des tempêtes, lieu d'alunissage qui, soit dit en passant, n'était pas tout à fait l'endroit qu'ils avaient préalablement choisi ; de plus, ils se posèrent tout juste en bordure d'un cratère. Mais cela a peu d'importance pour nous, je continue. Précédent ce moment historique, quelque temps auparavant, une sonde spatiale appelée *Surveyor 3* s'était posée sur la lune, tu te rappelles ? L'objectif de *Surveyor 3* était d'y effectuer une série d'expériences bien précises portant sur différents sujets. Ces dernières portaient entre autres sur l'environnement lunaire, l'exposition de certains éléments aux rayons cosmiques et, une de ces expériences portait plus spécifiquement... sur... ce qui nous rejoint... *le temps*.

—Comment le temps, je n'ai jamais entendu parlé de ce genre d'expérience menée par la NASA... mais de quoi me parles-tu ?

—Attends, attends, ne t'avais-je pas dit que je te surprendrais encore ? Laisse-moi continuer, je reviens à la mission d'Apollo 11. Ainsi après un voyage de retour qui dura 7 jours,

Charles Conrad et Allan L. Bean rapportèrent avec eux quelques 58.5 kilos de cailloux souvenirs... ainsi qu'un élément secret qui était contenu dans *Surveyor 3*, élément secret qui ne fut jamais dévoilé au public. L'histoire dite officielle raconte que le vol spatial du retour s'était parfaitement déroulé et que le 24 novembre de cette année, Apollos 11 était apparu comme prévu au-dessus de la zone des Samoa suspendue à ses parachutes et que blablabla et blablabla tout avait été parfait, bref, mission accomplie. Voilà ce qu'il en a toujours été pour la version publique de cette mission. Mais dans les faits... c'est plus tard que les spécialistes apprendront que cette mission n'avait que partiellement été accomplie. Ce que je vais te dire maintenant est évidemment de l'ordre du secret d'État. Ainsi, cette mission n'a jamais pu être complétée. En fait, cette mission devait ramener du Panatium mature.

—Comment du Panatium mature je ne te suis pas, et pourquoi ce médicament est-il... sais pas comment dire moi... pourquoi la lune, quel est le lien ? Et puis, attends... quelque chose ne colle pas, c'est en fait impossible ! Ce que tu viens de me raconter se passait en 1967 alors que...

—Léa... en 1967, le Panatium existait ... et sa raison d'avoir séjourné sur la lune était pour son acquisition de maturité.

La femme resta muette à la révélation que venait de lui faire Tazianno. Ce qu'il venait de lui dire relevait du secret d'État et là... maintenant... comme cela... il lui disait tout cela tout simplement. *Un moment de notre histoire* qu'il lui avait dit comme mise en situation. Pendant quelques secondes, elle eut l'impression qu'elle était manipulée. Elle suspectait sans y comprendre quoi que ce soit que les vraies raisons de sa présence ici lui avait été cachées. Comment le Panatium pouvait-il exister depuis si longtemps et avoir été gardé secret aux yeux du monde médical ?

—Sans trop qu'elle ne s'en rende compte, le paysage avait peu à peu changé. Les montagnes de la Sierra Nevada avaient

doucement pris la place d'un décor torride, d'un environnement désertique. La Mercedes roulait toujours à vive allure. L'odomètre de la voiture descendait rarement au-dessous des 120 kilomètres-heure.

Tazianno donna le temps à Léa d'assimiler ce qu'il venait de lui dévoiler. Elle avait besoin, elle aussi, de temps. Il se devait de respecter le rythme de la femme. Puis au bout de peut-être une minute, il estima qu'il pouvait continuer à l'informer de ce qui l'attendait.

—Je peux continuer ?

Hébétée, elle lui fit un léger signe de la tête qui lui signifiait oui.

—Voilà. En 1967 le Panatium en était, il est vrai, encore à ses balbutiements. L'objectif premier que s'était donné le Docteur Staffle, père du Panatium, était de ralentir le métabolisme humain...

—Mais voyons, c'est imposs...

—Attends Léa, laisse-moi t'expliquer.

—Cette recherche sur le ralentissement du métabolisme humain pouvait donner, espérait-il quelques jours, quelques semaines, peut-être même quelques mois de plus à des malades en phase terminale suite à une maladie comme le cancer, un accident ou une grossesse, en fait n'importe quelle situation où en possédant le pouvoir de *ralentir le temps*, on pourrait peut-être sauver une vie. Le Panatium n'aurait d'autre rôle que de donner du temps, du temps pour réagir à une situation d'urgence, pour faire des recherches sur des antidotes, des contre-poisons, des médicaments. Du temps pour soigner une foule, une masse d'humains victimes d'une épidémie ou mieux d'une pandémie, par exemple. Imagine juste un peu le potentiel de cette découverte...

—Mais comment le Panatium pourrait-il faire pour ?...

—C'est très complexe, tu sais... Rappelle-toi ce que je te

disais tout à l'heure, le Panatium est un médicament qui est le produit d'un ensemble de morphiniques. Un des problèmes, qui se pose à ce jour au sujet du Panatium, est que sa morphologie ne permet pas d'y jumeler quelque forme que ce soit d'analgésique ou d'anesthésiant, ce qui aurait pour effet de mettre à coup sûr la vie du patient en danger ; en fait, tout jumelage à ces moyens d'introduction et de diffusion dans le corps humain conduirait à une mort certaine. Ce qui bloque l'évolution et l'application du Panatium est le moyen... de dispenser le médicament aux malades.

—Mais je ne comprends pas... comment se fait-il que l'industrie pharmaceutique dans toute sa puissance n'ait jamais pu suivre ou mieux, parfaire le développement du Panatium, depuis toutes ces années ?

—Voilà... J'attendais précisément cette question, je t'explique. Depuis le début, je te parle du Panatium comme médicament, mais voilà que la NASA s'intéressa au développement du Panatium, mais sous un angle tout à fait différent que...celui de sauver de... comment dire pour ne pas froisser la pharmacienne en toi... disons celui de sauver des vies humaines. La NASA voit loin devant elle, tu sais. Elle planifie plusieurs projets pour le futur comme... à moyen terme... des voyages dans l'espace, des voyages de plus en plus longs pour explorer d'autres planètes, ça c'est du connu. Je ne t'apprends rien, mais là où je vais t'apprendre quelque chose c'est... qu'elle spéculé que le Panatium... pourrait...

—Oh *yes* !... Je pense que je commence à comprendre le lien... du comment et du pourquoi la NASA mise sur le Panatium dans le ralentissement du métabolisme humain.

—Il y a un lien assurément, mais les chercheurs de la NASA sont loin, très loin de la coupe aux lèvres. Encore faut-il que le produit de leurs recherches dans leur ralentissement du métabolisme humain ait un effet assuré, non pas étendu que sur quelques jours, mais... sur plusieurs semaines, plusieurs mois même. Et

c'est à partir de cette vision que les médecins chercheurs de la NASA ont eu le mandat de poursuivre les travaux du docteur Staffle pour faire progresser le développement du Panatium et pour cela, ils comprirent que ce dernier devait se faire dans... un environnement différent avec des budgets très importants, ce qui est inaccessible pour un chercheur travaillant en pharmacologie associée à l'entreprise privée.

—Merde... c'est bien à cela que je pensais, mais dis-moi... quand tu parles d'un environnement différent, est-ce que tu parles d'un environnement... spatial ?

—Exactement, mais resituons-nous à nouveau dans les années 60 où tout n'était, à ce moment-là, qu'au stade initial dans le domaine spatial, exploration et découverte. Ainsi, la contrainte majeure au développement du Panatium était l'élaboration de molécules chimiques dans un environnement absent de toute gravité, d'où le rôle irremplaçable et essentiel de la NASA.

—Oui, je connais les avantages inégalés de la création de molécules chimiques utilisées pour la fabrication de médicaments ou même, de nouveaux métaux dans un environnement parfait en l'absence de pesanteur.

—Parfait, tu connais bien ton ABC, je continue. Considérant que dans ces temps-là il était impossible d'avoir des laboratoires en état d'apesanteur, la NASA a mis sur pied un projet de développement du produit calculant que... si un échantillon de Panatium pouvait, primo, faire le voyage terre lune, secundo, y séjourner au minimum six mois en étant exposé aux différents rayons cosmiques de l'environnement lunaire ayant des propriétés de synthétisation, et tertio, faire le voyage de retour lune terre, les chercheurs pourraient faire avancer d'un pas de géant le développement du Panatium tout en ne perdant pas de vue l'objectif médical qu'on voulait donner à ce dernier. Toute cette nouvelle approche, cette technologie... eh ben, le Docteur Staffle ne les possédait pas lui, mais la NASA... elle, les possédait ces moyens.

—Non, mais attends, c'est de la vraie science-fiction ce dont tu me parles.

—Pour un néophyte, peut-être, mais pour des chercheurs absolument pas. En fait, tu vois tout est relatif, une technologie qu'on applique régulièrement dans notre quotidien, aujourd'hui, pouvait au moment de son développement, il y a quelques années, ressembler à ce que tu appelles de la science-fiction alors que cette technologie est à ce jour commune. Non Léa, je ne te parle absolument pas de science-fiction, je te parle de chose bien réelle, je te parle du développement d'un médicament, aujourd'hui, avec les méthodes des recherches qui sont disponibles, accessibles, maintenant.

—Dans un sens oui, mais je t'avouerai que pour ce qui est du développement de molécules chimiques en apesanteur, j'admets ma relative ignorance sur ce sujet. Tu vois, à mon niveau, je travaille encore sur cette bonne vieille terre, mais continue, je veux en savoir plus sur le sujet et, par-dessus tout ce que j'ai à voir dans cette futurologie.

—Bon, je suis content que cela te captive, alors je continue. Je reviens donc au moment où la sonde *Surveyor 3* fut envoyée sur la lune...

—Elle contenait un échantillon de Panatium ?

—C'est cela. Dans un premier temps, l'échantillon passa dix jours dans un environnement en apesanteur totale, dix jours, le temps du voyage terre lune, puis elle passa deux cent onze jours exactement en environnement d'apesanteur presque totale, soit celui que nous retrouvons sur la lune. Ainsi, l'astronaute Conrad dans une de ses sorties, non rendue publique, recueillit l'éprouvette contenant le Panatium et l'amena à bord du LEM.

Puis l'homme cessa de parler, comme s'il venait de terminer une histoire qui de toute évidence n'était pas finie, une histoire

qui devait se continuer. Il fixait toujours l'interminable ruban sombre de la route, droit devant lui. Léa attendait avec impatience, la suite de cette histoire. De l'angle où elle était assise, elle percevait les yeux fixes de l'homme derrière ses verres fumés. Son intuition lui disait qu'il cachait quelque chose d'autre que l'image impeccable qu'il lui donnait, quelque chose d'autre que ce qu'elle voyait. Au-delà du fait qu'il ait des allures chics et qu'il fût manifestement très intelligent, elle pressentait l'hésitation qui émanait de ses paroles.

—Maintenant que tu en sais beaucoup plus sur le Panatium, je dois te dire que notre objectif n'est pas uniquement de t'amener à *Bishop*. Tout à l'heure, je te disais que plein de choses dépendaient de toi, eh bien, le temps est venu de te donner d'autres informations qui feront que tu auras un choix à faire avant d'en venir à travailler avec nous sur le Panatium.

—Encore ce choix...

—Oui, en fait je suis persuadé que depuis le début de notre conversation, tu imagines que le Panatium est à *Beatty*, dans notre centre de recherche...

—Ben oui, pourquoi ?

—En réalité non, le Panatium n'est pas à *Beatty*. Dans les faits, il est plus difficile d'accès que tu peux le penser.

—Difficile d'accès... tiens donc... et ça veut dire quoi dans ton langage ?

—C'est qu'il est gardé dans une base militaire secrète sur une petite île en Micronésie, l'île de Sémao, qui veut dire île de retour.

La tête de la femme frappa l'appuie-tête de cuir de son siège-baquet. Lentement, elle se tourna vers l'homme.

—Non, mais tu parles... qu'est-ce que tu me dis encore... *Bishop* c'est de la frime ou quoi ?

La femme était fatiguée du long voyage, déjà qu'elle était habitée par l'angoisse de l'inconnu, par l'histoire du Panatium, par des secrets d'État qui lui tombaient du ciel et voilà que maintenant... il était question d'une base militaire, encore une fois secrète, mais cette fois-ci, en Micronésie.

Tazianno lisait l'expression de bouleversement de la femme et comprenait bien sa réaction, il saisissait également sa peur de l'inconnu.

La femme était confuse. Tout allait tellement vite pour elle, sa capacité d'assimilation était poussée au-delà de ce qu'elle avait eu l'habitude d'expérimenter, les événements étaient tellement inhabituels à ce qu'elle avait l'habitude de vivre. Pourquoi elle... aujourd'hui ? Pourquoi l'avait-on choisie ? C'était fou, un médicament expérimental... alors qu'il existait depuis près de 38 ans ! La NASA, Apollo, la lune, tous ces mots insensés résonnaient dans sa tête comme des coups de cymbales. La situation prenait une dimension démesurée alors, qu'hier encore, elle menait une vie sans histoire, presque terne. Léa se perdait dans les dédales de ses sentiments, de ses émotions, des sensations qu'elle ressentait. Et il y avait cet homme, Tazianno. Il était calme et inspirait confiance. Il était chic, gentil et agréable avec elle. Comment en si peu de temps pouvait-elle le suivre dans cette histoire, le suivre dans cette auto en direction de l'inconnu. Elle ressentit une confiance instinctive, perceptible, présente.

—Puis elle se ressaisit. Le regard de ce dernier faisait la navette entre la route et les yeux de Léa. Au dehors le soleil était brûlant, à son zénith. Le vent soulevait régulièrement de petites tornades de sable ici et là dans le désert. Les immenses cactus visibles au loin, faisaient office de gardiens, droits comme des soldats, prêts à défendre leur environnement si fragile. La femme savait que Tazianno ne lui avait pas tout dit, qu'il lui restait un tas de choses à savoir. Elle voulut savoir, elle devait tout savoir.

—Bon... et si le médicament n'est pas à *Beatty*, je ne sais

toujours pas pourquoi nous allons à *Bishop* ?

—... Parce que c'est à *Bishop* que tu devras rencontrer un dénommé Brawer et c'est lui qui t'instruira sur la suite...

—C'est fou ce que tu me dis... !

—Écoute Léa, il faut que tu saches encore un tas de choses.

—Oh oui, c'est également ce que je pense. Que dois-je connaître encore ?

—Eh bien... retourne-toi et regarde par la lunette arrière, tu verras un véhicule qui nous suit. Ainsi, je t'informe que ce véhicule... nous escorte depuis maintenant dix kilomètres, depuis le petit village de *Coaldale*.

—La femme se tourna dans son siège-baquet. Sa ceinture de sécurité lui scia le sein droit. Un immense Hummer les suivait à moins de trente mètres. Les puissants phares de la machine éblouissaient ses yeux. Elle se retourna vers Tazianno.

—C'est quoi cette escorte, qu'est ce que ça veut dire, et pourquoi ils nous suivent ces types ?

—Ces types sont en fait des gens des services secrets américains ; ils ont comme mandat de nous accompagner jusqu'à la Zone H de *Bishop*.

—Ah... et pourquoi donc... tu n'es pas sûr de la route à prendre peut-être ?

Le sourire de la femme qui accompagna sa question mit une touche de couleur à leur conversation si sérieuse. La plaisanterie de Léa fit l'effet d'un courant d'air frais dans l'esprit de Tazianno. Cet état de fait lui confirma ce qu'il avait entendu dire sur l'esprit vif de cette femme.

—Non pas tout à fait, je te dirai que je connais bien la route, mais disons, pour être simple dans mon explication, que c'est une demande de ce monsieur Brawer que tu devras rencontrer, voilà.

—Bien que cela m'intrigue beaucoup, car je n'ai pas l'habitude d'être escortée par ce genre de types et de véhicule, j'aimerais que tu continues. Va pour l'escorte. Mais maintenant parle-moi

de ce Brawer qui devrait... m'instruire... j'aime bien tes expressions soit dit en passant, alors dis-moi... il doit m'instruire ?

—Oui, mais avant même que je te parle de ce Brawer, avant même que nous soyons rendus à *Bishop*, tu devras faire un choix.

—Un choix entre quoi et quoi ?

—Celui de continuer avec nous dans cette histoire ou de tout laisser tomber, ce qui est encore possible pour toi. Tu as le choix de participer à une page de l'histoire de la médecine moderne, le pouvoir de faire faire un grand pas d'avant aux États-Unis d'Amérique, autant dans les futurs voyages spatiaux que dans le sauvetage de vies qui peuvent être en attentes du développement de nouveaux médicaments, d'opérations, de greffes d'organes.

—L'homme s'arrêta de parler, comme si quelque chose le troublait... Il prit une longue respiration et expira doucement.

—Attends un peu Tazianno, je veux être sûre de bien te suivre.

—C'est simple pourtant. Je te le répète. Tu as à choisir entre aider notre gouvernement à développer le Panatium ou... tout simplement ne pas le faire. C'est toi qui décides, uniquement toi.

—Tu parles, tu me demandes de faire un choix dans... ce que je ne connais pas... de choisir entre un scénario de film d'aventure ou tout simplement de tout laisser tomber, comme cela, sans plus.

—C'est cela. C'est exactement cela. Ainsi, je t'ai donné toutes les informations que je devais te donner, je t'ai dit tout ce que je devais te dire, le tester... la décision t'appartient maintenant.

—Et qu'arriverait-il si je refusais de... vous suivre ?

—Si l'option de refus ou d'abandon était ton choix, je dois te reconduire à Sacramento. De là, un avion privé te conduira jusqu'à Houston. Dès lors, le gouvernement te remerciera en déposant dans ton compte bancaire la somme de 200,000 \$ et

tu seras obligée, sans négociation possible, à garder un silence absolu sur les secrets que je t'ai confiés, et cela, jusqu'à ta mort, et là-dessus, je t'assure que les services secrets ne lésineront pas sur ton silence. Donc, accepte ou pas, tu es en fait maintenant plus riche de 200,000\$. Et toujours dans l'option de refus ou abandon eh ben, dès cet instant, cette histoire sera close pour toi, et pour toujours. Personne ne saura rien, tu m'oublieras et reprendras une vie normale par la suite, tu pourras entrevoir ta retraite un peu plus tôt. Maintenant ce qui importe c'est que tu as une décision à prendre, *Bishop* et le développement du Panatium, ou Sacramento avec un joli compte en banque. Écoute Léa, je ne suis pas avec toi dans cette auto pour te convaincre ou te mettre une pression pour que tu fasses un choix que tu ne voudrais pas faire. L'option que tu choisiras sera respectée, même si tu es la seule personne qui puisse faire avancer le projet Panatium, la seule personne qui puisse donner un nouvel envol à la recherche spatiale et probablement sauver des vies dans un proche avenir.

—Attends, attends, comment la seule ? Et puis justement puisque tu soulèves la question... pourquoi moi ? Qu'est ce que j'ai de différent de toute autre personne de mon milieu pour que je sois ici en ce moment ? Non, mais t'as compté combien il y avait de spécialistes de mon genre aux États-Unis ? Vous avez bien dû vous rendre compte que je n'avais rien d'un génie, d'un agent secret et encore moins d'un Rambo en devenir.

La femme avait pris un air sérieux à ses questions.

—Doucement Léa, doucement. Oui nous savons tout cela, ceux qui t'ont choisi savent également tout sur tes forces et tes faiblesses et qu'effectivement que tu n'as rien d'un commando fraîchement promu, mais devant ton insistance, je vais te faire part d'autre chose.

—Tiens donc ! Je savais que tu ne m'avais pas tout dit, vas-y, la coupe n'est pas encore pleine.

—C'est la réponse à ta question du pourquoi moi ? Écoute bien encore. Tu as été choisie, oui pour tes compétences évidentes, mais également pour au moins deux autres raisons, la première étant que tu es... une femme

—Elle est bonne celle-là ! Et c'est quoi le lien, un homme en recherche pharmacologique... ça existe, vous savez ?

—Oui nous le savons, mais rappelle-toi Léa, ce que tu oublies, c'est que le Panatium a une base moléculaire conçue à partir d'hormones non synthétisées, donc naturelles, et ces hormones... et là, je te donne une nouvelle information classée secrète, ces hormones sont uniques à la femme.

—Progestérone ?

—Bravo !

—Bravo à vous tous également... et des femmes qui travaillent en recherche pharmacologique... ça aussi ça existe et cela,... vous le saviez également ?

—Bien sûr Léa que nous le savons...

—Alors, la question reste entière, pourquoi moi ?

—... Pour ta génétique... et là, je ne serais pas surpris que tu ne me voies pas venir si je te parle de ta génétique. Tu sais que tu es unique ?

Léa ne relança pas Tazianno à sa dernière phrase. Elle comprit rapidement à quoi faisait allusion l'homme. Son cerveau se mit à élaborer une suite de scénarios qu'elle repoussa immédiatement. Elle voulait en savoir plus.

—Que sais-tu sur ma génétique ?

Sa voix était grave et posée. L'auto roulait toujours sur la route isolée. Léa se tourna à nouveau pour jeter un regard à la lunette arrière. Le Hummer les suivait toujours à la même distance.

—En ce qui me concerne, je ne sais par grand-chose sur ta génétique à proprement parler, mais nos généticiens eux savent, connaissent les particularités de ton corps.

—Réponds, que connais-tu de moi... son timbre de voix

haussant d'un cran.

—Que tu possèdes une quantité de progestérone tellement élevée qu'une femme normale ne survivrait pas à un tel taux d'hormones ! Toute femme normale décéderait de problèmes cardiaques si autant d'hormones circulaient dans leur sang.

—Mais comment sais-tu cela ?

—Attends... ta constitution fait en sorte que le taux de progestérone dans ton sang dépasse de près de quatre fois celui d'une femme normale... en fait, tu ne devrais pas pouvoir vivre dans un tel état... et pourtant tu es là, juste à mes côtés.

—Et le lien avec le Panatium ?

—En fait, parlons plutôt des liens... Tu possèdes une spécialité en chronopharmacologie, tu es une femme et tu es un cas probablement unique au monde. Une des particularités du Panatium est sa forte concentration en molécules progestatives, concentration qui pourrait être dangereuse, voire, fatale pour qui utiliserait ce médicament. Mais il y a toi... toi qui vit très bien avec ce phénomène dans ton sang, tu peux aider la science...

—Ah c'est bien, vraiment bien que vous sachiez tout cela. Merveilleux, et le supposé secret professionnel des gens qui m'ont déjà soigné... mon cul pour leur confidentialité.

—Non, ne le voie pas comme cela, mais évalue le potentiel du développement d'un tel médicament, comme de sauver des vies, conçoit que la confidentialité de certains dossiers puisse être ... éprouvée.

—Mais ce que tu oublies ou ometts dans ta belle théorie, c'est également le côté avancement dans la recherche spatiale, car à ce je me souviens, tu ne travailles pas pour un hôpital renommé, une firme pharmaceutique ou une entreprise reliée au monde médical, tu es du FBI, non ?

—Tu comptes un point, je dois te le concéder, mais les deux volets, science et médecine, sont au rendez-vous du Panatium. Écoute Léa, nous en sommes au point où je dois te rappeler que

tu as un choix à faire. Nous pourrions discuter ainsi durant des heures, mais nous ne pouvons le faire tout simplement. Je crois que tu sais maintenant plein de choses, que tu possèdes suffisamment d'informations sur la situation pour décider... pour décider entre Sacramento... ou *Bishop*...

Les mots de Tazianno résonnaient dans la tête de Léa comme un écho sans fin. Ils restèrent ainsi quelques secondes à ne rien dire. Lentement, se sciant à nouveau la poitrine avec sa ceinture de sécurité, elle se retourna vers l'arrière pour valider la vision du monstre d'acier qui avait gardé la même distance au centimètre près. Se détournant vers l'avant, elle regarda à nouveau l'homme à ses côtés, jugeant, mesurant tout ce qu'il venait de lui dire. Consciemment, elle refusa de faire un recul sur la situation, cela n'aurait servi qu'à la troubler davantage. La situation était telle qu'elle était et elle n'avait plus le goût de revivre les événements.

—Voilà, dans quelques minutes, nous croiserons un autre chemin sur notre droite, il est prévu qu'un autre... comment dire... membre de notre escorte vienne se joindre à nous. À ce moment précis, je devrais prendre position. Si ton choix était de ne pas te joindre à nous pour le développement du Panatium, je contacterai par radio nos amis et ces derniers nous laisseront filer notre chemin jusqu'à Sacramento, mais autrement, si je ne contacte personne, notre silence sera interprété comme ton association dans le projet Panatium et nous continuerons ainsi notre route avec notre escorte jusqu'à *Bishop*...

Les véhicules filaient toujours à vive allure. Un panneau indicateur annonçait la croisée d'un chemin à sa droite. Puis, comme l'avait dit Tazianno, exactement comme il l'avait dit, arriva d'au loin, de nulle part, un autre Hummer. Il croisa leur chemin et s'engagea devant la Mercedes en prenant rapidement

la même vitesse de croisière qu'eux. Elle vivait ces moments comme si elle était actrice dans un film. Elle s'arracha de ses pensées et dit à Tazianno.

—Tu sais... cette immense boîte de conserve devant nous...

—« Boîte de conserve » tu dis... eh ben, disons que oui, je la vois la boîte de conserve...

—Eh bien écoute... je ne connais pas la route pour me rendre où va cette machine de guerre, pas plus que je ne connais la route qui me mène à l'achèvement du Panatium. En fait la seule chose que je connaisse ou comprenne parfaitement c'est que je suis là, dans ce véhicule avec toi... Va Tazianno... amène-moi où va cette boîte de conserve... amène-moi où tu vas.

Cette courte phrase humoristique fit comprendre à Tazianno le choix, la décision de la femme. Cette simple phrase avait comme conséquence de le suivre dans une aventure folle. Elle venait de lui dire qu'elle voulait aller avec lui vers l'avenir, qu'elle voulait... participer à sauver la vie.

—Tu te rappelles Léa, si je ne dis rien à nos escortes, ils nous mèneront directement à *Bishop*... tu es consciente de cela, tu es consciente de l'impact de ta décision, il sera impossible de faire machine arrière, tu sais ?

—Oui Tazianno je sais, je choisis de me donner dans ce projet pour sauver des vies. Cette partie de mon choix, si je peux dire, est claire pour moi. Comment réaliserons-nous cet ... exploit ? Nous le verrons bien... Pour ce qui est de l'avancement de la science spatiale, sache que cela est plus ou moins important dans ma décision. Maintenant, laisse-moi... Laisse-moi si tu veux bien quelques instants dans mes pensées. Suis ce véhicule devant nous... lui au moins, il sait où il va.

CHAPITRE 2

L'homme resta silencieux, voire respectueux à la dernière phrase de Léa. Elle regardait au dehors, le décor désertique se déroulait devant elle et sur le bas côté de la route. Assidûment, elle observait les deux lourds véhicules qui les escortaient, impressionnée que ces derniers puissent les suivre à une vitesse aussi rapide. Elle se demandait quoi penser, rajouter ou dire. Bien qu'ébranlée par l'idée de l'aventure qui l'attendait, elle sentait qu'elle pouvait mettre toute sa confiance en cet homme qu'elle connaissait pourtant si peu. Comment en si peu de temps avait-elle pu accepter de bouleverser son existence qui à ce jour avait été si laconique ? Comment pouvait-elle faire confiance et croire à la véracité de ce qu'il lui avait dit... sur le Panatium, sur elle, faire foi aveuglément à l'organisation qui était derrière lui, cette organisation qui la prenait en charge et qui la conduirait vers la possibilité de la réalisation d'un miracle technologique ?

À peu de distance devant eux, un écriteau annonçait la frontière californienne. À l'approche de la pancarte, Tazianno lui dit :

—Dans environ vingt minutes, nous laisserons cette route pour nous diriger vers une route secondaire. Rendus là, plus que cinq kilomètres nous sépareront de la zone H, c'est là que se trouve le quartier général... c'est là que nous allons.

Léa resta silencieuse, embrouillée par le discours de l'homme. Elle se contenta simplement de lui faire un petit signe de la tête lui signifiant qu'elle avait compris. Tazianno ressentit tout cet abandon dans ce simple signe et comprit comment devait se

sentir la femme.

Le temps écoulé, les trois véhicules laissèrent la route asphaltée et se mirent à ralentir pour rouler sur un chemin de gravier sec et poussiéreux. Léa songeuse, hébétée par la conversation qu'ils avaient eue dans les minutes précédentes lui demanda :

—Dis-moi Tazianno...

—Quoi donc Léa ?

—Quelque chose m'intrigue, pourquoi sommes-nous escortés par des véhicules... si... musclés ? La réponse que tu m'as donnée tout à l'heure était trop évasive, il doit y avoir d'autres raisons, alors explique-moi.

—C'est une question de sécurité... c'est pour notre sécurité, lui répondit Tazianno.

—Je ne comprends toujours pas, nous protéger de quoi ?

—En fait, ces véhicules qui nous escortent sont beaucoup plus musclés, comme tu le dis si bien, que tu ne pourrais l'imaginer. À l'intérieur de chacun, de ce que tu qualifies boîte de conserve se trouve quatre individus armés... jusqu'au... couvercle.

—Wow! Huit hommes armés pour nous chaperonner, voilà ce que j'appelle de la sécurité. Elle prenait un air enjoué alors qu'elle aurait dû exprimer la surprise et la crainte.

—Je t'explique. En fait, ces personnes ne sont pas là pour moi, non, ces hommes sont là pour toi, spécifiquement pour toi. Eh bien ! Tu comprendras peu à peu que le projet Panatium a de grandes racines et que plusieurs personnes travaillent ardemment à son succès. Ainsi donc, nos services de renseignements nous ont-ils appris, il y a moins de trois mois, que nous n'étions malheureusement pas les seuls à savoir ce que nous savons de toi et à vouloir faire du Panatium une utilisation autre que médicale, mais avec la différence que nos concurrents n'ont pas tout à fait la même approche sur ta participation et la même vision de ton avenir que nous.

—Mais attends... c'est complètement fou ton histoire ; tout à l'heure, tu me disais que le Panatium n'était pas à *Bishop*, mais qu'il était je ne sais où en Micronésie.

—Parfaitement, et c'est toujours vrai. L'échantillon de Panatium est effectivement conservé en Micronésie. Il a été secrètement protégé durant toutes ces années dans un laboratoire. Ça, c'est une chose. Mais d'ici à ce que nous ayons été sur place pour... pour que tu complètes le médicament, les gens des services secrets espèrent que personne d'autre ne sache où se trouve le médicament et tu imagines bien, qu'on s'en approche.

—Mais je le répète, c'est de la folie furieuse cette affaire-là ! Tu sais, j'ai peine à évaluer ce que tu me dis, c'est à croire qu'on m'escorte pour protéger... ma vie. Si je comprends bien ce que tu me dis... il y a des vampires qui veulent de mon sang.

—Ben, disons que je suis content que tu puisses caricaturer la situation et comme tu l'images si bien, ta vision des choses approche de très près notre sale réalité. Bien qu'il n'y a pas de quoi s'affoler, la personne qui est responsable de ta sécurité et ici, je parle de monsieur Brawer, eh bien, ce monsieur a décidé de ne prendre aucune chance et de ne pas lésiner sur les moyens pendant nos déplacements. Voilà le pourquoi de tous ces gentils messieurs au service de garde de madame.

—Mais... mais pourquoi ces vampires sont juste dangereux aujourd'hui et qu'ils ne l'étaient pas, sais pas moi, il y a une semaine ou un mois ?

—Tu touches un bon point. En fait d'après nos informateurs, voilà moins de deux semaines ... ces vampires comme tu te plais à les nommer ne savaient assurément rien de ton existence. Les informations que nous possédons nous portent à croire qu'un informateur, un espion, une taupe si tu préfères, serait dans nos murs et communiquerait les renseignements que nous possédons sur toi. Belle merde n'est-ce pas ? Comment s'y prend-il ? Nous n'en avons à ce jour évidemment aucune idée,

mais sois sans crainte, nous y travaillons intensément. Ce n'est qu'une question de temps avant que nous l'ayons piégé. Ainsi, pour répondre à ta question, il y a deux semaines, personne d'autre que nous ne connaissait ton possible rôle dans le projet Panatium, alors que maintenant ils...

—Et durant ces deux semaines... ils auraient pu... quoi... me kidnapper ?

—Non, cette opération aurait à proprement parler été impossible, car tout d'abord il aurait fallu qu'ils te localisent et durant ces deux semaines, tu étais sous haute surveillance continue par nos propres agents. Cette vigilance était extrêmement serrée, crois-moi. Histoire d'imager ta sécurité, je t'avouerai que quatre passagers sur ton vol de tout à l'heure étaient de nos agents. Ils veillaient sur toi durant tout le vol et même bien avant.

Tout en discutant de la situation, ils se rapprochaient peu à peu d'une haute clôture noire, visible de loin. Le véhicule d'escorte qui ouvrait le chemin pour la Mercedes soulevait une fine poussière aussi légère que de la fumée. Soufflée par le vent aride du désert, elle était aussitôt déplacée vers le bas côté de la route, ou du moins ce qui en faisait office. Le confort de l'habitacle de la voiture contrastait face aux éléments environnementaux.

Léa était décontenancée. Elle avait l'allure d'un zombie. Elle se sentait dans une impasse, une situation sans issue, elle n'avait plus la force mentale de résister. Effondrée, elle interrogea encore Tazianno.

—Je déduis que c'est ici ce que tu appelles la zone H, le quartier général ?

—Précisément Léa. C'est ici qu'on va tout t'expliquer... comment tout va se dérouler pour...

—MA MISSION que ça s'appelle ?

—Dans notre jargon, oui. Ce sera une mission pour toi, en fait, tout comme pour nous tous.

Elle ne rajouta rien. À l'arrivée du Hummer face à la porte grillagée, il y eut un certain délai avant que cette dernière ne s'ouvre en glissant latéralement sur une structure tubulaire. Le mouvement de la barrière fut lent, comme le sentiment qu'avait maintenant Léa, contrairement où tout allait trop vite depuis sa rencontre avec Tazianno. Elle avait maintenant l'impression que le temps se déroulait au ralenti. Lentement, le petit convoi entra dans une enceinte visiblement close de tous côtés. Aucune autre voie d'accès que cette porte ne devait donner entrée à ce secteur de la zone H.

Discrètement, les deux véhicules d'escorte se mirent graduellement en retrait, comme pour se faire oublier ou se faire excuser d'avoir été là. À l'intérieur de la zone délimitée par de longs et hauts remparts grillagés, il existait de toutes petites rues asphaltées, çà et là, comme si on y avait déroulé un ruban de bitume sur un sol beige, sablonneux et rocailleux. Les petites rues menaient vers différents bâtiments, bureaux ou habitations, ne sachant trop comment définir cet environnement complètement inconnu que découvrait la femme. Léa se croyait dans un autre monde. C'était comme un tout petit village perdu n'importe où, en plein désert. Il était entouré de murailles de fils de fer carrelés ces derniers saillis d'énormes rouleaux de barbelés brillant au soleil. Cet endroit lui faisait penser à ce qu'aurait pu être un camp militaire, c'est cela se disait-elle, un camp militaire, sauf qu'au lieu que tout soit vert kaki, il était blanc et noir, c'est mieux ainsi, pensa-t-elle.

Finalement, la Mercedes maintenant poussiéreuse avança jusqu'à une belle bâtisse briquetée blanche. Bien que de dimension moyenne, la façade était presque totalement vitrée de verre fumé miroitant au soleil. L'épais verre, presque opaque, protégeait les gens qui y travaillaient de la chaleur cuisante du soleil. Les

derniers tours de roue de la voiture cessèrent devant la porte d'entrée de l'habitation.

—Voilà Léa, te voilà maintenant à *Bishop*, au sein même de la zone H, te voilà où peu de gens se sont rendus à ce jour, où peu de gens ont accès, où peu de gens sont invités...

—Dois-je comprendre dans ton mot de bienvenue que j'ai de la chance d'être ici ?

—Oh non ! Ce n'est pas ce que je voulais dire, pas du tout, au contraire. Ce n'est pas toi qui a de la chance, mais nous qui avons de la chance... pour ne pas dire... moi, compléta-t-il à voix basse.

—Ah oui ? Et quelle est cette chance pour toi ?

—... Celle de connaître une femme comme toi, Léa.

Léa se sentit flattée en pensant comment des gens si importants, si mystérieux... pouvaient avoir tant besoin d'elle. Mais, par-dessus tout, elle fut charmée sinon troublée de la position personnelle de Tazianno qui laissait transparaître autre chose qu'un compliment d'ordre professionnel.

Prestement et habilement, l'homme quitta l'environnement douillet de la belle voiture pour la contourner par l'avant. Léa l'observa avec beaucoup d'attention et d'intérêt. La cravate de l'homme volait au vent. Dès qu'il ouvrit la portière de Léa, le vent chaud et prenant du désert enroba, moula le corps de la femme. Bien que le vent ait été asséchant, elle le perçut momentanément comme une caresse. Tazianno lui offrit sa main. Elle se surprit à le voir encore plus beau que lorsqu'il était au volant. Cet homme avait indéniablement un charme certain. Son style et son attitude la dérangent définitivement. Il y avait longtemps qu'elle n'avait pas rencontré un homme aussi attirant.

Rapidement ils entrèrent dans la bâtisse. L'intérieur était étonnamment luxueux, tout était comme luisant, neuf et frais.

Léa remarqua même qu'une douce, subtile et agréable odeur embaumait l'air intérieur. Une femme habillée d'un chic veston marine, chemise blanche et cravate rose, assise à un bureau, pianotait habilement sur le clavier de son ordinateur. Comme si cette approche faisait partie des habitudes de Tazianno, il alla directement au bureau de cette femme.

—Ah! Monsieur Ruba... comme je suis heureuse de voir revoir... vous avez fait bon voyage ? Avant même que l'homme n'ait eu le temps de répondre à sa question, la préposée poursuivit presque du même trait. Je devine que vous voulez voir monsieur Brawer, c'est bon, vous pouvez y aller, il vous attendait justement. Puis, dirigeant un regard aimable vers Léa, elle lui adressa un large sourire. Madame Zanito... mes salutations.

Manifestement, la femme connaissait bien Tazianno. Bien que Léa fût étonnée de l'entendre la saluer par son nom, elle choisit de ne pas démontrer son étonnement. Elle laissa aller la situation se contentant de lui répondre d'un léger signe de la tête, lui retournant le sourire en guise de réponse à ses salutations.

Quittant ce qui devait faire office de réception, Tazianno enroba galamment et discrètement sa main tout autour de la taille de la femme, la guidant vers d'autres lieux.

—Tu vois, je suis persuadé que tu ne pensais pas qu'on t'attendait.

—Hummm... se borna à lui répondre la femme.

Un doux ronflement, à peine perceptible, émanait des bouches de climatisation donnant un bruit de fond apaisant dans le court passage qui menait à la porte d'un bureau. Un petit bristol encadré d'une légère bordure dorée indiquait le nom du locataire du bureau : Benson Brawer.

Doucement, Tazianno frappa à la porte. Aussitôt, une voix chaleureuse invita les visiteurs à pénétrer dans le bureau. Observatrice et surtout intriguée, Léa remarqua qu'il n'y avait aucune poignée à la porte. Seule une petite plaque de verre toute noire

d'environ cinq centimètres par cinq était encastrée au revêtement de la porte. Rapidement, elle comprit l'utilité de la petite plaque de verre fumée en voyant Tazianno y apposer son pouce droit.

—Ouf... Les empreintes digitales pour ouvrir la porte, moderne pas juste un peu le monsieur, murmura-t-elle.

—Ah madame Zanito... quelle joie, que dis-je... quel honneur de vous voir ici.

L'homme se leva prestement et tendit une belle main à la femme qui lui offrit la sienne avec plaisir. La poignée de main fut chaude et franchement aimable. Brawer ne manqua pas de serrer également la main de Tazianno lui souhaitant lui aussi la bienvenue en ces lieux.

Tazianno présenta Brawer à Léa et lui exposa clairement le rôle qu'il occupait dans le projet Panatium. Il expliqua encore que c'était lui qui lui dirait en quoi consisterait le déroulement des activités qu'elle aurait à vivre dans les prochains jours ou semaines. Les termes qu'utilisait Tazianno permettaient bien à la femme de se douter que ce vocabulaire n'était pas celui qui était habituellement utilisé dans les échanges réguliers de ces deux hommes.

Brawer était de toute évidence un homme bien mis. Il portait un superbe ensemble veston cravate. La pièce dans laquelle ils se trouvaient était particulièrement belle. Elle était peinte de couleur chaude, une couleur dans la palette des rouges vin. Sur un des murs étaient exposées une série de photos témoignant du passé de l'homme dans les Forces armées américaines, passé qui n'était visiblement pas si loin. Une de ces photos le montrait en tenue de cérémonie à probablement ce qui devait être son mariage avec une femme qui était également des Forces armées.

Léa ne fut pas surprise de constater que Brawer faisait parti de la Défense nationale. Aussitôt qu'ils étaient entrés dans la pièce, l'élégant personnage, visiblement ravi par la présence de ses invités, s'était non seulement empressé à tendre la main vers

la femme, mais s'était-il attentionné à approcher un fauteuil à Léa, invitant Tazianno à s'asseoir à son tour.

—J'espère que notre accueil ne vous a pas, comment pourrais-je dire... trop impressionné ou pire... gêné, ce qui n'était pas notre but, croyez-moi.

—Impressionnée... humm... ce ne serait peut-être pas le bon qualificatif, non... je dirais plutôt, je le qualifierais... d'original, c'est cela, mmooui. Je peux vous confirmer que votre accueil est du genre inhabituel, mais sans contredit agréable et je vous avouerai que si ce n'était des deux boîtes...

—Hummer, Léa, c'était des Hummer.

—Voilà, c'est le mot que je cherchais, merci Tazianno.

Le visage de Léa était joli et taquin ce qui détendait l'atmosphère et enjouait Brawer. Cette attitude, ces répliques de sa part lui plaisaient grandement, craignant plutôt avoir affaire à une femme craintive et tendue. Brawer essaya d'entretenir cette ambiance relaxe qu'avait su créer la femme.

—Ah ! Vous me parlez de votre escorte... Je vous comprends et vous adresse à l'instant toutes mes excuses à ce sujet, considérant aisément qu'un tel cortège n'est pas coutumier pour quelqu'un qui n'y est pas habitué, mais j'ose espérer que Tazianno vous a expliqué la raison motivant la présence de ces véhicules.

—Oh oui, soyez sans crainte, tout a été fait dans les règles de l'art.

Pendant que Léa parlait à Brawer, Tazianno avait pris place sur le fauteuil tout près de la femme. Lui parvenant par l'air environnant, elle perçut subtilement le doux parfum émanant de l'homme. Une aura attirante entourait l'homme transmettant sa masculinité indéniable. Le fin baume emplissait la pièce par une circulation de l'air à peine perceptible. Cet effluve, troublant comme une endorphine, caressa ses cellules olfactives comme si c'était Tazianno qui l'eût caressée lui-même. Cet homme l'attirait à coup sûr, bien au-delà de l'odeur de son parfum. Il troublait la

femme malgré ses attitudes sous contrôle absolu.

—Excellent ! Ah ! Ce Tazianno. Il n'a pas son pareil pour ce genre de situation. Bon allez, je sais que le voyage par avion n'a pas dû être de tout repos pour ne dire franchement épuisant. Et rajoutons-y le déplacement de Tonopah jusqu'ici, le stress de tout ce que vous avez eu à... apprendre, et ce, autant sur le Panatium lui-même que sur les raisons pour lesquelles vous êtes, en ce moment ici, et à cela se rajoute... le choix, la décision que vous avez eu à prendre. Je sais, ou du moins, j'imagine ce que vous avez dû éprouver... Nous pourrions en parler longtemps, mais je crois que les choses importantes, les choses nécessaires vous ont été communiquées. Cela dit, vous comprendrez aisément combien je suis heureux que vous ayez pris la décision de vous impliquer personnellement dans le projet Panatium. Ainsi, je ne vous répéterai pas ce que vous savez déjà sur les conséquences positives que vous apporterez au monde médical, spatial...

—Et humain...

Brawer resta silencieux à la remarque de la femme. Tazianno lui avait assurément tout dit. Mais finalement, ce qui importait maintenant, c'était qu'elle était là, qu'elle avait accepté le défi, peu importe que cela ait été pour l'aspect humanitaire ou l'avenir scientifique de la nation américaine.

—Bon, à ce que je vois vous êtes bien informée sur le sujet. Et maintenant, si vous le voulez bien, j'irai droit au but, et là... je fais allusion à ... la prochaine étape à venir... la deuxième étape.

Pendant que Brawer parlait, il s'était assis face à eux, les fesses appuyées sur son bureau. À la fin de sa phrase, il se redressa lentement, silencieusement.

Dans les longues secondes qui suivirent son geste, le silence combla tout l'espace. Il épousa tous les objets, toutes les formes, tous les êtres, il remplit tous les interstices se trouvant dans la pièce, comme s'il eut été du plomb liquide qui aurait été coulé

dans un moule. Inconfortable avec ce silence, dans ce silence, Tazianno se leva du fauteuil qu'il occupait comme pour le briser. Debout, il se sentit mieux face au silence de son supérieur, sachant parfaitement la suite qui attendait Léa. Quant à cette dernière, elle attendait, anxieuse oui, mais calme. Brawer se déplaça lentement dans la pièce. Tazianno s'était approché d'un grand cabinet qui longeait le mur gauche. Ce dernier faisait office de meuble de rangement. Comme l'ensemble du mobilier, il était rouge acajou. Lentement, Brawer se retourna en direction de la femme et la regarda droit dans les yeux pendant un long cinq secondes. Posément, il lui dit :

—Résumons... La courte phrase résonna comme un commandement, presque un ordre. La première étape était de vous persuader, non... le mot n'est pas juste, je dirais plutôt qu'elle était de vous... inviter à nous aider en vous expliquant les tenants et aboutissants du projet Panatium et par la suite, espérant votre appui, vous amener jusqu'ici... à la zone H.

—Voilà qui est fait monsieur, et pour la deuxième maintenant ?

—Eh bien, vous annoncer que vous devrez dès à présent... traverser le Pacifique... tout simplement, d'ailleurs je crois que Tazianno vous en a également glissé un petit mot, non ?

L'homme avait donné une note d'humour à sa dernière phrase espérant ramener l'atmosphère plus détendue, qu'avait si bien su créer Léa au début de la conversation. L'air dans la pièce sentait toujours aussi bon, l'homme qui lui parlait était chic et de classe, de plus... il lui parlait avec assurance ce qu'elle aimait bien, ce dont elle avait besoin, et surtout besoin que... Tazianno soit là. Elle choisit de faire confiance au moment. Puis, elle pensa et demanda à Brawer.

—Quand vous me dites que vous voulez me faire traverser le Pacifique, c'est qui ça vous ?

—Tazianno, votre nouvelle ombre et vous-même. À ce jour,

et depuis l'instant précis où vous avez fait le choix d'être parmi nous, de travailler de pair avec nous, eh bien ce gentil monsieur est devenu votre bras droit et peut-être même les deux à la fois. Vous devez savoir que Tazianno vous accompagnera partout où vous irez... ou presque.

—Bon, je vous avouerai timidement que d'avoir Tazianno comme ombre n'est pas une mauvaise nouvelle en soi, mais j'aimerais tout de même en savoir plus, continuez donc monsieur Brawer à me parler de cette deuxième étape. Parlez-moi de ce qui m'attend, ou comme vous dites dans votre jargon professionnel, parlez-moi de ma mission.

—Allons Léa, ne soyez pas amère de nos expressions. Bon, la deuxième étape...

L'homme regarda sa montre aux aiguilles d'or sur fond noir, elle marquait quatre heures trente. Relevant les yeux, il apprécia la femme qui replaçait ses longs cheveux blonds. Cette femme était magique.

—En fait, à partir de maintenant, les choses, les évènements, l'action ira de plus en plus vite... du moins pour vous.

—Oh, j'aime bien que vous spécifiez que c'est à partir de maintenant, car il me semble que depuis mon arrivée à Tonopah tout a été si calme que c'en était presque ennuyant, lui dit-elle avec un brin de sarcasme.

L'homme se contenta de lui adresser un large sourire révélant une belle rangée de dents bien blanches.

—Voilà, le reste de l'après-midi sera consacré à, comment dire... prendre connaissance et vous familiariser avec votre nouvel environnement, vos quartiers en quelque sorte... soldat Léa. Non, blague à part, Tazianno vous indiquera la résidence qui vous a été réservée. Dès lors, vous pourrez relaxer, prendre une douche, musique, télé, tout est à votre disposition. Vous pourrez également, considérer... euh... les... les vêtements qui ont été rangés à votre intention.

—Des... vêtements ?

—Oui, des vêtements c'est bien cela. En fait, à dire vrai, nous avons osé spéculer sur l'idée que vous accepteriez de travailler avec nous sur le projet Panatium. Ainsi, nous avons... pensé que vous auriez peut-être... certains... besoins... vestimentaires et... attention, il semble que nous ne nous sommes pas trompés, car d'après ce que nous avons observé, vous n'avez pas beaucoup de valises qui vous accompagnent. Alors, considérant que votre séjour avec nous sera... plus long que ce que vous aviez peut-être prévu initialement, nous avons donc pris le loisir d'élaborer une petite... garde-robe qui est maintenant à votre disposition, mais attention, juste si cela vous semble bon, il va sans dire.

Léa n'en croyait pas ses oreilles. Il l'avait suivie depuis son départ, depuis le début. Il connaissait tout, vraiment tout sur pu faire pour... c'était complètement fou où elle en était rendue, complètement insensé ce dans quoi elle s'était embarquée. Bien que suivant avec peine le rythme de cette aventure, elle devait composer avec ce qui se présentait à elle et vivre avec les conséquences du choix qu'elle avait fait, et à cette heure bien qu'elle fut remuée par les événements qui se déroulaient, rien ne lui permettait de douter qu'elle eût fait un mauvais choix. C'est Brawer qui, reprenant la parole, sortit la femme de ses pensées.

—En conséquence, tôt demain matin, Tazianno ira vous chercher pour le petit déjeuner que vous prendrez ensemble dans une sorte de cafétéria, sobre j'en suis désolé croyez-moi, mais de qualité tout de même acceptable. Par la suite, Tazianno vous conduira à l'extérieur de la zone H jusqu'à une piste d'atterrissage qui nous est... disons réservée. Demain, encore une fois vous serez escortés durant votre trajet, et ce, pour les mêmes raisons que vous connaissez maintenant. Rendus à la piste, un avion civil, un Learjet 31A vous attendra, moteurs chauffants. Vous décollerez immédiatement pour... l'île de Pâque où vous y ferez...

—Pardon monsieur ? L'île de Pâques ? Vous parlez bien de l'île de Pâques... là où il y a les statues...

Brawer sourit à entendre et à voir la réaction candide de Léa. Cette femme était incontestablement charmante et très intelligente. Elle était transparente et laissait percevoir tout son étonnement comme un enfant qui découvre le monde.

—Mouuuu madame, l'île de Pâques avec les statues. Mais je suis désolé pour vous, car vous n'aurez pas vraiment le temps de les voir. En fait, votre séjour dans cette île sera de très courte durée, soit juste le temps nécessaire qu'il faut pour faire le plein de carburant de votre avion et y prendre un passager. Pour aujourd'hui, je ne crois pas nécessaire de vous informer davantage sur le rôle de ce monsieur. Je crois que toutes les informations, tout ce que vous avez appris en si peu de temps est suffisant pour aujourd'hui. C'est Tazianno qui durant le trajet vous informera précisément sur l'implication de cet homme dans le projet Panatium. Alors, je me répète, concrètement vous n'aurez même pas le temps de débarquer de votre bel oiseau. Le plein fait, vous décollerez pour la Micronésie, et plus précisément pour l'île de Ponape. Rendus sur place, Tazianno et Gabriel Marian, votre passager, vous indiqueront ce que vous devrez faire. Des questions ?

C'est dément, se dit intérieurement Léa, une garde-robe fournie, voyage en avion privé, l'île de Pâques, quelqu'un de nouveau dans le topo et hop, en Micronésie, et attention, à Ponape... une autre planète, rien de moins. La femme pensait et ressassait tout ça dans sa tête. Son cerveau était comme engourdi, abasourdi par ce qu'elle avait vécu au cours de la journée et par tout ce qu'on lui avait appris, tout ce qu'on lui avait dit....

—Oh ! Soldat Léa... des questions ?

La femme sortit lentement de sa torpeur et porta à son tour son regard vers l'homme. Elle le regarda droit dans les yeux pendant de longues secondes si bien de Brawer fut im-

pressionné, oui par sa beauté, mais surtout par sa résolution. Le silence fugace de la femme dévoilait beaucoup de sa nature et de sa personnalité.

Pendant que ce dernier avait décrit à Léa ce qui allait se passer prochainement, Tazianno était revenu s'asseoir près de la femme. Il crut déceler son inquiétude dans le geste pourtant simple, mais qui devenait répétitif où elle resserrait pour une nième fois sa longue queue de cheval. De ce geste, il avait remarqué le beau, le lourd mouvement de ses seins. Bien que son t-shirt ait été moulant, la masse certaine de sa féminité l'avait emportée sur le vêtement de corps. Pendant quelques secondes, elle resta muette à ce que lui demandait Brawer. Finalement, elle répondit à son interlocuteur.

—Non monsieur Brawer, je n'ai aucune question. Je comprends parfaitement ce que vous venez de me dire. Tout est clair et je saisis très bien l'enjeu de cette... mission, sans parler du pourquoi de ma présence ici. Tout est O.K., pas de question monsieur.

—Parfait, soldat. L'homme aborda encore un large sourire. Dans quelques jours, vous ferez partie de l'histoire américaine comme...

À ce moment précis, Léa remua nerveusement sur son siège comme si quelque chose l'agaçait.

—Holà... attendez un tout petit instant monsieur Brawer, je pense que vous vous perdez en conjecture. Ainsi, sachez que je ne suis pas ici pour une forme de notoriété ou d'héroïsme quelconque, oh que non monsieur ! J'ai accepté cette, cette mission uniquement pour le bien que ce médicament pourra apporter à de pauvres personnes malades et par ricochet, possiblement à l'évolution de la médecine spatiale, c'est tout, vraiment tout. Alors voilà... patron... pourquoi je suis ici et pourquoi j'accepte cette mission... Dieu que j'ai du mal avec ce mot... Bon, alors retenez que je ne souhaite pas du tout faire partie de l'histoire

américaine ce qui est, croyez-moi, très loin de mes préoccupations. Je n'espère rien d'autre, je vous le répète, que de sauver des vies, et ce bien avant toute chose... et maintenant vous avez des questions... patron ?

À son tour, Brawer resta silencieux à la sortie que la femme venait de lui faire nerveusement. Ainsi, elle lui validait clairement le pourquoi elle était là et ce qui la motivait à continuer. Léa n'avait pris aucun détour et était constante dans sa transparence. En lui disant cela, en lui donnant clairement sa position, elle l'avait regardé directement dans les yeux.

Dans les secondes qui suivirent, Brawer se rappela ce qu'il avait lu dans le dossier de la femme relatif à sa personnalité déterminée. Doucement, elle se leva et tourna son regard vers Tazianno.

—Ainsi donc jeune homme... selon les dires de ce monsieur, il paraîtrait que vous devenez mon bras droit, mes bras et mon ombre, se retournant à nouveau vers Brawer pour s'assurer que l'homme avait parfaitement saisi le fond de sa pensée : si monsieur Brawer n'a aucune question à me poser, je vous demanderais monsieur Tazianno de me conduire à mes quartiers. Alors, allons-y acolyte, je pense que j'ai besoin d'un peu de repos.

Tazianno lui adressa un léger sourire en lui tendant le bras droit, ce qu'elle accepta avec plaisir. Il la dirigea vers la porte. À peu de distance avant qu'ils n'y arrivent, cette dernière s'ouvrit automatiquement. À cet instant, Brawer s'adressa à la femme.

—Madame Zanito...

La femme cassa le pas et se retourna doucement vers l'homme pour le regarder.

—... Merci... merci Léa au nom de tous ceux que vous sauverez et au nom de la science.

La femme, bien que surprise que Brawer l'ait appelé par son prénom, accepta cette familiarité considérant que le contexte prêtait à la situation. Sans dire un mot, elle adressa un sourire

à Brawer, le porta à Tazianno, puis le ramena à nouveau vers Brawer.

—Y a pas de quoi, cher monsieur.

Le couple se dirigea alors vers la sortie. Ils marchèrent ainsi en silence jusqu'à l'auto, saluant au passage de nouveau la réceptionniste. Au dehors, le soleil baissait peu à peu, mais la chaleur demeurait constante, étouffante. Bien que toujours présent, le vent s'était quelque peu apaisé. La Mercedes conduisit Léa à ses quartiers.

Ces derniers étaient en réalité une maisonnette enveloppée d'un revêtement d'acier peint tout en blanc. Plein de gentillesse et d'attention, Tazianno ouvrit encore une fois la portière à la femme. Une petite véranda à l'avant de la maisonnette faisait office d'entrée. L'homme sortit de la poche droite de son veston une clé unique tournant autour d'un gros anneau de métal. Il ouvrit la porte de la véranda entourée de moustiquaire, puis la retenant de sa hanche, il invita Léa à le suivre. Pendant les quelques secondes qui avaient été nécessaires à Tazianno pour déverrouiller la porte d'entrée, la femme avait appuyé ses fesses gantées de jeans sur la partie avant de la voiture même si elle était poussiéreuse, ses longues jambes allongées lui servant d'appui. Elle regarda Tazianno qui retenait la porte de la véranda. Elle resta ainsi pendant quelques secondes, faisant volontairement patienter l'homme. Léa l'observa attentivement durant ce court laps de temps. Il était beau dans son complet, sa cravate oscillant légèrement au vent, ses verres fumés lui donnant un style... toujours provocant et invitant. Elle considéra la situation, se faisant attendre sur un fond silencieux. Seul le souffle du vent osait déranger. De furtifs fantasmes lui passèrent par la tête, comme ce qu'elle ferait si l'homme s'offrait à rester avec elle, là, maintenant... ou pour la nuit, ou comment elle réagirait s'il l'invitait

à lui faire l'amour et comment ils le feraient ? Tout se passait très vite dans ses pensées, trop vite peut-être. Presque avec peine, elle se ressaisit pour enfin quitter sa position et consentit à le suivre.

La petite demeure était tout de même mignonne. Tout ce qui meublait l'intérieur était d'une propreté sans reproche. Tazianno fit faire le tour du propriétaire à la femme. Tout se déroulait comme si tout avait été planifié, comme si ces instants étaient une scène répétée et répétée depuis longtemps. Léa considéra qu'une seule chose dans ce scénario ne pouvait avoir été planifiée... la chimie humaine qui existait entre l'homme et elle.

Puis, comme si de rien n'était, comme s'ils cachaient, ignoraient, refoulaient ce qu'ils ressentaient l'un pour l'autre, ils allaient se laisser sans rien dire de ce qu'il aurait fallu dire, sans se toucher les mains, le visage... ou les lèvres. Elle le connaissait si peu, mais ressentait tellement... Et qu'en était-il pour lui...qu'éprouvait-il ? Le seul espoir était qu'ils allaient se revoir le lendemain. Rien n'exsudait de ces deux êtres de chair et de feu. Malgré un environnement sec, la bouche de la femme était humide alors qu'inconsciemment ses lèvres se gonflaient de désir. Elle passa rapidement sa langue sur ces dernières pour que Tazianno ne détecte sa passion. Elle perçut un goût salé par la transpiration... ou la passion. Dérangée, troublée, elle salua maladroitement l'homme... de peur de l'inviter à rester.

Conscient de l'atmosphère chaude et sensuelle, Tazianno quitta la maisonnette hésitant et brouillé. Dès que ce dernier eut franchi la porte, Léa le regarda partir, cherchant une place où Tazianno ne pourrait la voir. Sitôt qu'il disparut de sa vision, elle se laissa choir sur la causeuse du salon. Ne sachant plus quoi penser, elle admit cependant dans son for intérieur qu'elle éprouvait assurément une passion incontrôlable pour cet homme, un appel physique qu'elle n'avait pas senti depuis longtemps, trop longtemps. Seule dans ses pensées troublantes, elle se releva

pour regarder par la fenêtre. L'homme était parti, mais son imaginaire pouvait encore le voir quitter la maisonnette... mais elle le reverrait demain.

Pour refréner ses instincts, elle décida de faire une inspection en règle de son nouvel environnement, histoire de se changer les idées. Elle ouvrit la porte du frigo pour constater qu'il débordait de bonne nourriture. Trois bières fraîches étaient rangées dans la porte. Bien que cela n'ait été dans ses habitudes, elle en sortit une et dévissa le bouchon. Le gaz froid qui s'en échappa rafraîchit la paume de sa main. Elle observa la marque de la boisson sur l'étiquette de la bouteille suintée et en cala une bonne rasade. Lentement, elle alla voir sa garde-robe dans l'unique chambre. T-shirts, chemises, pantalons, espadrilles, bottes, vêtements de corps, et... même des sous-vêtements, et de bon goût en prime ; elle était confondue. Une journée complètement insensée prenait fin. Elle jugea qu'une bonne douche lui ferait grand bien et que cela lui permettrait probablement de mieux assimiler tous les événements de la journée et de faire le point sur ce qui l'attendait demain. Les heures suivantes passèrent à relaxer assise sur la causeuse, zappant la télévision d'un canal à l'autre. La journée s'éteignait peu à peu. À deux reprises, elle sortit sur la véranda pour admirer le coucher de soleil sur un horizon désertique... espérant l'inespéré... La température baissait lentement à son grand soulagement. Peu de temps après que le soleil eut été couché, elle décida d'en faire autant, exténuée de la journée hallucinante qu'elle avait vécue.



Subtile comme l'homme, léger comme un souffle, sa voix se fit entendre dans la nuit.

—Léa... Léa... n'aie pas peur, c'est moi Tazianno...

doucement... c'est moi... n'aie pas peur.

La voix toute douce la sortit de son sommeil léthargique. Elle ouvrit lourdement ses yeux pleins d'endormissement. Puis dans la pénombre de la nuit, elle le vit. Il était là... tout près du pied de son lit. Son torse mince, mais musclé, était nu. Sa peau luisait malgré qu'elle ait été faiblement éclairée par la lueur de la lune qui envahissait timidement une partie de la pièce. Tazianno était à demi vêtu. Seul un pantalon de coton ample, noué à la taille par un large cordon comme si c'eut été un ruban, couvrait le bas de son corps. Ses pieds courts étaient nus. Sous la mince couche de chair qui enveloppait son corps, ses muscles saillaient, dansottaient au moindre mouvement. Les veines de ses bras étaient facilement perceptibles quand il porta un doigt à sa bouche pour inviter Léa à rester silencieuse... à garder un silence de connivence mutuelle. Son pantalon reposait sur la courbe longiligne de ses hanches. Il était suffisamment bas pour laisser voir son bas ventre, ferme, légèrement velu, les poils se regroupant en son centre, descendant vers son sexe. Ses chairs masculines ondoyaient au rythme sensuel des contractions de ses abdominaux et de la courbe de ses reins, creusée par l'envie... le désir.

—Doucement Léa, n'aie pas peur... c'est moi...

Avec une infinie lenteur, il s'approcha du côté du lit. Au dehors, le son des criquets réchauffés par le sable encore brûlant faisait office d'un doux bruit de fond au silence de la nuit. Léa le regardait sans mot dire, figée et attirée par la beauté de cet être qu'elle connaissait si peu. Dans une approche empreinte d'une délicatesse indéfinie, il se glissa, coulant comme une ombre, dans son lit. Il s'allongea à sa droite. Avec une infime précaution, il accola son corps à celui de la femme au point où elle perçut l'exquise chaleur moite de sa peau virile. Elle eut cet instinct du sursaut d'appréhension, mais rapidement, le trouble fit place à l'ivresse des sens. Tazianno perçut immédiatement l'enivrement de la femme.

—N'aie pas peur Léa... je sais ce que tu ressens... je respire ton inquiétude. Laisse-moi te donner toute la douceur que tu mérites, fais-moi confiance...

Lascivement, il glissa ses doigts dans sa longue chevelure blonde s'attardant à palper sa tête, sa nuque, son cou. Conscient de son effluve, il déposa un souffle subtil et voluptueux sur sa joue et à son oreille. Langoureusement, sa langue chaude et humide se risqua à titiller le lobe charnu de la femme. Un frisson de passion, une longue vague chaude envahit son corps. La jonction de ses longues jambes se crispait et se relâchait. De lents mouvements de son bassin s'harmonisaient aux caresses faites par l'homme. Son esprit divaguait entre la raison et la passion. Elle contenait avec peine des gémissements auxquels ses chairs la conviaient. Elle ne pouvait lui parler tellement sa gorge était serrée par l'émotion, tellement son esprit était soulé par l'envie, la soif incontrôlable d'avoir cet homme en elle. Elle perçut le rythme du souffle de l'amant qui grandissait rapidement, faisant frémir ses tympans au diapason du désir.

Avec d'infimes précautions, une main chaude, douce, furtive et tant souhaitée se glissa sous le léger vêtement de satin blanc qui habillait le corps de Léa, attirée par ses seins palpitants, gonflés par les effluves de l'attente. Le souffle de la femme était aussi court et rapide que celui de l'amant. Son cœur battait à tout rompre sous la main, dans la main de Tazianno. Il moula les contours de sa féminité. Délicatement, il risquait, effleurait, contournait. Il caressa le sommet de sa poitrine, saisissant dans un ultime plaisir commun son mamelon durci par l'envie. Les lèvres de l'homme se collèrent à celles de Léa... Finement, semblable à un reptile rampant vers son nid, la main de l'homme descendit la douce pente duveteuse du ventre de femme. Le mince élastique de la culotte de soie glissa sur les doigts puis sur le dessus de la main de l'homme. Le souffle de Léa devint saccadé, suppliant, sans retenue...

La femme sursauta dans son lit battant de ses bras l'air humide de la pièce. Sa peau, ses chairs étaient moites par le rêve qu'elle venait de faire. Sa nuisette de satin était collée à sa peau. Les membres de son corps tremblaient encore. Elle regardait, fouillait, scrutait la pièce pour y trouver son rêve. Elle était pourtant seule dans la pièce, seule dans son lit, dans ses draps chauds, complices de son fantasme.

Elle se leva malaisément essayant de reprendre ses esprits. Elle sortit sur la véranda pour respirer l'air calme et tiède de la nuit. De sa rêverie, seul le chant des criquets était réel, aussi réel que l'ombre de ses illusions. Assise dans une chaise de rotin brûlé par le soleil, elle cherchait à revivre mentalement son rêve. Déconcertée, ses émotions vacillaient entre le malaise et le bien-être que lui avait procuré ce moment magique où le mirage lui sembla si près de la réalité.

—Après une trentaine de minutes, elle retourna à sa chambre pour essayer de retrouver avec peine un sommeil un tant soit-il, peu réparateur.

Dès que le soleil pointa à l'horizon rectiligne, elle enfila un pantalon de coupe militaire ajusté à sa taille. Bien que le vêtement fût ample dans son ensemble, elle vit dans le long miroir de la porte de sa chambre, que celui-ci lui moulait passablement les fesses, observation qui ne la gênait nullement. Malgré ce fait, cela ne la limitait pas vraiment dans ses mouvements. Léa n'avait pas l'habitude de ce genre de vêtement, mais elle s'y sentit tout de même bien. Elle compléta son ensemble d'un t-shirt de coton blanc. Elle laça non sans peine les petites bottes noires, les préférant aux espadrilles vertes et grises.

—Bon Dieu... mais comment ont-ils pu savoir jusqu'à la

taille de mes pieds ?

Les bottes lui allaient parfaitement. Elle n'en revenait tout simplement pas. Tous les vêtements étaient à sa taille, c'était dingue, pensait-elle. Comme elle terminait la laborieuse tâche du laçage, elle entendit arriver un véhicule. Rapidement, elle s'approcha de la fenêtre de sa chambre pour constater que c'était encore une de ces boîtes de conserve qui les avaient si discrètement escortés jusqu'ici. Elle cherchait encore le nom de cette forme cubique dont celui-ci différait légèrement des précédents par sa couleur, un beau rouge vif, et ses garnitures chromées.

—Ah oui, un Hummer, c'est cela, il faut que je m'en rappelle pour ne pas encore faire une ignare de ma personne, un Hummer, à se rappeler ma petite Léa.

Comme elle s'efforçait de retenir la leçon sur le type de véhicule qui lui avait été donnée par Tazianno, elle s'aperçut que c'était justement lui qui claquait la lourde porte du véhicule. Instinctivement, elle eut un retour sur le rêve qu'elle avait fait au cours de la nuit. Ce souvenir eut comme l'effet de réchauffer le sang dans ses veines. Sans tarder, il s'approchait à grands pas vers l'entrée de la véranda. L'homme était aussi beau vêtu d'un jeans noir et d'un chandail ample aux couleurs du désert que dans son complet de la veille. Ses bottes étaient également noires, sans lacet, lisses comme des bottes de cow-boys sans toutefois avoir la caractéristique du bout pointu.

—Hello Léa ! C'est moi... tu es prête ?

Bien que vêtue à la manière presque classique d'un militaire, la femme irradiait toujours par sa beauté qui lui collait à la peau, et ce, même dans toutes les conditions, dans tous les types de vêtement. Le t-shirt et les pantalons moulait les rondeurs de ses seins et de ses fesses à la perfection. Tazianno coupa le pas en la voyant. Ses longs cheveux blonds reposaient sur ses épaules.

—Eh, oui ... mon colonel... ou mon lieutenant... eh... peut-être mon adjudant, je ne sais pas trop, mais enfin bon, je suis

prête à te suivre. Eh... j'espère qu'on va passer par la cantine... mon capitaine ?

L'homme ne put s'empêcher de sourire en l'entendant ainsi. Ses belles dents blanches éclataient de tout leur éclat en contraste à son teint basané.

—Sois sans crainte soldat, je vais m'occuper de ton estomac. Allez viens, il y a dans cette base une sorte de restaurant-cafétéria qui calmera, du moins je l'espère, ton appétit grrrr... féroce.

Tazianno glissa sa main à la taille de la femme, son bras bienveillant épousant ses formes délicates. Il l'amena jusqu'au Hummer l'aidant galamment à prendre place du côté passager. L'intérieur du véhicule faisait un contraste impressionnant à l'allure de machine de guerre qu'il donnait. L'habitacle était climatisé, les sièges étaient de cuir fin alors que l'espace, les dimensions intérieures étaient saisissantes. Léa ne pouvait pas imaginer qu'un tel véhicule puisse posséder un tel luxe. Agilement, l'homme prit place derrière le volant et mit en marche le puissant moteur diesel. Le ronronnement caractéristique du diesel transmit aussitôt une douce vibration à tout l'habitacle.

Tazianno dirigea puis stationna le véhicule près d'une maison qui ressemblait sensiblement à toutes les autres maisons que Léa avait vues jusqu'à maintenant. En entrant, ils se dirigèrent vers une petite table où un homme alla prendre leur commande. Durant le repas, Léa voulut questionner Tazianno sur ce qui allait se passer dans la journée, mais ce dernier esquiva les questions lui suggérant plutôt de ne pas tarder devant son déjeuner. Il lui expliqua sommairement que la journée serait longue et qu'ils devaient se presser pour aller prendre l'avion qui les attendait. Bizarrement, personne ne présenta d'addition. La femme fit le lien entre les services que devaient offrir une telle base et le personnel y résidant, ce que confirma Tazianno au questionnement de Léa.

Aussitôt qu'ils eurent terminé leur repas, ils se glissèrent à

nouveau dans le Hummer et partirent en direction de la sortie de la zone H.

—Et maintenant, on va où comme ça, lui demanda joyeusement Léa, visiblement contente d'avoir satisfait son appétit alors que le véhicule approchait de la porte grillagée.

—Comment, on s'en va où... tu as déjà oublié ? Tu ne te rappelles pas ? Nous allons vers un petit aéroport qui n'est en fait, pas tellement loin d'ici, tout près de *Bishop*, c'est là que notre avion, un Learjet 31A, nous attend... ça te revient maintenant ?

—O.K. oui... je me rappelle, c'est vrai... et nous sommes à combien de kilomètres de cet aéroport et de notre avion.

—Vingt-quatre kilomètres précisément. À notre arrivée, l'avion sera déjà prêt à décoller, même que les moteurs seront déjà chauds. En passant, j'espère que tu aimes voler, car nous en aurons pour un bon bout de temps, tu sais.

—Question, Tazianno. Brawer... il était sérieux quand il parlait de l'île de Pâques ?

—On ne peut pas plus sérieux. En fait, comme il te le disait hier, l'île de Pâques ne sera pour nous qu'une escale pour faire le plein, notre destination finale sera...

Tazianno coupa sa phrase pour s'avancer légèrement vers son volant et jeter un regard dans son large rétroviseur boulonné à sa portière. La seconde suivante, il ajustait son rétroviseur au pare-brise. Voyant l'homme regarder ainsi, Léa jeta à son tour un coup d'œil dans celui de sa portière. Un autre Hummer les suivait à quelque cent mètres derrière eux.

—Notre escorte, lui demanda-t-elle ?

—Exactement... comme prévu... de vrais vautours ces gars là, quand ils ont un mandat comme celui de nous suivre, ils ne lâchent pas prise. Tu imagines, ils nous ont attendus tout le temps du déjeuner, et sois sans crainte, ils nous suivent depuis la seconde où j'ai mis la clé dans le contact, c'est juste que maintenant ils désirent se manifester, mais s'il ne l'avait pas voulu, nous

ne les aurions jamais vus, crois-moi. Maintenant Léa, si tu veux bien me donner quelques minutes, je dois appeler le pilote du Learjet pour valider de notre arrivée.

—Ça va mon lieutenant, vous avez mon autorisation.

La femme avait dit la phrase avec un sourire du coin des lèvres. Un sourire qui aurait pu être normal pour une autre femme, pour n'importe quelle autre femme, mais venant de Léa, il était empreint de sensualité pour celui qui la regardait, pour Tazianno.

L'homme décrocha le cellulaire qui était fixé à la large console située au centre du véhicule. De sa seule main libre, il composa rapidement un numéro et colla l'acoustique à son oreille. Pendant que la sonnerie se faisait entendre, il posa un regard appliqué sur les vêtements que la femme avait choisi de porter. Il constata que de toute évidence peu importe ce qui habillait cette femme, cela faisait en sorte qu'elle était jolie. Le Hummer avait maintenant atteint sa vitesse de croisière filant à vive allure. La femme jeta à nouveau un regard dans le rétroviseur. L'escorte était là, toujours là, semblable à des vautours, comme il avait dit.

Histoire de passer le temps pendant que Tazianno appelait ... quelqu'un... la femme se mit à faire un inventaire rapide de ce que pouvait contenir le véhicule. Entre les deux sièges, elle aperçut un genre de coffre faisant partie intégrante de la console centrale. Curieuse, elle l'ouvrit et y découvrit une série de sacs sous vide de couleur aluminium. Elle en conclut tout de suite que cela devait être de la nourriture déshydratée. Il y en avait un qui était identifié BISCUITS, ce qui la fit sourire.

—Wow ! Regarde Tazianno ce que je viens de trouver, des biscuits... ils doivent être rudement secs, mais ce sont des biscuits !

L'homme sursauta légèrement au *wow* de la femme. Il était à informer le pilote du Learjet quand il entendit l'exclamation de la femme pour ne pas dire de l'enfant qui était à ses côtés.

Tazianno était décontenancé de voir cette femme tout enjouée face à un vulgaire sachet de biscuits déshydratés. La situation était d'un paradoxe... Jubilant devant un vulgaire sachet de biscuits, il remit en perspective le fait qu'elle possédait dans son sang, la génétique lui permettant de sauver des vies et de faire avancer la recherche de façon fulgurante.

Avec ses dents blanches comme un bel ivoire, elle déchira malhabilement le sac qui s'ouvrit tout d'un coup laissant échapper des morceaux qui volèrent en tous sens.

—Oh merde ! Quel gâchis je viens de faire! Puis, lui tendant prestement le sac tout déchiqueté... Tu en veux, dis ?

Retenant un sourire, Tazianno lui signifia sa réponse d'un signe de tête négatif.

—Tant pis pour toi, tu resteras petit.

Tazianno termina son appel alors qu'elle croquait à pleines dents l'aliment effroyablement sec.

—Dis Tazianno, peut-être que nos vautours en voudraient. Joignant le geste à la parole, elle ouvrit la fenêtre de la portière comme pour balancer le sac dans les airs. L'air qui s'engouffra dans l'habitacle était déjà chaud.

—Eh Léa ! Doucement et un peu de sérieux, tu ne sais pas que les vautours ne mangent pas de biscuits secs.

—Bon, O.K. j'ai compris, je redeviens une gentille fille. Maintenant dis-moi, quand nous serons rendus à cet aéroport, le plan de match c'est quoi, on décolle tout de go ou quoi ?

—Le plan de match !!! Tu parles d'une expression, d'une vision de la situation. Bon, disons que nous vivrons les étapes une à la fois. Tout d'abord, il faut se rendre... je dirai...sécuritairement à cet aéroport.

—Écoute Tazianno, je ne suis pas à l'aise avec toute cette histoire de sécurité. Explique-moi encore!

—Si je fais un petit retour en arrière, tu te rappelleras sûrement qu'une enquête interne nous a appris qu'une... taupe aurait

vendu ou donné des informations très pertinentes à d'autres chercheurs sur le développement du Panatium ?

—Mais c'est de la folie de faire ça, et ces informations que possèdent vos soi-disant concurrents... vous croyez qu'elles sont d'ordre à compromettre notre sécurité ? Mais comment ?

—En fait, il y a deux réponses à ta question. Il y a les informations sur le Panatium qu'ils pourraient posséder... cela ne met pas ta sécurité à proprement parler en danger, mais rappelle-toi qu'ils savent probablement ce que nous savons sur ta génétique, et eux aussi, ils te veulent. Inutile de te cacher qu'un des scénarios des plus probables est que nous soyons suivis à la trace et comme nous craignons fortement leurs intentions... ben, nous préférons prévenir le coup...

—Mais attends, attends, quelque chose ne colle pas dans ton casse-tête... le Panatium qui a été rapporté par les astronautes d'Apollo XIII, il est conservé dans... je ne sais pas moi, un coffre-fort, une bâtisse blindée, un bunker ou quelque chose du genre j'imagine. Il leur faut donc ce Panatium pour poursuivre leur recherche, ils n'ont pas juste besoin de moi.

—Tu as tout à fait raison, il leur faut du Panatium, NOTRE Panatium, celui qui a séjourné dans l'espace.

—Ben bravo les amis... cela me fait une belle jambe cette situation ; donc, ce que je dois retenir de ton histoire c'est que des fous veulent votre Panatium et... ma peau... rien de moins, c'est bien cela ?

—C'est bien cela Léa, mais si tu voyais juste un peu plus loin que ton nez, tu imaginerai et comprendrais facilement que de nombreux chercheurs dépendent de toi, *de ta personne*. Tu ne peux oublier que tous les travaux qui ont été faits par je ne sais plus combien de chercheurs et ce, depuis des décennies eh bien, il n'y aura de résultat final que... que si nous réussissons notre mission.

Les derniers mots, la dernière phrase de l'homme amorça

chez Léa le début d'un long silence qui n'était troublé que par le vrombissement du moteur diesel et les soubresauts du Hummer. Bien que le véhicule ne soit guère profilé, il filait tout de même à vive allure. Comme si cela avait été planifié, ils avaient laissé le pavé surchauffé par le soleil brûlant du désert comme Tazianno finissait de parler à Léa. Ils roulaient maintenant sur une route secondaire de gravier et de sable. L'arrière du véhicule était devenu blanchâtre par la poussière, comme si on avait saupoudré ce dernier d'une poudre de talc. « Le vautour » suivait toujours. Il était sans cesse à distance visible des rétroviseurs. À certaines occasions, on aurait pu croire qu'il avait disparu, la poussière l'enveloppant totalement, puis comme un véritable prédateur il réapparaissait, obstinément, décidé à les suivre peu importe les conditions. Brisant le silence du bruit de fond, le cellulaire du véhicule se fit entendre. Léa sursauta à la sonnerie électronique. Tazianno décrocha prestement ce dernier.

—L'ange du désert à l'écoute.

Tazianno demeura silencieux quelques secondes. Il écoutait attentivement ce que son interlocuteur avait à lui dire. Finalement, il clôt la conversation par un : d'accord. Léa était ébahie par le style de la conversation que Tazianno venait d'avoir avec son collaborateur. Le « d'accord » était aussi froid que l'air qui sortait des bouches du système de ventilation. Un bref frisson s'empara de la femme à cette pensée.

Dans quelques secondes, un deuxième véhicule viendra nous rejoindre. Il nous précédera de deux kilomètres de notre arrivée à l'aéroport de *Bishop*. C'est lui qui validera en quelque sorte notre présence à bon port auprès de Brawer.

—Quoi ? Valider notre présence ?

—Écoute bien... Brawer est celui qui dirige et il est le seul responsable de cette mission. Cela, tu dois toujours t'en rappeler. C'est lui le chef d'orchestre et c'est encore lui qui tire toutes les ficelles pour chaque action que nous posons. Ainsi en tout temps,

il suit virtuellement tous nos déplacements ce qui veut dire concrètement qu'il sait exactement où se trouve, par exemple en ce moment même, notre véhicule et cela grâce au système de localisation par GPS.

—Je ne comprends pas... déjà que nous sommes bardés d'un véhicule, et si de surplus tu me dis qu'il nous suit à la trace par satellite, alors à quoi servent toutes ces informations si en plus quelqu'un d'autre doit valider notre présence.

C'est simple Léa, penses-y juste quelques secondes... qu'est-ce qui prouve à Braver que c'est bien *nous* qui sommes dans le véhicule ? Et encore, qu'est-ce qui prouve à Braver que le véhicule qui nous accompagne est bien un de nos véhicules ? Nous pourrions par exemple avoir été attaqués et kidnappés en cours de route et personne ne le saurait, encore bien moins lui, et cela, ce n'est pas un satellite qui le lui dirait.

À cette remarque, Léa réagit. Elle avait de la difficulté à s'adapter au contexte. Toute cette organisation, elle réalisait tout le *danger de cette menace omniprésente*, l'ampleur de la machine qui l'entourait, puis le rôle qu'elle y avait. Elle était l'élément clé, elle le savait. Jamais de sa vie n'avait-elle pensé être impliquée dans une telle situation, dans une telle aventure. Les émotions la bouscullaient à un rythme effarant. Sauver des centaines de vies, participer à l'avancement de la recherche, et... cet homme, Tazianno, qui la troublait. C'était beaucoup trop rapide, beaucoup trop hors de sa vie habituelle pour qu'elle puisse suivre le rythme, et pourtant, elle le devait. Léa pensait à tout cela. Sentant, ressentant son désespoir, Tazianno fit le lien entre son silence, son air hébété et l'angoisse qu'elle vivait.

—Attends Léa... c'est à mon tour d'être désolé. Je comprends le bouleversement que tu éprouves, mais tu es en droit de savoir ce qui se passe et pourquoi les choses se passent ainsi. Bien que cela fasse parti de mon mandat de t'instruire de toutes ces choses, je suis conscient que tout cela perturbe ta vie, ton

quotidien, et je conçois aussi ta peur face à ce monde. Mais fais-nous confiance, fais-moi confiance et sache que tant que je suis avec toi, tu es en totale sécurité.

Le regard que Tazianno portait à Léa était doux et empreint de compréhension. La femme fut touchée par sa sollicitude. Ce qu'il venait de lui dire eut comme effet de la rassurer quelque peu. Elle comprit encore une fois qu'elle devait aller jusqu'au bout, qu'elle avait atteint en quelque sorte un point de non-retour, et ce qu'elle vivait en ce moment ou ce qu'elle vivrait dans les jours à venir serait un tournant dans sa vie. Elle avait toujours mené jusqu'à ce jour une vie sans histoire et maintenant elle avait une occasion d'être plongée dans une aventure excitante, ce que personne d'autre ne connaîtrait. De plus, elle partagerait ces moments avec cet homme exceptionnel et puis quoi,... tant mieux si elle pouvait sauver le monde, se dit-elle. Une sorte de sérénité s'empara d'elle à ces pensées. Elle regarda à nouveau cet homme à ses côtés et se demanda si elle n'était pas en train de rêver, de redécouvrir un sentiment qu'elle avait oublié depuis si longtemps ... le sentiment du besoin fondamental d'aimer et d'être aimée... le sentiment de l'amour.

Puis, comme venant de nulle part, un mince nuage de poussière beige se forma peu à peu devant eux. Cela devait être sûrement leur deuxième escorte, raisonna Léa. Tazianno pensa lire dans ses yeux et lui expliqua :

— Cette poussière est provoquée par le véhicule dont je te parlais tout à l'heure. Il nous précède d'exactly deux kilomètres et il gardera cette distance entre lui et nous jusqu'à notre arrivée à l'aéroport. Maintenant, sans que tu ne t'en sois rendu compte, nous avons pénétré dans une zone très étroitement surveillée par différentes méthodes d'observation et de détection. Et pour confirmer ce que je te dis, regarde dehors au dessus de notre véhicule... tu verras qu'un hélicoptère nous survole maintenant. Le pilote a comme directive de nous escorter lui

aussi jusqu'à notre point de rencontre.

La femme détacha sa ceinture de sécurité et actionna la commande de sa glace électrique. Aussitôt cette dernière au bas de sa course, elle sortit une partie de son corps à l'extérieur du véhicule pour y voir ce que venait de lui dire Tazianno. L'hélicoptère était noir, tout noir. Il était rond et petit, aucune immatriculation pouvant l'identifier.

—Eh ben celui-là, c'est vrai qu'il a vraiment l'air d'un vautour.

—Oui, mais avec l'agréable différence qu'il ne nous considère pas comme une proie, mais plutôt comme... une cible à protéger à tout prix.

À peine deux minutes passèrent que se dessina au loin une petite cabane sur le côté gauche de la route, semblable à une guérite, un poste de garde. Une auto noire était stationnée sur le côté droit de la piste graveleuse. Curieusement, rien d'autre n'était visible aux alentours, aucune maison ni bâtiment. Le petit convoi formé par les deux véhicules amorça une lente décélération, rejoignant le meneur alors que le vautour arrière gardait toujours sa distance initiale.

—Un arrêt de quelques secondes pour identification, lui dit Tazianno.

—Ça alors... ils ne savent pas encore qui nous sommes ?

—Tu parles qu'ils le savent, mais ici n'entre pas qui veut et cette loi s'applique même pour nous.

—Encore heureux qu'il ne te soit pas venu à l'idée de contourner cette guérite en passant un peu plus loin dans le désert.

—La contourner ? Cela aurait été de la folie, rien de moins qu'un suicide. Peu importe qui nous sommes, nous serions morts si nous avions tenté une telle manœuvre. Le président des États-Unis lui-même aurait été descendu s'il ne respectait pas les consignes établies. Non, crois-moi, ici, il est dans notre intérêt de suivre les règles.

Léa fut déconcertée par ce que venait de lui dire Tazianno.

Ici, dans leur monde, la vie et la mort semblaient se côtoyer, tout était une simple question du respect des règles.

Le premier véhicule s'arrêta à la hauteur d'un soldat fortement armé. C'était une belle Chrysler noire qui les précédait. Elle était à moins de deux mètres d'eux et il était impossible de voir, ni même de percevoir la personne au volant ou passager, s'il y avait. La Chrysler resta en arrêt quelques secondes. Visiblement, son conducteur parlait à la faction. Puis lentement, elle avança de quelques mètres, juste la distance qu'il fallait pour que leur propre véhicule arrive au niveau du soldat. Tazianno actionna la commande électrique pour abaisser la glace de sa portière. Aussitôt Léa entendit-elle le battement des pales de l'hélicoptère qui les survolait toujours. Tazianno sortit de son portefeuille deux cartes magnétiques sur lesquelles elle put prestement voir la photo de son ami et... sur l'autre... la sienne... Aussitôt elle s'interrogea... mais quand avait-il bien pu la photographier pour faire cette carte d'identité ?... Le militaire regarda attentivement les cartes, puis avança d'un pas. Il regarda pour ne pas dire, dévisagea le conducteur et sa passagère. Puis, sans dire un mot, il glissa les deux cartes dans une sorte de cartable jaune et noir qu'il avait dans ses mains. Avant de leur remettre, il griffonna quelque chose dans son cartable électronique. Après quelques secondes, il remit les cartes à Tazianno et le salua d'un mouvement sec de la main porté à son casque militaire. Tazianno remonta sa glace puis redémarra en direction de la piste tout au loin. À peine avait-il fait quelques mètres que Léa remarqua que le vautour les précédant se rangea le long de la piste pour les laisser passer. Elle regarda à l'arrière... puis au-dessus d'elle et constata que personne ne les suivait.

—C'est fini l'escorte ?

—Oui, fini, encore deux kilomètres et nous serons arrivés à la zone de décollage.

Quelques minutes plus tard, ils longeaient une longue piste

bétonnée. Un vieux hangar trop petit pour recevoir un avion bordait la piste qui semblait complètement perdue en plein désert. Puis le véhicule s'engagea sur la piste même pour se diriger jusqu'à l'autre bout vers un petit point qui peu à peu se définissait comme l'avion qui les attendait.

—Visiblement, la piste, l'endroit, était peu fréquentée. Léa trouvait paradoxal que tant d'attention ait été investie pour leur sécurité, autant que toute la technologie déployée pour les suivre à la trace, alors que maintenant ils roulaient sur une piste manifestement vieille de plusieurs décennies et de surplus perdue nulle part dans un désert aride.

—Cette piste d'atterrissage est abandonnée depuis longtemps j'imagine ?

—Abandonnée ? Oh non... elle est loin d'être abandonnée cette piste, mais je comprends tes interrogations. Même si elle peut te sembler quelque peu à l'abandon, ne t'y laisse pas tromper. En réalité, elle est truffée d'équipements de navigation et de repérage *top* technologie, surprenant, n'est-ce pas... surtout pour une pharmacienne novice en mission spéciale.

La femme lui adressa un regard dévoilant sa surprise. Au fur et à mesure qu'ils roulaient sur *cette merveille technologique*, elle porta de plus en plus son attention sur le bout de la piste et du... superbe avion qui les attendait. Bien que ses connaissances en aviation soient très limitées pour ne pas dire inexistantes, Léa se rappela que Brawer lui avait dit que ce serait un Learjet A31 qui les attendrait pour les conduire à l'île de Pâques et par la suite, c'était fou, en Micronésie. Juste d'y penser, la femme n'en revenait toujours pas.

Arrivés près de l'avion et nonobstant l'étanchéité de l'habitacle du Hummer, ils pouvaient déjà entendre le sifflement strident si caractéristique des puissants réacteurs malgré leur régime ralenti. À l'arrêt du Hummer, Léa fut la première à ouvrir la lourde portière du véhicule. L'air sec et brûlant du désert moula son

corps comme l'aurait fait une cire liquéfiée. Le corps frais de la femme fut saisi du contraste de l'habitacle du Hummer et de l'environnement torride et étouffant du désert, le temps passé dans le véhicule lui ayant fait oublier la réalité de ce milieu désertique.

Bien que tournant en mode de chauffe, les deux réacteurs collés au fuselage arrière de l'appareil démontraient une puissance contenue, comme s'ils eussent été en attente de déchaîner leur potentiel foudroyant de poussée. La sonorité de cette énergie maîtrisée était presque harmonique. Léa était impressionnée, sidérée et fascinée par la grande finesse des lignes et courbes de cette Formule 1 des airs. Tout était fin sur cet avion. Les six hublots, comme la verrière de la cabine de pilotage, se fondaient dans un fuselage filiforme tout blanc. Les deux réacteurs rebondis qui cachaient une grande partie du fuselage, donnaient l'impression que cette machine volante était en fait, *deux réacteurs volants*. D'un design peu commun, la partie arrière du jet alignait deux petits ailerons dirigés vers le bas, lui conférant une allure agressive. Un des éléments de l'oiseau qui était constitué de composites frappa l'attention de Léa... les saumons d'ailes. Comme deux pointes de flèches pointant vers le ciel, ces derniers donnaient l'impression que l'avion « avait une moustache ». Cette machine était une merveilleuse création technique laissant présager de grandes performances autant qu'un habitacle à la hauteur de son allure, raffiné, moderne... presque sensuel.

Il n'y avait personne autour de l'avion. Hormis leur propre présence, ils auraient pu croire qu'ils étaient au milieu d'un rêve se déroulant quelque part, dans le temps, la nuit. Le bruit des réacteurs lacérant l'isolement et le calme désertique de cet endroit faisait un contraste irréel. Tazianno s'approchait de Léa quand, comme par magie, une porte se dessina dans la ligne longitudi-

nale du fuselage. Elle bascula lentement vers la piste grise, mue par un système hydraulique. Une jolie femme se présenta dans l'encadrement de la structure laissé béant par l'ouverture de la porte escalier.

Le sifflement des turbines interdisant tout échange verbal, la femme en uniforme bleu et rouge invita d'un signe de la main les passagers à s'approcher du bolide aérien. Tazianno glissa, comme il avait l'habitude, sa main et son bras autour de la taille de Léa. Se rapprochant de l'oiseau racé, ils inhalèrent l'odeur prenante du kérosène qui avait été brûlé par le cœur en chauffe des propulseurs en attente. De l'angle où ils se trouvaient, ils pouvaient apercevoir une partie du fuselage arrière ainsi que la piste se déformer par l'effet trouble de la chaleur des gaz de combustion crachés, expulsés par les réacteurs, gaz que le vent dispersait à contresens dans leur direction.

Léa et Tazianno montèrent dans le supersonique. Derrière eux la porte escalier remonta à sa position initiale et un discret claquement indiqua qu'elle venait de se verrouiller. Aussitôt le bruit extérieur s'étouffa presque totalement. L'intérieur était d'un raffinement hors du commun, hors des normes standard du luxe connues. Quatre sièges baquets, tout en cuir de la couleur d'un beau sable pâle, occupaient l'espace avant de la carlingue. Dans la partie arrière, quatre autres sièges... ou fauteuils, ainsi qu'un mini canapé, permettaient aux passagers de se prélasser en cours de vol. Dans le mur du fond arrière avait été aménagé un bar parfaitement intégré à la structure. À l'opulence de cet environnement s'ajoutaient un système téléphonique et une chaîne stéréo intégrée à chacun des énormes sièges baquets. Une petite porte donnait accès à une salle de toilette ce qui parachevait le riche arrangement. L'éclairage était unique et rarissime. Un long cordon lumineux, invisible, mettait ainsi en valeur le plafond ovale formé par le fuselage. Sans vraiment pouvoir dire d'où provenait cette source de douce lumière rosâtre, le cordon lumineux donnait l'effet

d'une ambiance cocoonée où le repos et la détente étaient assurés.

Dès que la porte se fut refermée, ce fut comme s'ils étaient coupés du monde extérieur. L'insonorisation de l'habitacle était impressionnante. Le souffle des réacteurs était faible, régulier et rassurant.

Moins de cinq secondes après la fermeture de la porte, alors que Léa était encore à apprécier la beauté de cette création humaine, un homme vêtu d'une chemise blanche et cravate, habillé d'un complet noir et coiffé d'une casquette arborant un aigle doré sur le devant, s'approcha des nouveaux passagers. C'était le pilote de l'avion.

—Madame Zanito, monsieur Ruba, je me présente... John Raiden, je suis votre pilote. Heureux de vous accueillir à bord de cet avion pour le vol que nous ferons dans quelques minutes.

Léa compléta un quart de rotation sur elle et put ainsi faire face à un homme de carrure singulière. Sa voix s'apparentait à celle d'un ténor. Le pilote tendit une large main à la femme. Présentant la sienne, Léa sentit sa propre main se perdre dans le creux de celle qui lui était tendue. Du même beau geste, le pilote tendit également la main à Tazianno.

—Maintenant, si vous le voulez bien, je vous inviterai à prendre place. Nous décollerons dans quelques instants en direction de Hangaroa sur l'île de Pâques. Comme vous le savez probablement déjà, notre escale sera de courte durée. L'objectif de cette dernière étant de faire le plein et de prendre un passager. Puis de là, nous décollerons à nouveau en direction de Kolonia une petite ville sur l'île de Popage en Micronésie. Voici donc en gros notre itinéraire. Vous avez des questions ?

—Eh oui, dit Léa d'un air taquin, oui j'aurais en effet une petite question pour vous. Il y a quelque chose qui m'intrigue dans mon for intérieur depuis que je sais que nous allons à l'île de Pâques. Voilà, bien que cela puisse vous sembler quelque peu bizarre pour ne pas dire drôle pour un homme de votre

compétence et considérant que mes connaissances en aéronautique sont passablement limitées, je m'interroge sur une question banale que je vous pose tout de même. Il me semble que je ne me rappelle pas avoir entendu parler qu'il y avait une piste d'atterrissage sur cette île. J'ai toujours pensé et su que le seul moyen d'accès à ce coin de paradis du monde était par voie nautique et non aérienne. Oh ! Je sais que je me trompe sûrement, car s'il n'y avait pas de piste... j'en déduis que vous ne poseriez sûrement pas ce bel oiseau sur une plage... du moins, je l'espère. Alors, histoire de... parfaire mes connaissances, vous pourriez me dire où vous poserez cet avion ?

Le pilote habilla son visage d'un large sourire à la question de la femme.

—Excellente observation madame et votre question n'a rien de loufoque vous savez, mais à ce que j'entends, je vois que vous ne savez pas tout des petits secrets de l'oncle Sam. Le pilote souriait de ses grosses dents en lui disant ces mots. Voilà, je vous explique. Il y a plusieurs années, lors du développement des différents projets sur les navettes spatiales, la NASA a fait construire une piste sur cette île. Cette piste est exclusivement réservée pour les besoins des navettes spatiales qui pourraient avoir à l'utiliser, mais en cas d'urgence seulement, comme par exemple après un décollage incomplet, au moment d'un retour sur terre ou encore si les conditions météorologiques ne permettaient pas un atterrissage de la navette à cap Canaveral. Ainsi la NASA possède-t-elle quelques pistes réparties dans le monde entier pour les au cas où. Vous comprenez que la NASA n'a jamais fait beaucoup de publicité sur ces pistes qui sont, comment dire... particulièrement privées. Mais il faut que vous sachiez également que dans le contexte de... votre mission, nous avons autorisation de nous y poser... Est-ce que ces quelques explications, bien que sommaires j'en conviens, ont pu répondre à votre questionnement ?

—Oh, là là, que j'en apprend des choses depuis deux jours ! Eh oui, ça me va comme réponse, je vous remercie de toutes ces précisions. Vous savez, je me sens vraiment rassurée à l'idée que nous n'atterrirons pas entre deux statues ce qui était ma préoccupation principale je vous avoue. La femme s'habilla d'un sourire narquois en terminant sa phrase.

Le pilote pouffa de rire en entendant Léa. Cette femme avait un sens de l'humour qui lui plaisait.

—Allez, prenez place et détendez-vous. À partir de maintenant, c'est à notre tour de prendre la relève et de vous amener à bon port... puis adressant un clin d'œil à Léa, le pilote rajouta... et soyez sans crainte, nous trouverons bien une piste entre deux statues pour nous poser. Bon, Maria sera votre hôtesse tout au long de ce voyage. Elle se fera un grand plaisir de prendre soin de vous et de répondre à tous vos besoins, d'ici là je vous souhaite un excellent voyage. À tout à l'heure.

Léa et Tazianno prirent place dans les sièges au centre de l'avion. Le cuir qui les recouvrait était frais à cause de la climatisation dans l'habitacle. Léa en passa la remarque à Tazianno. L'hôtesse l'entendit et lui dit.

—Voyez madame, dit l'hôtesse à Léa. Chaque siège est équipé d'un système permettant de le chauffer au besoin.

Tout en disant cela, la femme s'était penchée au-dessus de Léa pour lui monter le bouton rotatif qui était situé sur l'appui-bras gauche du siège. En s'approchant d'elle, Léa remarqua un doux parfum qui émanait de l'hôtesse, un Chanel probablement, se dit-elle.

Les passagers à leur place et bien attachés, l'hôtesse décrocha l'acoustique du système de téléphone et annonça au pilote que dans la cabine tout était prêt pour le décollage. Par la suite, elle prit elle-même place à l'arrière de Tazianno et de Léa alors que l'oiseau d'aluminium blanc commençait à rouler sur la piste de béton lisse.

Les puissants réacteurs augmentèrent de régime en quelques secondes. Malgré l'insonorisation de l'appareil, leurs sifflements prirent le dessus sur la musique, la dominant le temps de lancer la masse fuselée dans les airs. La poussée des réacteurs était prodigieuse et impressionnante. Le doux roulement sur la piste du début se transforma rapidement en d'intimidantes vibrations soumettant toute la structure de l'avion à rude épreuve. Puis vint enfin cette seconde extraordinaire, cet instant magique où les roues du train d'atterrissage quittent la piste. Les réacteurs dévoilaient leur colossale puissance, propulsant le bolide toujours plus haut. Léa aimait ce moment où le prodige de l'homme l'emportait sur la gravité. Incitée par la poussée de l'accélération grandissante, la femme appuya sa tête sur l'appui-tête de cuir du siège. La sensation était grisante. Puissance, luxe et confort se combinaient pour donner une impression de grandeur aux occupants.

Moins de cinq secondes s'étaient écoulées depuis l'envolée du puissant oiseau que l'imprévisible... l'horreur... l'accident se produisit.

CHAPITRE 3

L'avion était en pleine inclinaison, le nez pointé vers le ciel. Autant le personnel aux commandes d'un avion que les passagers savent que le décollage est un moment crucial, voire dangereux. À ces minutes, toutes les composantes, tous les équipements de la machine volante sont exploités au maximum de leurs capacités et subissent un stress très intense. Alors que les deux moteurs étaient poussés au comble de leur performance... le drame survint.

L'impossible, l'inimaginable prit forme. Le pire était au rendez-vous.

Au moment où la masse d'acier commençait à prendre de la vitesse et de l'altitude, le moteur de gauche s'arrêta net. Presque simultanément, le moteur de droite stoppa à son tour. Un silence funeste fit place aux rugissements des turbines affolées. Propulsé à une vitesse d'environ 300 kilomètres-heure, le bolide tomba en chute libre.

Bien que les ceintures de sécurité de Léa et de Tazianno, eussent été bouclées, ils perçurent à ce moment précis leur corps se soulever de leur siège, comme s'il y avait eu une absence de gravité.

Léa agrippa la main gauche de Tazianno accrochée à l'appui-bras. Sa peur fut si grande qu'elle serra ses doigts tels que ses ongles rentrèrent profondément dans la chair entre les métacarpes de la main de Tazianno.

—Tazianno, qu'est-ce qui se passe, j'ai peur. La voix de Léa était basse, empreinte d'angoisse.

L'homme n'eut pas le temps de lui répondre. Les instants qui

s suivirent furent de l'ordre de quelques secondes tout au plus.

Face à ses commandes, le pilote cherchait à comprendre pourquoi les deux moteurs venaient de s'éteindre, consultant à une vitesse folle l'ensemble des instruments de navigation au tableau de bord. Il tira de toutes ses forces sur les commandes des volets qui demeuraient obstinément figés par l'arrêt des systèmes hydrauliques, les systèmes de secours n'ayant pas le temps de prendre la relève. Du même élan, il vit approcher à une vitesse folle le sol qui complétait le bout de la piste.

Puis, une seconde... une seconde magique avant que l'avion ne touche le sol, un instant avant l'impact, l'avion reprit dans sa descente vertigineuse un peu de sa portance permettant au pilote de corriger l'assiette de l'oiseau blessé à mort. L'impact était cependant inévitable.

—L'avion tombe Tazianno, l'avion tombe, nous allons nous écraser.

L'intonation de la voix de Léa exprimait toute son impuissance et sa détresse. Finalement, il y eut cet instant d'attente... celui qui dure quelques dixièmes de seconde avant que ne se produise l'impact fatal.

L'horreur et l'épouvante déformèrent le visage du pilote. Le train d'atterrissage avant, qui n'avait pas encore été rentré, frappa avec une violence inouïe le gravier. Le choc fut impitoyable, sans merci, sans pardon. Sa trop grande vitesse fit en sorte que le train se détacha instantanément de la structure de l'appareil. Le terrible impact déstabilisa complètement l'engin. Ainsi, l'aile gauche toucha le sol avec une violence sans pareil. L'appareil pivota en longueur pour glisser dans un fracas atroce sur un sol rocailleux qui déchirait tout. Comme dans un ralenti, le pilote eut le temps de percevoir le nez de l'avion se briser, se froisser, faisant éclater la verrière, projetant tout le tableau de bord au visage de ce dernier. Ses jambes furent littéralement pulvérisées alors que son corps se détachant de son siège fut projeté en tous sens. À cet instant,

tous ses membres se disloquèrent pour se perdre dans un amas de tôles informes, tranchantes et sans espace.

Dans la cabine des passagers, le choc fut tout aussi atroce. L'aile en touchant le sol avait, avec une force saisissante, complètement déformé le fuselage, lui infligeant une forte courbe. Le siège de Tazianno qui était près des hublots de l'aile fut arraché sec à ses boulons de plancher. Quant à celui de Léa, il tourna sur lui-même tout en se cabrant vers l'arrière. Dans cette tragédie, le sort daigna que la force de frappe fut majoritairement absorbée par l'avant de l'appareil et par l'aile gauche. Bien que dangereusement déformé, le fuselage resta relativement intact, sans déchirure. Dans sa course, le siège de Tazianno alla briser les deux jambes de l'hôtesse qui était assise derrière Léa.

Au bout de quelques secondes, les tôles cessèrent de grincer, de se froisser. Puis les sons métalliques empreints de l'horreur, écho des mille distorsions, se perdirent dans le vent du désert. Au bout de quelques secondes, ils furent remplacés par d'autres sons. Ces derniers étaient à peine audibles, à peine perceptibles. Étouffés par le drame, ils étaient d'origines humaines. L'hôtesse râlait faiblement. Ses deux tibias étaient fracturés et on pouvait voir la pointe des os sortir de ses chairs, de ses bas déchirés. L'appui-tête et le dossier du siège de Tazianno avaient glissé sous le siège de l'hôtesse. Tazianno était resté attaché à son siège et se trouvait à la renverse. Son visage était plein de sang provenant des chairs déchirées par la rupture des os de la femme. L'homme ne bougeait pas. Son inconscience simulait la mort. L'hôtesse souffrait visiblement le martyr. Sa voix était déformée par sa douleur atroce. Ses gémissements ne ressemblaient à aucun son connu.

Léa était la moins blessée des trois passagers. Bien que sa ceinture lui ait lacéré la hanche droite et que son bras droit ait frappé violemment quelque chose dans l'habitacle, elle n'avait

apparemment aucune fracture ni d'autres blessures que celles infligées à sa hanche et son bras. La violence du crash lui fit perdre la notion espace-temps. Elle était *groggy* comme un boxeur l'aurait été après s'être fait asséner une violente droite. De tous les occupants du cylindre métallique informe qu'était devenu le fuselage, elle était la seule à être encore en état de pouvoir réagir un tant soit peu. Au bout de quelques secondes, elle réussit péniblement à reprendre possession de ses sens. Son esprit désorienté par l'impact retrouvait peu à peu son équilibre. Elle prit conscience de sa propre survie, de son environnement et des sons. Toutes ces informations qui parvenaient à son cerveau la sortirent de son état d'hébétude. Puis vint ce sentiment d'angoisse et de peur qui la prit à la gorge comme un serrement incontrôlable. En une fraction de seconde, elle revit l'accident.

Se tournant la tête, elle perçut Tazianno à la renverse, le visage ensanglanté sous le siège de l'hôtesse. À la vue des jambes brisées et des os émergents des chairs, elle eut un haut-le-cœur qu'elle sut réprimer juste à temps en détournant son regard. Pendant un court instant, elle pensa qu'elle hallucinait. Mais la réalité était là, bien là tout autour d'elle avec toute son atrocité.

Le silence inonda toute la place. Plus rien n'était audible, comme si l'impact l'avait rendue sourde. Mais ce n'était qu'illusion, un léger gémissement de l'hôtesse ramena Léa à la réalité. Une odeur âpre la prit à la gorge. Des dizaines de fils électriques court-circuités crépitaient le long du fuselage déformé. Le feu... pensa-t-elle, le feu pouvait éclater à tout instant. Cette pensée eut comme l'effet d'une injection d'adrénaline ce qui la fit réagir instantanément. Rapidement, elle détacha sa ceinture. Lorsqu'elle se souleva de son siège, de vives douleurs s'emparèrent de son corps. Elle valida à nouveau son absence de fracture ou plaie importante qui motivait ses douleurs. Rassurée, elle passa outre. Un objet quelconque avait déchiré son pantalon au niveau de la cuisse gauche lui lacérant la chair à bonne profondeur.

—Attendez Maria attendez, je vais essayer de vous détacher pour vous sortir de cette position.

Le siège de Tazianno lui avait brisé impitoyablement les deux jambes. Dans sa tentative pour dégager l'hôtesse, Léa vérifia rapidement l'état du visage de Tazianno qui était maculé de sang. Lissant promptement le sang sur la peau de l'homme qui respirait, mais qui était inconscient, elle ne perçut qu'une coupure sérieuse au niveau de l'arcade sourcilière gauche. Bien qu'assez profonde, elle ne nécessitait aucune intervention immédiate, le reste n'étant que des lacérations superficielles. Elle comprit enfin que la plus grande partie du sang provenait des fractures ouvertes des jambes de l'hôtesse.

—Ne bougez pas Maria, je sais que vous souffrez excessivement, mais je vais tout faire pour vous dégager et prendre soin de vos blessures.

Ce que venait de dire Léa à la femme n'avait assurément pas été compris par cette dernière. La jeune femme était en état de choc profond, l'importance de ces fractures faisant en sorte que l'écoute et le raisonnement était hors du contrôle de son cerveau.

De par la torsion des sièges, il fallait visiblement dégager celui de Tazianno pour enlever toute pression sur les jambes de la femme. Léa pensa qu'elle ne pourrait le bouger, mais, à sa grande surprise, il remua aussitôt qu'elle essaya de le dégager. À cet instant précis, l'hôtesse émit un râlement qui glaça d'épouvante Léa. Elle réalisa que le fait de déplacer le siège de Tazianno faisait bouger les jambes de la femme qui étaient repliées, broyées sous son propre siège. Le mouvement provoqua une douleur d'une violence inouïe, si bien qu'elle en perdit connaissance non sans avoir crié sa souffrance.

L'ambiance était insupportable, la tension à son comble, la peur écrasante. La perte de conscience de l'hôtesse fit en sorte que le torse de la femme tomba vers l'avant. La masse chaude, lourde et sans retenue tomba sur Léa qui était à essayer de dégager

Tazianno. Léa sursauta et laissa échapper un cri d'effroi. Le fait d'avoir dégagé les jambes de la femme provoqua une perte de sang croissante. Les vaisseaux sanguins n'étant plus comprimés, ils libèrent un abondant flot de sang ce qui fit paniquer Léa.

—TAZIANNO, TAZIANNO J'AI BESOIN DE TOI, TU M'ENTENDS, RÉVEILLE-TOI, ALLEZ REVIENS, J'AI BESOIN DE TOI BON DIEU, ÉCOUTE-MOI, AIDE-MOI TAZIANNO... TAZIANNOOO...

Aux cris hystériques de la femme, l'homme reprit connaissance. Lorsqu'il voulut bouger pour essayer de se dégager, de se retourner, son cerveau reçut un message de douleur intense de sa cheville droite. Son pied était tordu. Une entorse à la limite de la fracture l'empêcha de continuer ses efforts. L'air ambiant vibra au cri sourd de douleur de l'homme. Sa cheville était déportée sur la paroi froissée de ce qui restait du fuselage.

—Attends Léa, attends, ma cheville est peut-être brisée, je ne sais pas, laisse-moi...

Geignant, l'homme réussit avec beaucoup de peine à libérer son pied tordu. Avec beaucoup de souffrances, il parvint à se relever sans toutefois pouvoir supporter une partie de son poids sur son pied blessé. Avec frayeur, il réalisa l'ampleur cauchemardesque de son environnement. L'avant du fuselage était complètement déformé et déchiqueté par l'impact. À l'instant, il comprit que le pilote n'avait dû avoir aucune chance de s'en sortir. Tournant ses yeux vers Léa, il la vit, le regard hagard. La peur se lisait dans son visage blême. Son t-shirt blanc était taché du sang. Promptement, il réalisa que ce sang n'était pas celui de la femme, mais... de l'hôtesse.

—Léa... es-tu blessée ?

—Non, je ne sais pas... pas gravement du moins. Sa réponse était évasive. J'ai de fortes douleurs à la hanche et une coupure à la cuisse, mais je ne sais pas. Je ne semble pas avoir de blessures majeures, et toi ?

Léa observa rapidement autour d'elle et vit des serviettes de papier qui accompagnent habituellement une consommation. Elles jonchaient le tapis froissé du sol de la carlingue. Elle en ramassa deux pour essuyer le sang au visage de l'homme. La plaie à l'arcade était profonde et laissait voir la chair rougeâtre, mais elle semblait sans gravité manifeste. Le sang s'y échappait à peine.

—À part ma cheville, je me sens frais comme une rose, lui dit Tazianno les dents serrées. Je ne crois pas qu'elle soit brisée. Mais Maria... elle semble mal en point... merde, tu lui as vu les jambes.

—Oui j'ai vu, aide-moi à la détacher et à la coucher sur le plancher de l'avion.

En prenant toutes les précautions possibles, ils réussirent à dégager la femme. Ses plaies saignaient abondamment. Ils devaient contrôler l'hémorragie le plus vite possible.

—Un garrot ! nous devons lui faire des garrots rapidement sinon elle perdra tout son sang. Attends, aide-moi à trouver quelque chose pour lui serrer les jambes, n'importe quoi, une courroie de préférence.

—Tu veux mes lacets de bottes ?

—Oui... non attends, tu as une ceinture ?

—Non, mes lacets ?

—Ton soutien-gorge, donne-moi ton soutien-gorge.

—Quoi... mais...

—Vite, donne-le-moi, les bretelles, elles serviront de garrots, elles sont plus larges que des lacets et de plus, elles sont élastiques. Vite, j'en ai besoin.

La femme oublia sa pudeur. Dans le contexte, sa nudité n'avait aucun intérêt, une vie humaine était en danger. Rapidement, elle ôta son t-shirt et son soutien-gorge. Ces mouvements éveillèrent des douleurs au niveau de son bassin. Sans nullement se préoccuper de la nudité de Léa, Tazianno arracha violemment les deux bretelles qu'il noua avec soin autour des jambes de l'hôtesse.

Léa renfila son t-shirt alors que l'homme s'exécutait. Il éprouvait de violents maux de tête provoqués par sa coupure à l'arcade sourcilière alors que sa cheville le faisait souffrir atrocement. Léa remarqua qu'elle enflait à ve d'œil.

—Voilà, temporairement ça devrait contenir l'hémorragie. Il ne faut pas oublier de desserrer les liens à intervalles réguliers pour que...

Soudain, venant de nulle part *une sonnerie électronique* se fit entendre. Une sonnerie bien connue de l'oreille de Tazianno. Son cellulaire. Son cellulaire sonnait. Il avait dû le perdre quelque part dans l'habitacle de l'avion au moment du crash alors qu'il l'avait à sa ceinture.

—Tazianno, tu entends... c'est la sonnerie d'un cellulaire ?

—Oui, c'est le mien, vite il faut le trouver.

Se relevant, Tazianno appliqua malgré lui une pression à sa cheville. Un souffle de douleur s'échappa de sa gorge sèche. Instantanément, il tomba sur ses genoux attendant que sa souffrance se dilue, la tête appuyée au plancher de l'avion.

Léa, beaucoup plus apte à se déplacer, parcourut hâtivement le fuselage déformé essayant de repérer dans cet environnement tordu le lieu de provenance de la sonnerie électronique. Cinquième sonnerie... sixième sonnerie... quand enfin elle le localisa. Il était à l'avant, au bas d'un mur de tôles froissées et déchirées qui séparait la cabine de pilotage de l'espace réservé aux passagers. Septième sonnerie...

—Ouvre Léa, ouvre le cellulaire !

Prestement, nerveusement, elle déplaça le couvercle de l'appareil pour se mettre en liaison téléphonique avec le miraculeux interlocuteur qui les appelait alors qu'ils étaient dans la souffrance, la survie et la peur.

—Ah ben dit donc Tazianno, ça en prend du temps avant que tu répondes ?

La voix de Léa était presque suppliante.

—Qui est à l'appareil ?

—Comment qui est à l'appareil ? Mais... c'est vous Léa ? Eh comment allez-vous, c'est Brawer, dites-moi, le voyage se passe bien ? Cela ne fait que quelques minutes que vous êtes en vol à ce que je sache ?

—Brawer, Brawer écoutez-moi attentivement, nous n'allons pas bien du tout. Au moment du décollage, nous avons eu un accident, nous nous sommes écrasés. En ce moment, nous...

—Quoi, qu'est ce que vous me dites là, vous vous êtes écrasés, c'est une blague!

—Bon Dieu Brawer, écoutez-moi, fermez-la et écoutez ce que j'ai à vous dire, et pour la blague, vous repasserez. Vous avez bien compris, nous nous sommes écrasés au décollage en bout de piste. Je suis la seule qui n'est pas pour ainsi dire trop blessée, c'est horrible Brawer. Tazianno est blessé à une cheville et l'hôtesse est en très mauvais état, en fait, sa vie est en danger. Pour ce qui est du pilote, je crains le pire. Faites vite, envoyez-nous des secours, vous entendez, envoyez-nous des secours, c'est un miracle que nous soyons encore vivants et que je puisse vous parler.

Brawer n'en croyait pas ses oreilles. Ils avaient eu un accident. Il était dans tous ses états. Mais c'était impossible se répétait-il... comment avaient-ils... l'avion s'était écrasée ? Le pilote était mort ?

—O. K Léa, je ne sais quoi vous dire... euh restez calme... je vous envoie des secours, dans quelques minutes des hommes seront là pour vous venir en aide. Vous pensez pouvoir tenir le coup ?

—Moi et Tazianno, ça devrait aller, mais pour ce qui est de l'hôtesse, il va falloir faire vite, elle est en pleine hémorragie.

—D'accord, je fais ce qu'il faut le plus rapidement possible.



Léa se surprit à trouver la journée agréable. Se retrouver dans ce bureau lui était maintenant presque familier. Elle le percevait aussi beau et l'ambiance qui y régnait était curieusement celle qu'elle aurait aimé donner si c'était elle qui l'avait décorée. L'air y sentait bon. Cette pièce était apaisante. La femme se rappela à penser qu'elle aimerait faire l'amour dans un tel endroit. Brawer qui était assis dans son énorme fauteuil pivotant lui adressa un large sourire en croisant le regard attirant de la femme. L'homme, pour sa part était bien mis, comme il en avait l'habitude. La peau de ce dernier reflétait son vécu. Une peau tannée par les années, la vie, le temps, cuivrée par des milliers d'heures d'exposition au soleil du désert, colorée par un amalgame d'ombre et la lumière.

Avec beaucoup d'assurance et d'aisance, Léa se déplaçait lentement dans la pièce ensoleillée. Elle s'approcha de son siège habituel, son siège préféré. Bien qu'elle se soit peu à peu familiarisée avec son nouvel environnement, Léa demeurait impressionnée par ce lieu magique, voire... mystérieux. C'est ici que tout commençait, que tout se décidait et elle savait maintenant que sa présence aujourd'hui dans ce bureau était pour en savoir plus sur... les prochains jours... l'horreur étant maintenant derrière elle.

—Ah Léa ! Comme je suis toujours heureux de vous voir encore et encore. Même si j'ai peine à penser à ce qui vous est arrivés, à la chance incroyable que vous et Tazianno avez eue dans ce malheur indéfinissable, inqualifiable, je bénis le ciel à chaque fois que je vous vois appréciant sans fin de vous retrouver ici en bonne santé, à mes côtés.

—Oh vous savez monsieur Brawer, je partage entièrement

votre opinion, je me sens favorisée par la vie, par la chance qu'elle m'a donnée, mais rappelez-vous que nous n'avons pas tous eu la même chance. Maria, elle va comment... elle s'en sortira ?

—Aux dernières nouvelles que j'ai justement eu ce matin, oui, mais non sans difficultés. Selon les médecins, la... netteté, si je peux m'exprimer ainsi, de ses fractures aura été pour elle une chance malgré tout, nos chirurgiens pensent qu'elle ne devrait pas garder d'importantes séquelles de son... enfin, de votre accident. Allez, nous ne pouvons pas arracher cette page de votre vie, il faut néanmoins savoir la tourner et ne pas vivre du passé. Même si je sais pertinemment que vous ne pourrez jamais l'oublier, mais la vie continue non ?

—Oui... je sais, et vous avez raison. Alors maintenant... j'imagine que si nous tournons une page de cette aventure dans laquelle je me suis impliquée, il faut aller à la page suivante de votre grand livre, je me trompe en avançant une telle théorie ?

Brawer comprit tout de suite ce que Léa voulait dire. D'ailleurs, il ne voulait rien lui cacher, le projet Panatium devait suivre son cours... malgré tout. Le temps les pressait encore plus et effectivement, était venu le moment de passer, comme elle disait, à la page suivante du grand livre du projet Panatium.

—Vous avez raison Léa et c'est, vous vous en doutez sûrement, la raison de notre rencontre aujourd'hui.

—C'est ce que je pensais et souhaitais même. Mais dites-moi... Tazianno... il n'est pas ici... il n'a pas besoin d'être ici ?

—Non, ce n'est pas nécessaire. D'ailleurs, je l'ai rencontré tôt ce matin et il est déjà au courant de... ce que vous appelez... *la suite*. Ceci dit, j'aimerais si vous le voulez bien, en venir directement à l'objectif de notre rencontre. Face aux malheureux événements que nous avons... que vous avez vécus, nous nous sommes retrouvés dans une situation plutôt délicate... et même, plutôt malsaine, je renchérais. Ainsi comme vous le savez, le

sabotage, car c'est bien de cela qu'il s'agit, de votre avion à coûté officiellement une vie alors que le bilan aurait pu être de quatre morts. Bon de ce constat, je crois que je ne vous apprend rien. Subséquemment, nous avons dû modifier votre...

—Mission ?

—Je sais que vous n'aimez ce mot, que vous n'êtes pas à l'aise avec cette appellation, mais c'est le seul qui s'applique, qui se prête, je dois l'avouer, à ce que vous faites avec nous. Mais passons. Pour aujourd'hui, nous ne nous attardons pas sur le vocabulaire des choses si vous le voulez bien. Ainsi comme je vous le disais, un changement, un nouveau scénario a été, imaginé, planifié et en partie... déjà exécuté, dans votre *mission*.

—Que de tournures de phrases monsieur Brawer, mais allez, continuez, je vous écoute... vous m'intéressez grandement vous savez !

—Bon, bon, bon voilà que madame Zanito a une pointe d'humour aujourd'hui. Remarquez que j'aime mieux l'humour que l'aigreur, allez ! je continue donc. Ainsi, avant votre accident, nous avons établi que Tazianno, vous Léa et sans oublié un certain Gabriel Marian, deviez tous les trois vous rendre sur l'île de Ponape en Micronésie. De là, vous auriez dû vous rendre au centre de recherche de Dolen Metipw où, on se rappelle, la NASA conservait secrètement le Panatium.

—Comment conservait ?

—Attendez, attendez, laissez-moi finir... Voilà donc pour le premier acte tel qu'il aurait dû être joué. Maintenant vous comprenez que la suite de ce dernier n'a maintenant pour vous plus d'importance, considérant que le scénario a été complètement revu suite à la catastrophe à laquelle vous avez miraculeusement échappé.

—Humm, humm, mais je ne comprends toujours pas... pour« quoi la *mission* n'est-elle tout simplement pas reprise là où elle s'est *brisée*. Et que voulez-vous dire quand vous me dites que

la NASA conservait la Panatium à Ponape, ce qui ne semble plus à ce que j'entends aujourd'hui être le cas. En fait, ça ne me semble pas très coordonné votre mission. Mais pardonnez-moi pour cette remarque de novice, continuez monsieur. Maintenant... qu'est-ce qui m'attend ?

—Rapidement, la voix de Léa changea d'intonation, cachant mal sa nervosité face à ce qu'avait à lui dire Brawer.

—Maintenant ? Alors, écoutez bien Léa. Dans un premier temps, rappelez-vous que je suis justement le responsable de la coordination de cette mission et que je sais parfaitement comment faire mon boulot contrairement à ce que vous croyez, ceci dit, j'espère que cela vous rassure. Allez faites-moi...faites-nous confiance. Ainsi pour le deuxième acte, le scénario est stratégiquement très différent.

—Attendez, monsieur Brawer, attendez juste une petite minute. Je veux juste vous rappeler que mon engagement dans ce projet ne sous-entendait pas que nous devions risquer des vies humaines. Oui à vos stratégies, oui au voyage un peu partout dans le monde, eh oui prenez-le mon sang. Cent fois bravo au progrès de votre technologie par l'intermédiaire du Panatium, mais juste une petite minute... pas au prix de vies humaines s'il vous plaît, et là je ne parle pas juste de la mienne, mais de bien d'autres gens qui sont impliqués dans cette aventure... comme celle de Maria ! Déjà qu'une vie a été détruite pour le Panatium, ne perdez pas de vue ce fait, cher monsieur. En conséquence, je conçois volontiers que votre vision de cette affaire ne soit pas tout à fait la même que la mienne, soit, mais je crains à l'occasion que vous ne voyez en moi que... que... ce que j'ai de différent de toute autre bonne femme. À la bonne heure pour vos études sur mes hormones, mais retenez bien que je ne suis pas une machine. Alors j'espère que vous planifierez avec soin *notre nouveau scénario*. C'est mon sang et mes connaissances qui vous intéressent ? Allez, je suis, mais bordel arrangez-vous pour qu'il reste au

moins quelques morceaux de ma personne, considérant que j'y suis passé à un cheveu que vous ayez à me ramasser à la petite cuillère, alors comprenez bien que je n'ai qu'une vie et que je veux la garder. J'ose penser que vous avez évalué que morte, je ne vau plus rien pour vous.

Le débit de paroles de la femme était maintenant rapide et saccadé. Sa voix était une fusion d'émotions et de colère. Ses doigts tremblèrent quand elle passa ses deux mains dans ses beaux cheveux blonds. L'instant d'une pause que Brawer respecta scrupuleusement, elle reprit sur la même intonation.

—Et de plus, je vous dirais que je ne suis pas à l'aise du tout que Tazianno ne soit pas ici avec moi. Vous avez passé rapidement tout à l'heure sur son absence et je n'aime pas cela, sachez- le. Vous m'aviez pourtant dit qu'il était supposé être mon bras droit, eh bien là, en ce moment même il me manque un bras, et figurez-vous bien que j'en ai besoin de mon bras droit. Je n'ai pas à vous faire part de mes sentiments pour... mais... j'ai besoin de Tazianno, sans lui, je ne peux... compléter *cette... Foutue mission.*

Le torrent de paroles de la femme se tassait peu à peu. Par l'expression de ses émotions, l'eau vive de sa voix faisait doucement place aux remous lents de ses pensées où tourbillonnaient songes et angoisses. L'homme lisait sans peine la passion des mots qu'exprimait la femme, et l'autre passion, celle qu'elle éprouvait pour Tazianno.

Sans surprise, Brawer prit conscience de l'amour silencieux que Léa laissait percevoir à mots cachés pour cet homme. Il laissa au moment présent l'art de sculpter l'inconscient de la femme. L'air qui sentait si bon à son arrivée serrait maintenant la gorge de cette dernière comme s'il eut été soudainement chargé de vapeurs acides. L'atmosphère de la pièce avait peur, l'ambiance avait une odeur d'angoisse. Léa avait les yeux gorgés de chagrin,

on aurait pu voir l'effroi se condenser au contact de sa beauté. Pendant plusieurs secondes, le silence se moula à toute la pièce. Une larme lourde, pesante, s'écoula rapidement de son œil droit. Elle perla sur la rondeur de sa joue. Dans sa course hâtive, elle humecta sa chair lisse perdant de sa sphéricité, faisant ressortir un éclat de soleil qui était mal à l'aise dans la pièce. La larme arrêta sa course tout près de l'angle parfait de sa mandibule. Brawer ravala. L'autre œil de Léa imita maladroitement l'expression d'impuissance que son être intérieur ressentait.

L'homme préserva scrupuleusement le silence encore quelques secondes, confronté à la détresse de la femme et déchiré par la cruelle réalité du suivi de la mission et des difficultés qui attendaient encore Léa. Ainsi, décida-t-il d'adopter un ton réconfortant et optimiste.

—Rassurez-vous Léa, je comprends ce que vous ressentez... et la place qu'a Tazianno dans cette affaire, comme la place qu'il a... pour vous personnellement. Cette seule raison dépasse toutes les raisons d'être de cette mission et je ne peux vous en vouloir. Allez, le temps est venu d'aller plus loin que les mots, sentez Léa... humez profondément... c'est l'odeur de l'action, celle-là même que vous vivrez avec Tazianno.

La femme décida de ne pas cacher ce qu'elle avait laissé transpirer à Brawer à propos de Tazianno. Elle essuya ses larmes d'un brusque mouvement du revers de la main et renifla comme un enfant.

—Et qu'est-ce que vous voulez dire par *action* ?

—Premièrement, vous ne partez plus pour la Micronésie.

—Mais... et le Panatium ?

—Le Panatium... il est ici maintenant...

Léa ne comprenait plus ce qui se passait, ne comprenait plus ce que Brawer lui disait. Le projet initial était d'aller à Ponape pour qu'elle fasse le lien avec le Panatium, puis voilà que maintenant il lui disait que le Panatium était ici.

—J’imagine les questions qui vous trottent en tête.

—Comme changement, on ne fait mieux. Si nous n’avions pas à aller en Micronésie, si tout pouvait se faire à partir d’ici, pourquoi alors nous avoir fait prendre cet avion de malheur pour nous rendre à Ponape ?

—Le temps Léa. Quand vous avez pris l’avion, nous avions... encore du temps, alors que maintenant... il faut faire vite, au risque de vous déplaire, je sais.

—Expliquez-moi, le Panatium, il est vraiment ici, dans cette base, cette zone, sais plus moi ?

À cette question, Léa remarqua un moment d’hésitation de Brawer. Cet instant d’embrouillement l’interpella passablement. Elle n’eut cependant pas le temps de sonder les pensées de l’homme que ce dernier continuait.

—Où se trouve la Panatium n’a pas vraiment d’importance pour vous en ce moment. Ce que vous devez cependant savoir c’est où vous devez aller. Vous devez maintenant vous rendre à *Beatty* au Nevada.

—*Beatty*... connais pas, c’est quoi ce village ou cette ville, c’est où, je pars quand et...

—Doucement, doucement Léa, une question à la fois. Voilà le topo, *Beatty* n’est pas à côté, sachez-le. En fait, ce village se trouve à quelque 300 kilomètres d’ici et le trajet ne sera pas une balade du dimanche. Je m’explique. En fait, le trajet pour se rendre à *Beatty* se trouve dans un environnement qui est plutôt hostile. Concrètement c’est que la route qui vous y mène passe, par un désert que vous aurez à traverser. Et sans vouloir faire de l’humour noir, je parle ici... de la *Vallée de la mort*.

À sa dernière phrase, Brawer s’attendait à une réaction de la part de Léa, réaction qui ne vint pas. Au contraire, elle resta silencieuse, songeuse. Elle se leva de son siège et se déplaça lentement dans la pièce. Puis au bout de quelques secondes, elle lui demanda.

—Dites-moi monsieur Brawer, quelque chose me chicote ?

—Quoi donc Léa ?

—Depuis tout à l'heure que vous parlez toujours au pluriel, vous allez faire ceci... vous allez faire cela... j'en déduis donc que je ferai ce trajet avec Tazianno ?

—Eh non, pas avec Tazianno, mais attendez encore un peu, nous parlerons de Tazianno plus tard. Je continue si vous voulez bien, maintenant, il est temps de vous révéler un secret d'État. Vous savez, nous avons eu une chance dans notre malchance, je parle de votre accident. Voilà que le gouvernement met le paquet pour vous en...

—Brawer... ne perdez surtout pas votre temps à me parler du gouvernement, dites-moi plutôt ce que j'ai à faire, le reste, vous savez ce que j'en pense, alors...

L'homme se sentit à son tour bousculé par l'empressement de la femme à savoir ce qui l'attendait. Elle venait de lui indiquer qu'elle était plus que jamais prête à continuer, à faire ce qu'il attendait d'elle.

—Bon... alors, voilà. Durant votre convalescence, le ministère du Développement de projet d'État a débloqué un budget d'urgence pour aménager un laboratoire médical dans un établissement gouvernemental déjà existant, ce qui nous permettra de, et là je simplifie, finaliser le projet Panatium. Ce laboratoire est, vous vous en doutez, ultra secret, ultra caché, ultramoderne, ultra tout quoi. Un personnel médical exceptionnel vous y attend, il est prêt à vous recevoir, impatient de travailler avec vous pour compléter le médicament.

—Ce qu'il est bien notre gouvernement, vous ne trouvez pas ?

Puis relevant son joli nez, Léa se mit à humer l'air à petits coups saccadés comme un chien flairant une piste. Cette mimique de la femme surprit Brawer qui se demandait ce qu'elle faisait là. Il était à lui dire des choses très importantes qu'elle se mettait à

renifler comme un vulgaire toutou.

—Eh... Dites Brawer... vous sentez cette odeur, inspirez profondément...

L'homme tomba dans le panneau, rapidement, il imita son geste espérant découvrir une odeur quelconque, une odeur de fumée, de feu, car la façon qu'avait Léa de humer laissait entendre qu'une odeur inhabituelle envahissait la pièce.

—Vous sentez ?

—Mais non... alors que son nez continuait à analyser l'air.

—Sentez Brawer... cette odeur... vous devez la connaître...

—Mais je ne sens rien, je ne comprends pas, d'habitude j'ai un bon nez... que sentez-vous ?

—L'odeur de... l'odeur de l'action.

—Ah Léa ! Vous m'avez bien eu, comment faites-vous pour avoir tant d'humour ?

—Ce n'est plus de l'humour monsieur, je la sens vraiment cette odeur, cessons de tourner en rond... le second départ pour l'aventure, il est prévu pour quand ?

Brawer comprit ce que voulait dire la femme. Inconsciemment, il voulait la surprotéger alors qu'elle venait de lui dire directement qu'elle était prête à foncer en avant. Il décida de suivre cette voie.

—Demain, dès l'aube. Écoutez Léa, autant vous le dire tout de suite, *l'aventure* comme vous l'appellez ne sera pas de tout repos.

—Car vous croyez peut-être que, jusqu'à maintenant, je me pensais en vacances ? Dites, vous oubliez déjà que j'ai passé à un cheveu d'y laisser ma peau dans votre aventure ?

—Mmoui... vous avez raison. Alors voilà, demain dès six heures, un véhicule vous prendra pour vous conduire jusqu'à *Beatty*. Et maintenant pour ce qui est de Tazianno... j'ai discuté longuement avec lui, et en ce moment même, il est déjà en route pour *Beatty*. Il a pris un hélicoptère il y a... regardant sa montre... environ une heure. Rendu sur place, il vous attendra

impatiemment. Là-bas, il vous guidera et vous soutiendra inconditionnellement, et ce, jusqu'au chapitre suivant. C'est inutile en ce moment même de vous embourber la tête avec un surplus d'information qui ne vous est pas utile, vous saurez bien la suite en temps et lieu.

—Vous avez raison, ne m'en dites pas trop, nous avons vécu l'expérience déjà, et je retiens que tout peut changer rapidement, et même... très rapidement.

Brawer ne rajouta rien sachant très bien qu'il y avait une part de vérité dans ce que venait de dire Léa et que par-dessus tout, beaucoup de risques et d'imprévus l'attendaient dans les jours à venir, d'où l'absence d'intérêt de rajouter quelque chose à ce qu'elle venait de lui dire.

—Eh... j'aurais encore une question pour vous. Vous me disiez tout à l'heure que Tazianno était déjà parti pour *Beatty* ; vous pourriez me dire pourquoi il ne fait pas le voyage avec moi ?

—Comment vous l'expliquer simplement... je vous dirais que c'est pour ma tranquillité d'esprit que j'ai fait ce choix. Tazianno est un élément clé dans le projet Panatium et j'ai pensé que, considérant les événements que vous avez vécus dernièrement, il serait plus profitable pour... *cette mission* que Tazianno se déplace séparément de vous, du moins le temps que vous vous rendiez à *Beatty*.

—Alors, si je vous suis bien, vous préférez... vous choisissez que nous nous déplaçons séparément pour que... *si par grand malheur*... une tragédie arrivait, disons du genre de celle que nous avons vécue, un seul de nous deux y laisserait sa peau, c'est cela que vous voulez dire ?

—Ehhhh... disons que vous êtes un peu directe dans votre...

—Monsieur Brawer... s'il vous plaît... laissez faire pour les fleurs, vous les mettrez sur ma tombe si je crève, O.K. ? Il faut présenter la situation telle qu'elle est et dire les mots tels qu'ils se

prononcent, vous ne pensez pas ?

—Votre façon de voir la stratégie n'est pas mauvaise... directe, je le répète, mais en quelque sorte... réaliste.

—Et parlant de stratégie... votre enquête sur le sabotage dont nous avons été victimes, elle avance, vous en savez un peu plus sur les motifs ?

—Nous sommes toujours dans le néant absolu, ma chère Léa, et encore j'en parlais avec Tazianno ce matin. Ce que nous savons de façon irréfutable c'est que l'avion a bel et bien été saboté au niveau de l'alimentation des moteurs en kérosène. Ça, nous en sommes assurés. Maintenant... POURQUOI... pourquoi... vouloir vous tuer dans cet accident... Voilà la question à laquelle nous ne trouvons toujours pas de réponse. Ce n'est pas logique ni cohérent. Vous ne possédiez pas le Panatium, et de toute façon, ils l'auraient perdu dans le crash, et selon nos informations, ils auraient tout intérêt à... comment dire... à *prendre soin de vous* et non pas à vous tuer bordel ! Tazianno... j'aurais pu comprendre à la limite, il pourrait gêner s'ils voulaient vous kidnapper, mais c'est insensé de s'en prendre à vous comme tel... nous ne comprenons rien à cette histoire, et c'est un peu ce qui motive l'intérêt de cette stratégie de vous faire voyager indépendamment l'un de l'autre pour vous rendre à *Beatty*.

—Merveilleux, non ? mais vraiment merveilleux ce que j'entends, c'est une belle histoire, vous ne trouvez pas ?

Brawer ne répondit pas à la raillerie de Léa, il préféra continuer.

—Revenons si vous le voulez bien à votre départ pour *Beatty*, demain matin et sur le fait que vous ne serez pas seule pour faire ce trajet difficile.

—Merci, c'est très gentil de votre part, et j'imagine qu'avec tout ce que vous savez de moi, vous devez savoir également que j'ai horreur de la solitude.

—Allez Léa, ne soyez pas si acide avec moi.

—Ça va monsieur, peut-être que je vous taquinais, alors... encore une fois je serai escortée ?

—Eh non, pas escortée comme vous l'entendez, ce que vous devez savoir, c'est qu'en réalité, il n'y aura aucun autre véhicule qui vous accompagnera. Il n'y aura qu'une seule et unique personne qui vous conduira à *Beatty*. Un chauffeur fera équipe avec vous. C'est lui qui conduira le véhicule jusqu'à destination.

—Allez donc, une autre randonnée en Mercedes ?

—À vrai dire non, pas tout à fait.

—Ah ? Alors si je me réfère à l'armada de véhicules que vous possédez, j'imagine alors que je ferai une balade en Hummer ?

—Eh bien non Léa, désolé de vous décevoir et heureux de vous surprendre. Croyez m'en navré, mais cette fois-ci, tout *confort* si je peux m'exprimer ainsi sera absent. Disons que le moyen de transport qui a été choisi sort quelque peu de l'ordinaire. En fait, vous aurez à vous taper les quelques 300 kilomètres qui vous séparent de *Beatty* dans... une vulgaire camionnette vieille de 10 ans de surplus, et... votre chauffeur sera en fait une *chauffeure*... ce sera une femme.

—Eh ben, allez donc ! Vous me surprenez encore monsieur Brawer, une femme... et puis pourquoi pas ? Et j'imagine, en fait, j'espère qu'elle s'y connaît en matière de conduite de camionnette, la dame ?

—Tiens, tiens, je sens des vapeurs de misogynie qui se dégagent de vous. Auriez-vous des préjugés Léa ?

—À bien y penser, et même si j'hésite à vous le dire, je pense que oui. Eh bien imaginons, je sais que cela est pratiquement impossible, mais disons que, comme par magie, comme par hasard, la situation tournerait au vinaigre et cela, dans rien de moins que ce beau petit coin de paradis qu'est la Vallée de la mort... Phuiss, quelque peu timbré votre affaire. Non, mais refaites un peu le bilan du tracé quoi, me faire traverser un des endroits les plus hostiles de la planète avec une femme comme conductrice,

dans une camionnette vieille d'au moins 10 ans... et quoi d'autre pour couronner le tout... eh tiens pourquoi pas, mais oui, un réservoir à essence perforé... hum ? Bonne idée non ?

—Vous savez Léa... je me demande souvent si c'est de l'humour que vous faites ou si au contraire vous croyez vraiment ce que vous dites. Il faut réaliser que ce n'est pas parce que vous avez eu un accident que vous en aurez encore un, allons donc.

—Et à vous de constater que ce n'était pas un accident que nous avons eu, mais nous avons été victimes de sabotage... toute une différence à ce que je sache.

—Je vous comprends, soyez-en assurée, mais il est inutile d'aller en arrière et vivre avec le passé. Soyez sans crainte, notre stratégie tient compte de ce qui vous est arrivé.

—J'espère que vous dites vrai, car à ce que j'entends, je pars demain matin pour *Beatty* avec une femme comme conductrice et une vieille camionnette, *good*, j'avoue que je me sens en parfaite sécurité.

—Écoutez Léa, et surtout, attendez avant de porter un jugement sur la femme qui conduira cette camionnette. Cette dernière n'est pas une conductrice quelconque, oh que non, c'est une experte, une spécialiste en la matière. Cette femme possède avant tout une solide expertise en... ce que nous appelons dans nos services, *conduite extrême*, c'est-à-dire qu'elle détient de très grandes compétences en conduite de véhicule de toutes sortes, compétence que peu d'hommes ont, et qu'à peu près aucune femme dans la population civile ne possède. De plus, elle travaille pour le FBI depuis de nombreuses années. Son expérience est primordiale dans le trajet que vous aurez à faire et...

—Conduite extrême... conduite extrême... et quoi encore. Mais merde, vous pouvez me dire pourquoi j'ai besoin d'une... d'une *super women* pour conduire un foutu de camion vieux à peut-être mettre au rancart ? Non mais, qu'est-ce qui m'attend encore. Je veux bien moi que votre petite dame soit une pro du

stock-car, mais...

—Il n'y a aucun avantage ni pour moi ni pour vous à ce que je vous fasse une description exhaustive du pourquoi vous voyagerez avec cette femme, pas plus que le trajet que vous aurez à faire et de tout ce qui en est connexe. À partir de maintenant, écoutez juste ce que j'ai à vous dire et cela devrait être suffisant.

Brawer avait changé de ton, ce qui surprit Léa. Il était maintenant plus sec et plus direct. Elle sentait que les choses se corsaient, que l'entonnoir du temps rétrécissait, mais que le débit des actions augmentait. Elle comprit que le moment n'était pas vraiment aux questions sur les compétences des gens qui l'entouraient et cela même, si elle était nerveuse et émotive, ce qui ne semblait manifestement ne plus impressionner le chef de mission qu'il était.

—Bon et maintenant, rappelez-vous de ceci. Votre conductrice se prénommera Seagle. Je dis prénommera, car ce nom n'est qu'un nom d'emprunt. Son nom réel n'a aucune espèce d'importance, du moins pour vous. Ainsi, vous l'appellerez Seagle, c'est tout. De plus, sachez encore que cette femme ne sait absolument rien de vous, ni du pourquoi vous êtes là et encore moins de l'objectif de ce transport. Tout ce qu'elle sait et j'insiste, tout ce qu'elle sait, c'est qu'elle doit vous conduire de la Zone 5 à *Beatty*, point à la ligne, et pour elle, le boulot se termine là, c'est tout. Bien qu'elle soit consciente du pourquoi elle ait été choisie pour faire ce travail et que nous missions sur ses compétences, elle comprend très bien que tout ceci signifie que le trajet à faire nécessite les choix que nous avons faits. Sa tâche se limite sans plus à vous conduire à destination le plus rapidement possible et à, disons, prendre soin de votre personne, car en plus d'être une professionnelle de la conduite extrême, elle possède une formation qui fera en sorte d'assurer votre protection pour les au cas où... Ainsi rendue à *Beatty*, son mandat sera complété.

Tazianno sera sur place pour prendre la relève et nous vous contacterons pour vous informer de ce qui vous restera à faire. Maintenant, avez-vous des questions ?

—Non monsieur, on ne peut plus clair comme explications.

—Alllllez Léa, que je comprends vos appréhensions, mais vous devez les surmonter et si cela peut vous aider ou vous stimuler, pensez à Tazianno, il sera là-bas à vous attendre. Bon, ce qui était important de vous dire l'a été ; reste à faire ce trajet, ça ira ?

—Ça ira, et comme vous le dites si bien, l'important a été dit.

Brawer sentit une pointe d'arrogance dans le ton de la femme, mais choisit de passer outre. La pression était suffisamment forte sur elle et voulut éviter tout risque de s'égarer dans des discussions inutiles, considérant que sa dernière remarque étant bien plus l'expression de son anxiété et de son inquiétude que celle d'une confrontation.



Ce fut un puissant ronflement sourd d'échappement de camionnette qui signifia à Léa que Seagle était au rendez-vous. Comme prévu, à l'heure dite, elle vit arriver la machine au loin, suivie par un volumineux nuage de poussière aussi dense que de la ouate. Merrrrde ! C'est pas possible s'exclama Léa voyant apparaître ce tombeau roulant à vive allure. Elle pensa que ce n'était pas une camionnette qui roulait vers elle, mais plutôt un véhicule à être retiré de toute circulation, même hors route. Le véhicule était de couleur noire, du moins, c'est ce qu'elle devinait, sa couleur étant dissimulée sous une couche de poussière accumulée, durant probablement toute une année.

À l'arrêt du véhicule le long de ce qui faisait office de trot-

toir, le cumulus de poussière les enveloppa totalement. L'arrêt du véhicule fut brusque. Un tas de gravier et de sable s'était formé à l'avant des pneus. La densité de la poussière était telle que Léa se mit à tousser, se cachant le visage pour se protéger de cette dernière. Le nuage volatile comme de la fumée se dissipa peu à peu par le vent chaud et sec du désert.

Lentement, presque péniblement, elle se rapprocha du camion. Tout de suite, elle remarqua la tôle rouillée des ailes autour des roues sans compter l'ensemble de bosselures démontrant une série d'accrochages étalés sur plusieurs années. Et dire que c'est supposé être une professionnelle du volant qui conduit une telle pourriture. Léa était debout sur le trottoir étroit de béton qui reliait les baraquements les uns aux autres. Elle était devant son condo comme elle l'appelait quand Tazianno allait la voir à la venue des soirées fraîches, baume du désert.

Léa portait une camisole blanche, ajustée à sa poitrine et sans manche. C'est Tazianno qui la lui avait prêtée. Son pantalon militaire lui moulait les fesses, le bassin et le haut des cuisses alors que le restant des jambes était ample. Chaque jambe du pantalon, était fermement attachée au bas par-dessus le haut de ses bottes noires déjà sales, déjà empoussiérées.

Quand la cendre du désert fut entièrement dissipée, se révéla à Léa une camionnette qui était en fait plutôt étrange. Bien que la carrosserie du véhicule semblait sur le point de tomber au sol, elle remarqua ce qui n'avait pas été évident au premier abord. Les pneus étaient peu communs. Ils étaient visiblement anormalement gros pour une camionnette. Les jantes également noires étaient bizarres, elle n'en avait jamais vues d'un style aussi massif. Tout d'abord perçu comme un échappement tombant en ruine, Léa comprit vite que le ronronnement régulier du ralenti du moteur suggérait autre chose qu'un véhicule sur le point de tomber en panne. S'approchant de la structure de tube d'acier qui faisait office de marche pied, elle y posa sa botte et se hissa

littéralement et maladroitement au niveau de la portière, manquant de perdre l'équilibre au moment d'ouvrir cette dernière.

L'accueil lui fut fait par la conductrice. Seagle donnait l'impression d'une femme d'une quarantaine d'années. Son visage était blafard, sans aucune expression. Elle portait des verres fumés très sombres et presque ronds. Ils étaient noirs, parfaitement opaques rendant impossible de voir les yeux de la conductrice. Cette dernière portait un t-shirt vert kaki éclairci par trop de lavages. Son pantalon, quant à lui, était de coupe militaire vert foncé, et lui aussi visiblement usé par les années. Le dessus des cuisses étant presque transparent, seul le nylon entrant dans la composition du tissu avait résisté à l'usure et aux nombreux lavages. Bien que les traits de fond de la femme pouvaient laisser croire qu'elle soit jolie, son style démontrait qu'elle devait être cependant peu accessible. L'air de la conductrice désarçonna quelque peu Léa. Elle se surprit à penser que, de toute façon, elles ne seraient ensemble que pour quelques heures.

—Vous êtes Léa, je suppose ?

—La voix de la femme était sèche, mais convenable.

Léa décida d'être au même niveau que son interlocutrice.

—Vous êtes Seagle, je suppose ?

—Allez! Monte, nous avons un long et difficile trajet à faire.

—Bien que ma maman m'ait appris à ne pas monter dans le véhicule des étrangers, je vous fais confiance.

La conductrice ne répliqua pas d'un traître mot à l'humour de Léa, elle se contenta de déposer sa fine main droite sur le levier de vitesse patiné par les milliers d'attouchements engageant bruyamment les engrenages de la marche arrière. À la grande surprise de la passagère, l'intérieur du véhicule avait été complètement... modifié ou converti, Léa n'aurait pas su quel qualificatif donner à ce qu'elle voyait. Les deux sièges du véhicule étaient en fait deux sortes de coques qui enveloppaient littéralement le

corps de ses occupants. Léa eut vraiment peine à s'y asseoir, mais la manœuvre faite, elle sentit le siège mouler son dos ses fesses et cuisses comme s'il avait été coulé pour elle.

—Eh... dites-moi Seagle, c'est quoi au juste cette camionnette, elle me semble quelque peu irrégulière non ?

—Attache-toi, c'est plus sécuritaire... elle te l'a appris ça, ta maman ?

—M'attacher ?... Ah oui la ceinture de sécurité.

Léa se mit en quête de la ceinture de sécurité. Elle cherchait quelque chose de standard, quelque chose qu'elle connaissait bien. Mais rien dans ce véhicule ne semblait standard. Elle regardait nerveusement à droite, à gauche et ne trouvait pas ce qu'elle cherchait. Exaspérée, elle demanda à Seagle alors que la camionnette, le bolide, rugissait, s'élançant comme un fauve vers l'avant.

—Elle est...

—Au-dessus de ta tête, accrochée à la cabine.

Léa se contorsionna pour apercevoir la ceinture retenue à l'arrière et au dessus d'elle. Elle était retenue par une attache chromée au plafond de la cabine. Léa tira dessus et d'un clic, tout se détacha. C'était un véritable harnais, une ceinture en trois points comme on retrouve dans les autos de course.

—C'est sérieux ?

—C'est sérieux !

Léa ne discuta pas. Elle glissa les larges courroies capitonnées sur ses épaules et sur ses seins récupérant la sangle qui pendait entre ses jambes sur le plancher. Elle passa la sangle entre ses cuisses pour ensuite la boucler à la grosse attache de métal anodisée rouge. Alors qu'elle s'apprêtait à tendre la courroie d'ajustement, la camionnette prit un virage sur la gauche ce qui malmena quelque peu la femme. Sans mot dire, Seagle tendit la main droite vers la sangle et avant même que Léa eu le temps de réagir, elle donna un brutal et solide coup sur la courroie. Instantanément ses épaules,

seins, bassin et pubis furent compressés dans le fond de la coque faisant office de siège. Le geste et la sensation surprirent Léa. Seagle s'en aperçut et lui dit :

—Désolée, mais il faut que la courroie soit serrée au maximum pour que la sécurité soit assurée totalement.

Le visage de Seagle était toujours sans expression. Déjà à cette heure matinale, la chaleur dans la cabine était suffocante. Lors du mouvement de Seagle, Léa distingua nettement les muscles fins mais puissants du bras de la femme. Sa peau commençait à suinter la sueur. Le véhicule dégageait une désagréable odeur d'huile et d'essence qui prenait aux voies nasales.

—Oh, je comprends, mais vous savez, je n'ai pas l'habitude de telle...

—Allez, ça va, et en passant pour ce qui est de tes habitudes et tout le tralala qui les entourent, on a dû t'aviser de l'ignorance totale que j'ai sur ta personne et du pourquoi de ta présence à mes côtés. Bref, je ne connais absolument rien de toi, ni d'où tu viens, ou ce qui t'amènes ici. Ce que je sais cependant, c'est que je dois te conduire à tout prix à *Beatty*, pourquoi, j'sais pas et m'en fiche, c'est tout, c'est mon job.

—À tout prix ? Comment à tout prix, le trajet est incertain ?

—Oh là là là ! j'entends que la petite dame ne sait pas grand-chose sur ce qui l'attend... Eh bien rassure-toi, moi au moins je sais où on s'en va et j'ai une vague idée de ce qui nous attend, je me reprends...disons... ce qui nous attend *officieusement* durant notre balade, c'est toujours ça de gagné, non ? Au moins, il y en a une qui sait où on va !

La vieille camionnette se rapprochait rapidement d'une guérite où une barrière était baissée. Léa ne se rappelait pas être déjà sortie de la zone par cet endroit. Deux gardes armés s'avancèrent avant même que le véhicule ne soit arrivé à leur

hauteur. Le véhicule stoppa brusquement créant une nuée de poussière. Sans dire un mot, Seagle décrocha un petit carton plastifié du pare-soleil et tendit nonchalamment le bras pour le donner à l'un des gardes. Au bout de quelques secondes, il lui remit le carton lui adressant un sourire lui signifiant qu'elle pouvait passer. Seagle ne regarda même pas le garde. Elle était de marbre. À peine la barrière avait-elle dégagé suffisamment d'espace pour que le pare-brise et le toit passent sous cette dernière que le moteur commençait à extérioriser sa puissance par le tuyau d'échappement. L'accélération fut telle que Léa pensa que la barrière était pour frapper dans le pare-brise, s'en fallut-il de peu. Ils laissèrent les deux gardes et la guérite dans une enveloppe de poussière à couper au couteau.

—Eh voilà, c'est parti ; prochaine étape, la petite ville de *Independence* et de là, nous nous dirigerons à *Chloride City* puis, *Beatty*.

L'accélération foudroyante était sans relâche. Malgré la dimension disproportionnée des pneus, ces derniers tournaient sans fin sur eux-mêmes faisant osciller de droite à gauche l'arrière du véhicule. Manifestement, ce dernier n'avait que l'allure de quelque chose de vieux, les éléments mécaniques étant à coup sûr grandement modifiés. Durant l'accélération et le passage des vitesses, le rugissement des échappements et le bruit dément du moteur faisaient en sorte que Léa avait peine à comprendre ce que lui disait Seagle.

—Dites Seagle, vous disiez quoi sur le trajet tout à l'heure.

—*Independence*, *Chloride City*, puis *Beatty*. Mais est-ce que l'on t'a dit que tu traverserais la Vallée de la mort ?

—Oui... et c'est si terrible que cela, cet endroit ?

—Oh ! Si tout va bien non, mais si on a une emmerde, cela pourrait bien devenir une catastrophe.

Léa jeta un rapide regard à l'indicateur de vitesse, sous la poussière qui recouvrait la petite glace de l'instrument, elle réussit

à distinguer que la camionnette filait déjà à 140 kilomètres-heure.

—Parlant de pépin... vous croyez que votre coucou tiendra le coup à ce rythme ?

—Si ce COUCOU pourra tenir le coup ! ! ? ? C'était la première fois que Seagle affichait un sourire. Oh que oui ! rassure-toi Léa, en fait, ce que tu qualifies de coucou est plutôt un joujou pour ne pas dire bijou qui a été parfaitement, mais alors là, parfaitement adapté à ce que nous devons faire. Il est plus solide qu'un char d'assaut et aussi rapide qu'un bolide de la série NASCAR.

—Et... et on a besoin de ça pour se rendre à *Beatty* ?

—Normalement je dirais non, mais je ne sais pas pourquoi et encore moins ce qu'ils ont planifié, mais ce que moi je sais, c'est qu'on m'a donné un beau jouet pour faire le trajet, et crois-moi que je ne m'en plaindrai pas. Il y a longtemps que je ne me suis pas payé une belle randonnée comme celle que nous allons faire... enfin... j'espère qu'elle sera belle.

La femme était assurément une passionnée de performance. 150 kilomètres-heure sur un chemin en mauvais état et elle semblait s'amuser comme un enfant sur sa bicyclette.

—Et il y a une escale de prévue ?

—Oui, une seule. Nous nous arrêterons pour faire le plein de ce que tu qualifies de coucou, car un oiseau qui a 425 chevaux sous ses plumes, c'est un coucou qui a soif, tu peux me croire.

Les longs cheveux de Léa volaient en tous sens, la chaleur obligeant l'ouverture des fenêtres.

—Dans la boîte à gants... j'ai cru voir un bout de corde, si tu veux t'attacher les cheveux...

Seagle conduisait comme sur un circuit de course, mais avec une assurance peu commune. La main gauche tenait fermement le volant patiné par une décennie de mains qui l'avait usé, alors que l'autre main manipulait le levier de vitesse comme un chef d'orchestre sa baguette. La femme était sans contredit dans son

élément naturel, la conduite folle, la vitesse. Léa essayait de se familiariser avec cet environnement imprégné d'odeurs de mécanique. Le type de siège dans lequel elle était littéralement prisonnière lui donna du fil à retordre à s'approcher du tableau de bord. C'est au prix de multiples contorsions que Léa réussit à rejoindre la boîte à gants. Une foule d'objets hétéroclites y bougeaient dans tous les sens. Elle repéra finalement un bout de corde noire toute sale et un couteau de poche pour en couper un bout. Alors qu'elle fouillait dans ce bazar, la camionnette chevaucha une bosse sur la route. Les quatre roues perdirent contact avec le sol une seconde, le temps nécessaire pour que le moteur augmente passablement de régime par perte d'adhérence des roues au sol.

Seagle était manifestement enjouée par ce spasme du bolide, alors que le cœur de Léa lui monta aux lèvres, ce qui ne passa pas inaperçu pour la conductrice.

—Tu n'as pas trop peur, j'espère ?

—Peur ? Mais non, voyons... pas trop non, pas trop...

Seagle glissa sa main droite le long de sa cuisse ronde et puissante pour en ressortir un paquet de Marlboro. Habilement, d'une seule main, elle en sortit une.

—Tu fumes ?

—Non merci. Mais vous... vous fumez à 150 kilomètres-heure ?

—Sans problème ma petite dame, question d'habitude.

Elle fourra prestement le filtre brun entre ses lèvres pulpeuses.

—Merrrrde, y a pas de briquet au tableau de bord... Dans la boîte à gants, il me semble que j'ai également vu un briquet, tu regarderais ?

Léa se contorsionna à nouveau et reprit sa fouille pour y trouver un briquet jetable usé par le frottement et recouvert de poussière.

Entre deux soubresauts, la fumée finit par sortir de la ciga-

rette. Le silence entre les deux femmes s'installa. Les échappements connectés au moteur juraient, chauffés au rouge par l'énergie démentielle de l'engin propulseur. Depuis *Bishop* qu'ils roulaient sur le bitume mal nivelé, ramolli par le soleil brûlant. Les kilomètres défilaient à une vitesse folle. Arrivé à *Independence*, le bolide ralentit progressivement sa vitesse. Elles traversèrent la ville tout de même au-dessus de la vitesse permise, mais ici, qui pouvait bien respecter les limites de vitesse et surtout, qui pouvait bien les faire respecter. Léa se sentait tellement perdue dans cet environnement lointain et inhospitalier. Soudain, Seagle bifurqua sur une route de gravier.

—On laisse la route asphaltée ? Il y a quelque chose qui ne va pas ?

—Non pas du tout, tout va pour le mieux et c'est tant mieux que je te dirais, car à partir d'ici il est fortement souhaitable de ne pas avoir de problème.

Léa ne rajouta rien. La voix de Seagle était aussi sèche que l'air... que le sable du désert. Il ne suffit de quelques secondes pour qu'apparaisse une énorme pancarte les informant qu'elles allaient entrer dans la VALLÉE DE LA MORT. Cette dernière indiquait qu'aucun point de ravitaillement ou de secours n'existait avant *Teakettle Junction*. La route, la piste était à peine balisée ou visible. Il y avait bien d'autres routes, plus sûres, asphaltées, plus fréquentées, mais sans savoir pourquoi, Léa comprit que Seagle avait choisi cette dernière. Elle était droite, très droite. Seagle avait rétrogradé le véhicule de deux vitesses. Aussitôt l'écrêteau passé derrière eux, la camionnette accéléra de nouveau à plein régime. En quelques secondes, après une série de soubresauts due à l'accélération folle, l'aiguille orangée de l'indicateur se stabilisa autour de 140 kilomètres-heure. C'était fou la vitesse à laquelle elles allaient.

—Voilà, dans 30 peut-être 35 minutes, nous atteindrons *Teakettle Junction*. Normalement, tout devrait bien aller. Nous

sommes sur une bonne vitesse de croisière et avons suffisamment d'essence pour nous rendre.

Malgré la vitesse à laquelle elles allaient et le vent qui s'engouffrait dans l'habitacle dans un ronflement assourdissant, la température intérieure de la cabine était accablante. Le bolide dévorait les kilomètres sans rechigner. Au bout d'un moment, elles arrivèrent à une croisée de chemins. Loin de s'arrêter à l'intersection comme un conducteur normal l'aurait fait, Seagle laissa la piste de gravier fonçant dans les ronces et les arbustes asséchés pour rejoindre graduellement une route asphaltée. Léa eut l'impression dans cette manœuvre que Seagle ne voulait pour aucune raison faire un arrêt, même si des panneaux de circulation l'indiquait. La conductrice coucha les quatre gros pneus sur un bitume tellement chaud qu'on aurait pu croire que les pneus devaient s'user à vue d'œil. Sans aucune pitié pour la mécanique, Seagle accéléra de nouveau pour reprendre sa vitesse de croisière.

Le temps passant, Léa entra dans un état second, elle pensait à ce qui pouvait l'attendre à *Beatty*, elle pensait à Tazianno, pourquoi n'était-il pas avec elle. Le trajet se déroulait bien et tout allait pour le mieux ; alors, pourquoi tout ce mystère sur cet itinéraire ? Elle réfléchissait à ce que lui avait dit Brawer. Depuis qu'elles avaient pris la route asphaltée, la vitesse était constante. Le décor désertique défilait à une allure folle. Léa semblait même s'habituer à ce rythme endiablé, elle qui conduisait rarement au-delà de 100 kilomètres-heure. Pendant une seconde, elle se surprit à sourire mentalement en se demandant si elle était en train de devenir, peut-être même, de se transformer en *agent de mission*.

Puis, dans le temps qu'avait prévu Seagle, elles arrivèrent à *Teakettle Junction*. Contrairement à ce qu'avait imaginé Léa, ce supposé village n'était en fait qu'une sorte de halte routière

désolante se trouvant à la croisée de deux chemins. La poignée d'habitations qui le composaient étaient distantes de plusieurs dizaines de mètres les unes des autres. De vieilles carcasses d'autos gisaient çà et là dans ce qui faisait office d'entrée, des bicoques ou baraques semblaient toutefois habitées à la grande surprise de la femme. Dans ce paysage lunaire et fantomatique, des *bushes*, espèce de rouleaux d'arbustes desséchés, tournoyaient sur eux-mêmes emportés par le vent chaud et sec de cet environnement rébarbatif et inamical. Intérieurement, elle se posa la question... Comment, et surtout, pourquoi des hommes et femmes vivaient-ils dans un tel milieu ? Ses questions étaient beaucoup trop rapides pour ce monde ralenti par cette chaleur désespérante.

Une seule rue, la route, traversait cet amas de misère. Léa remarqua une enseigne toute rouillée, vieille d'au moins un siècle, pensa-t-elle. Elle devait ballotter et grincer au vent depuis autant de temps. Cette dernière était à l'effigie d'une compagnie pétrolière, EXXON put-elle y lire. La camionnette ralentit sa course et se gara bruyamment vis-à-vis la seule pompe à essence face à un bâtiment qu'elle aurait eu peine à définir. À l'arrêt du moteur, le silence fut déconcertant... désesparant même. Seagle sortit la première de la camionnette. Ses gestes, ses mouvements étaient souples et agiles. Alors que Léa se contorsionnait encore pour s'extirper du creux de sa coque, Seagle arriva de son côté et lui dit sur un ton décidé et sec.

—Je fais le plein de notre bolide mais on ne s'éternise pas ici... y a quelque chose qui fait que j'aime pas l'ambiance.

—Ah non... et pourquoi donc ?

—Deux femmes, seules, en enfer... c'est pas bon ça, je te le dis, on grouille nos culs, j'aime pas ça ici.

Les paroles de Seagle étaient décharnées de tout sentiment. Léa eut un frisson à ce que venait de lui dire Seagle malgré le soleil qui plombait à tout mettre en feu. Un reste de poussière

soulevée par le passage du véhicule dans ce qui devait servir de zone de stationnement, se rabattait encore sur ce dernier, poussée par le vent chaud. Léa ouvrit finalement sa portière. Les charnières grincèrent misérablement par manque de lubrification et d'alignement.

Mettant pied au sol, la femme jeta un regard anxieux tout autour d'elle comme pour scruter, découvrir quelque chose d'anormal ou de dangereux.

—Je peux prendre le temps de m'acheter quelque chose à boire, je meurs de soif ?

—Mmoui, mais je te l'ai dit, on ne traîne pas dans ce secteur de merde.

Léa se dirigea vers la porte d'entrée... de ce qui aurait pu être n'importe quoi d'autre qu'une station-service. La beauté de sa démarche détonnait dans ce milieu misérable, dangereux pour elle, pour elles. Ses jambes aux belles proportions glissaient harmonieusement une sur l'autre, alors que son bassin oscillait lentement à chaque enjambée. Sa sensualité cadrerait mal dans ce milieu malsain. Le vent brûlant faisait voler ses cheveux mal attachés. Sa camisole était délicatement plus foncée dans son dos, sous ses bras et sous ses seins à cause de la moiteur excessive produite par sa transpiration. La rondeur de son buste étirait bien le tissu de coton blanc poussiéreux collé à sa peau.

La partie principale de la porte d'entrée de l'établissement était faite d'une vieille moustiquaire déchirée depuis longtemps. Le ressort retenant la porte à la structure de la bâtisse geint à son étirement. La pièce était petite et séculaire. Elle devait servir à la fois de bureau et de comptoir de vente pour toutes sortes d'articles, allant du litre d'huile aux grignotines trop grasses. L'intérieur était étrangement silencieux. Le bruit du réfrigérateur à boissons gazeuses attira l'attention de la femme. La pièce était crasseuse, et visiblement, depuis des décennies. Au comptoir se trouvait un vieil homme métis. Sa peau avait la texture et la

couleur d'un vieux cuir séché. Léa pensa que le vieillard devait être de descendance Washoe ou Shoshone. Il avait le visage profondément ridé, semblable à des sillons d'érosion sur une falaise. Ses yeux étaient presque fermés par le temps. Mais sous ses paupières semi closes, elle perçut un regard perçant qui la scrutait dans les moindres détails depuis son entrée. Son regard insistant la mis très mal à l'aise. Le vieillard maintenait un mauvais silence qui seyait à la pièce, à l'environnement lugubre. Gênée par cet homme, gênée de sa question, elle risqua...

—Vous avez une toilette ?

—Le vieillard délibéra quelques secondes avant de lui répondre. Puis, comme si le geste avait été fait au ralenti, il s'exécuta d'un signe pour lui désigner de sa main comme morte, une porte sans écriteau.

À l'intérieur de la petite pièce, une cuvette jaunie par le temps et la malpropreté, sans lavabo, occupait la place. Avec dégoût, Léa s'exécuta.

Sortant de la pièce fétide, elle s'approcha de l'homme décrépité.

—Vous avez un Cola glacé ?

Constant par son silence embarrassant, le vieillard indiqua d'un lent signe de la tête le réfrigérateur qui peinait et grognait dans la chaleur accumulée dans la pièce. La femme ouvrit rapidement la porte et sortit la petite bouteille brune caractéristique à la boisson convoitée. Hâtivement, elle déposa deux dollars sur le comptoir usé.

—Merci pour la monnaie, ça ira.

Elle sortit prestement de la place se sentant étouffée par la chaleur et l'atmosphère malsaine qui s'en dégageaient. La malpropreté des lieux et l'attitude déconcertante de l'homme lui avaient fait peur. Au dehors le souffle brûlant du vent vint parachever la sensation écrasante qui accablait la femme. Elle courba la tête non pas pour se soustraire à l'effet du vent, mais pour au contraire

y faire face, charger dedans, comme si ç'eut été un adversaire.

Léa marchait vers la camionnette. Seagle était le long du véhicule et se trouvait à lui tourner le dos alors qu'elle achevait le plein. Elle était à mi-chemin quand elle remarqua deux véhicules venant en leur direction. Ils arrivaient du nord. Parvenue à une distance permettant une évaluation des véhicules, elle distingua que c'était en fait, une auto noire et une camionnette verdâtre. L'auto était une vieille Camaro des années 80 peut-être, alors que la camionnette elle, sans toutefois pouvoir reconnaître le modèle, était peinte d'un vert tacheté tirant sur le kaki. Les véhicules avançaient vite, trop rapidement, pensa-t-elle, pour qu'ils veuillent s'arrêter à la station-service. Seagle était à remettre le boyau à la pompe alors qu'elle guettait, elle aussi, attentivement l'approche des véhicules.

Mais rapidement, instinctivement, Seagle comprit que ce qu'elles avaient à craindre, que ce qu'on lui avait dit de redouter, arrivait, là, maintenant. Les échappements des véhicules ronflaient bruyamment. Comme Léa était maintenant près du véhicule, elle en fit la remarque à Seagle.

—Dites Seagle... ne trouvez-vous pas qu'ils arrivent un peu vite pour des gens qui voudraient faire le plein dans une station-service... à moins que je ne me trompe et qu'ils ne veuillent pas s'arrêter ?

Sans répondre, Seagle se plaça prestement devant Léa, comme pour la protéger, lui bloquant pendant une seconde la vue sur les arrivants. Sans que Léa ne se rende compte de rien, Seagle avait glissé sa main droite dans la poche droite de son pantalon. La poche n'avait pas de fond. Il avait été enlevé volontairement pour donner rapidement accès à une arme qui était dans un étui de cuir lisse attaché à sa cuisse. Seagle couvrit sa main pour y agripper un puissant pistolet Ruger 9 mm automatique. La sensation que provoquèrent le toucher de l'acier bleu et la lourdeur de l'arme à la main donna de l'assurance à la femme.

Puis, à partir de cet instant, tout se passa vite, très vite, l'instant d'un regard, l'instant d'une pensée, l'instant d'un drame.

Les deux bolides se ruèrent dans leur direction ne ralentissant pratiquement pas. Arrivant à leur niveau, les occupants de la banquette avant de chaque véhicule sortirent une mitrailleuse pour pointer la bouche de leur arme dans leur direction et faire feu. Bien que tout se passât à la vitesse de l'éclair, Léa eut le temps de voir cracher les armes pointées vers eux. Une fumée bleutée s'échappait de l'âme des canons des machines meurtrières. Un enchaînement de gerbes de sable se souleva du stationnement de la station-service. Les balles perforèrent les ailes arrière et la portière gauche de la camionnette. Voyant les armes expectorer, Seagle pointa son 9 mm en direction des assaillants et se mit à son tour à faire feu sur ces derniers. L'impact des puissants boulets de cuivre sur les tôles de la camionnette et de la Camaro s'entendait.

Réagissant à une vitesse égale aux événements, Léa se projeta littéralement à plat ventre, face au sol, si bien qu'au moment du contact brutal, sa lèvre inférieure frappa une pierre, lui infligeant instantanément une vive douleur confirmée par un court filet de sang sortant de la plaie. Mais la peur l'emportait sur la douleur... et la mort sur la vie. En même temps que les grains de verre des vitres des portières tombaient au sol et sur son dos, Léa sentit une lourde masse s'effondrer sur ses jambes. C'était le corps de Seagle qui s'affaissait sur ses jambes. Elle avait été atteinte de quatre boulets canonnés par les machines à tuer. Deux d'entre eux l'avaient atteint au niveau de l'abdomen, alors que la troisième avait perforé le thorax. Le dernier, qui fut le plus mortel, frappa la femme juste sous l'arcade sourcilière de l'œil droit. La balle ressortit derrière la boîte crânienne créant un trou béant de 6 à 8 cm. La mort fut foudroyante et instantanée. De la masse de ses 56 kilos, le corps de Seagle tomba mollement, mais pesamment sur les jambes de Léa. Le poids du corps tombant

lui fit échapper un cri de douleur. Mais aussitôt, elle constata la tragédie de cette chute, le drame de la mort de Seagle.

Au moment où la tête de la femme toucha sa hanche, le sang mélangé au fluide cérébral gicla sur sa camisole sans qu'elle ne s'en aperçoive.

Crissant des pneus en remontant sur le pavé asphalté chaud, les deux véhicules firent rapidement demi-tour dans un nuage de poussière engendré par les accotements desséchés de la route. Cette manœuvre démontra sans équivoque l'intention des assassins. Ils ne les avaient pas toutes tuées et ils revenaient pour terminer le travail.

Poussée par une peur indescriptible, Léa se releva partiellement de sa position allongée pour s'accroupir derrière l'énorme pneu avant droit. En position fœtale, elle devenait difficilement accessible pour les tireurs qui de leur position ne pouvaient que difficilement l'atteindre. Passant de nouveau à leur hauteur, ils s'abstinrent de tirer à l'aveuglette. Ils dépassèrent la camionnette pour encore une fois faire demi-tour. Cette fois, la Camaro quitta le pavé pour rouler sur le bas côté de la route en direction de la pompe à essence. Placés ainsi, les deux véhicules coupaient toute possibilité de retraite à la femme. Dès lors, elle se trouvait dans une ligne de tir parfaite pour les tueurs. Cette fois, ils ne la rateraient pas.

Voyant les véhicules rattrapper vers elle, Léa comprit que sa propre fin était imminente si elle restait recroquevillée ainsi au sol. Elle regarda le corps de Seagle replié sachant pertinemment qu'elle ne pouvait plus rien pour elle. Son réflexe de survie la fit monter à la vitesse de l'éclair dans la camionnette. Sans qu'elle ne sache comment elle y était parvenue, elle se glissa habilement dans la coque faisant office de siège du conducteur. Une fraction de seconde, son regard se porta au rétroviseur du pare-brise pour y voir la Camaro qui se rapprochait à vive allure alors que la camionnette la suivait en parallèle sur la route asphaltée. Elle

devait fuir, partir de là, c'était sa seule chance. Elle tourna la clé du démarreur et par miracle le moteur se mit à rugir instantanément à la sollicitation du contact électrique et du mélange air essence. La peur la tenaillait jusqu'au plus profond de ses entrailles. Sans attendre, elle embraya violemment le sélecteur de vitesse de la transmission puis enfonça l'accélérateur jusqu'à rejoindre instantanément le plancher de métal. En quelques dixièmes de secondes, toute la puissance somnolente de la machine se déchaîna en une sorte d'explosion faisant tourbillonner sur eux-mêmes les énormes pneus. À cette action, une immense quantité de poussière créa un écran de fumée réduisant ainsi la précision des tirs des assaillants. Trois boulets atteignirent le panneau arrière de la camionnette alors qu'un autre transperça la lunette arrière et le pare-brise.

Mue par tant de puissance, l'adhérence des pneus sur le gravier était énormément diminuée. Le bolide faisait du sur-place, si bien que la camionnette des tueurs eut le temps de venir se placer devant la sienne lui coupant la seule voie de *sauve-qui-peut* qui lui restait. C'est exactement à cet instant que les larges pneus de son propre véhicule entrèrent en contact avec le pavé chaud. L'adhérence étant alors à son meilleur, l'accélération fut sans hésitation. Au contact du bitume, les gros pneus se mirent à beugler crachant une épaisse fumée blanche bleutée. Malgré la vitesse à laquelle se déroulaient les événements, elle eut tout de même le temps de voir un homme avec de longs cheveux châtain braquer son arme en sa direction pour la tirer, la tuer. Elle ferma les yeux et serra avec toute la force de ses mains, de ses doigts le volant.

Puis, ce fut l'impact.

CHAPITRE 4

Elle le vit sur le côté du véhicule. L'homme, l'assaillant... le tueur fut violemment éjecté de la Camaro. La force de l'impact fut majeur. Elle le projeta mortellement hors de l'habitacle en frappant le pare-chocs et la calandre de la camionnette enfiévrée de Léa. L'élan, son éjection se termina lorsque son corps frappa sans aucune retenue le bitume à moins de quelques centimètres des pneus de la camionnette d'où émanait toujours une fumée bleutée. Le corps de l'homme était mou, mou comme une poupée de chiffon, sans structure, la majorité de ses os ayant tous été brisés par l'éjection instantanée.

Dans le camion, le choc fut non moins violent. Au moment de la collision, le front de Léa frappa brutalement le volant lui infligeant un arc de cercle violacé. Par peur de mourir, le pied de la femme ne soulagea jamais l'accélérateur qui ne faisait qu'un avec le plancher de la cabine. Le moteur vociférait ses 425 chevaux déchaînés par l'alimentation des deux carburateurs, volets ouverts à pleine capacité. L'impact entre les deux véhicules fut si puissant que l'auto des assaillants opéra un rebond. Elle fut projetée sur le bas-côté de la route, libérant ainsi la voie à Léa. Ouvrant ses yeux, elle vit la chaussée qui était maintenant libre devant elle. Elle ne continuait à penser qu'à une seule chose, la fuite à tout prix ; sa survie en dépendait.

Puis soudain, elle réalisa qu'elle ne sentait plus sa camionnette accélérer. Elle entendit, puis comprit que le régime du moteur tournait à fond de train et qu'elle devait changer de vitesse. La femme n'avait aucune expérience avec une mécanique aussi

puissante. La seule connaissance qu'elle avait en conduite manuelle était celle de son propre véhicule, une petite Toyota vieille de dix années, ce qui n'avait rien à voir avec le monstre qu'elle avait entre les mains. Rapidement, elle passa en deuxième vitesse et perçut à nouveau la poussée rassurante du moteur emballé. Quatre ou cinq secondes plus tard, elle passait en troisième vitesse. D'un rapide coup d'œil à l'indicateur de vitesse, elle réalisa que cette dernière était toujours croissante. Mais la peur lui imposa d'accélérer, encore et encore.

La femme était dans un état pitoyable. Sa lèvre inférieure saignait. Sa camisole était tachée par le sang et les fragments de cerveau de Seagle. Quelques cheveux de cette dernière étaient restés collés au côté droit de sa camisole.

Elle regardait presque constamment l'indicateur de vitesse, 90, 100, 110 kilomètres-heure. La camionnette ne semblait pas avoir été trop affectée par le choc. Seule une vibration de la roue avant droite rappelait à sa conductrice qu'il y avait eu impact. Les yeux exorbités, elle regarda dans son rétroviseur de pare-brise si les assaillants de la camionnette la suivaient. Loin derrière elle, elle vit que la Camaro était toujours sur le bas-côté, fumant du capot. L'autre, la camionnette, était toujours sur la route, mais ne semblait pas vouloir la rattraper. À 140 kilomètres-heure, la vibration devint si menaçante qu'elle incita grandement la conductrice à cesser son accélération malgré la poussée du moteur qui ne semblait vouloir s'essouffler. Son regard était saccadé. Il se portait à chaque seconde du rétroviseur à la route. Peu à peu, elle réussit à reprendre sa respiration ne voyant pas les meurtriers apparaître dans son rétroviseur, la distance les séparant étant toujours de plus en plus grande. Puis tout à coup, Léa remarqua pour la première fois les points d'impacts des projectiles dans le pare-brise, toutes ces étoiles meurtrières... dont une, tout juste à sa droite. Elle évalua qu'il s'en était fallu de peu pour que le boulet lui fasse éclater l'épaule, sinon qu'il la tue carré-

ment. De plus, elle s'aperçut que la lunette arrière n'existait plus, pas plus que les vitres latérales des portières qui, elles aussi, avaient toutes volé en éclats... Le souvenir de morceaux de verres sur son corps alors qu'elle-même se projetait au sol lui revenait en mémoire, le corps de Seagle sur le sien et ce trou béant à l'arrière de sa tête...

Des larmes se mirent à rouler sur ses joues, des sanglots lui serraient la gorge. Elle passa la main sur sa lèvre essuyant le sang et la salive qui coulaient jusqu'au menton. La peau de son front avait été à la limite de fendre sous le choc de sa tête sur le volant. Elle ne pouvait laisser des yeux le rétroviseur. Puis, peu à peu, elle prit contact avec la cruelle réalité ; elle constata avec horreur les éclaboussures de sang et les fluides cérébraux de Seagle sur ses vêtements. Prise de panique, elle passa sa main énergiquement sur sa poitrine pour en retirer les plus gros morceaux. Elle était dégoûtée de tout ce sang qui la souillait.

Graduellement, elle se remémorait, saisissant l'ampleur de la scène d'horreur qu'elle venait de vivre. Des centaines de questions défilaient dans sa tête. Qu'est-ce qui se passait... pourquoi, pourquoi avaient-ils tué Seagle... et elle... pourquoi voulait-on tant la tuer ? Et que devait-elle comprendre de ce que Brawer lui avait dit quant au fait que la présence de Tazianno pouvait avoir influencé l'acte de sabotage sur l'avion dans lequel ils se trouvaient ? Elle repensait à ce que Seagle lui avait dit dans l'heure précédente, savait-elle quelque chose ? Plus elle y pensait, plus elle le croyait... sûrement... et qu'est-ce qu'elle savait... et puis, si elle ne savait rien... se doutait-elle de quelque chose ? Et encore une fois, quoi ? Et Brawer... c'est impossible qu'il ne puisse mieux contrôler ma sécurité que cela... mais il y a cette taupe qui... et... et Tazianno, où étaient-ils alors qu'elle avait tant besoin d'aide ? Où était le monde, et ces escortes qui lui collaient au cul il y a quelque temps, où étaient-ils ces enfants de putes, que faisait-elle maintenant seule en plein milieu du

désert, pleine de sang, en état de choc roulant 140 kilomètres heure. La peur, le doute, l'angoisse... tout tournait dans sa tête. Elle déplaça le miroir central pour y voir un visage tuméfié, un visage qu'elle avait peine à reconnaître, le sien.

Et maintenant, que devait-elle faire, où était-elle ? Continuer ! Continuer à tout prix, voilà ce qui lui venait spontanément en pensée, continuer pour survivre, c'était une question de vie ou de mort. Alors qu'on lui avait tout simplement demandé d'aider la médecine, elle en était rendue à penser à la survie... à sa survie. Deux fois... deux fois, elle avait frôlé la mort...

Et maintenant ?

Cette route devait sûrement mener à *Beatty*, elle décida de continuer ; là-bas, elle verrait. Et le véhicule, tiendrait-il le coup ? Les vibrations étaient importantes. Replaçant le rétroviseur de façon à voir derrière, elle vérifia pour une nième fois et fut rassurée, l'image de la route déformée par la chaleur qui s'y reflétait était libre. Elle décida de diminuer sa vitesse pour amenuiser les vibrations de la roue et le risque de bris. Elle revoyait, ressentait la mort de Seagle, la lourdeur chaude de son corps sur le sien, les plaies béantes d'où ses chairs étaient visibles... même l'odeur du sang chaud lui revint au nez. Un haut-le-cœur lui empoigna la gorge. Elle vit dans sa tête le corps inerte de Seagle abandonné près de la pompe à essence... qui s'occuperait de ce corps... Léa conduisait comme un robot, mais comme un robot court-circuité.

Elle regardait partout autour d'elle. Ce paysage désertique lui faisait horriblement peur. Elle se sentait si petite, si perdue, à la merci des éléments cruels de cet environnement sans pardon. Ses yeux scrutèrent l'habitacle de la camionnette pour y trouver n'importe quoi qui aurait pu la rassurer.

Puis, curieusement, elle fut attirée par quelque chose de lui-

sant. Son regard se porta au plancher où elle y vit une petite boîte aluminée. Une petite boîte d'environ 20 centimètres sur 20 avec une petite poignée sur un des côtés. Une seconde, la boîte aurait pu passer inaperçue, et l'autre seconde, elle attirait son attention. Mais, qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Elle était là, à plat sur le plancher de la cabine, côté passager. Elle ne l'avait pourtant pas vue jusqu'à cet instant et cependant, elle était bien visible. Ses interrogations étaient croissantes. Qu'était-ce cette belle boîte ? Probablement rangée sous le siège du passager, elle s'était retrouvée sur le plancher suite à l'impact. Quelque chose lui laissait croire que le style *hi-tech* de cette mini mallette ne cadrerait pas du tout avec l'habitacle crasseux et puant de la camionnette. Cette boîte ne faisait vraisemblablement pas partie des options de ce tombeau. Un dernier regard au rétroviseur la décida de s'arrêter sur le bas-côté de la route pour se ressaisir, faire une inspection du véhicule et vérifier ce que contenait cette mallette aluminée.

Péniblement, elle sortit du véhicule, titubant quelque peu à cause de sa jambe blessée... celle-là même sur laquelle Seagle s'était affaissée. Lentement, elle fit le tour du véhicule par l'avant pour vérifier l'importance des dégâts. Le pare-chocs avant était passablement déformé par l'impact. Le grillage au niveau du radiateur était en morceau sans compter les phares qui n'existaient tout simplement plus. Le capot était quelque peu relevé et plié. Considérant la hauteur du véhicule par rapport à la Camaro, la chance avait joué en sa faveur faisant en sorte qu'aucune pièce importante ne semblait avoir été atteinte ne compromettant pas ainsi le bon fonctionnement du véhicule. Elle vit que le côté droit était criblé de trous laissés par le passage potentiellement mortel des balles tirées par les tueurs. Cette vision la glaça d'effroi en repensant à Seagle qui avait subi le même sort que l'acier de la camionnette.

La porte du côté passager fut vraiment difficile à ouvrir.

L'aile avant avait reculé suite à l'impact ce qui limitait passablement l'ouverture de la porte. Finalement, elle réussit à l'entrouvrir et à s'emparer de la mystérieuse mini mallette pour la sortir. Léa s'appuya le dos sur le véhicule pour alléger le poids sur sa jambe endolorie. Pendant quelques secondes, elle examina son extérieur avec attention. La boîte était belle, bien faite, robuste et pas commune. Intriguée au plus au point, Léa déposa la mini mallette sur le gros pneu avant et procéda lentement à son ouverture.

L'intérieur était entièrement capitonné de mousse synthétique de couleur bleue royale. Un regard inattentif aurait pu laisser croire qu'elle ne contenait rien d'autre que cette mousse. Mais au centre, bien placé, bien serré dans la mousse, se trouvait un modèle de contenant, peu commun, ressemblant à une petite bouteille en métal, probablement en acier inoxydable. Sidérée par cette trouvaille, Léa entreprit de dégager la bouteille. Dans ses mains, Léa la manipula soigneusement. Elle devait être à double paroi, comme... isolée. Sa capacité de contenu devait être d'environ... 100 millilitres. Puis la tournant lentement, Léa y vit une petite inscription. Ce qu'elle put y lire la frappa comme une puissante décharge électrique : PANATIUM.

Les mains de la femme se mirent à trembler. Cette bouteille contenait du Panatium. Elle avait au creux de ses mains sales une bouteille de Panatium. C'est comme si tout à coup, elle tenait une bouteille de nitroglycérine. Elle n'osait plus la bouger, comme si elle était pour exploser, ce qui n'était évidemment pas le cas.

Dès lors, il y eut comme une lumière qui s'alluma, qui illumina le tableau si sombre dans lequel elle figurait. Cette dernière donna un éclairage nouveau à toutes les questions qu'elle se posait. Ce moment bouleversant l'invitait à édifier une suite de liens rattachés aux événements des dernières heures, semaines et mois. Elle se rappelait maintenant... elle se rappelait bien que Brawer lui avait dit qu'il avait fait venir le Panatium... ici, mais

oui ICI... à *BISHOP*, à la Zone 5, c'était cela ! Elle y voyait de plus en plus clair, elle percevait les moments passés comme un film se déroulant devant elle alors que l'actrice principale... c'était justement... *Elle*.

Seagle devait à coup sûr savoir qu'elles transportaient le produit tant convoité par les tueurs. Voilà probablement pourquoi elles n'avaient pas d'escorte et qu'elles roulaient dans ce tombeau. Dans son plan, Brawer voulait probablement éviter tout risque d'identification, eh oui, une vieille camionnette ça n'éveille aucun doute ! Elle comprenait mieux maintenant. Tout avait été mis en place pour laisser croire que le Panatium était à *Beatty*, alors... alors que c'étaient elles qui le transportaient. Mais fallait-il croire que la feinte avait été vaine, car quelqu'un à quelque part savait que c'était elles qui l'avaient.

Et quand Seagle lui avait dit : *oh là, là, je pense que vous ne savez pas grand-chose sur ce qui vous attend... Au moins moi, je sais où on va...* Seagle savait qu'elle transportait le Panatium. Et puis, pourquoi avoir voulu la tuer ? Prendre le Panatium... ça collait, mais pourquoi vouloir les tuer toutes les deux, encore une fois n'avaient-ils pas besoin d'elle ? Elle ne comprenait toujours pas cet acharnement à vouloir la tuer alors que jamais de sa vie elle n'a fait de mal à qui que ce soit, considérant de surcroît que l'objectif premier de cette mission était de sauver des vies, alors qu'en réalité, elle y jouait la sienne...

Roulant la bouteille d'acier inoxydable entre ses doigts sales et rougis par le sang de sa lèvre qui continuait à suinter... et probablement celui de Seagle, elle prit un recul... Et... si Seagle ne savait rien de toute cette histoire... imaginons qu'elle ne sache rien de rien, et que sa mission se limitait vraiment à me conduire à *Beatty* comme elle lui avait toujours dit, comme Brawer lui avait également toujours dit. Et Brawer lui... j'imagine qu'il savait que nous transportions le Panatium...

Léa transpirait abondamment, de ce fait le sang de Seagle

sur le côté de son visage se mêlait à sa propre sueur. Préoccupée, elle remit lentement le Panatium bien en place dans la mousse bleue et, avec précaution, referma la petite mallette. Le soleil était cuisant, desséchant. Elle refit le tour de la camionnette, jeta un regard perçant loin sur la route du désert se rassurant de ne voir personne venir. Quel paradoxe pensa-t-elle, être rassurée de ne voir venir personne... alors qu'elle avait tellement besoin d'aide. Nerveuse, elle reprit sa place au volant. Elle déposa la mallette dans ce qui faisait office de siège pour le passager. La femme était déshydratée. Ses mains étaient moites de peur, de tension, d'angoisse.

Quelques secondes plus tard, le puissant véhicule filait de nouveau à vive allure. Sa conductrice ressassait les dernières minutes passées. Sa vie était devenue insensée. En moins de quelques semaines, elle avait vécu une gamme d'émotions qui auraient pu faire disjoncter le plus aguerris des experts dans ce type de mission, alors qu'elle n'avait pas la moindre expérience en... elle ne trouvait même pas de mot pour décrire le travail qu'elle faisait.

Et Tazianno... cet homme, elle ne cessait de penser à lui, il était devenu une obsession, une raison de continuer. Voulant essayer de retrouver un tant soit peu son calme, elle fit en sorte de faire un bilan de sa situation... Elle avait le Panatium avec elle, elle était toujours vivante et l'homme était à *Beatty* à l'attendre, voilà ce qui comptait. Continuer, continuer, continuer à tout prix.

Combien de temps avant *Beatty* ? Comment lui expliquerait-elle ce qui était arrivé, comment lui apprendre la mort de Seagle ? Et si... si d'autres tueurs l'attendaient un peu plus loin, devant elle, dans quelques kilomètres, et s'ils voulaient encore la tuer, s'ils la kidnappaient et s'emparaient du Panatium, que ferait-elle ? Elle n'avait aucune arme, rien d'autre pour se défendre

que sa capacité à réagir à un événement donné.

Léa fonçait droit devant elle, droit dans la sécheresse de cet environnement désertique, droit dans ses pensées. Elle essayait de repousser toute réflexion autre que l'objectif qu'elle s'était donnée. Son visage, si doux en d'autres temps, était maintenant dur, combatif. Ils avaient voulu la tuer, elle s'était défendue, et elle s'en était sortie. Survivre pour elle, survivre pour cet homme qu'elle aimait maintenant, l'avenir, tout... tout tournait dans sa tête.

Le temps passait, les kilomètres s'accumulaient. Sa soif était importante maintenant. Encore du temps, tenir le coup, foncer.

Puis, apparut au loin un écriteau décoloré par le temps, par le soleil. Ce dernier lui indiquait la fin de cette zone désertique cruelle et mortelle. *Beatty* n'était plus qu'à 17 kilomètres. Enfin ! Soudain, une crainte s'empara encore une fois d'elle. Rendue à *Beatty*... où devait-elle aller ? C'était quoi ce laboratoire médical, où était-il situé ? Elle essayait de se rappeler ce qui lui avait dit Brawer. Lentement les mots lui revenaient *durant votre convalescence le gouvernement a débloqué un budget d'urgence pour monter, que dis-je, pour créer de toutes pièces un laboratoire médical qui nous permettra de finaliser le projet Panatium. Ce laboratoire est, vous vous en doutez, ultra secret, ultra caché, ultra-moderne, ultra tout quoi... un personnel médical professionnel et exceptionnel vous attend, il est prêt à vous recevoir, à compléter le médicament.* Ultra caché... Comment trouver ce putain de laboratoire ? Elle se dit qu'elle verrait rendue sur place.

Les premières maisons s'annonçaient. *Beatty* était un petit village perdu, improductif, comme tout ce qu'elle avait vu depuis son départ. Elle aurait aimé passer inaperçue, mais son véhicule ne l'aidait pas. L'avant passablement amoché laissait croire à quelque chose d'anormal. Il était évidemment encore moins question de débarquer du véhicule, sa camisole étant pleine de sang dissout dans sa sueur. Elle avançait lentement sur la route qui faisait

office de rue principale. Un arrêt obligatoire apparut à la jonction d'une rue transversale. Elle lut un écriteau ballotté par le vent, *Junction Road 95*. Repartant dans un ronflement ignoré par des passants ralentis par la chaleur du midi, elle vit dans son rétroviseur de portière une vieille automobile qui s'insinua derrière elle, la talonnant. Les premières secondes, elle n'y prêta aucune attention particulière. Mais la méfiance et la crainte d'être pourchassée lui revinrent comme un nouvel instinct.

Dans les mètres qui suivirent, elle observa très attentivement le véhicule. Léa prit au hasard une rue à gauche, histoire de vérifier si l'auto la suivrait. Ouf ! Elle ne tourna pas. Rassurée, elle fit demi-tour dans l'entrée d'une vieille maison délabrée. Comme elle repartait, elle vit une Ford Lincoln noire, vitres toutes teintées traverser la petite rue pour s'arrêter en plein milieu. En une fraction de seconde, l'adrénaline lui serra la poitrine à lui faire mal. Visiblement, on lui barrait la route. Un instant, elle pensa foncer dans la Lincoln pour encore prendre la fuite, mais rapidement, elle comprit que cette solution ne fonctionnerait pas cette fois-ci. Reculer, faire demi-tour. Elle freina sèchement. Comme elle s'apprêtait à passer en marche arrière, elle vit apparaître de nulle part une autre Lincoln identique à la première lui barrant également le passage.

Elle était prise au piège. Elle pensa que sa vie était encore une fois en danger. Prise de panique, elle décida de prendre la fuite à pied. Léa empoigna la petite mallette, puis sortit le plus rapidement qu'elle pouvait du véhicule. Posant sa botte sur le pavé, elle s'élança pour fuir ses nouveaux assaillants. Elle eut le temps de penser qu'il ne pouvait pas la tirer, la tuer comme cela en pleine rue.

—NE COUREZ PAS MADAME ZANITO, NOUS SOMMES ICI POUR VOUS AIDER !

Léa arrêta net sa course. D'entendre son nom ici voulait dire quelque chose. Lentement, elle se retourna. Un homme en com-

plet arborant des verres fumés était derrière elle et terminait les quelques pas de course qu'il avait faits pour la rejoindre. Sa cravate volait au vent.

—N'ayez crainte madame Zanito, nous sommes du FBI et nous...

—N'AVANCEZ PLUS... Restez où vous êtes.

Elle fit demi-tour sur elle-même pour voir que de l'autre auto, deux hommes en étaient sortis. Que devait-elle ...

—N'ayez crainte madame, nous sommes ici pour vous aider... pour vous conduire au laboratoire médical.

Il savait ce qu'elle faisait ici. Elle décida d'écouter ce qu'il avait à lui dire, de toute façon, elle avait peu de choix. Elle choisit de feindre, de prétexter l'ignorance face à son interlocuteur.

—M'aider en quoi, quel laboratoire médical ?

L'homme en complet s'approcha lentement d'elle.

—Je comprends votre réaction madame... Je suis Gabriel Marian et Tazianno vous attend.

À cette phrase, Léa comprit qu'il était inutile de continuer à simuler son ignorance. Pouvait-elle faire confiance à ce dernier ? Il détenait pourtant des informations que seules des personnes au courant de cette histoire pouvaient connaître.

—Gabriel Marian... je ne vous connais pas, mais j'ai entendu parler de vous. Où est Tazianno ?

—Il vous attend au laboratoire médical.

—Et il est où ce foutu laboratoire.

—C'est justement la raison pour laquelle nous avons dû... comment dire... vous arrêter. Nous sommes conscients que vous ne savez pas où se trouve ce laboratoire et qu'en ce moment même, vous le cherchez. Nous avons comme mandat de vous y conduire.

Un silence de quelques secondes s'installa entre les protagonistes. Seul le bruit du vent pouvait être entendu. La rue était déserte, comme abandonnée par la vie, par le monde. Le regard

de Léa scrutait à droite et à gauche les hommes qui attendaient.

—Venez, suivez-moi jusqu'à mon auto, quelqu'un s'occupera de... de ce qui reste de votre camionnette.

L'homme lui tendit la main. Ce geste aurait dû la rassurer, mais Léa était devenue méfiante de tout ce qui l'entourait, comme des gens qui l'approchaient. La femme était tendue à l'extrême. Rendu à ses côtés, Gabriel tenta de lui mettre la main sur l'épaule ce qu'elle déclina prestement. Plus loin dans la rue, un des deux hommes monta dans sa Lincoln alors que le deuxième avançait vers la camionnette qui ronronnait doucement attendant qu'on la pilote.

L'homme au complet, Gabriel, respecta le geste de Léa. Arrivé à la Lincoln, il ouvrit la portière du passager, aidant Léa à prendre place sur le siège baquet avant. Malgré son état pitoyable, la femme dégageait encore une aura de féminité qui ne la quittait jamais. Elle était belle, même en de tels moments. La personnalité de cette femme validait ce que Gabriel avait entendu à son sujet. Hâtivement, il fit le tour de la voiture. Refermant sa portière, il laissa à la femme le temps dont elle avait besoin avant qu'elle ne se résigne à lui parler. L'habitacle de la belle voiture contrastait énormément avec celui de la camionnette. L'intérieur de la Lincoln était frais, embaumé par l'odeur si caractéristique du cuir neuf qui recouvrait les sièges et l'intérieur des portières. Lentement, le véhicule se mit à rouler dans les rues de *Beatty*. Au bout de deux minutes, Léa s'adressa à Gabriel.

—Je pense que je dois vous parler de quelque chose.

—Je sais ce dont vous voulez me parler et surtout, comment vous devez vous sentir en ce moment. Soyez rassurée, nous savons ce qui s'est passé et ce que vous avez vécu à *Teakettle Junction*. Nous savons que Seagle a été tuée,... et que vous avez failli être tuée vous aussi, mais nous...

Les dernières paroles de l'homme claquèrent aux oreilles de Léa comme un coup de fouet. Sa réaction fut la même que si sa

peau avait fendu sous ce coup de fouet. Une rage indescriptible s'empara instantanément d'elle, déclenchant une explosion de colère qui ne surprit pas Gabriel.

—Attendez, attendez, n'allez pas plus loin, qu'est-ce que vous êtes en train de me dire... non, mais vous êtes des malades ou quoi !!!!

Léa fit un quart de tour sur son siège pour se tourner vers l'homme qui lui parlait quelques secondes auparavant et le dévisagea littéralement.

—Vous savez que Seagle est morte et vous savez que j'ai passé à un cheveu de crever dans ce putain de désert. Les mots qu'elle prononçait sifflaient entre ses dents serrées de rage. Elle était hors d'elle, folle de rage, le ton de sa voix montait sans aucune retenue. Vous savez... mais alors là mon enfant de pute, vous me faites chier royalement. Vous allez me dire ce que vous faisiez pendant qu'on essayait de nous tuer ? Si vous connaissez tout sur cette belle merde alors, crachez le morceau et dites-moi, pourquoi n'êtes-vous pas venus nous secourir espèces d'enfoirés, vous attendiez peut-être que la cervelle m'éclate aussi bande de lâches avant de réagir. Putain de merde... ah vous saviez !... Vous êtes des salauds, de beaux salauds, laissez-moi vous le dire. Ah ! Vous le saviez... pourquoi, pourquoi n'êtes-vous pas venus à notre secours... à mon secours... allez... répondez-moi !

La femme vociférait sa colère, sa rage... ses peurs. L'homme restait calme, encaissant les coups sans rien dire. Il la laissait vomir ses ressentiments.

—RÉPONDEZ-MOI...lui hurla-t-elle.

—Le trajet ne devait pas se dérouler ainsi et...

—Comment, mais qu'est-ce que vous êtes en train de me dire, *le trajet ne devait pas se dérouler ainsi*... et ce putain de trajet, vous en saviez quelque chose en surplus ? Elle est bonne celle-là, je vous le répète, vous êtes des malades, et je suppose que je devais mourir au cours de cette petite balade à la con ? Malgré

tout le capitonnage de l'habitacle de la grosse berline, sa voix résonna comme des coups de timbales.

—Ce qui était prévu, c'était que vous deviez vous rendre toutes les deux à *Beatty* avec le Panatium. Brawer avait choisi ce moyen de transport, car c'était le moyen le moins repérable qui...

—Non, mais vous êtes des vrais fous, et ces tueurs, ils ont su comment hein ? Qui leur a dit que nous serions là, qui leur a dit de nous tuer, c'est le Panatium qu'ils voulaient, n'est-ce pas ?

—Oui... Écoutez Léa, je comprends ce que vous ressentez et malgré ce que vous pensez, notre inertie était... justifiée.

Les habitations s'éloignaient maintenant derrière eux, la rue devenait à nouveau route.

—Belle merde, vous ne pouviez prévoir, pour des pros, vous n'êtes pas trop forts, laissez-moi au moins vous le dire. Et Tazianno là-dedans ?

—Je vous l'ai dit tout à l'heure, il vous attend au laboratoire médical.

—Et lui, il sait pour la petite fête à laquelle j'ai assisté et survécu ?

L'homme ne répondit pas immédiatement. Ce silence interrogea la femme. Intriguée, elle jeta un regard sur le rétroviseur de sa portière. Malgré que celui-ci soit convexe et qu'il était orienté pour le conducteur, elle perçut tout de même qu'à peu de distance derrière eux, une voiture rouge les suivait. Le miroir déformait trop pour qu'elle puisse identifier clairement le modèle. Où était donc passée l'autre Lincoln noire ? Elle recommença à se méfier, à s'inquiéter.

—Répondez-moi Gabriel, Tazianno, il sait quelque chose sur ce que je viens de vivre ? Et ce laboratoire, il est encore loin, je me suis assez baladée pour aujourd'hui, vous savez.

—Bon voyons voir, deux questions, je vous donne deux réponses. Pour ce qui est de Tazianno, il ne sait absolument rien de ce qui vous est arrivé aujourd'hui et de surplus, il n'en

saura jamais rien, voilà pour la première réponse à la première question. Deuxième question...

—Oh attendez... qu'est-ce que cela veut dire *il n'en saura jamais rien* ?

—Deuxième question... pour ce qui est du laboratoire, je vous annonce qu'il y a un petit changement au programme, ma petite dame. En fait, ce dernier est derrière nous, pour être plus précis la dernière rue à notre gauche, c'est elle qui menait au laboratoire... Mais maintenant que nous vous avons... toi et le Panatium, aussi bien, comment dire simplement, aussi bien dire que le dossier est complet.

—Quoi ! Qu'est-ce que vous me chantez là, nous n'allons pas au laboratoire médical ? Si c'est une blague à la con, je vous avise...

—Eh bien ! Justement, vois-tu, je crois que tu n'aviseras plus personne de rien. Prends juste quelques secondes pour réaliser ma chère Léa que tu n'es rien de moins que notre prisonnière. Et pour t'aider à te faire comprendre, je vais t'accorder quelques minutes pour t'expliquer certaines choses qui répondront à plusieurs de tes questions, car je suis persuadé que ton petit cerveau de pharmacienne doit être passablement troublé depuis quelques semaines, alors écoute bien, tu aimeras...

Léa croyait rêver en entendant ce que Gabriel était en train de lui dire. Elle était sidérée de ces révélations ; tout son être se mit à trembler de peur.

—Tu te rappelles sûrement de ton petit accident d'avion... et bien, je peux t'apprendre que là, nos collaborateurs ont commis une grave erreur ; en fait, ce qui était prévu, c'était que vous ne deviez tout simplement pas décoller, c'est sur la piste que nous devions t'avoir, mais le coup avait été mal calculé. C'est au moment du lancement des moteurs que ces derniers devaient s'arrêter, nous étions fous de rage quand nous vous avons vus vous élancer sur la piste pour vous envoler. Mais, la vie est tout

de même heureuse à l'occasion, façon de parler on s'entend, et à notre grande chance, tu as survécu. Désolé qu'il en ait été de même pour Tazianno, car en fait, nous n'avons absolument pas besoin de cet idiot, mais qu'à cela ne tienne, ce n'est que partie remise en ce qui le concerne.

—Mais qu'est-ce que tu... vous êtes complètement ...

—Ah ! De grâce ! Fous-moi la paix avec tes commentaires inutiles et ferme plutôt ta gueule si tu veux savoir ce qui t'attend. Et parlons maintenant de votre petit arrêt pipi à *Teakettle Junction*... où la mort de Seagle était quant à elle parfaitement programmée, mais pas la tienne, du moins pas à ce moment-là. Ces imbéciles devaient s'en tenir à te prendre, au pire selon le cas, te blesser et te garder vivante et nous retrouver ici. Mais encore une fois, nous avons failli dans notre mission, tu es coriace ma mignonne, nous devons l'avouer. Mais *maintenant*... la boucle est complétée. Nous vous avons, toi et le Panatium, ce n'est plus qu'une question d'heures et l'aventure sera terminée... du moins pour toi. Ma chère et toute belle Léa, si je te faisais un résumé de la situation, je te dirais que dans une toute petite demi-heure, tu deviendras ce qu'on appelle une malheureuse victime de la science ou de la recherche gouvernementale comme ils disent dans le milieu. Tu vois, j'ai comme devoir de t'amener à une jolie place où nous te ferons un petit prélèvement sanguin ; oh, sois sans crainte, 500 millilitres tout au plus, histoire pour nous de garder un souvenir de ta petite personne qui sera qualifiée, tu le comprendras, *d'inoubliable*, et par la suite... maintenant qu'en boni nous possédons le Panatium, nous prendrons les moyens nécessaires pour que tu ne sois plus qu'un mémorable souvenir pour le FBI. Maintenant... j'ai... comment te dire... le pouvoir d'ajuster *mon devoir* aux circonstances qui se présentent et de réagir à ma guise aux situations, car la priorité vois-tu... pour mes patrons, c'est d'avoir le Panatium. Oui, on sait que ton sang a quelque chose qui sort de l'ordinaire, mais il

nous manque encore beaucoup d'informations à ce sujet. En fait, notre complice n'a pas encore réussi à nous donner tous les renseignements dont nous avons besoin. Nous savons également que tu es essentielle pour compléter le Panatium, mais nous ne savons pas encore complètement comment... mais ce n'est qu'une question de temps pour que ces informations nous soient données. Mais en ce qui me concerne, je t'avoue honnêtement que cela n'a aucune espèce d'importance. D'autres personnes feront le lien, sois sans crainte. Cela dit, je crois que tu sais beaucoup de choses maintenant, beaucoup trop de choses pour que tu puisses retrouver ta liberté. Il me reste un dernier fait à t'avouer ma belle Léa... c'est qu'avant de compléter cette agréable tâche qui m'a été confiée avec tant d'attente, je me suis personnellement promis une chose... c'est que je profiterais de toi... de l'occasion inouïe qui m'est donnée de jouir si je peux me permettre ce jeu de mots, de ton si joli petit corps parfait et ce, tu imagines bien, avec ou sans ton accord. Et pour commencer, j'aimerais bien voir...

En position de pouvoir et excité par la beauté sauvage de la femme, l'homme lui empoigna brutalement le sein gauche. Elle était prise au piège. Gabriel était un agent double. En un instant, tout tourna au cauchemar. Aliénée par la peur et la rage, elle repoussa violemment la main de son agresseur. L'adrénaline qui se répandit instantanément dans tout son corps eut pour effet de lui faire oublier le danger qu'elle courait à réagir ainsi. Un puissant réflexe de défense lui commanda de lui sauter au visage comme si ce geste eut été le dernier qu'elle pouvait faire pour se venger de l'agression et celui qui puisse lui sauver la vie. Ainsi bondit-elle comme un fauve sur sa proie. Son agresseur ne s'attendant pas à tant de violence de la part de la femme fut complètement désemparé. Les ongles de Léa pénétrèrent les chairs de son assaillant à la manière des griffes d'un carnassier décidé à tuer à tout prix. En une fraction de seconde, elle sentit la peau se tasser sous ses ongles. Sa rage faisait en sorte qu'elle

lacérait, déchirait littéralement la peau de sa victime. Du même élan, elle poussa un long cri rauque à la manière de quelqu'un qui va mourir, un cri semblable à quelqu'un qui tombe en chute libre.

L'attaque sauvage fit en sorte que le conducteur perdît le contrôle de son véhicule. La Lincoln sortit sur le bas-côté de la route. Un nuage de poussière enveloppa le véhicule alors que ce dernier effectuait un long dérapage. L'homme hurlait sa souffrance indescriptible. Les griffes de Léa lui avaient perforé l'œil droit d'où s'écoulait un liquide visqueux de couleur rosé. L'agresseur était complètement désorienté, la douleur était telle que l'homme laissa instantanément le volant de son véhicule totalement hors contrôle pour porter ses mains sur son visage. Il ressentait la sensation d'un fer rouge qui aurait marqué son œil. Un large filet de sang coulait sur sa joue et sur son cou maculant son col de chemise blanche.

Dans son geste de désespoir, de défense, le coude de Léa frappa sur un objet dur sous le veston de l'homme. Son cerveau réagit à la vitesse de l'éclair. L'adrénaline alimentant ses neurones, ses gestes devenaient instinctifs. Une arme, pensa-t-elle ! Ses longs doigts, encore empreints de chair arrachée à son assaillant, glissèrent et fouillèrent rapidement dans le veston de l'homme pour saisir et en sortir un pistolet chromé. Sans en connaître aucunement le fonctionnement, elle dirigea l'arme vers le visage du prédateur et sans rien dire, sans attendre, pressa la gâchette. Le modèle semi-automatique dont le cran d'arrêt avait été retiré était déjà prêt à faire feu. L'arme de poing cracha aussitôt la mort faisant éclater la tête de son agresseur et la glace de la portière.

Le conducteur de l'auto rouge qui les suivait ne réalisa pas tout de suite ce qui se passait devant lui, que la mort le précédait. Il vit la Lincoln faire le dérapage sans en comprendre la raison. Prestement, il freina pour se garer à son tour le long de la route. Le conducteur essayait de connaître la raison de la perte de contrôle

de son complice. Distinguant mal à cause de la poussière non complètement dissipée et des quelques mètres qui les séparaient, il remarqua, interrogateur, qu'il y avait plein de petits morceaux de verre rougeâtre sur le gravier de l'accotement. Avant même qu'il n'eût le temps de réagir, il vit bondir du côté passager de la Lincoln, la femme qui pointait vers lui une arme qui brillait sous les rayons brûlants du soleil. Elle venait dans sa direction au pas de course, une mallette dans la main gauche, le Colt de l'autre main, le bras tendu à rompre. Avant qu'il n'eût le temps de sortir son arme du coffre du tableau de bord, elle était déjà à moins d'un mètre de sa portière.

—TU SORS OU TU MEURS COMME TON PUTAIN D'ASSOCIÉ VIENT D'Y PASSER... SORS... T'ENTENDS... TOUT DE SUITE OU JE TE BUTE, MON ENFANT DE PUTE...

La femme vociférait les mots vers le conducteur. En hurlant, elle avait approché et appuyé le canon sur la glace latérale. Les cris de Léa étaient tellement puissants que l'homme ne manqua pas un mot de ce qui venait de lui dire la femme malgré que la glace de sa portière soit montée. Par le regard menaçant de cette dernière et la bouche du pistolet qui était à quelques centimètres de sa tête, il comprit promptement qu'un seul faux mouvement lui coûterait la vie. Il ouvrit lentement la portière de la BMW. L'arme tremblait dans la main de la femme. Un instant, il hésita, pensant pouvoir la désarmer. Cette pensée se transmit instantanément au cerveau de Léa qui réagit dans la seconde. Elle pressa sur la gâchette du Colt. Le projectile passa à moins de deux centimètres de l'épaule droite de l'homme. Il traversa le siège baquet du conducteur pour terminer sa course dans le bas de la portière du passager soulevant le sable sur le bord de la route.

—Un geste mon enfant de pute... un seul geste et tu rejoins ton copain aux enfers. Léa parlait maintenant lentement et très nettement. Ses mots étaient articulés avec précision pour être

sûre que l'homme comprenne que la prochaine fois serait la dernière. Dégage... éloigne-toi... je suis très, très nerveuse et j'ai le doigt très, très facile... ALORS DÉGAGE MON SALAUD, T'ENTENDS ? DÉGAGE !

—L'homme recula lentement vers l'arrière de la BMW, il ne quittait pas des yeux la femme de peur qu'elle interprète ce geste comme une agression. Il savait qu'il venait de frôler la mort à un cheveu près et que toute manœuvre lui coûterait la vie. Léa était dans un état où sa peur lui commandait de tuer au moindre doute, et cela, il le sentait et ne le remettait aucunement en question.

—PLUS LOIN MON BONHOMME, RECULE LOIN DE MOI.

Léa suait de peur et d'angoisse. Dans son cerveau, ses tripes, tout se passait à une vitesse où l'analyse ne trouvait place. Sa main était moite de stress. Lentement, sans perdre de vue l'homme qui était maintenant à bonne distance, elle lança la valise sur le siège du passager et se glissa dans le siège du conducteur de la voiture. Le moteur tournait toujours au ralenti. Elle claqua la portière, mit la transmission automatique en position avant et enfonça l'accélérateur à fond. Le moteur manifesta immédiatement sa puissance. Les deux pneus arrière se mirent à tourner sur eux-mêmes à une vitesse folle dans le gravier lançant loin derrière eux une pluie de roches et de sable qui atteignit les jambes et la poitrine de l'homme. Collant au pavé chauffé à blanc, ces derniers laissèrent échapper un épais nuage bleuté puant le caoutchouc brûlé.

L'auto fit demi-tour laissant l'homme vaincu sur le bas de la route. Léa le regarda s'éloigner dans son rétroviseur lui crachant un dernier fumier. Le puissant bolide fonçait droit devant elle. L'accélération était bonne. Au bout de quelques minutes, elle vit

apparaître les premières habitations de *Beatty*.

—La première rue à ma droite, la première rue à ma droite, ne cessait-elle de répéter.

Finalement, elle la vit apparaître. Elle tourna à l'intersection sur les jantes en alliage puis, exploita à nouveau la puissance du véhicule. La rue était assez longue et les maisons parsemées. Léa était terriblement rongée par ce qui lui était arrivé dans les dernières minutes, dans les dernières heures. Puis, elle se mit à pleurer doucement à l'idée qu'elle venait de tuer froidement un homme et d'en menacer un autre. Elle pensait à sa vie si calme à Houston, son appartement, ses collègues de travail, ses amis qui lui semblaient si loin alors qu'elle fonçait sans vraiment savoir où elle allait, sans savoir ce qui l'attendait encore. Et Tazianno, où était-il, où était ce foutu laboratoire de merde ? Elle entendait sa voix en songe. Ses larmes se mêlaient à sa sueur ; elles goûtaient le sel de sa détresse. Elle ralentit cherchant ce qui pouvait ressembler à un laboratoire.

Puis, elle vit une bâtisse plus longue, plus grosse que les autres maisonnettes sèches. Elle était quelque peu éloignée, en retrait des autres. Craintive, elle s'en approcha lentement, l'auto roulant presque à pas d'homme. Une auto était déjà stationnée à l'avant du bâtiment. Comme par miracle ou par magie, un homme sortit du bâtiment, prestement, presque joyeusement. Pour une fois, la chance était avec elle. L'homme d'une soixantaine d'années portait un sarrau blanc. Elle stationna la voiture parallèlement à l'autre voiture devant ce qui devait être la porte d'entrée du laboratoire. Comme surpris de voir arriver un visiteur, l'homme cassa son pas sur le petit trottoir de béton. Pendant quelques secondes, il ne se passa rien, il ne bougeait plus. L'auto, elle, restait en place, moteur au ralenti, portes closes, toutes glaces fortement teintées levées. Intrigué, l'homme au sarrau s'avança vers la belle BMW. Léa sentit à nouveau la peur lui serrer la gorge et lui nouer l'estomac. Elle saisit le pistolet qui reposait

entre ses cuisses rondes près de son pubis. Elle tremblait de peur.

Rendu à la hauteur de la portière de la conductrice, l'inconnu se pencha pour savoir s'il pouvait être utile à la personne qui conduisait, pensant qu'elle pouvait avoir besoin d'informations ou de quelque chose d'autre. La glace fumée glissa dans le cadrage de la portière. Lentement, la femme monta l'arme à la hauteur de la glace à demi ouverte. La voyant, l'homme paralysa sur place en apercevant le chrome de la machine à tuer qui était pointée en sa direction.

—Écoutez monsieur, je ne sais pas qui vous êtes, mais je recherche quelqu'un, un homme dénommé Tazianno Ruba, vous savez s'il est ici ?

—Tazianno... Tazianno Ruba... eh oui oui il est ici... du moins, il devrait être ici, mais votre... votre arme, vous ne voulez pas le...

—Le tuer ? Oh non, soyez sans crainte, mais je vous comprends de vous inquiéter. Comment vous dire si ce n'est que... que ce n'est pas dans mes habitudes de pointer les gens avec une arme à feu, mais les dernières heures que je viens de vivre ont été passablement pénibles et elles m'ont appris à être méfiante des inconnus.

À l'air pacifique qu'il dégageait, la femme sentit qu'elle pouvait probablement faire confiance à l'homme au sarrau. Visiblement, il devait travailler dans ce laboratoire et il ne représentait manifestement aucun danger, mais elle opta tout de même pour la méfiance. Lentement, elle baissa et déposa l'arme sur sa cuisse gardant un doigt près de la gâchette au cas où. L'homme au sarrau était toujours debout près de la voiture. À la vue de l'arme, il avait reculé d'un pas demeurant sur ses gardes. Un coup de vent fit voler le sable et la poussière en leur direction. Les deux individus se méfiaient l'un de l'autre, chacun ayant peur de l'autre à sa façon, chacun pour ses raisons. Ce fut l'homme qui désamorça la tension.

—Vous... voulez voir Tazianno Ruba ? Vous savez, cela m'intrigue beaucoup. En fait, peu de gens savent que monsieur Ruba est ici ; dites-moi madame, savez-vous où vous êtes en ce moment ?

—Pour dire vrai, non. Je suis à la recherche d'un laboratoire médical où Tazianno Ruba devrait m'attendre. C'est ici ce laboratoire médical ?

C'est à cet instant que l'homme comprit à qui il avait affaire. Il avait vu une photo de Léa et son image lui était restée en tête, imprégnée de la beauté de cette femme. Malgré l'état pitoyable de cette dernière, il fit le lien et comprit que la femme devant lui devait être Léa Zanito. Il voulut vérifier.

—Dites-moi...seriez-vous... Madame Léa Zanito ?

À cette question, Léa eut l'impression que sa tension se relâchait quelque peu. L'homme avait un air sympathique, calme et rassurant. À cette minute, la femme se sentit un peu mieux.

—Oui... oui je suis bien Léa Zanito, mais dites-moi... comment savez-vous mon nom ?

—Par une photo madame, je vous ai reconnue parce que votre image est gravée dans mon cerveau, mais si vous vous le voulez bien, je ne pense pas que cela soit le bon moment ni même le bon endroit pour discuter de cela. Allez madame, venez, nous vous attendions, mais... une seconde... à ce que je sache, vous ne deviez pas être avec... une certaine Seagle ?

À la question, la femme renversa sa tête échevelée frappant lourdement l'appui-tête. L'homme au sarrau comprit que quelque chose n'allait pas.

—Venez madame, suivez-moi, arrêtez votre véhicule, vous êtes en sécurité ici. Revenons au laboratoire, monsieur Ruba sera content de savoir que vous êtes ici.

La femme coupa le contact et ouvrit sa portière. Elle tenait dans sa main gauche la mallette aluminée alors que sa main droite tenait toujours le Colt. La voyant sur toute sa longueur

l'homme au sarrau fut saisi de voir les vêtements de la femme tachés de sang. Il ne put s'empêcher de lui poser la question.

—Mais... mais que vous est-il arrivé... et Seagle ?

—Donnez-moi quelques minutes si vous voulez bien, amenez-moi à Tazianno, je suis tellement épuisée.

L'homme lui prit le bras pour la soutenir et pour la guider vers la porte d'entrée vitrée. Il était nerveux de toujours voir l'arme qui semblait soudée à la main de la femme. Curieusement, l'intérieur de la bâtisse ne ressemblait aucunement à un laboratoire médical. Il ressemblait plutôt à un édifice gouvernemental où on aurait pu s'attendre à y voir une série de fonctionnaires en cravate et en habit. Mais ce n'était visiblement pas le cas. Dans ce qui faisait office de petit hall d'entrée, deux corridors se rejoignaient, un à droite, et l'autre à gauche. Deux personnes, un homme vêtu d'un jeans, chemise blanche et cravate, et une femme en jeans, elle aussi, mais agencé à un chemisier vert pâle s'avançaient du corridor de droite. Se rapprochant de l'homme mature et de la femme, ils ralentirent le pas pour finalement s'arrêter en voyant la camisole de Léa maculée de sang et le chrome de l'arme. Ils se tassèrent le long du mur pour regarder, complètement stupéfaits, l'homme au sarrau et la femme qui les croisaient. Ce dernier voyant bien leur malaise leur fit un signe de tête signifiant de passer outre.

—Venez madame, suivez-moi, monsieur Ruba est là-bas.

De sa main, il indiqua le corridor d'où étaient arrivés l'homme et la femme quelques secondes auparavant. Le plancher du couloir était fraîchement ciré, parfaitement poli. Il luisait, éclairé par les néons bleutés. Léa titubait presque. La tension lâchait, ses jambes étaient molles. La soutenant toujours sous le bras, l'homme la guida jusqu'à une porte revêtue d'un contreplaqué rouge acajou. En ouvrant la porte, elle le vit.

Tazianno était assis à une table d'ordinateur occupé à pianoter sur un clavier. Distraitement, il laissa échapper un oui qui se solda

par une réponse silencieuse des arrivants.

Lentement, Tazianno fit faire une demie-rotation à la petite chaise de secrétaire sur laquelle il était assis. La pièce était simple, mais de bon goût. Bien que petite, elle était meublée d'un lit qui longea le mur de gauche. À droite, une petite fenêtre donnait sur quelque chose, quelque part, les vénitiennes étant fermées probablement à cause du soleil beaucoup trop ardent. Au bout du lit, une porte perçait le mur. C'était la porte de la salle de bain.

La pièce comme ses occupants resta silencieuse quand les regards de Léa et de Tazianno se croisèrent. Quelques instants passèrent avant que les yeux de Léa se remplissent de larmes. Doucement, elle se mit à sangloter, les émotions prenant le dessus sur la folie meurtrière des dernières heures. Tazianno se leva d'un rythme régulier. Il s'approcha d'elle. Son regard plongea dans ses larmes pendant quelques secondes. Tendrement, il lui colla la tête sur la poitrine et la serra dans ses bras. Lentement, il soulagea la main de Léa en prenant le Colt recouvert d'humidité par la paume de la petite main. La femme dégageait une odeur de féminité personnelle, une bonne odeur.

Tazianno releva la tête et s'adressa à celui qui l'avait guidée à lui.

—Comment est-elle débarquée ici, que lui est-il arrivé ?

—Je n'en sais rien monsieur, tout ce que je peux vous dire c'est qu'elle est arrivée avec une voiture... une BMW rouge. Elle était visiblement en état de choc et... comment vous dire, on ne peut plus craintive. Elle vous a demandé, je l'ai reconnue et je vous l'ai immédiatement amenée, voilà, c'est tout ce que je peux vous dire.

—Et Seagle, où est-elle ?

L'homme haussa tout simplement les épaules lui signifiant son ignorance à la question.

Léa pleurait à gros sanglots dans le creux de l'épaule de

Tazianno. Il la sentit s'affaïsser lentement. La serrant dans ses bras, il remercia l'homme au sarrau.

—Merci Mitchel, merci beaucoup. Vous pouvez nous laisser maintenant, j'en prends soin, soyez sans crainte.

Aussitôt que l'homme eut franchi le cadrage de la porte, Tazianno referma lentement la porte du bureau derrière lui. Il tendit les mains à Léa pour la soulager de la mallette qu'elle continuait toujours à serrer dans ses doigts salis par... les événements. Instinctivement, Léa sursauta.

—DouceMENT Léa, ça va aller maintenant, laisse le Panatium, c'est toi qui es importante. Oublie cette mallette et viens t'asseoir.

La femme desserra lentement ses doigts laissant l'objet tant convoité passer dans la main de l'homme en qui elle avait le plus confiance dans ce monde de peur, dans ce monde mortel. Tazianno l'attrapa de justesse alors qu'elle fut sur le point de tomber sur le sol.

Lentement, l'homme guida la femme vers le pied du lit. Léa s'y assied lourdement. Ses larmes augmentèrent au point où Tazianno se sentit désemparé devant la peine croissante de la femme. Puis, ce fut l'éclatement de ses émotions. Des mots, des phrases difficilement audibles essayaient de sortir de la bouche de la femme.

—Seagle... Seagle... ils l'ont tué, ils ont voulu me tuer également... Tazianno, Tazianno, j'ai tellement peur, j'ai tué, Tazianno, j'ai tué deux hommes, Seagle est morte devant moi, sur moi, c'est horrible, j'ai tué deux hommes...

La femme criait presque sa peine. Ses lèvres étaient pleines de salive. Sa gorge se serrait au point où les mots devenaient une sorte de râlement. Tazianno lui donna le temps de laisser sortir sa peur et son angoisse. Il ne comprenait pas ce qu'elle disait.

Les seules informations qu'il possédait étaient ce que Brawer lui avait dit avant qu'il ne parte de *Bishop*. Ainsi, Léa devait aller le rejoindre avec Seagle et le Panatium. Tazianno savait pour le

Panatium et il pensait que Léa était elle aussi au courant, mais voilà que Léa parlait de la mort... de Seagle, de celle d'hommes, et même... de la sienne.

Après plusieurs minutes de pleurs incontrôlables, la femme reprit graduellement son calme. Tazianno lui avait apporté un grand verre d'eau froide. Assise sur le lit, ses longues jambes recroquevillées, repliées sur elle-même et le dos appuyé sur le mur, elle reprenait peu à peu ses esprits. C'est le moment que choisit Tazianno pour lui demander de lui expliquer en détail ce qui lui était arrivé. Essayant de se ressaisir pour ne pas replonger dans des pleurs reliés à ses souvenirs, elle décrivit avec détails le calvaire de sa journée. Elle partagea également ses regrets face aux gestes qu'elle avait posés.

Tazianno était dans tous ses états. Le pire leur était arrivé, et même plus, des meurtres avaient été commis. Seagle était morte pour la cause du Panatium alors que Léa avait tué deux hommes bien qu'elle ait été en état de légitime défense.

La situation était très grave, mais bien avant ce fait, Léa était sauve et la Panatium était au laboratoire.

—Tu savais pour le Panatium, lui demanda Léa.

—Oui je savais et selon les plans de Brawer, c'était le moyen le plus sûr d'amener le Panatium jusqu'ici. Maintenant, pourquoi ne pas vous avoir mis au courant que vous possédiez le Panatium... aucune idée. J'imagine que Brawer a changé ses plans à la dernière minute et qu'il a cru qu'il était préférable de ne rien vous dire... et remarque, le fait que vous ne l'avez su n'a probablement rien changé au déroulement des événements. Cela dit, cela n'amointrit en rien la dramatique situation. Vos vies n'auraient jamais dû être mises en danger, et pire, Seagle n'aurait jamais dû mourir. Je ne comprends pas ; comment Brawer n'a-t-il pas pu prévoir que cela puisse arriver, que vous auriez pu être prises dans un piège, il aurait sûrement agi ou planifié ton transport et celui du Panatium autrement. Et que dire de ce

Gabriel... un agent double !

—Et lui... tu le connaissais ?

—Non... j'en avais bien entendu parler, mais je ne l'avais jamais rencontré ; il était sûrement en contact avec la taupe qui devait lui donner toutes les informations pour pouvoir... pour savoir tout ce qu'il savait, tu parles d'un beau salaud...il s'en est fallu de peu pour qu'il ait ta peau lui aussi. Mais maintenant, il faut réagir et contacter Brawer pour lui faire part de la situation.

La femme n'en pouvait tout simplement plus et s'en remettait entièrement à Tazianno. Elle aurait aimé pouvoir laver son esprit de ses pensées troubles, nettoyer son corps de sa journée de misère, du sel de sa peur, du sang d'une autre vie. L'homme dut percevoir ce besoin et invita la femme.

—Viens Léa, ne reste pas comme cela, une douche chaude te fera un grand bien et t'aidera à te détendre, et de plus, tu dois te débarrasser de ces vêtements.

Léa resta sans bouger, sans rien dire, complètement épuisée autant psychologiquement que physiquement. Tazianno sortit du tiroir d'une commode une longue et moelleuse serviette de bain. Il alla à la salle de bain et ouvrit à pleine grandeur les robinets de la douche. En quelques secondes, une invitante vapeur se mêla à l'odeur d'un gel masculin embaumant toute la petite pièce. Comme un zombie, la femme s'y dirigea laissant derrière la porte ouverte. Lentement, elle ôta sa camisole souillée de sang, la laissant choir au sol. Son soutien-gorge était également taché de la mort de Seagle. Tazianno était assis sur la chaise devant son petit bureau de travail. Aucunement gêné par la situation, il la regardait se déshabiller admirant autant ses formes féminines que le courage qu'elle cachait. Elle détacha le bouton cuivré de son jeans. La femme se retourna lentement pour voir l'homme qui la regardait. Elle ne sentit pas son regard comme celui d'un voyeur, mais comme celui d'un amant. Elle baissa la fermeture éclair pour également laisser tomber mollement le vêtement sur

la céramique noire recouvrant le sol. Elle regarda à nouveau celui qu'elle aimait. Elle prit quelques secondes pour savourer son regard contemplateur qui eut pour effet d'apaiser son besoin d'être rassurée. Consciente de l'effet que provoquait le regard de Tazianno, elle savoura cette sensation unique que lui procurait la passion.

Sans embarras, elle dégrafa son soutien-gorge laissant ses seins libres de leurs mouvements naturels, libres à tous regards. Elle baissa sa culotte. L'homme put admirer la rondeur de ses fesses voluptueuses. Elle entra dans la chaleur de l'eau qui massa son corps. Cette caresse la détendit au point où elle s'appuya sur le mur de la cabine pour jouir de ce moment béni. Au bout de quelques minutes, Tazianno alla dans la pièce. Il déplia la longue serviette de bain posée sur la vanité attendant la sortie de la belle femme. Lentement, elle sortit de la petite cabine. Aussitôt, il enroba le corps dérangement de la femme. La serrant contre lui, il logea un délicat baiser au creux de son cou. Sa peau sentait l'amour, la tendresse, la volupté. Léa inclina sa tête vers l'arrière. Langoureusement, il titilla le fin lobe de son oreille gauche. Cet effleurement, cet appel, fit en sorte que la femme laissa échapper un léger soupir d'abandon qui se transforma de seconde en seconde en prélude au plaisir.

Étendus sur le lit, les seins de la femme se dissipaient quelque peu pour aller gonfler sensuellement le bas-côté de son thorax. Sans lumière artificielle, la clarté tamisée du jour enveloppait les longues cuisses qui se rejoignaient dans un troublant amalgame de beauté et de magnificence. Avec lenteur et grâce, il caressa, huma, frôla et goûta sa féminité, son intimité.

D'un geste résolu et d'envie, Léa fit choir Tazianno à son côté. La moiteur de l'épiderme de la femme invita l'homme à s'abandonner à cet appel. Elle respirait l'effluve de sa virilité résorbant la

tension provoquée par ce besoin fondamental d'aimer, d'aimer de corps et d'esprit. Aucune retenue ne vint contraindre ce moment d'union. Sereins, ils fusionnèrent leur passion. Le mouvement des chairs, les soupirs et les gémissements s'entremêlèrent jusqu'à la symbiose de la fièvre amoureuse. Le relâchement du non-dit, les unit jusqu'au sommeil reposant, réparateur.

CHAPITRE 5

Un violent spasme sortit Léa de sa torpeur. Le sommeil de la femme fut brisé par un bruit sourd. Elle bondit presque dans le lit pour constater que Tazianno n'était plus à ses côtés. Son regard fit rapidement le tour de la pièce à la recherche de l'homme. Soudain, prise d'effroi, elle le vit étendu par terre, inerte. Sautant du lit, elle se pencha sur ce dernier.

—Tazianno, Tazianno, réponds-moi... Tazianno, qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce qui ne va pas ?

L'homme ne répondait pas. Encore nue, elle se releva pour faire le tour du corps de l'homme de manière à faire face à son visage, qui était tourné vers la droite. Elle se pencha à nouveau pour essayer de percevoir si l'homme respirait, si son cœur battait. Comme elle tentait de tourner le corps inerte de Tazianno sur le dos, elle eut juste le temps d'avoir une impression de présence. Rapide et venant de nulle part, une masse humaine beaucoup plus lourde qu'elle, la projeta violemment en avant. Son visage frappa la hanche de Tazianno qui, sous le choc de la chute, reprit sa position initiale. Léa ne put rien faire, rien dire. Une main rêche appuyait fermement sur sa bouche empêchant tout son qui aurait pu, qui aurait voulu être émis. Elle eut le temps de sentir la peau des reins de Tazianno amortir la pression énorme qui la maintenait plaquée sur le corps inerte. La main de son assaillant compressait tellement sa bouche et son visage qu'elle pensa manquer d'air. Ses yeux rouges de mal et de peur étaient exorbités. Son regard cherchait son agresseur qui la tenait à plat

ventre alors que son corps nu était maintenu à moitié sur le plancher de tuile alors que l'autre moitié écrasait celui de Tazianno.

Pendant une seconde, une seule, ses bras voulurent se débattre cherchant quelque chose à prendre, s'agripper ou griffer afin de s'aider à survivre. Ces gestes furent peine perdue. D'autres mains lui serraient les poignets pour les coller le long de son corps. Léa était en état de panique totale. Elle ne pouvait plus respirer alors que ses poumons avaient un immédiat besoin d'oxygène.

Toute l'agression se passait dans un silence feutré, surréaliste, brisé par le bruit de sa chute, de ses mouvements de désespoirs et de ses gémissements de douleur et d'effroi. Puis, elle entendit une voix d'homme qui la glaça d'épouvante.

—Ici... pique-la ici, je la tiens bien, pique-la ici.

Ses agresseurs lui écartèrent le bras droit du long de son corps d'environ quinze centimètres. Deux mains tenaient fermement ce dernier immobile. Léa se souvint d'avoir pensé que si elle cessait de se débattre quelques secondes, cela laisserait croire qu'elle abdiquait à la bataille, provoquant peut-être un relâchement de ces derniers. Mais elle eut tort de raisonner ainsi. Une aiguille la piqua sans ménagement dans son triceps. Elle ignora la douleur. Cette action fit monter son stress et sa peur à un point inimaginable. Elle pensa que ses agresseurs venaient de la tuer... comme ils avaient tué Tazianno. Elle eut juste le temps de penser qu'elle irait le rejoindre dans la mort avant de perdre conscience.



Brawer était hors de lui. Il hurlait de rage dans son bureau lequel pourtant inspirait le contraire. Il vociférait sa colère. Les deux hommes en habit noir debout devant lui gardaient un silence funeste. Il laissait au chef de mission le temps d'as-

similer et de réagir à l'annonce qu'ils venaient de lui faire. On aurait dit que les objets métalliques dans la pièce tintaient aux vibrations puissantes de la voix de l'homme. Ce dernier se déplaçait à grands pas dans le bureau habituellement feutré. En quelques secondes, le front de Brawer se mit à suinter d'emportement.

—Seagle, ils ont tué Seagle, mais c'est impossible... c'est absolument impensable... Comment ces enfants de putes ont-ils pu les localiser ? Il faut trouver à tout prix leur informateur et d'où vient cette saleté de fuite que nous avons... et pourquoi la tuer ?... Pourquoi la tuer ? Mais qui sont ces salauds prêts à tout pour avoir le Panatium ? Merde de Dieu, ils ont tué Seagle et bénissons-le du même souffle, car Léa a réussi à s'en sortir, mais pour combien de temps ?

Puis, dévisageant les deux hommes d'un regard orageux, il leur demanda :

—Et maintenant... avez-vous une trace, une piste n'importe quoi pour nous orienter, nous dire où elle peut se trouver en ce moment ?

L'homme du côté droit faisant face à Brawer lui répondit sans hésitation, impassible à l'agressivité de son supérieur.

—Le camion a été localisé par nos GPS à *Beatty* sur la rue Rammer.

—Vous avez envoyé quelqu'un j'imagine ?

—Oui monsieur.

—Et j'en déduis que le Panatium n'était plus là ?

—Effectivement monsieur... le véhicule était vide.

—Bravo Brenton, bravo, ah, vous feriez un excellent détective.

L'homme restait de glace à la pointe que lui lançait Brawer jugeant que sa réplique acide était due à la situation plutôt difficile ; il devait sans aucun doute avoir des comptes à rendre à des personnes encore plus haut placées que lui.

—Et tant qu'à être dans la merde, eh bien, plongeons-y jusqu'au cou. Du côté du laboratoire médical, encore une fois

j'imagine que personne ne comprend rien à ce qui s'est passé ? Les gens se volatilisent comme cela... Pouiff, deux personnes de moins sur la terre, rien vu, rien entendu.

—Non monsieur. On a dû les enlever au tout début de la soirée, au moment même où la majorité du personnel étant absent.

—Et le gardien de sécurité, il était où ce clown, il était pourtant armé à ce que je sache.

—Oui monsieur, mais l'assaillant qui l'a neutralisé a agi par le haut, c'est-à-dire du plafond, procédure peu commune et qui ne donne aucune chance à la victime, vous en conviendrez.

—Je ne conviens de rien Brenton. La seule chose qui est certaine en ce moment, c'est qu'un de nos agents est mort inutilement, tout à fait inutilement, et dites-vous que cela aurait pu être vous, et vous comprendrez l'ampleur du drame, et de plus, Léa Zanito... et en bonus, Tazianno Ruba, ont disparu, eh oui, David Copperfield doit être un de leur complice, et allons-y, crémons épais, il est tout à fait impossible de retrouver le Panatium.

L'homme se promenait dans tous les sens. Finalement, il ralentit le pas et s'assied sur le coin de son bureau. Au bout de quelques secondes, il demanda...

—Bon, essayons de comprendre cette merde dans laquelle nous nageons à grandes brassées. Vous avez inspecté le laboratoire et les environs, avez-vous une idée quelconque du comment ils se sont volatilisés ?

—Difficile à dire monsieur. Le garde de sécurité, oublions-le, il ne se rappelle de rien, mis à part une douleur importante à la tête et une plaie mineure au bras, il ne se souvient absolument de rien, il n'a rien vu, rien entendu, plus rien, plus de souvenirs.

—Une plaie au bras ?

—Oui, monsieur, il semblerait que sa douleur ait été causée par une piqûre à en juger la rougeur détectée sur ce dernier. Cela dit, nous avons passé au peigne fin tout le laboratoire. Les seules personnes qui s'y trouvaient, outre le gardien, étaient, et vous

le savez autant que moi, monsieur Ruba et madame Zanito, personne d'autre.

—Et la chambre de Tazianno... des traces de combat d'effraction, du sang, quelque chose, j'sais pas moi ?

—Rien d'autre que des vêtements et sous-vêtement d'homme et de femme. Nous supposons qu'ils appartenaient à monsieur Ruba et madame Zanito.

—Logique cher Brenton, mais comment sont-ils sortis du laboratoire, et de surplus, tout nus ?

—Probablement pas monsieur, les tiroirs des commodes étaient ouverts et nous pensons que des vêtements propres sont manquants, d'où la supposition qu'ils se seraient ou qu'ils les auraient habillés avant de quitter le laboratoire. En fait, leur départ ne semble pas avoir été précipité. Ils ont dû prendre le temps dont ils avaient besoin.

—Et comment se seraient-ils envolés ?

—Justement, monsieur, les indices que nous possédons nous révèlent qu'ils ont quitté les environs par hélicoptère.

—Par hélico ? Allez donc... et quels sont ces indices qui vous font penser cela ?

Malgré sa rage, Brawer contrôlait mieux ses émotions. Il écoutait plus calmement tout en étant de moins en moins cinglant avec l'homme qui répondait clairement et calmement à ses questions. Sa capacité d'analyse maintenant plus fluide s'amalgamait mieux à celle des deux agents. À la dernière question, ce fut l'autre homme qui répondit.

—L'extérieur monsieur, le sable au dehors a été soufflé par quelque chose de puissant comme les pales d'un rotor d'hélicoptère. Autre indice. Deux habitants du coin ont validé qu'en début de soirée, un hélico avait survolé le village à basse altitude sans toutefois pouvoir nous confirmer s'il s'était posé ou non.

—Bon, puissiez-vous avoir raison Santo. Et maintenant, il faut établir un plan de match, les retrouver, eux et le Panatium

et les sortir du pétrin.

—Voilà monsieur, en appui à vos souhaits j'aurais une suggestion à vous faire. Dans un premier temps, nous pourrions contacter l'aéroport international de North Las Vegas pour leur demander de nous informer de tous les déplacements d'hélicoptères dans leur zone aérienne au cours des huit dernières heures.

—Bonne intervention Santo, c'est un premier pas, je vais faire la démarche nécessaire. De là, nous verrons sûrement mieux comment nous orienter en fonction des informations que nous récolterons.



Peu à peu la vision de Tazianno lui revenait comme s'il eut fait un focus par une lentille de caméra. À peine reprenait-il le contrôle de ses esprits que son environnement se mit à tourner comme s'il eut été ivre mort. Tout ce qui l'entourait tournait, valsait. La présence d'une nausée amplifiait considérablement cette désagréable sensation. Aucune douleur physique ne semblait l'assaillir. Il avait énormément de difficultés à se concentrer cherchant à faire le point au sujet de l'endroit où il se trouvait et sur ce qui se passait autour de lui. Il essayait pourtant, fermant et ouvrant les yeux pour mieux voir autour de lui, mais quelque chose l'en empêchait, la drogue faisait encore effet. Les sons étaient diffus, éloignés et imprécis ; mais de seconde en seconde, ils augmentaient, se précisaient. D'un lointain bruit de fond, les ondes sonores se concentraient de mieux en mieux au sein de son système auditif. Louïe fut le premier sens qu'il put récupérer et contrôler.

Ce que Tazianno entendait était du connu, familier même. Ce sifflement strident... c'était... c'était... mais oui, celui d'un hélicoptère. Dans les instants qui suivirent, ses yeux firent le point

sur ce qui était au-dessus de lui. Il réalisa qu'il était couché sur le dos. Ce qu'il voyait était le plafond de l'hélico. Il était capitonné d'un tissu grisâtre cousu de fils faisant des motifs réguliers, sorte de losanges. L'ensemble de ses sens lui revenait peu à peu. Lentement, encore engourdi par la drogue qu'on lui avait administrée, il tourna malaisément sa tête vers la droite pour y voir un homme vêtu d'un pantalon noir et d'un chandail noir. L'homme regardait dehors à travers le hublot de l'hélicoptère.

Tazianno réalisa à ce moment qu'il était attaché sur une sorte de civière de toile. Péniblement, il essaya de bouger les bras ou les jambes, mais rapidement, il constata que ses membres étaient fermement retenus par de larges courroies. Réalisant que ses assaillants l'avaient sanglé, il ne tenta pas outre mesure pour se libérer, ses forces lui permettant tout juste de gérer les informations que sa vue et son ouïe lui transmettaient.

Avec encore la désagréable sensation d'engourdissement, il tourna difficilement la tête sur la gauche. Son regard se posa cette fois sur le corps de Léa qui était, elle aussi, attachée à un lit de toile en tous points semblable au sien. Le choc fut immédiat. Il aurait voulu aller vers elle, vérifier l'état de la femme alors qu'il était lui-même impuissant à faire quelque geste que ce soit sauf de tourner la tête et penser.

—Penser... voilà ce qu'il pouvait faire de mieux en ce moment. Il vérifia attentivement si les seins de la femme se soulevaient à un rythme régulier lui signifiant qu'elle respirait. Au bout de quelques secondes, il eut au moins cette assurance. Léa emplissait ses poumons régulièrement toutes les cinq secondes. Elle semblait dormir alors que Tazianno se doutait bien qu'elle était dans le même état que lui quelques minutes auparavant.

Le sifflement des turbines et le battement des pales du rotor lui indiquaient qu'il était en vol. Il essaya de fouiller dans sa mémoire pour se rappeler ce qui lui était arrivé, mais il y avait un trou noir dans ses pensées. Tout ce qu'il réussit à se souvenir était

qu'il... qu'un bruit l'avait tiré de son sommeil alors qu'il était couché avec Léa. Puis... puis une vague silhouette d'un homme en noir qui... c'était impossible, tout s'arrêtait là. Et l'homme en noir assis près de lui... cela pouvait être la silhouette de la personne qu'il avait vue avant de perdre la notion du temps.

Tazianno s'efforça de rassembler ses idées. Ils devaient se sortir de là, mais comment... Une idée lui traversa l'esprit, c'était de la folie, de la pure folie, un suicide presque. Rassemblant toute son énergie, il se mit à se remémorer, il devait se rappeler à tout prix et se rappeler parfaitement. Il décida de jouer le tout pour le tout.

Sa tête tomba lourdement sur le côté. Elle oscillait de droite à gauche au rythme des ondulations de l'appareil. L'homme en noir lui jeta un regard nonchalant pour s'assurer que Tazianno et Léa étaient toujours sous l'effet de la drogue. Insensiblement, il détourna les yeux de ses prisonniers pour regarder à nouveau à l'extérieur. Au bout d'environ vingt minutes, le son émis par la machine volante se modifia. Lentement, elle descendait se rapprochant rapidement du sol chaud du désert. À cinq mètres du sol, le pilote tira le manche pour freiner progressivement la descente du bolide ce qui donna le vertige au passager en noir le faisant maugréer sur le style de conduite du pilote.

—Dis donc le kamikaze, tu ne pourrais pas être plus brusque dans tes atterrissages ?

Le pilote au teint de latino esquissa un large sourire faisant saillir ses dents blanches mal alignées qui contrastait avec la couleur cuivrée de sa peau. Finalement, les patins de l'hélico touchèrent le sable. Un nuage de poussière entourait la machine volante. Au même moment, l'homme en noir se pencha au-dessus de Tazianno dont le corps paraissait mou comme une poupée de chiffon.

Il déboucla les quatre ceintures qui retenaient Tazianno à la civière de type militaire. À peine reprenait-il place sur son siège

pour ouvrir la porte que Tazianno bondit sur lui comme un fauve aux aguets sur sa proie. L'homme en noir eut juste le temps, une fraction de seconde, de voir venir vers son visage un point solidement fermé. L'impact fut d'une grande violence. Los sous l'arcade sourcilière enfonça d'un centimètre amenant l'homme dans un profond coma. Personne dans l'hélico n'eut le temps de réagir, encore moins de prévoir que Tazianno pouvait être en état d'attaquer ses occupants. Comme le corps de l'homme en noir vacillait vers la portière, Tazianno saisit le pistolet qu'il portait à sa ceinture. Le geste se fit à la vitesse de l'éclair. Une seconde plus tard, le chien de l'arme était abaissé amenant le percuteur en position de faire exploser l'amorce de la balle.

Du même geste, il s'était mis à genoux et pointait l'âme de la machine à tuer en direction des passagers avant. Couché sur sa civière, Tazianno n'avait pu voir le pilote et son passager. Maintenant, il les voyait. Ils furent ahuris par l'assaut que venait de donner l'homme qui, quelques secondes auparavant, semblait dormir profondément et ils restèrent figés par le puissant calibre assurément destiné à les envoyer dans l'autre monde.

—Un geste... un seul mouvement de n'importe lequel de vous deux et vous souillez la verrière de cet hélico avec votre cerveau.

L'homme assis à la droite du pilote ne tint pas compte de l'avertissement de Tazianno et risqua de dégainer son arme de son étui de cuir. Tazianno, bourré d'adrénaline, perçut le geste de ce dernier. Sa réaction fut instantanée et foudroyante. Les tympanes des passagers furent presque défoncés à la détonation du Beretta. Le boulet frappa le côté gauche de l'homme se logeant sous son aisselle pour ressortir au centre de sa poitrine. Le trajet du plomb fut extrêmement meurtrier. L'homme s'affaissa lourdement sur le tableau de bord de l'hélicoptère. Le pilote paralysa net devant la détermination de Tazianno qui orientait maintenant la mire vers sa figure.

—Tu bouges mon mec et tu vas le rejoindre, tu me crois ?

Le latino ne répondit pas. Tazianno savait qu'il avait parfaitement compris son avertissement. Au dehors, le sable tourbillonnait autour de la machine qui roulait toujours. La poussière était tellement fine et dense qu'elle fit en sorte que Tazianno ne put voir où il se trouvait ou même ce qui pouvait l'entourer. À peine avait-il cru percevoir la forme d'un hangar d'acier alors que sa concentration était entièrement fixée sur le pilote.

—Maintenant mon pote, tu vas faire exactement ce que je vais te dire et écoutes bien, car je ne répète pas pour les morts. Tu vas sortir dehors et aller prendre l'air en t'éloignant lentement vers l'avant de l'hélico. Je ne jure pas souvent, mais si tu essaies de faire un seul geste, qui pourrait m'inquiéter, tu m'entends, je te jure sur parole que je te perfore le thorax à ton tour, tu m'as compris ?

Le pilote lui fit signe qu'il avait compris la sommation. Tazianno avait parlé à forte voix à cause du bruit provoqué par les turbines qui tournaient toujours à régime modéré. Lentement, le pilote ouvrit la portière malmenée par le souffle des pales. Comme l'homme s'éloignait lentement, les yeux à demi fermés par la poussière, Tazianno prit une seconde pour vérifier l'état de Léa. Elle lui semblait encore endormie par la drogue, immobile comme une morte. Il vit cependant par le mouvement de sa poitrine qu'elle respirait toujours.

Promptement, Tazianno se glissa sur le banc du pilote. Son regard scruta l'extérieur. Il vit le pilote les bras sur ses yeux s'éloigner à pas accélérés. Contrôlant mieux la situation, il se concentra maintenant avec beaucoup d'attention sur le tableau de bord. Il se souvenait. Les interrupteurs, manettes et cadrans lui étaient, sans être parfaitement familiers, du connu. Tazianno était à se remémorer le temps où il avait piloté une de ces machines au cours de ses nombreuses formations pour le FBI. Bien qu'il y ait plus de trois ans qu'il n'avait pas touché tel engin et que selon le

protocole aéronautique le retour aux commandes d'un hélicoptère se ferait normalement dans des conditions, disons plus propices, il savait ce qu'il devait faire pour faire voler cet oiseau d'acier.

Il saisit de la main droite le manche au centre des deux sièges, puis en tourna l'extrémité. Cette manœuvre fit en sorte que le régime des turbines augmentât au rythme de la torsion qu'il donnait à la poignée. Les pales du rotor fendaient, battaient l'air à une vitesse folle dans un bruit assourdissant. Graduellement, les pales s'inclinèrent à la demande du pilote pour mordre et visser de plus en plus dans l'air chaud. Sept ou huit secondes plus tard, l'oiseau blanc et jaune quittait le sol pour s'élever dans un angle presque parfait. L'hélicoptère prenait de la vitesse rapidement.

Aussitôt que le nuage se dissipa, il vit parfaitement le hangar d'acier en forme de demi-lune qu'il avait cru voir une minute plus tôt. Il vit également le pilote courir vers la porte d'entrée. Le cadavre du passager avant gisait toujours mollement sur le tableau de bord. Une mare de sang s'était faite sur les cuisses de l'homme rejoignant graduellement le plancher de l'hélico.

Tazianno poussa la machine à atteindre une vitesse ascensionnelle et de croisière le plus rapidement possible. Il se dirigea franc Ouest sans savoir où il se trouvait et encore moins où il allait. Du haut des airs, il ne pouvait identifier le secteur. Il n'avait évidemment aucune idée de la durée du vol qu'ils avaient fait alors qu'il était endormi sous l'effet de la drogue. Faisant rapidement le bilan de la situation, il pensa à Léa. Il se tourna et jeta un bref regard à la femme qui semblait toujours endormie. Soudain, l'idée de se servir de la radio lui vint en tête. Son cerveau réagissait à la vitesse d'un processeur. Quelle était la fréquence radio de la base de *Bishop* ? Au bout de quelques secondes les chiffres lui revinrent en mémoire 7785.9 c'était cela, le 7785.9. Il tendit la main vers le bouton rotatif de la radio lui permettant de sélectionner la fréquence voulue.

Aussitôt la fréquence choisie, il mit sur ses oreilles le casque d'écoute et positionna le petit micro qui y était jumelé à un centimètre de sa bouche. Comme il allait essayer d'établir la communication avec *Bishop*, il songea une seconde qu'elle pouvait être captée par un scanner ou une autre radio que pouvaient avoir les gens qui les avaient kidnappés. Mais sa survie, leur survie prédominait sur la confidentialité de la communication. Puis, il pensa : merde, vous essayerez de me rattraper si vous le pouvez.

—*Bishop*... *Bishop* vous m'entendez ? C'est Tazianno Ruba à l'appareil... *Bishop*... *Bishop* vous me recevez ?

Deux personnes reçurent l'appel de Tazianno. La première fut Djeff Caltright qui était ce jour-là assigné aux communications à la base de *Bishop*. Au premier appel, il crut avoir mal compris ce qu'il avait entendu. Bien que ce dernier ne fût pas au courant de tout le dossier Panatium, il savait cependant que Tazianno devait normalement se trouver à *Beatty* en ce moment.

—*Bishop*... vous me recevez, c'est Tazianno Ruba... répondez putain, j'ai besoin de vous ça urge... *Bishop*, *Bishop*, vous me recevez ?

L'autre personne qui reçut l'appel était un des membres de l'équipe des truands qui les avaient kidnappés. Il se trouvait dans le hangar que Tazianno venait de laisser en se sauvant avec l'hélicoptère.

—*Bishop*, répondez putain, j'ai besoin d'aide.

Djeff reçut à nouveau l'appel et cette fois, il reconnut très bien la voix de Tazianno. Extrêmement surpris d'entendre la voix de l'homme, il lui répondit :

—Ici *Bishop*... Monsieur Ruba, vous me recevez ?

La communication était reliée par satellite et la qualité de l'échange était parfaite. En attendant la voix de Caltright, Tazianno remercia le ciel d'avoir été entendu par la base.

—*Bishop*, je vous reçois cinq sur cinq.

—Monsieur Ruba, c'est Djeff Cartwright à l'appareil... mais nom de Dieu, où êtes-vous donc pour me parler ainsi ?

—Je suis aux commandes d'un hélicoptère que j'ai emprunté et...

—Un hélicoptère ? Vous êtes aux commandes d'un hélicoptère... mais... mais comment... et vous pilotez vous-même ?

—Pour l'amour Cartwright, laissez faire si je sais piloter... en ce moment, je suis dans la merde et j'ai besoin d'aide, alors laissez-moi avec vos cours de pilotage.

L'homme à la radio comprit immédiatement au ton de la voix de l'homme, qu'il y avait une situation d'urgence.

—Ça va monsieur, de quel genre d'aide avez-vous besoin ?

—Bon alors, écoutez attentivement Cartwright, nous avons été, Léa et moi kidnappés... et comme je vous l'ai dit tout à l'heure je suis en ce moment même, aux commandes d'un hélicoptère. Vous devez faire deux choses au plus vite mon ami... de un, me localiser rapidement pour me dire dans quelle direction je dois aller pour retourner à *Bishop* et de deux, trouvez-moi Brawer tout de suite, il faut que je lui parle sans faute, les secondes me sont comptées, c'est enregistré ?

Tazianno volait toujours franc Ouest sans savoir s'il était dans la bonne direction. La machine volante filait à vive allure. Mais pendant que Tazianno établissait la communication avec *Bishop*, deux hommes dans un hangar scrutaient attentivement tout ce que Tazianno disait à Cartwright. Le pilote qui avait été expulsé de l'hélicoptère était assis sur une petite chaise de bois aux côtés de celui qui opérait la radio. Les deux hommes étaient fous de rage de voir Tazianno, Léa et le Panatium leur filer des doigts ainsi. Les truands attendaient patiemment que la base de *Bishop* identifie leur position pour essayer de donner suite à leur projet maléfique.

—Votre position... vous voulez que nous vous donnions votre position ?... Ça ne devrait pas être difficile monsieur

Ruba... nos satellites vont vous repérer dans quelques secondes si ce n'est pas déjà fait et nous pourrons...

—Attendez Djeff, attendez... ne me dites pas ma position tout de suite.

Cartwright ne comprenait plus rien aux dires de Tazianno.

—Comment ne pas vous dire où vous êtes... vous voulez le savoir ou pas ?

—Écoutez Djeff... je suis convaincu que quelqu'un d'autre nous écoute en ce moment même ; je fais allusion à ceux qui nous ont kidnappés. Ils attendent sûrement que vous me disiez où je me trouve pour qu'à leur tour, ils me repèrent. Bon... attendez... O.K., écoutez bien, vous allez faire exactement ce que je vais vous dire. Contactez Brawer et expliquez-lui le merdier dans lequel je me trouve. Pendant ce temps, je vais stabiliser l'appareil et faire du sur place. Dites-lui de m'envoyer quelqu'un, une escorte pour que nous puissions retourner à la base. Ainsi au lieu de me dire où je suis et quelle direction je dois prendre, ce sont eux qui me localiseront et me guideront vers vous, en attendant je vais faire du vol stationnaire et venez me chercher. Faites vite Cartwright, car vous imaginez bien que je ne suis pas dans une très bonne situation.

—O.K., mais dites-moi...

—Ce n'est pas le moment de vous dire autre chose que ce que je viens de vous dire... faites simplement ce que je vous demande, c'est tout. Je stabilise l'appareil en point fixe, localisez-moi et putain de merde, grouillez-vous pour m'envoyer la cavalerie avant que je manque d'essence. C'est compris Djeff ?

—Parfaitement monsieur Ruba. Soyez patient, nous faisons le nécessaire pour vous repérer. Je contacte monsieur Brawer et je vous rappelle sous peu.

Soyez patient... Tazianno répétait mentalement la dernière phrase de Cartwright. Graduellement, il stabilisa l'appareil comme il l'avait dit. Du fait que la machine soit en vol stationnaire, elle

était plus bruyante que si elle se déplaçait. Il jeta un regard aux jauges et cadrans qui lui indiquaient l'état de la mécanique en marche et tous les paramètres de vol nécessaires pour piloter un tel engin. L'altimètre indiquait qu'il était à 1 100 mètres d'altitude. Toutes les informations transmises par les instruments au tableau de bord lui signifiaient que tout était normal du côté moteur. Tous les systèmes électriques étaient stables, les pressions d'huile étaient bonnes, la température au niveau voulu et le régime de la turbine était suffisant. Il se surprit à penser que tant qu'à dérober un hélicoptère, il en avait volé un qui était en parfait état au moins.

Rassuré par cette vue d'ensemble du poste de pilotage où rien n'indiquait que quelque chose allait mal, il pensa tout à coup à Léa. Il se tourna vers elle pour constater qu'elle dormait encore, mais qu'elle avait de lents mouvements ce qui l'amenait à déduire, qu'elle reviendrait bientôt à elle. Son regard vint à nouveau au tableau de bord pour vérifier encore une fois les paramètres de vol de l'oiseau de fer.



—Mais qu'est-ce que vous me dites là Cartwright... Tazianno est aux commandes d'un hélicoptère ?

—Oui monsieur et comme monsieur Ruba l'a demandé, nous l'avons précisément localisé. Il est à environ une heure et 10 minutes de vol de notre base en direction sud-est.

Cartwright raconta prestement à Brawer la teneur de la conversation qu'il avait eue avec le fugitif des terroristes. Ce dernier analysait la situation à la manière d'un ordinateur recherchant une information, un plan d'action pour sauver Tazianno, Léa et le Panatium. Puis, sa recherche intérieure porta fruit.

—Bon, écoutez bien Cartwright, ce que je vais vous demander

de faire. À partir des informations que vous me donnez, nous ne savons pas en ce moment même si Tazianno a suffisamment d'essence pour faire le vol jusqu'à *Bishop*, de plus, je vous avoue craindre grandement que le trajet de retour ne soit pas forcément une balade de tout repos. Bon, voilà ce que nous allons faire... Vous allez contacter la base de l'Air Force de Nellis et leur demander de...

—Pardons monsieur... vous... vous voulez que j'appelle l'Air Force de Nellis, monsieur ? C'est bien cela votre souhait ? Sauf votre respect monsieur...vous savez sûrement que... que... Nellis... n'est pas une... base qui se veut... c'est du sérieux Nellis, monsieur.

La tension de la situation et le commentaire inacceptable de Cartwright ne firent faire qu'un tour au sang de Brawer. Il eut l'impression qu'il allait lui bouillir dans les veines. Sa réaction fut cinglante.

—Écoutez-moi bien Cartwright, écoutez bien ce que je vais vous dire... vous allez foutre vos putains de commentaires par où vous évacuez tous les matins... vous me suivez ? Je sais parfaitement ce qu'est Nellis, alors enregistrez bien, car je ne le répéterai pas. Vous faites exactement ce que je vous demande, vous pigez ? Vous exécutez les ordres que je vous donne sans dire un traître mot et au bout de tout ça... je ne veux entendre oui monsieur à tous mes ordres... vous avez des questions ?

La réplique de Brawer glaça littéralement Cartwright. Il comprit illico que la seule chose à répondre était, non monsieur.

—Parfait mon petit, donc... exceptionnellement je vais répéter... Vous contacter l'Air Force de Nellis et vous demanderez à parler au capitaine Ballow, informez-le des ordres que je vous donne à savoir : *Qu'il fasse décoller sur-le-champ un hélicoptère du type Tomahawk MH-60G et qu'il le dirige plein gaz vers le point où se trouve l'hélico de Tazianno*. Dites-lui également que rendu au point de rencontre, ce sera à eux de décider du comment ils

devront procéder pour ramener tout ce beau monde à la base de *Bishop*. Ainsi, lorsque vous aurez terminé la petite mission que je vous donne, rappelez-moi pour m'informer du déroulement du sauvetage. Des questions ?

Le préposé aux communications était prêt à exécuter les ordres de Brawer. Il savait qu'il devait faire vite et efficacement ce que lui demandait son supérieur.

—Non monsieur, aucune question, tout est clair et tout sera fait comme vous le désirez ; dans quelques minutes, je vous contacte à nouveau pour vous informer des actions prises par Nellis.

—Capitaine Ballow à l'écoute...

Cartwright expliqua clairement la demande de Brawer au militaire. La réaction de ce dernier fut proportionnelle à la demande.

—Brawer veut un Tomahawk *MH-60G* ... Ouf, j'espère que votre patron sait ce qu'il fait... en fait, sûrement qu'il le sait et de plus, il doit s'attendre à ce qu'il y ait de la casse pour demander un Tomahawk. Eh bien, répondez-lui que selon les procédures établies, une telle demande doit être approuvée par un officier supérieur ... et puis non, laissez faire, on va faire ce qu'il veut. Je connais Brawer et pour la validation on le fera nous même en cours de vol, de toute façon je connais la réponse à l'avance. Allez, faites-lui baisser la pression en lui disant que son escorte privée quittera le sol et filera toupet au vent vers votre Tazianno, le tout dans... attendez... une dizaine de minutes.

Léa balançait lentement la tête de droite à gauche. Péniblement, elle ramena sa main moite vers son visage qui était couvert de sueurs. Le premier sens qui lui revint fut, elle aussi, l'ouïe. Elle

entendait le battement des pales dans l'air chaud. Le sifflement des turbines du moteur la sortit de son état de torpeur. Une puissante nausée accompagna la prise de conscience de son environnement. Péni­blement, confuse, et à la fois extrêmement angoissée pour y recevoir la pleine lumière du soleil qui pénétrait dans l'habitacle. Complètement hébétée, elle finit par réaliser tout de même qu'elle était couchée sur une civière dans un hélicoptère. La peur prit aussitôt le dessus sur la surprise. Elle essaya de relever son tronc en s'appuyant sur son coude droit. Contrairement à Tazianno, elle n'était pas ceinturée à sa civière, les agresseurs évaluant qu'elle ne représentait pas un danger pour eux dans l'état où elle était.

Elle jeta un regard affolé autour d'elle pour voir l'autre civière vide. Immédiatement, elle pensa à Tazianno, l'adrénaline la poussa à s'asseoir sur le tuyau d'aluminium qui servait de cadre pour tendre la toile dans laquelle elle était couchée deux secondes plus tôt. Bien que son regard soit hagard, elle fixa son attention sur le siège du pilote et y reconnut avec soulagement l'homme qu'elle aimait.

—Tazianno... Tazianno...

Malgré le bruit environnant et bien que le son de sa voix fut faible, l'homme la perçut tout de même. Promptement, il se retourna vers la femme. Son visage était luisant. Sa peau était grasse et elle transpirait.

—Léa... oh Léa... comment te sens-tu ?

—Mais Tazianno, que faisons-nous ici... comment... un hélicoptère... nous sommes dans un hélicoptère... et qu'est-ce que tu... c'est toi qui pilotes ?

Sans prévenir, une violente nausée lui monta à la gorge. Les acides de son estomac refluent lui brûlant la gorge au passage. Soudain, elle ne put retenir le contenu gastrique qui remontait à ses lèvres. Elle se laissa choir à genoux sur le plancher de l'appareil pour vomir. Tazianno ne put que la regarder faire.

L'effort qu'elle fit, le mit mal à l'aise étant dans l'impossibilité de pouvoir l'aider.

La femme toussait et pleurait. Tazianno désespéré cherchait un morceau, un bout de quelque chose à lui donner afin qu'elle puisse s'essuyer la bouche des vomissures qui avaient giclé de son estomac. Scrutant partout dans le poste de pilotage et dans l'habitacle arrière, il vit un rouleau de papier essuie-tout qui était sous le siège du passager. Les premières feuilles du rouleau avaient été éclaboussées de gouttelettes de sang lors de la fusillade. Il enleva les premiers tours du rouleau et lança le reste à Léa.

—Tiens... essuie-toi la bouche... je suis désolé de ne pouvoir faire plus pour toi.

La femme crut que sa tête allait exploser par le mal de tête qui l'assaillait. Péniblement, elle amena le rouleau de papier jusqu'à elle pour s'essuyer la bouche puis d'un autre morceau, son visage perlé de sueur.

—Dis-moi... dis-moi Tazianno ce qui se passe... que faisons-nous ici... que faisons-nous dans un hélicoptère ?

—Nous avons été drogués, kidnappés et pour te faire une histoire courte, l'avantage a tourné en notre faveur ce qui fait que nous sommes maintenant en fuite.

L'homme parlait fort à cause du bruit du réacteur et du battement des pales du rotor.

—Mais... mais c'est toi qui es aux commandes... comment... tu sais piloter ?

—J'espère bien, car si je ne le savais pas, nous serions dans une fâcheuse situation à 1 100 mètres d'altitude... quoique finalement, je ne sois pas encore sûr que nous soyons en très bonne position de toute façon.

Difficilement, douloureusement la femme transféra le poids de son corps sur ses pieds et tout en restant penchée, elle s'approcha du siège du pilote pour constater que le passager aux côtés de Tazianno avait le haut du corps penché vers l'avant, le visage

pressé sur le tableau de bord. Immédiatement, elle aperçut la mare de sang qui s'étendait des jambes de l'homme jusqu'au plancher.

Cette vision la saisit d'horreur. Encore une autre personne morte. Ce constat ne fit qu'augmenter son angoisse et sa frayeur. Le timbre de sa voix exprimait la panique qui l'habitait.

—Mais Tazianno... dans quelle aventure nous sommes-nous enlisés... cet homme, il est mort ?

—On ne peut plus mort et crois-moi c'est tant mieux pour nous. Mais l'essentiel pour le moment, c'est que nous soyons toujours vivants et ensemble et... que nous ayons encore le Panatium.

—Mais... tous ces morts... pourquoi ?

—La réponse est bête, mais... pour sauver des vies Léa... et pour sauver nos vies... De toute façon, et ça tu le sais très bien, ils se seraient assurément débarrassés de nous après avoir eu le Panatium et... t'avoir utilisée.

La femme resta muette à ce que venait de lui répondre Tazianno. Elle savait qu'il avait raison, que beaucoup de vies dépendaient d'elle et de ce médicament. Loiseau faisait du sur place. Il vibrait de toute son énergie, de toute sa puissance. Le moment, l'instant présent était lourd. Léa transféra son équilibre sur ses genoux près du siège de l'homme. Lentement, elle mit sa main sur son bras droit. Ce geste était empreint d'une grande confiance envers l'homme qu'elle aimait. Tazianno reçut ce geste comme un baume. Il lui donna un élan de courage. Ce signe de Léa le stimula, ce qui, dans les circonstances, était un besoin fondamental.

—Et tu peux me dire ce que nous faisons en ce moment... ce que nous attendons... tu me disais tout à l'heure que nous étions en fuite. Pourquoi sommes-nous en vol stationnaire ?

—C'est que j'ai réussi à entrer en contact radio avec *Bishop* et j'ai convenu avec eux de rester immobile pour qu'ils nous

localisent plus facilement et qu'ils...

Au même moment, Tazianno reçut un appel de Cartwright. L'homme leva le doigt dans les airs signifiant à Léa d'attendre un instant. Il mit sa main sur ses écouteurs pour mieux entendre ce que lui disait le militaire.

—Monsieur Ruba... ici *Bishop*... monsieur Ruba... ici *Bishop*... vous me recevez ?

—*Bishop* je vous reçois... alors Cartwright... elle vient cette cavalerie ou merde ?

—Oui monsieur, elle s'en vient. Comme vous l'avez demandé, nous vous avons dans un premier temps parfaitement localisé. Par la suite, j'ai contacté monsieur Braver qui devant la tournure des événements m'a ordonné de contacter... l'Air Force de Nellis. Ainsi dans peu de temps un... Tomahawk *MH-60G* sera à vos côtés pour vous venir en aide.

La conversation était toujours écoutée par les terroristes de leur poste radio dans le hangar. Les deux hommes se regardèrent avec stupéfaction en attendant la dernière phrase de Cartwright.

—Putain, je rêve Cartwright ou vous m'avez dit que vous aviez contacté la base de Nellis et qu'ils arrivent avec un Tomahawk.

—C'est exactement cela monsieur... selon les ordres de monsieur Braver.

Tazianno n'en croyait pas oreilles... Braver lui envoyait un Tomahawk... Puis, il pensa...

—Djeff... nous sommes sûrement sur écoute par les crapules qui ont essayé de nous faire voyager à rabais... inutile de rajouter autre chose, nous allons couper la conversation radio maintenant... j'attends donc les secours, terminé !

—Message reçu, monsieur... tenez le coup... terminé!

—Merrrrde, s'exclama le pilote qui écoutait la communication dans le hangar ; nous n'avons pas eu le temps de savoir où il se trouvait, mais nous savons tout de même qu'ils veulent aller en direction de *Bishop*.

Léa était toujours à genoux près du siège de Tazianno. Elle attendait que ce dernier ait achevé sa conversation avec *Bishop*. Puis, elle le vit actionner un commutateur au tableau de bord comprenant ainsi que la communication était terminée ou coupée.

—Alors ?

—Eh ben, imagine-toi que Brawer ne nous envoie rien de moins que la cavalerie avec une grosse artillerie.

—Parle pour que je te comprenne Tazianno, ça veut dire quoi cela, la cavalerie et une grosse artillerie ?

—Cela veut dire concrètement que dans quelques dizaines de minutes, nous arrivera une équipe militaire superbement équipée pour nous guider jusqu'à *Bishop* et qu'en attendant, nous devons continuer à faire du sur place jusqu'à ce qu'ils arrivent.

—Et cela pourrait prendre encore combien de temps

—Je ne sais pas exactement, vingt minutes, peut-être trente...

—Ah, c'est joli ça. Et on peut tenir combien de temps dans les airs comme ça, ce n'est pas un cerf-volant que nous avons à ce que je sache.

—Oh non, cet oiseau fonctionne au carburant et si je me fie à ma jauge... il nous resterait pour... quarante-cinq minutes au maximum.

—Mais... cela veut dire que nous n'aurons pas assez d'essence pour retourner à *Bishop* ?

—Exactement, ce qui me fait dire que nous devons probablement faire un transfert d'appareil... à moins que, nos amis aient prévu autre chose au programme

—Oh mon Dieu, quelle aventure, mais quelle aventure !

Le pilote et le copilote du Tomahawk étaient déjà aux commandes de l'appareil. Les moteurs chauffaient depuis maintenant cinq minutes. Pour des raisons de sécurité nationale, ce puissant appareil de guerre se devait d'être toujours prêt à prendre son

envol en tout temps. C'est pourquoi ses moteurs étaient reliés à un système de chauffe permanent.

Arrivèrent, au pas de course, deux militaires en tenue de vol, une série de harnais cerclant leurs corps. La visière fumée toute noire des gros casques rouges que portaient ces derniers était toute baissée. Progressivement, les énormes pales du rotor se mirent à tourner dans l'air accroissant rapidement leur vitesse de rotation d'un tour à l'autre. Les échappements, « les gueules » comme ils les appelaient entre eux, crachaient un souffle chaud démentiel déformant l'apparence de la structure arrière de la merveilleuse machine de combat et de sauvetage. La gamme de sons émis par cette mécanique folle était un amalgame du bruit sourd des pales frappant dans l'air chauffé du désert, allant au sifflement strident des turbines attisées par les gaz de combustion. Même les pilotes les plus chevronnés et habitués à ces oiseaux d'acier vibraient et trépignaient toujours par les sensations indescriptibles que provoquait toute cette puissance enchaînée d'une bête de combat.

Puis finalement, vint le moment où le pilote sollicita la puissance hydraulique nécessaire à incliner les pales de manière à ce que le rotor morde dans l'air comme si elle eut été une matière solide. La poussière recouvrant le sol forma un nuage, une tornade de débris composée de fines brindilles qui par la puissance du souffle aurait pu déchirer la peau nue de toute personne à moins de dix mètres de cet aigle mécanique.

La machine s'éleva rapidement. Les portes coulissantes étaient restées ouvertes laissant voir les combattants en équilibre dans l'embrasement de ces dernières. En quelques secondes, ils volaient déjà à pleine puissance en direction de Tazianno et de Léa.

—Tazianno... je n'aime pas rester ainsi dans les airs à 1,100 mètres d'altitude, ça me fout la trouille de rester en place à attendre je ne sais quoi.

—Nous attendons des secours Léa. Si nous restons ainsi, c'est qu'il est préférable que nous le fassions et c'est également pour éviter de nous faire repérer par ces salauds.

La femme regardait l'homme mort à la droite de Tazianno. Cela lui faisait mal de voir qu'une personne soit morte pour un but... une mission.

—Et lui... pourquoi est-il mort ? J'imagine que c'est... toi qui l'as tué ?

—Oh, le choix était très limité... c'était moi ou lui. Quand j'ai repris mes esprits, j'ai réussi à désarmer mon *bodygard* et ce monsieur, à ma droite, a voulu être violent avec moi... j'ai été plus vite que lui. Alors ses copains m'ont gentiment offert d'aller me balader seul avec toi, pensant que j'étais du genre caractériel impulsif. Voilà l'histoire qui explique que je suis assis à gauche aux commandes, lui à droite faisant un gros dodo et une machine qui fait du sur place en attente de secours.

—Écoute Tazianno, le moment n'est pas à l'humour ; un autre homme est mort et nos propres vies ne sont pas encore hors de danger à ce que je sache. Et il y a quelque chose que je ne comprends pas... Je sais que c'est insensé ce que je vais dire, pourquoi t'ont-ils kidnappé toi aussi ? Ils auraient pu, même dû te laisser à *Beatty* et juste me prendre, moi ? Rappelle-toi ce que je t'ai raconté que Gabriel m'avait dit qu'ils avaient été déçus que tu ne sois pas mort dans le crash de l'avion et que de toute façon, ce n'était que partie remise... je saisis mal.

—Je ne vois qu'une seule raison... moi aussi, j'essaie de comprendre et la seule chose que je puisse m'expliquer est qu'il ait changé d'idée...

—Changer d'idée ?

—Je ne vois rien d'autre, je ne vois aucune autre raison de m'avoir épargné jusqu'ici, car s'ils avaient voulu avoir ma peau, ils auraient pu me tuer facilement au lieu de me kidnapper, tu ne penses pas ?

—Mais changer d'idée, pourquoi ?

—Parce que je sais techniquement tout sur le Panatium. Voilà, je pense que leur informateur leur a dit suffisamment de choses sur moi pour que soudainement, je devienne intéressant pour eux, ce que je n'étais pas il y a quelques semaines. À ce jour, Léa, tu n'as encore travaillé sur le Panatium, mais moi je connais ce médicament jusqu'à sa moindre molécule et je suis persuadé que cela, il ne la savait pas avant l'accident de l'avion. Probablement qu'ils savent maintenant, voilà ce qui pourrait expliquer que je sois encore vivant... et à leur grand désarroi aux commandes de leur hélico en train d'essayer de sauver nos vies et le Panatium.

—Oh, j'ai si peur Tazianno, peur de te perdre, peur que le Panatium tombe en leurs mains, peur... que ce médicament... ne vienne à bout de nos vies.

—Je te comprends Léa, mais rien n'est acquis, tant de recherches ont été consacrées à ce projet, tellement d'espoirs ont été mis sur toi... je te jure que nous nous en sortirons et que bientôt... tu n'auras plus peur de personne, ni de rien, nous allons réussir, aie confiance... bientôt nous serons ensemble, je t'aime Léa.

Ce que venait de dire Tazianno eut un effet sécurisant sur Léa. Oui, ils s'aimaient, oui elle le sentait, mais tous ces sentiments ne s'étaient pas encore verbalisés... du moins jusqu'à cet instant. D'entendre Tazianno lui dire qu'il l'aimait l'encouragea à continuer avec lui. Dans un autre contexte, cette minute aurait pu être tout autrement, mais à ce moment précis, elle eut l'effet d'un baume sur une tension à son extrême.

—Et après Tazianno... quand cette mission sera terminée, que deviendras-tu, que deviendrons-nous ?

Tazianno regarda Léa droit dans les yeux. L'odeur était âcre dans la cabine. La femme était belle malgré son état pitoyable. Il aurait aimé la serrer dans ses bras, l'embrasser passionnément,

lui refaire l'amour encore et encore... lui dire qu'ils vivraient ensemble, feraient des projets d'avenir, qu'ils partiraient loin de ce coin de pays, qu'ils...

Une grosse lumière rouge accompagnée d'un puissant bip sonore se mit à clignoter sur le tableau de bord. L'attention du couple fut instantanément attirée vers ce signal.

—Tazianno... c'est quoi cette lumière... C'est une alarme... qu'est-ce que ça veut dire ?

L'homme resta quelques secondes sans dire un mot.

—Tazianno... c'est quoi cette lumière ? L'intonation de la voix de la femme montait.

—C'est une alarme du niveau d'essence.

—Oh non... dis-moi que ce n'est pas vrai... nous avons eu assez de malheurs jusqu'ici, tu ne crois pas ?...

—DouceMENT, nous ne sommes pas encore à la limite critique, mais il faut faire quelque chose et rapidement de surplus.

—Combien de temps encore avant de finir en galette ?

—Nous ne finirons pas en galette, rassure-toi Léa, mais... un fait est évident, il faut que nous atterrissions et bientôt. Attends, je vais appeler *Bishop* pour les aviser de notre situation.

Tazianno remit les écouteurs sur ses oreilles, puis actionna à nouveau le commutateur sur le tableau de bord. Nerveusement, il positionna le petit microphone tout près de ses lèvres, puis appela.

—*Bishop, Bishop*... vous me recevez ?

Un puissant bruit de parasite fit vibrer les écouteurs de Tazianno. Ce bruit de fond inhabituel fit sursauter l'homme. Aussitôt, il tourna un des boutons sur la radio pour faire une mise au point et vérifier si la fréquence sélectionnée était toujours la bonne. Mais normalement, Cartwright devait être à l'écoute et aurait dû répondre à la seconde. Ce bruit de parasite n'était pas normal ce qui intrigua grandement Tazianno.

—*Bishop, Bishop*, c'est Tazianno... répondez-moi putain...

Le bruit de fond se fit à nouveau entendre. Tazianno commençait à s'inquiéter. De toute évidence, quelque chose n'allait pas. Ce bruit devait être provoqué par quelque chose de... et tout à coup, il se demanda s'il était possible que leurs kidnappeurs soient capables de brouiller les communications... Tazianno sentit sa gorge sèche se resserrer au niveau de la trachée. L'homme démontra une nervosité que Léa perçut. Il décida de s'essayer à nouveau.

—*Bishop*, je ne sais pas si vous pouvez me répondre, mais si vous recevez mon message, je vous avise que nous sommes à court d'essence et que nous devons atterrir au plus vite ; nous essayerons de garder la même longitude et latitude et attendrons les secours au sol... *Bishop*, avez-vous reçu mon message ?

Le même bruit de fond se fit toujours entendre dans les écouteurs de Tazianno. Léa comprit par l'attitude de l'homme que quelque chose n'allait pas.

—La radio ne marche plus ?

—Oui, elle fonctionne toujours, mais quelque chose me dit que ces salauds ne veulent pas lâcher le morceau. Je crois qu'ils ont un moyen de brouiller les ondes.

—Et qu'allons-nous faire ?



Brawer fit son entrée en coup de vent dans la salle radio de la base. Cartwright avait le visage luisant et crispé. Un petit ventilateur faisait circuler le peu d'air malsain qui remplissait la pièce. Le préposé à la radio tourna son visage inquiet vers son chef. Le transfert fut immédiat.

—Qu'est-ce qui se passe Cartwright... pourquoi avez-vous cet air ?

—Je suis inquiet pour monsieur Tazianno et madame Zanito. Il y a plusieurs minutes que l'hélico a décollé de la base

de Nellis et je n'ai aucune nouvelle... ni de l'équipe de secours... ni de monsieur Tazianno. Ce silence n'est pas normal, pas voulu, en fait, il est très inquiétant.

—Comment... vous n'avez même pas de nouvelle du Tomahawk ?

—Non monsieur, pas de nouvelle de personne.

—Oh, je n'aime pas cela, ça sent la merde.

—Comme vous dites monsieur.

—Appelez Tazianno tout de suite, il faut savoir ce qui se passe.

—Même s'il était entendu que nous devons garder le silence au cas où ?

—Appelez-le Cartwright, il faut risquer ; on se démerdera après.

—Je vais descendre Léa, il faut réagir, ce n'est pas bon de rester ici sans contact. À ces mots, Tazianno avait enlevé de son oreille droite la coquille du système d'écoute qui la recouvrait. De toute façon, nous n'avons pas le choix.

—Et au sol... nous ferons comment pour... je ne sais plus moi... pour sauver notre peau ?

—Je ne sais pas non plus. Nous verrons bien, fais-moi confiance, nous nous en sortirons.

Le Tomahawk *MH-60G* approchait rapidement du point de rencontre avec l'hélicoptère de Tazianno. Brenton, chef pilote, décida que le moment était venu de faire contact avec eux.

—Ici le chef pilote Brenton... j'appelle Ruba... vous me recevez ?

Les crépitements qu'entendit le pilote lui firent immédiatement comprendre que quelque chose n'allait pas. Ce dernier

avait une grande expérience et un tel bruit de fond était inhabituel. Il décida tout de même de lancer un autre appel avant d'en déduire quelque chose.

—Ici le chef pilote Brenton... j'appelle Ruba... vous me recevez ?

Les mêmes crépitements remplacèrent la réponse radio qu'aurait normalement dû donner Tazianno. Le second pilote qui avait lui aussi des écouteurs incorporés à son casque regarda Brenton. Leurs regards ne se croisèrent pas à proprement parler à cause de leurs visières fumées qui voilaient leurs visages, mais le deuxième pilote comprit l'interrogation de son chef. L'absence de réponse de Tazianno incita Brenton à lancer un appel à *Bishop* même s'il se doutait que...

—*Bishop*... ici le chef pilote Brenton... vous me recevez ?

Le silence de *Bishop* confirma ce que son expérience lui avait appris. Toutes communications radio étaient officiellement impossibles. Un puissant système de brouillage faisait en sorte que personne ne pouvait parler à personne. Cette constatation eut l'effet d'un coup de fouet pour Brenton. Ce militaire était entraîné à tous les types de situations. Il était parti sur cette mission prestement, sans aucune nervosité, comme si cela n'avait été qu'une pratique, comme celle qu'il était coutumier de simuler, mais voilà que la conjoncture, le mandat prenait une tout autre tournure. Ce genre d'homme était du genre à aimer la confrontation, à gérer l'action sous sa forme la plus pure. Sans l'afficher ouvertement, il aimait les défis et il savait d'expérience que ce qui suivrait ne serait pas du style des pratiques auxquelles il était familier. Sans qu'aucun mot ne s'échange entre le chef pilote et son second, ce dernier savait d'instinct qu'un commandement suivrait à l'instant.

Comme prévu, Brenton fit un signe de la main qui, pour n'importe quel passager présent dans les entrailles de cette machine de guerre, n'aurait pu être décodé. Pour le second pilote, ce

simple signe lui ordonnait de mettre en marche un type de radar qui était utilisé précisément dans ce genre de situation. Pour ces hommes entraînés, une telle situation n'était pas inconnue, au contraire, c'était la mise en application de plusieurs dizaines de pratiques. Il était commun qu'un ennemi utilise ce moyen pour empêcher toute communication entre deux machines.

Le second actionna deux commutateurs et un curseur. Instantanément, un petit écran verdâtre s'illumina à la droite du tableau de commande. Au bout de trois ou quatre secondes, Brenton entendit dans ses écouteurs une nouvelle qui fit monter d'un cran l'intensité de la mission.

—Il est en descente à vitesse moyenne vers le sol. Deux véhicules sur roues non identifiés sont en direction du lieu possible de l'atterrissage de l'oiseau en fuite.

—Contact au sol prévu dans ?

—...Une minute cinquante monsieur.

—Descente immédiate, nous allons le rejoindre, car je conclus que les deux véhicules qui vont à sa rencontre ne sont pas invités à son atterrissage. Avisez Poncho de la situation pour qu'il prépare un mot de bienvenue aux arrivants juste au cas où ces messieurs ne sauraient pas que leur présence est inopportune.

À la réception du message, Poncho, l'artificier, entrouvrit une autre porte à glissière plus petite que celles qui étaient déjà ouvertes sur le côté de l'appareil. Il en sortit aussitôt une arme redoutable. Cette arme était une mitraillette rotative constituée de cinq tubes canon pouvant projeter des boulets de 7,62 mm à raison cinq à la seconde.

La machine de guerre piqua brusquement du nez amorçant sa descente ce qui, n'eut été leur entraînement, aurait fait tourner la tête à plus d'un occupant. Sur l'écran radar, ils suivaient précisément la progression de la descente de Tazianno et... le déplacement des deux véhicules suspects qui convergeaient de toute évidence vers le point d'atterrissage de son hélicoptère.



À *Bishop*, Cartwright tenta à trois reprises de communiquer avec Tazianno. Devant l'impossibilité d'établir la liaison, l'officier se retourna vers Brawer pour lui dire :

—Négatif monsieur... Monsieur Tazianno est inaccessible. Il semble ne pas recevoir notre appel.

—Putain de merde... la situation se corse... appelez Nellis pour qu'il nous confirme le départ du Tomahawk. S'ils ont décollé, nous aurons au moins l'assurance de leur aide. Mais je ne comprends pas, comment se fait-il que nous ne puissions pas communiquer avec personne. Cartwright, c'est vous le pro en communication ici, vous avez une théorie pour expliquer cela ?

—Je pense au brouillage monsieur. On a déjà...

—Puuutainn, c'est pas vrai... ces scélérats ont trouvé le moyen de faire de la friture sur les ondes... Eh Cartwright, vous n'allez pas me dire qu'on va se laisser planter par ces pique-assiette de mon cul... Dites-moi pas qu'avec la technologie d'aujourd'hui, un simple système de brouillage d'onde peut nous arrêter ? Nous, des Services secrets américains, et eux des Forces armées américaines ? Allez Cartwright, poussez-m'en une meilleure que celle-là, on est plus high-tech que cela, non ?

—Nous, oui monsieur, mais de toute évidence pas le type d'hélicoptère que pilote monsieur Ruba.

—Ahhhhha ! Vous comptez un point Cartwright, vous avez sûrement raison, je n'y avais pas pensé... mais le Tomahawk lui... pourquoi ne nous contacte-t-il pas ? Pourquoi ne pouvons-nous pas le contacter ?

—En fait, nous pourrions le contacter ou eux pourraient nous joindre, mais le problème se situe au niveau du temps monsieur.

—Que voulez-vous dire ?

—Au risque de vous décevoir monsieur, je vous dirai que le domaine des communications n'est pas une chose aussi simple que vous semblez le croire. En fait, voyez-vous, le brouillage des ondes est une chose et le débrouillage en est une autre, ce qui veut dire que c'est faisable oui, mais que nous aurions besoin de passablement de temps pour établir une longueur d'onde spécifique et définie qui serait établie hors du champ du brouilleur d'ondes de... de...

—De ces truands Cartwright... de ces tueurs.

Cartwright ne rajouta rien à ce que venait de dire Brawer sachant que ce dernier avait parfaitement raison. Pendant que Brawer réfléchissait à la gravité de la situation, Cartwright contacta Nellis par ligne téléphonique standard. Au bout de quelques secondes, un militaire de la base confirma le départ du Tomahawk comme il avait été demandé.

—C'est fait monsieur. Ils volent en ce moment même en direction de monsieur Ruba, même qu'ils doivent être tout près du point de rencontre.

—Bon, c'est déjà ça, essayez à nouveau de contacter Tazianno, sait pas moi, peut-être qu'ils finiront par répondre.



Léa restait agenouillée à l'arrière du siège de Tazianno. Le voyant rouge clignotait toujours au tableau de bord. Elle se sentait très nerveuse et tellement impuissante devant cette situation. Elle parla fort pour se faire entendre au travers du bruit de fond de l'hélico en descente.

—La mallette contenant le Panatium... elle est où ?

—Sous le siège du passager..., je t'avoue que ce n'est pas vraiment le moment pour moi de fouiller sous ce siège. Tu devrais aller

la chercher toi-même.

—C'est bon ça, juste en dessous d'un cadavre ensanglanté.

—Allez, un petit effort, de toute façon, il ne te touchera pas, sois-en assurée.

La femme fit une mimique de dégoût que Tazianno ne put voir. Pleine de crainte, elle se faufila entre les deux sièges. Avec d'infimes précautions, elle glissa son bras droit sous le siège. Sa main sonda le plancher où se trouvait une mare de sang à demi coagulé. La main de la femme entra en contact avec le liquide gluant ce qui eut pour effet de lui donner un haut-le-cœur. Elle résista tout de même à retirer sa main continuant à regret à chercher aveuglément la mallette. Finalement, sa main toucha le métal froid de l'objet convoité. Elle palpa la boîte d'aluminium pour y trouver la poignée. Doucement, elle tira vers l'avant du siège et à son grand désarroi, la mallette glissa sur le plancher souillé du sang de l'homme mort. Elle la tira jusqu'à elle pour constater avec répulsion le sang sur la paroi. Elle chercha le rouleau de papier essuie-tout duquel elle retira quatre grands morceaux. Mais malgré ses efforts, le sang restait encastré dans la texture rugueuse qui composait la surface de la mallette.

Finalement, elle laissa tomber l'idée de nettoyer totalement la petite valise. Avec une certaine crainte de regarder plus bas, elle s'approcha lentement de la fenêtre de la portière pour voir au niveau du sol deux filets de poussière. Puis, portant plus attention, elle remarqua deux véhicules qui roulaient sous eux. Ce qui l'intrigua davantage, c'était qu'il n'y avait pas de route. Mais que faisaient donc ces deux véhicules, ici en plein désert ?

—Eh Tazianno... tu as vu en bas... ces véhicules ?...

L'homme se pencha vers sa gauche pour vérifier les dires de Léa. À coup sûr, il eut la même interrogation.

—Non, mais, qu'est-ce que ces deux véhicules font bien ici ? Ce ne sont tout de même pas des escortes... puis lentement, il répéta des escortes ?

Instantanément, une suite logique de liens se fit dans la tête de Tazianno. Mais oui... mais oui, voilà pourquoi ils ne pouvaient pas communiquer avec *Bishop*. La liaison radio qui ne fonctionne plus... deux véhicules qui roulent en plein désert juste sous eux, comme cela par hasard ? Non, tout cela n'était pas l'effet du hasard, c'était ces salauds qui avaient capté ses communications, l'avaient repéré et le sachant à court d'essence venaient maintenant les cueillir tout simplement.

—Oh ma jolie Léa, je pense que nous ne sommes pas au bout de nos peines ; je crois que nous allons avoir un comité d'accueil lors de notre atterrissage, dont nous aurions pu nous passer.

Léa comprit à son tour ce que voulait dire Tazianno.

—Oh non, pas encore ! Dis-moi que ce n'est pas vrai, nous ne pourrons pas fuir indéfiniment. Nous allons bien finir par manquer d'essence et nous serons alors à leur merci.

—Belle déduction de ta part. Je ne sais pas exactement ce qui nous attend, mais ce qui est sûr, c'est que dans quelques minutes, nous devons atterrir, ça, c'est certain... à moins que...

—Quoi... parle Tazianno ?

L'homme n'eut pas le temps de répondre à la question de Léa.

Chapitre 6

La vitesse à laquelle le Tomahawk les dépassa fit légèrement sursauter Tazianno. Ils n'avaient pas vu venir l'hélicoptère, mais trois ou quatre secondes avant, ils avaient cru entendre un sifflement plus puissant, plus sourd que celui émis par son propre moteur, ce qui lui fit penser, espérer que les secours arrivaient...

Il était apparu de nulle part et maintenant, il fonçait devant lui. Tazianno en déduisit qu'il voulait le précéder pour aller au-devant des deux véhicules qui roulaient sous lui.

Les déductions de l'homme s'avèrent justes. Ainsi en quelques secondes, le Tomahawk les devança, lui et les deux voitures. Ne pouvant prévoir ce que planifiaient les militaires, Tazianno modéra sa descente et sa vitesse de vol. La machine de guerre décéléra à son tour. L'oiseau de fer fit un demi-tour sur lui-même pour se stabiliser complètement à environ deux mètres du sol faisant face ainsi aux véhicules qui venaient en sa direction.

Les deux automobiles étaient occupées par quatre personnes en tout. Ils étaient deux par véhicules. À cet instant les événements qui suivirent se passèrent très rapidement, les occupants des deux grosses berlines n'eurent que quelques secondes pour réduire leur vitesse en apercevant le monstre volant arriver si rapidement devant eux, bloquant ainsi leur ligne de conduite. L'hélicoptère des militaires fit une rotation d'un quart de tour pour se placer perpendiculairement à leur route. C'est au moment où ils arrêtaient leurs véhicules que tout se bouscula, que tout se troubla... c'est à cet instant que Tazianno commit une grave erreur.

Bien que les deux hélicoptères n'eussent jamais été en com-

munication, il était clair dans la tête du chef pilote et de son second que l'objectif du Tomahawk était de neutraliser le risque potentiel de l'ennemi. Sans comprendre ni prévoir la manœuvre que Tazianno s'apprêtait à faire, le pilote du Tomahawk fut complètement stupéfait et désespéré de constater que l'homme s'apprêtait à poser son propre hélicoptère entre les voitures et l'hélicoptère militaire.

—Mais qu'est-ce qu'il fait là ? Eh, mais pourquoi se pose-t-il entre nous... il est complètement fou ce type, il va se faire descendre...

À peine l'hélicoptère de Tazianno touchait-il le sol, que de chaque véhicule arrêté sortit un homme muni d'une arme à répétition. Mal en pris pour Tazianno qui pensait que la seule présence de la machine militaire suffirait à enrayer le plan maléfique des bandits.

Comme Tazianno était à détacher sa ceinture, Léa avait déjà ouvert la porte latérale de l'hélicoptère. Ses pieds allaient toucher le sol quand une salve de projectiles frappa la porte du conducteur de l'hélicoptère. À cet instant, tout chavira pour Tazianno.

Le bruit émis par les pales du rotor des deux hélicoptères et le sifflement des moteurs empêchèrent Léa d'entendre le drame qui se déroulait à tout au plus un mètre derrière elle. Les détonations produites par les armes meurtrières se perdirent dans le bruit des machines. Si bien que sans se douter aucunement de l'attaque, elle se dirigeait à grands pas, dos courbé, la mallette contenant le Panatium à la main, vers l'hélicoptère militaire tout près d'elle.

La réaction du pilote du MK-60G fut instantanée. L'appareil s'éleva de quelques mètres pour être au-dessus de l'hélicoptère des fugitifs alors qu'au même moment, Poncho recevait l'ordre de détruire les deux autos et ses occupants. Aucune interférence, aucune hésitation, ne brida l'ordre du chef pilote. L'appareil de guerre n'était pas encore complètement stabilisé, qu'un feu

continu crachait de la bouche de chacun des cinq tubes d'acier qui roulaient sur eux-mêmes. En moins de dix secondes, près d'une centaine de projectiles transpercèrent hommes et voitures laissant comme seul témoin du drame des traînées ça et là de fumée bleutée validant les impacts mortels et destructifs.

Voyant le Tomahawk s'élever subitement et faire feu avec une rage démentielle, Léa fut complètement ébranlée ne comprenant pas les raisons de telles manœuvres. Prise de panique, elle stoppa net l'élan de sa course. Instinctivement, elle s'accroupit pour regarder derrière elle ce qui était déjà fini, le drame ayant déjà frappé Tazianno. La peur, le bruit, les événements immobilisèrent Léa qui resta figée sur place pendant plusieurs secondes.

Son premier regard se porta vers les deux véhicules. Ces derniers étaient littéralement transpercés de toutes parts. Elle se surprit même à penser qu'ils n'aient pas explosé par l'attaque foudroyante. Deux hommes presque démembrés gisaient sur le sable, frappés puissamment par les boulets de l'arme démente, alors que les conducteurs gisaient à l'intérieur de ce qui restait des berlines. Le moteur de leur hélicoptère ralentissait graduellement quand soudain, elle réalisa, comprit que quelque chose n'allait pas pour Tazianno. L'homme était encore aux commandes de la machine ce qui n'était pas normal dans le contexte. Étouffée par la peur, elle bondit comme un fauve, refaisant les quelques pas vers l'hélicoptère à grande course ne sachant pas encore que ces pas la séparaient... d'un cauchemar.

Elle fit le tour par l'avant de l'appareil alors que les pales tournaient au ralenti. Rendue du côté de la portière du pilote, elle vit la carlingue perforée par le passage de plusieurs projectiles. Le plexiglas de la portière était éclaté. Les poumons de Léa s'emplirent d'air qui se transforma en un long cri de désespoir qui l'emporta sur le bruit de fond des machines volantes.

—NOOOOOOONNNNN...

Laissant tomber brutalement la mallette au sol, elle ouvrit

la portière avec force et rage qui lui étaient inconnues. Son ouverture fut presque une projection du fait que le corps de Tazianno y était appuyé. La poussée provoquée par la masse inerte fit en sorte que Léa eut juste le temps de retenir le corps de l'homme qu'elle aimait. Elle criait sa peur. Au prix d'un grand effort, elle le retint pour qu'il ne tombe pas en bas de l'appareil. Le cerveau de Léa enregistra comme l'eut fait un appareil photo, trois taches de couleur rouge pourpre, marquant les points d'impacts des balles dans le corps de Tazianno.

Le chef pilote posa au sol le Tomahawk si brutalement que le système de suspension se recroquevilla sur lui-même à la limite de sa course. Il crachait des jurons, pestant contre la tournure des événements, criant des ordres dans le microphone de son casque.

—Poncho et Hervers, sortez tout de suite avec une civière et le nécessaire, on a un blessé... ou un mort.

Quelques secondes suffirent pour que les deux hommes arrivent aux côtés de Léa. Elle avait dégagé Tazianno de son siège pour le déposer près des patins de l'hélico. Elle était assise par terre dans le sable serrant la tête de Tazianno sur sa poitrine. Elle pleurait doucement.

Les militaires placèrent une civière le long du corps de Tazianno et sortirent d'une grosse mallette le nécessaire pour prendre les signes vitaux de l'homme. Paradoxalement, tous les gestes des militaires se passaient vite, alors que, vu de l'extérieur, on aurait dit que la scène se déroulait au ralenti. Léa fixa son regard sur Poncho et lui dit :

—Sauvez-le... je vous en supplie... sauvez-le... pour l'amour de Dieu, ne le laissez pas mourir... je ne veux pas qu'il meure.

—Madame, mon nom est Poncho, nous ferons tout en notre pouvoir, croyez-moi, nous avons des équipements de premiers soins et nous possédons la formation pour intervenir, laissez-le, nous nous en occupons.

La femme hésita quelques secondes de peur que de le laisser aux soins des intervenants, Tazianno ressent une forme d'abandon non fondée, considérant que l'homme était inconscient.

Les intervenants devaient agir rapidement, les secondes étaient comptées.

—S'il vous plaît madame... laissez-nous faire notre travail, laissez monsieur Ruba, le temps presse. Le militaire haussait la voix.

La femme se ressaisit à l'instant et laissa doucement la tête de l'homme reposer contre le sol. Aussitôt, les militaires prirent sa place s'empressant de capter les signes vitaux de l'homme blessé. Du même élan, ils donnèrent de l'oxygène à l'homme qui était entre la vie et la mort.

Léa s'était retirée à moins d'un mètre du corps inerte de Tazianno. Elle observait les gestes des militaires comme s'ils eussent été au ralenti. Elle était demeurée assise, les jambes repliées sur elle-même dans le sable brûlant, hébétée par ce drame. La peur de perdre Tazianno lui fit réaliser pleinement comme elle aimait maintenant cet homme. L'effroi qu'elle éprouvait faisait en sorte qu'elle était figée sur place.

Arrivant au pas de course, Brenton ramassa la précieuse mallette contenant le Panatium la collant sur lui comme pour la protéger de tout. Après avoir fouillé d'un profond regard scrutateur partout autour, il se pencha sur Léa. Ce fut son toucher qui sortit la femme de sa torpeur.

—Venez madame, venez avec moi, inutile de rester ici, mes hommes vont l'amener dans l'hélicoptère, nous devons partir tout de suite, allez venez avec moi...

Sans résistance, elle se laissa soulever par l'homme. Supportée par le bras du pilote, ils se dirigèrent vers le Tomahawk qui tournait à plein régime, prêt à quitter le sol au commandement de Brenton. À peine avait-elle quelques pas de faits en direction de l'hélico qu'elle se retourna pour voir que les deux militaires

avaient déjà installé un masque à oxygène et une perfusion intraveineuse à Tazianno. Pendant que Hervers tenait à bout de bras le soluté, il aidait Poncho à glisser le blessé sur la civière qui était au niveau du sol.

Brenton pressait Léa à embarquer dans l'hélicoptère. Le deuxième pilote était resté aux commandes attendant les ordres pour faire décoller sa machine. Brenton l'aida à prendre pied dans l'appareil. Il lui désigna un siège de toile, lui signifiant d'attacher sa ceinture, le bruit des moteurs et du rotor l'empêchant de communiquer verbalement.

Aussitôt que Léa prit place sur le siège de toile et qu'elle fut attachée, le militaire saute hors du Tomahawk pour retourner au pas de course à l'hélicoptère des fugitifs afin d'arrêter le moteur qui tournait encore au ralenti. Il abaissa quelques interrupteurs et fonça vers son appareil.

Léa était à ajuster ses ceintures, que la civière portant Tazianno était poussée sur le plancher de l'appareil. Rapidement et habilement, les hommes ceinturèrent cette dernière aux crochets du plancher faisant du même coup signe au pilote qu'ils étaient prêts à décoller.



—Monsieur Ruba... ici Cartwright, m'entendez-vous...
Monsieur Ruba ?

Quelques secondes à peine s'écoulèrent avant qu'une réponse ne se fasse entendre...

—Cartwright, Cartwright, ici Brenton ... nous avons rejoint l'oiseau en fuite, je répète... nous avons rejoint l'oiseau en fuite.

Cartwright avait mis la communication sur les haut-parleurs extérieurs pour que Brawer puisse entendre ce qui se disait et pour communiquer lui-même avec l'interlocuteur. Aux paroles

de Brenton, l'homme adressa un large sourire à son responsable des communications. À peine se réjouissaient-ils de la courte et bonne nouvelle que Brenton reprit la parole.

—Cartwright... autre chose... avisez vos responsables que notre mission s'est enlisée dans la merde. L'oiseau en fuite a dû faire un atterrissage pour une raison inconnue. Les occupants des deux véhicules sur roues étaient au point d'atterrissage et ont pris à partie leur hélicoptère. Tazianno a été gravement blessé alors que miss Léa est saine et sauve. Les tireurs et leurs véhicules ont été neutralisés. Face à cette situation critique, nous vous informons que nous sommes en ce moment même en direction de notre unité de secours de Jamestown, avez-vous des questions Cartwright ?

Le visage de Brawer changea d'un seul coup, Tazianno était gravement blessé. Mais que s'était-il passé... pourquoi avaient-ils atterri en plein désert... et ces deux véhicules qui étaient au point d'atterrissage et qui ont... attaqué l'hélico de Tazianno ?... Comme cela avait-il pu se produire... et les blessures... gravement blessé ça voulait dire quoi gravement blessé ? ? ?

—Brenton ici Brawer, j'ai entendu votre appel, donnez-moi un rapport sur l'état du blessé.

—L'homme est dans un mauvais état monsieur, trois projectiles l'ont touché, un au niveau de la hanche et deux au niveau de la cage thoracique, ce sont ces derniers qui nous semblent critiques pour la vie de l'homme. Quant à la hanche, les dégâts sont importants. L'homme perd beaucoup de sang et respire très difficilement, voilà monsieur, d'autres questions ?

Brawer était démolé... Tazianno était mourant... et Léa... et le Panatium...

—Quel est l'état de la femme ?

—État de choc assuré, mais physiquement indemne.

—Et vous avez le Panatium ?

—Oui monsieur, il est presque sur mes couilles, ça vous donne une idée comme je le garde précieusement.

—O.K. et votre unité de secours... vous y serez dans combien de temps ?

—Vingt minutes tout au plus monsieur.

—Écoutez Brenton, vous devez sauver cet homme, cette femme et le Panatium à tout prix, et pour ce faire tous les pouvoirs vous sont conférés, vous avez compris ?

—Enregistré monsieur, nous faisons tout notre possible, pour ce faire, nous fonçons pleins gaz sur Jamestown. Dès que nous aurons plus de précisions au sujet de l'état de santé de monsieur Ruba, je vous rappellerai.



Deux hommes écoutaient attentivement la conversation entre le Tomahawk et la base de *Bishop*. Ces derniers pestaient et rageaient devant leur insuccès à mettre la main sur le Panatium et à kidnapper Léa et Tazianno. Le hangar dans lequel ils étaient avait de l'extérieur une apparence quelconque, un aspect qui ne démontrait rien de ce qui s'y tramait à l'intérieur... et pourtant. Son contenu cachait néanmoins une série d'appareils de très haute technologie qui permettaient à ses utilisateurs des prouesses techniques dignes d'une tour de contrôle des plus modernes... et plus. Ainsi, c'est à partir ce hangar et de leurs dispositifs électroniques, qu'ils avaient réussi à brouiller les ondes radio, de manière à ce que Tazianno ne puisse plus entrer en communication avec *Bishop* et le Tomahawk.

Mais cet abri cachait beaucoup plus que des appareils de communication et de contrôle aérien. Il était en fait le quartier général de l'organisation qui devait s'emparer du Panatium, de Léa Zanito et de Tazianno Ruba.

L'organisation était puissante. Les moyens financiers qu'ils possédaient étaient de l'ordre à leur permettre d'acquérir sur

des marchés noirs des équipements aussi performants que ceux utilisés par les Services secrets américains ou même militaires. Possédant donc une telle technologie, cela fit en sorte que même si Cartwright avait réussi à contrecarrer le brouilleur d'ondes en trouvant une fréquence définie, ils pouvaient toujours continuer à suivre leurs conversations. De plus, un puissant radar avait été installé à l'intérieur même du bâtiment pour leur permettre de surveiller le trafic aérien tout autour d'eux pour ainsi guider leur propre hélicoptère dans tous leurs déplacements, de nuit comme de jour. En conséquence, ils leur avaient été aisés de suivre les mouvements de Tazianno et d'envoyer deux véhicules pour les cueillir avant que le Tomahawk n'arrive, du moins tel était le plan initial.

Mais la tentative avait encore échoué... quand le Tomahawk les devança.

—Je ne comprends pas ce qui a pu se passer... pourquoi ont-ils fait feu ces idiots ? Pourtant, tout était clair à leur départ, ils ne devaient pour aucune considération tirer sur les otages, les nouveaux ordres étaient pourtant formels... comment se fait-il que Tazianno ait été blessé et gravement, en plus ?

—Sais pas, je ne comprends vraiment pas moi non plus. J'essaie d'imaginer ce qui a pu se passer... peut-être que Tazianno a voulu tirer sur eux et que...

—Ahhhh ! Voyons, nos hommes étaient armés quatre fois comme eux, ils étaient visiblement menaçants. Non, Tazianno n'aurait pas risqué sa vie ni la vie de Léa comme cela, il se serait rendu quitte à faire de la casse plus tard... il me semble habile là-dedans à ce que je vois, non, c'est pas une bonne explication.

—Sais pas... peut-être ont-ils voulu leur faire peur en tirant sur l'hélico et cela a mal tourné.

—Hummm... j'en douterais.

—Et t'as vu sur le radar à quelle vitesse le Tomahawk est arrivé... ça non plus, ce n'était pas prévu... Ahhhh ! Quand je

pense que Gabriel l'avait, les avaient, elle et le Panatium, il ne restait que Tazianno et la boucle était complétée.

—Attends, attends l'histoire n'est pas terminée,

—Écoute Metler, je veux bien te croire, mais j'suis pas sûr qu'en haut, il pense comme toi. Il commence à y avoir pas mal de morts dans notre camp... quatre tentatives, quatre échecs.

—Ouais, mais faudra qu'ils comprennent en haut qu'on n'attaque pas à un petit morceau nous autres en bas, on s'attaque aux Services secrets américains, en plus, ils viennent d'y mêler ce Brenton de merde et ses acolytes, alors en haut, ils devront prendre leur mal en patience et nous laisser faire notre boulot... Il y a un prix à payer pour avoir ce qu'ils veulent. Nous allons les avoir, crois-moi, je te jure que cela n'est qu'une question de temps, la prochaine fois... ce sont eux qui viendront à nous...

—Qu'est-ce que tu veux dire...

—Jens Taharia... ça te dit quelque chose ?

L'hélicoptère fendait l'air de toute sa puissance. L'habitacle de l'appareil vibrait de toutes ses tôles. La poussée des moteurs était démente. La petite portière par où sortait l'arme qui avait tué les agresseurs quelques minutes plus tôt était restée ouverte. Cette ouverture faisait en sorte qu'une turbulence d'air tiède entraînait dans l'habitacle créant un certain confort pour ses occupants.

Léa était horrifiée de voir le corps de l'homme qu'elle aimait, maculé de sang. Peu à peu, Tazianno recouvrait un semblant de connaissance. Il gémissait faiblement. La femme détacha sa ceinture pour s'agenouiller auprès de lui. Doucement, elle prit sa main couverte de sang pourpre mi-séché.

Le battement des pales jumelé au sifflement des moteurs provoquait un amalgame de bruits infernaux. Les occupants réguliers de cette machine étaient protégés de ces bruits par de gros casques à visière dans lesquels étaient incorporés de petits

haut-parleurs et un petit micro. Ainsi étaient-ils isolés du puissant bruit de fond tout en leur permettant de communiquer aisément entre eux. Léa ne possédant pas cet équipement devait parler fort pour se faire comprendre des militaires.

Malgré le bruit, elle pouvait deviner les gémissements de douleur émis par l'homme qu'elle aimait. Mais les sons qu'elle percevait étaient confus et dissous par l'environnement. Elle voyait bien que l'homme essayait de parler, mais elle tentait plutôt de le rassurer que de l'écouter. Tazianno était visiblement entre la vie et la mort. La prise en charge de ses blessures par des professionnels de la médecine devait se faire dans les minutes qui suivaient s'ils voulaient le sauver.

Mais ces minutes s'écoulaient rapidement. Alors que l'hélicoptère approchait de son but, le personnel de l'unité de secours, ayant été informé par radio de l'urgence de la situation, attendait le blessé.

Finalement, les roues de la machine de guerre touchèrent lourdement le revêtement du petit héliport aménagé sur le dessus de l'unité. Bousculés par le souffle puissant des pales du rotor, les techniciens tiraient de la carlingue de l'hélico la civière de Tazianno. Déjà, ils disparaissaient dans l'établissement pendant que Léa prenait pied hors de l'hélicoptère. Elle était accompagnée de Brenton qui lui tenait la main alors que de l'autre, tenait toujours la mallette aluminée. Dos courbés, ils s'éloignaient de la machine pour enfile le passage à la suite de Tazianno.

Léa et Brenton couraient presque derrière la civière du blessé. Comme si le personnel avait répété cette situation d'urgence des centaines de fois, tout était parfaitement synchronisé. Les infirmiers et autres membres du personnel se tassaient à la vue de la civière qui fonçait dans les corridors. Les portes de la salle d'urgence des soins intensifs s'ouvrirent à l'avance laissant le passage libre à la civière.

À l'intérieur de la pièce attendait une brochette d'experts de

toutes disciplines. Bien qu'ils n'eussent que peu d'informations sur l'état de leur patient, ils savaient au moins la nature des blessures et les données de base sur les signes vitaux du blessé qu'ils auraient à traiter. Aussitôt la civière arrivée dans la salle, ils transférèrent Tazianno sur la table d'examen.

Léa et Brenton étaient demeurés sur le pas de la porte sachant d'instinct qu'ils n'avaient pas leur place dans ce lieu et que de toute façon, ils nuiraient à cet essaim de spécialistes.

Mais la tentation d'aller vers Tazianno était pour Léa plus que difficile à contenir. Elle risqua un pas en direction du groupe. Instantanément, Brenton lui retint le bras fermement.

—Non madame Zanito, vous ne pouvez rien pour lui, restez avec moi, c'est beaucoup mieux ainsi. Venez, ne restons pas ici... regardez, il y a des chaises, allons-nous asseoir et prenons quelques instants pour que vous vous remettiez de vos émotions.

À peine avaient-ils rejoint ces dernières qu'arrivait nerveusement une infirmière qui leur dit...

—Écoutez, je crois que je ne vous apprends rien en vous disant que l'homme que vous nous avez amené est gravement blessé. Aussi, donnez-nous un peu de temps pour faire l'évaluation de ses blessures et si possible, essayer de stabiliser son état pour que...

—Combien de temps, demanda Léa, combien de temps avant de savoir si vous le sauverez ?

—Impossible de vous répondre madame, je n'en sais rien, vous devez patienter, nous faisons vraiment tout ce qui est possible, vous savez.

—Oui, nous savons, lui répondit le militaire, allez faire votre boulot, je m'occupe de madame qui est, vous comprendrez, troublée par ce drame. Quand vous en saurez plus, tenez-nous au courant... c'est important.

—Oui, monsieur, je reviendrai.

La femme partit sur un pas très rapide en direction de la salle d'urgence, poussant les portes battantes devant elle.

Brenton tenait toujours entre ses chevilles la précieuse mallette aluminée contenant le Panatium. Lentement, avec tact, il essayait de raisonner la femme. Quant au militaire, il avait mis loin derrière lui toutes ses émotions personnelles s'efforçant de gérer la crise de la manière qu'on lui avait enseignée. Il parlait à Léa comme si elle était une femme de son rang.

—Il y a beaucoup de choses à considérer en ce moment, madame. De un, il nous faut savoir au plus vite si nous sauverons monsieur Tazianno ; de deux, quels seront les ordres relatifs à ce putain de médicament qui commence à coûter cher en vies humaines.

—Brenton, je ne sais quoi vous dire ou vous répondre. Ce que je sais par contre c'est que le Panatium est pour moi tellement secondaire en ce moment, l'important... c'est Tazianno... ils doivent le sauver, il faut qu'ils le sauvent.

—Je vous comprends madame, mais il faut également que vous prévoyiez... le pire.

À la dernière phrase du militaire, Léa figea net. Comme si on venait de lui annoncer que Tazianno était mort, là, maintenant. La réaction de la femme désarçonna quelque peu le militaire. Il cherchait à faire un lien avec ce qu'il venait de lui dire, ou n'importe quoi d'autre qui motivait un tel arrêt d'expression de la femme.

Puis, Léa craqua, la tension l'emportant, la peur coupant toute raison, elle se mit à crier et à pleurer.

—AHHHHHHH NONNNNNNNN... je ne veux pas...
NONNNNN TAZIANNOOOO.

D'un seul élan, elle se leva pour bondir vers les portes de la salle d'urgence, mais alerte, Brenton l'attrapa par son chandail pour la retenir, faisant entendre le craquement des coutures du vêtement.

—Restez ici madame, restez ici, allez, reprenez-vous.

Puis, fermement Brenton la ramena à lui la serrant dans ses bras. La femme en état de choc se cala au creux de l'épaule humide de l'homme. Elle pleurait tellement qu'elle avait peine à reprendre son souffle, entre les énormes sanglots qui lui serraient la gorge au point de l'entendre râler.

Brenton ne savait que faire dans une telle situation. Savoir se défendre contre un ennemi, était pour lui un réflexe, mais savoir quoi faire avec une femme en état émotif aussi violent, cela ne lui avait jamais été enseigné.

Graduellement, les jambes de Léa fléchirent sous sa peine. Le militaire la retint pour l'asseoir doucement sur une des chaises près d'eux.

La femme pleurait toujours à chaudes larmes. De sa gorge émanaient des râlements. Son cœur s'oppressa quand arriva un médecin, masque au visage.

—Madame, monsieur, écoutez, vous comprendrez sûrement que dans les circonstances j'ai peu de temps à vous consacrer... je serai donc bref. En fait, cet homme est toujours entre la vie et la mort, nous le transportons en ce moment même à la salle d'opération, mais il faut qu'il soit transfusé pour que nous puissions l'opérer. Je vous avoue franchement que sa vie ne tient qu'à un fil et que ce dernier est très mince, croyez-moi. Cet homme a perdu beaucoup de sang et sa faiblesse est extrême. Ainsi, son métabolisme est en état de choc et nous devons l'opérer au plus tôt pour évaluer la nature des dommages internes et ses chances de survie. Cela dit, il vous est tout à fait inutile de rester ici à attendre et comprenez que malgré toute votre bonne volonté, vous ne pouvez de toute façon absolument rien faire pour lui... si ce n'est que... priez... priez si vous croyez qu'un miracle sauvera cet homme. Je suis désolé de ne pouvoir rien vous dire d'autre.

Maintenant, excusez-moi, je dois repartir... je vous contacterai par radio sur la même fréquence que celle par laquelle vous nous avez contactés aussitôt que nous en saurons plus sur la situation, soyez-en assurés.

—Nous comprenons monsieur. Merci, nous prenons en considération ce que vous venez de nous dire, merci beaucoup monsieur.

Immédiatement, le professionnel quitta la chaise qu'il avait prise aux côtés de Léa durant le court instant où il s'était entretenu avec le couple. Léa demeura silencieuse coupant presque net ses pleurs. Ce que venait de lui dire le médecin l'avait comme saisie, figée. À son départ, elle devint songeuse et silencieuse. Une odeur salée les enveloppait. Elle comprit qu'il était inutile de pleurer sur l'homme qu'elle aimait alors que ce dernier... n'était pas mort... QU'IL ÉTAIT ENCORE VIVANT... Essuyant les larmes à demi séchées de ses joues, elle se leva subitement et dit résolument à Breton sur un ton monocorde.

—Allez venez Brenton, ce médecin a raison, nous ne sommes d'aucune utilité... ICI... Nous avons une vie à sauver, retournons à l'hélicoptère et contactons Brawer pour le mettre au courant de la situation, j'imagine qu'il doit se faire du mauvais sang lui aussi et je crois que nous avons des choses à discuter.

Brenton s'interrogea sur ce que venait de lui dire la femme... que voulait-elle lui dire, que laissait-elle sous-entendre ?

Dehors, le Tomahawk avait éteint ses moteurs. Le second pilote était demeuré à bord alors que Poncho et Hervers étaient placés à l'extérieur, debout près de la machine, prêts à tout.

—*Ici Brawer... nous vous écoutons.*

—Monsieur, nous n'avons que peu de nouvelles à vous donner sinon que, comme nous vous l'avions dit, monsieur Ruba est vraiment mal en point. Les médecins s'appêtent à l'opérer

pour le sauver, les balles auraient fait beaucoup de dégâts, monsieur. Nous serons contactés par radio aussitôt qu'ils en sauront plus sur ses chances de s'en sortir. C'est tout monsieur.

Il y eut un silence à ce que venait de dire Brenton. Brawer savait qu'il ne saurait rien de plus que ce que savait le soldat, donc qu'il était inutile de le questionner davantage sur l'état de Tazianno.

Brenton attendit patiemment le retour de la communication de Brawer, sachant pertinemment que celui-ci avait parfaitement compris son court compte-rendu et qu'il devait être en train d'analyser la situation pour établir une suite, un nouveau plan d'action.

Mais Brawer ne réfléchit pas longtemps à une suite, il connaissait, savait ce qu'ils leur restaient à faire.

—Brenton ?

—Oui monsieur ?

—Léa est près de vous ?

—Eh... oui monsieur ?

—Donnez-lui de quoi écouter la communication, je veux qu'elle entende ce que j'ai à vous dire... à vous dire à tous les deux.

Ne laissant rien transparaître de l'interrogation qu'il avait sur ce que Brawer voulait leur dire, il lui répondit ;

—Quelques secondes, monsieur... Je vous reviens.

Se retournant vers la femme qui avait pris place sur un des petits bancs de toile, il regarda Léa ne pouvant s'empêcher d'apprécier malgré son état déplorable, la beauté de cette femme. Malgré sa fatigue évidente, elle demeurait, dégageait une forte personnalité et une sensualité certaine.

—Madame Zanito, prenez le casque de Poncho et mettez-le sur votre tête, monsieur Brawer veut vous parler.

Non habituée au port d'un tel équipement, elle ramassa tout de même le gros casque qui reposait sur le siège de toile à sa

droite, le porta à sa tête et l'enfila. Bien que la situation eut été grave, la voir ainsi coiffée d'un casque trop grand et trop lourd pour elle, fit que Brenton ne put s'empêcher d'esquisser un sourire en ne voyant qu'une partie de son visage qui en ressortait. Elle tentait tant bien que mal d'ajuster la position de cette énorme coque de fibre. Léa essayait de voir Brenton qui, visiblement, lui faisait signe de faire quelque chose.

—Votre micro... votre micro, approchez-le de votre bouche... approchez-le...

Brenton ajoutait le geste à la parole. Comme elle essayait de positionner l'instrument de communication vis-à-vis sa bouche, le casque démesurément trop grand pour elle partit à la renverse amenant dans son déplacement le micro sous le nez de la femme. Cette situation fit, cette fois, rire le premier pilote qui s'étira le bras pour l'aider à replacer le lourd casque. Finalement, elle prit contrôle de ce dernier et réussit tant bien que mal à placer le foutu micro à la hauteur de sa bouche.

—Voilàààà, vous y êtes...

Au casque de Brenton et de Léa était relié un fil sur lequel il y avait un petit interrupteur qui permettait d'établir la communication ou de la couper. Brenton actionna le sien.

—Monsieur Brawer... nous sommes de retour.

—Léa... c'est Brawer, vous m'entendez ?

Brenton montra à Léa le petit interrupteur et lui indiqua comment l'actionner.

—Oui monsieur, je vous entends.

—Bon, alors écoutez bien tous les deux ce que je vais vous dire...



Les deux hommes écoutaient attentivement la voix de Bren-

ton dans les petits haut-parleurs du hangar.

—Enfin, ils ouvrent à nouveau leur gueule, nous allons savoir ce qu'ils vont faire et pouvoir décider quel plan adopter par la suite.

—Et Tazianno ?

—Tant pis, on n'y peut rien, je suis conscient que s'il crève, on perd notre mine de renseignements et de connaissances, mais bon, si l'histoire a mal tourné pour lui, tant pis, qu'il y passe, je n'en ai rien à foutre. Notre taupe aura tout au plus un excédent de travail à faire et en bout de ligne, on finira bien par savoir tout ce que nous voulons sur le Panatium, tu verras. Je lui fais confiance et jusqu'à maintenant, il a été à la hauteur de nos attentes. Il a fait un bon travail, il continuera, j'en suis sûr... de toute façon, il n'a pas le choix.

—M'ouais... J'espère, car Tazianno savait...

—Eh... ferme ta gueule, Brawer va sûrement parler du Panatium.

Le silence n'eut pas le temps d'emplir l'immense bâtiment, que Brawer reprenait la parole.

—Vous avez toujours le Panatium avec vous ?

—Oui monsieur, il est sous ma surveillance directe.

—Bon, c'est toujours cela de gagner ; voilà maintenant ce que...

À cet instant précis, arriva dans l'embrasement de la large porte latérale de l'hélicoptère un infirmier ou un médecin, Brenton n'aurait pu le dire. L'homme était visiblement très pressé. Il pencha le haut de son corps sur le bord de ce qui faisait office de plancher à l'intérieur de l'appareil. Son long sarrau volait en tous sens.

—Monsieur Brenton... êtes-vous monsieur Brenton ?

—Un instant, monsieur Brawer, quelqu'un du personnel

médical veut me parler.

Brawer eut la parole coupée nette.

—Faites Brenton.

Le militaire ôta son casque et se pencha vers l'homme.

—Je suis Brenton... qu'est-ce qu'il y a ?

—Monsieur, vous devez me suivre immédiatement, le médecin responsable veut vous parler tout de suite, c'est urgent !

Sans poser de question à son interlocuteur, Brenton comprit que la situation était grave. Il approcha le petit micro vers sa bouche et dit à Brawer.

—Je vous rappelle tout à l'heure monsieur ; le médecin veut me voir tout de suite.

Sans même attendre la réponse de Brawer, le militaire ôta presque brutalement le casque à Léa et lui prit la main, l'entraînant vivement avec lui hors de l'appareil. La femme n'eut pas le temps de réagir à la prise de l'homme. Elle sauta de l'hélicoptère risquant de perdre l'équilibre. Au pas de course, ils suivirent l'homme au sarrau blanc. Rapidement, ils arrivèrent à une petite salle d'attente où un homme habillé tout en vert les attendait.

—Vous êtes monsieur Brenton ?

—Oui c'est moi

—Madame ?

—Léa... quelque chose a mal tourné pour Tazianno ?

—Écoutez, cet homme ne pourra tenir le coup longtemps selon les constatations que nous venons de faire.

—Parlez, parlez, le temps presse monsieur.

—Cet homme a déjà une chance incroyable de vivre encore considérant l'étendue de ses blessures. Deux balles de fort calibre ont transpercé son poumon gauche ; heureusement, elles n'ont touché aucun autre organe vital et sont ressorties dans son dos. Une côte a éclaté alors qu'une autre est écorchée. Bien que ces blessures soient très graves, nous devrions pouvoir les maîtriser. En résumé, nous travaillons en ce moment même à stopper les

hémorragies.

—C'est donc qu'il s'en sauvera ?

—Je n'ai malheureusement pas terminé madame. Il y a également la balle qui a frappé au niveau de la hanche. Cette dernière a infligé des dégâts très importants.

Léa transpirait abondamment. Bien que son cœur battait déjà à tout rompre par la course qu'elle venait de faire, les mots que prononçait le chirurgien ne faisaient qu'amplifier encore son rythme, sa tension. Brenton gardait toujours la main de la femme dans la sienne. Il pensa une fraction de seconde au Panatium qui était resté dans la mallette sous le siège qu'il occupait quelques instants plutôt. Avec ses hommes à bord, il était en sécurité.

Les lèvres de la femme tremblaient. Bien que sa peau ait été luisante de sueur, sa gorge était sèche et étranglée par la peur... la peur de savoir que Tazianno était à l'article de la mort.

Le chirurgien avait pris une pause dans son élan. Pas plus de trois secondes s'étaient écoulées. Léa avala le peu de salive que ses glandes sécrétaient et demanda à nouveau en haussant le ton...

—Il va survivre... il est fort Tazianno... **DITES-MOI QU'IL SURVIVRA, QU'IL NE VA PAS MOURIR !**

Le militaire empoigna les épaules de la femme pour la serrer contre lui. Il constatait que Léa était en proie à de violentes émotions et qu'il devait l'aider à retrouver et garder son contrôle. Malgré l'état de Léa et tenant compte du temps qui pressait, le chirurgien continua son compte rendu sur l'état de son patient.

—Écoutez... j'ai autre chose à vous dire. Il faut que vous sachiez toute la vérité. Dans son passage, la balle a fait éclater les deux reins avant de ressortir par le côté. Heureusement, et je le répète, heureusement la balle n'a pas touché sa colonne vertébrale, mais les dégâts sont immenses. Mes collègues sont à faire le nécessaire pour sauver la vie de cet homme, mais... mais pour combien de temps, voilà la question fondamentale que nous nous posons tous ici.

La femme regardait fixement les yeux du chirurgien. Son regard perçait la pensée de l'homme. Elle le fixa ainsi quelques secondes. Sa main serrait de plus en plus celle de Brenton. Lentement, elle fit un mouvement alternatif pour se libérer des bras de Brenton. Elle avança de deux pas vers le professionnel et lui dit :

—Vous savez, cet homme est important pour moi, je connais bien Tazianno, il s'en sortira... et non seulement je vous l'assure... je vous le jure.

Dans le regard de cette femme, le médecin put y lire une détresse absolue. Mais le ton qu'avait utilisé la femme dans sa dernière phrase démontrait cependant une confiance incroyable à la vie. Cette situation peinait grandement le chirurgien, car il savait que ce n'était qu'une question de temps et il se serait senti coupable de ne pas lui dire. C'est ce qu'il fit.

—Vous savez madame, je comprends très bien ce que vous ressentez, mais il est de mon devoir de vous dire la vérité et de ne rien vous cacher. Tous les spécialistes qui oeuvrent ici travaillent fort sans ménager les moyens dont nous disposons pour sauver la vie de cet homme, mais vous devez comprendre... que le *temps* est notre ennemi en ce moment madame, le temps joue contre nous, comprenez-le bien. Et même si la médecine moderne possède toute une panoplie d'équipements, nous permettant de maintenir en vie des personnes gravement atteintes de blessures ou très malades le processus naturel de la vie ne peut être inversé, le temps est un facteur non contrôlable, vous le comprenez sûrement, n'est-ce pas ?

La femme qui avait détourné son regard de l'homme se retourna à nouveau vers lui et le dévisagea sans retenue. Puis au bout de quelques secondes, lentement, avec grand calme, elle lui répondit.

—Beaucoup mieux que vous ne le pensez cher monsieur, je sais ce que le temps représente pour une personne dont la vie ne

tient qu'à... cet élément que vous croyez... non contrôlable.

À cette phrase, le médecin s'interrogea. Il regarda la femme qui semblait maintenant beaucoup plus en possession de sa personne. Posément, elle se tourna vers Brenton pour lui dire ;

—Venez Brenton, ce n'est pas ici que nous pouvons aider Tazianno... c'est ailleurs... Retournons à l'hélico et contactons à nouveau Brawer, il est temps d'agir, il est temps que certaines choses aboutissent. Puis, faisant un demi-tour sur elle-même, elle dit au chirurgien ; quant à vous monsieur, je vous remercie de votre honnêteté et de ce que vous avez fait jusqu'à maintenant. Allez vite rejoindre vos collègues et faites tout ce qui est en votre pouvoir pour maintenir cet homme en vie.

À ces mots, le chirurgien regarda le militaire d'un regard interrogateur espérant que ce dernier lui explique d'une façon quelconque le comportement changeant de la femme. Mais ce dernier resta impénétrable. Déjà, la femme quittait les lieux et se dirigeait d'un pas ferme vers la sortie qui donnait sur l'héliport. À deux pas derrière, suivait Brenton.

Arrivée au pas de l'appareil, Léa s'adressa au militaire. Le vent avait augmenté à l'extérieur, le soleil encore brûlant était à son déclin alors que les ombres s'allongeaient.

—Allez Brenton, mettez-moi vite en contact avec Brawer. Il faut lui parler immédiatement, le mettre au courant de la situation et lui parler... du Panatium, c'est lui qui sauvera Tazianno...

Brenton comprit ce qui mijotait dans la tête de la femme. Sans poser de question, il monta dans l'appareil, tendit la main à Léa et la fit monter à bord. Il fit signe au second pilote de mettre en marche la radio.

Elle enfila d'elle-même le gros casque et encore une fois, malhabilement, plaça le petit micro devant sa bouche attendant que la communication soit établie.

—Non, mais c'est pas vrai, merde... vous pensez qu'il tiendra longtemps dans cet état.

—Justement monsieur Brawer, vous soulevez justement le point crucial du problème.

—Que voulez-vous dire Léa ? Ohhhh! attendez Léa, attendez... vous ne pensez pas que...

—Précisément, monsieur Brawer... nous n'avons plus de temps pour penser, nous devons agir *now*, maintenant, pour sauver Tazianno. La voix de la femme était sèche et déterminée laissant peu de place à la négociation.

—Mais attendez Léa...

—Non justement, je n'attends plus monsieur, monsieur Brawer. Maintenant, c'est vous qui allez m'écouter pour une fois... vous allez la fermer et m'écouter ! J'ai des questions à vous poser.

Le ton de Léa était tel que Brenton porta un regard badin à la femme lui signifiant qu'elle jouait de grosses cartes en s'adressant de la sorte à son interlocuteur. Le militaire lui, leva le pouce en signe d'appui.

Brawer fut quelque peu surpris de la réponse et du ton de Léa. Normalement, il n'aurait jamais accepté qu'on lui parle de cette façon qui frisait l'ordre, le commandement. En d'autres temps, le pauvre type qui aurait fait cette manœuvre aurait payé chèrement pour un tel manque de respect, mais dans le contexte, Brawer laissa passer l'indiscipline de la femme.

Cartwright fixa son regard sur le panneau de commande en entendant Léa parler ainsi à son supérieur. Il n'osa surtout pas regarder ce dernier sachant dans quelle situation elle venait de le mettre. Ainsi Brawer, quelque peu déstabilisé par le dernier échange avec Léa, préféra garder le silence attendant la suite.

—Brawer... vous êtes toujours là ?

L'interpellé fit signe à Cartwright de lui répondre.

—Eh... oui madame, nous sommes à l'écoute !!!

—Bravo, alors écoutez bien ce que je vais vous dire. Bon, voyons la situation avec le moins de distorsion possible. Tazianno est mourant. La femme prit une pause de quelques secondes où

personne ne parla. Les médecins font tout en leur pouvoir pour le maintenir en vie. Maintenant le problème le plus pertinent auquel nous ayons à faire face est... le temps... Cela dit, nous avons le Panatium et je suis toujours vivante, ce qui relève du miracle soit dit en passant.

N'étant pas au courant de tous les détails de ce que la femme venait de vivre durant les dernières heures, Brenton ne pouvait comprendre toute la dimension et la portée de ce que venait de lui dire Léa. Il imaginait bien qu'elle ne faisait pas uniquement allusion à sa dernière balade en hélicoptère.

—Continuez Léa, je crois que je sais où vous voulez en venir.

—Tant mieux, mon bon monsieur, car j'avoue que je ne suis pas une experte de mise en situation ni en présentation de plan d'action, donc je continue. Maintenant, dites-moi... comment faire, où aller, combien de temps, êtes-vous prêt, est-ce faisable.... Mettre au monde ce putain de médicament de... enfin, auquel je ne peux trouver de qualificatif ?

—Léa, vous savez autant que moi que la mise au point du Panatium est au stade expérimental, que nous ne sommes sûr de rien, que tout est à faire et...

—Brawer, je sais tout cela autant que vous. Durant ce temps, Cartwright, Brenton, le second pilote et... quelqu'un d'autre écoutait la conversation attendant la suite d'une seconde à l'autre. Léa continua, il faut faire quelque chose et je pense que ce n'est ni le moment ni le temps des peut-être et des si. Brawer, dites-moi où aller et ce que j'ai à faire.

Au dehors, Poncho et Hervers étaient à quelques pas de l'appareil. Ils s'affairaient à s'allumer une cigarette. Le vent chaud dispersa rapidement la fumée bleutée de la première bouffée. Poncho était nerveux, car son instinct lui disait que quelque chose se tramait dans son engin et rarement ce dernier le trompait. Il faisait les cent pas le long de la partie arrière, n'attendant rien et

tout à la fois.

—Brenton, écoutez attentivement ce que je vais dire et prenez note de mes instructions. Léa ?

—Je suis toujours là... alors ?

—Brenton vous m'avez bien reçu ?

—J'enregistre monsieur.

—Bon. Voilà ce que vous allez faire. Remettez votre Tomahawk en marche et dirigez-vous tout de suite vers *Beatty*...

—*Beatty* ? demanda Léa tenant son petit micro devant sa bouche.

—Oui *Beatty*, et pour le moment Léa, ne posez pas de questions et contentez-vous d'écouter.

Léa fut à son tour surprise de ce que venait de lui dire Brawer. Gênée et frustrée à la fois, elle déposa un regard timide sur Brenton qui lui retourna un sourire qu'elle décoda ne pas s'en faire avec ce que venait de lui dire Brawer.

—Donc, vous volez pleins gaz vers *Beatty*. Là-bas, vous vous poserez au centre de recherche. Durant votre vol, j'aviserais les personnes concernées de votre arrivée et leur dirai... de se préparer à recevoir Léa et le Panatium. C'est enregistré Brenton ?

—Oui monsieur, dans quelques secondes, les turbines des réacteurs seront chaudes.

—Et vous Léa... vous vous sentez prête... pour le don ?

—Tazianno attend après nous... d'autres questions monsieur ?

—Non, je prépare votre arrivée à *Beatty*, allez, faites vite, le compte à rebours est commencé.



—Ces idiots veulent nous prendre de court. Ils veulent mettre au point le Panatium pour sauver Tazianno.

—Qu'est-ce qu'on fait... on est dans une mauvaise situation... à moins qu'on les laisse faire, qu'ils finalisent le Panatium, sauvent peut-être Tazianno, et un peu plus tard, on tente notre chance à nouveau en les kidnappant avec le médicament.

—Pas trop fort en stratégie mon ami... Tu penses que, premièrement, s'ils réussissent le coup de mettre au point le Panatium et de sauver Tazianno, l'idée de les kidnapper sera facile ? Eh ! Imagine le niveau de sécurité qui les entourera par la suite, oublie ça mec, tout à fait impossible. Et deuxièmement, tu imagines le temps que cela va prendre avant que toutes tes suppositions soient faites... non, il faut intervenir autrement c'est sûr.

—Autrement ? Qu'est-ce que tu veux dire... me parlerais-tu de Taharia ?

—Dans l'immédiat, je ne vois pas d'autre solution. C'est notre dernière chance.

Un court silence s'installa dans le grand hangar.

—Tu ne veux tout de même pas...

—Laissons-les courir vers le succès... ou vers l'abattoir, ce sera à eux de choisir.

Brenton ôta prestement son casque et le gardant dans ses mains, il hurla à Poncho et Hervers l'ordre de rentrer. C'était la première fois que Léa entendait le militaire hausser la voix, si bien que même au travers de son casque, elle entendit fort bien l'ordre.

—Poncho, Hervers, on décolle, grouillez-vous le cul les gars. Puis, se tournant vers son second, il commanda : vite, fais-moi gueuler ces réacteurs, on nous attend à *Betty* pour un bal et tu y es invité, alors...

Poncho mettait le pied sur le gros pneu pour se lancer à l'intérieur que déjà les turbines faisaient leurs premiers tours, sifflant leurs toutes premières notes harmonieuses. Hervers bondit

derrière son compagnon la seconde suivante.

—O.K. les gars, préparez-vous, la valse commence.

Comme si le geste avait été fait des centaines de fois, ils enfilèrent leur casque prenant place à leur position respective pour un vol, ou un combat, ils n'en savaient rien, mais ils devaient être prêts, ça, ils le savaient, ça... on leur avait appris.

Léa était restée assise sur son petit banc. De voir aller ces hommes, de sentir leur discipline, rodée au quart de tour lui donna une sensation d'assurance, de confiance. À ce moment précis, une pensée lui traversa la tête. Elle réalisa le cheminement qu'elle avait fait. En quelques jours, sa vie avait fait un virage à 90 degrés. D'une simple pharmacienne rangée à la vie ordinaire et morne, elle était devenue une tout autre femme, une femme d'aventure. De plus en plus, elle s'adaptait au rythme successif des événements. Elle n'avait plus peur de l'action, de l'inconnu... la seule chose, la seule pensée qui la terrorisait, là, maintenant, était celle de savoir que Tazianno pouvait mourir.

Léa ressentit une poussée d'adrénaline en entendant rugir de plus en plus vite les turbines sur le toit de l'hélicoptère. On entendit le clic des ceintures de sécurité presque un à la suite de l'autre. L'action était tellement puissante qu'elle en oublia d'attacher sa propre ceinture ce qui n'échappa pas à l'œil de Brenton.

—Madame Léa... attachez-vous à votre siège.

L'ordre de Brenton lui était parvenu par les écouteurs de son casque. Sursautant presque, elle s'attacha aussitôt.

À peine deux minutes s'étaient-elles écoulées que la machine, vibrant de toutes ses composantes, s'élevait lourdement du petit héliport. Deux ou trois mètres les séparaient à peine du toit que déjà, elle faisait un demi-tour sur elle-même. Inclinant le nez vers le bas, elle s'éloigna à vitesse croissante en direction du sud-ouest... en direction de *Beatty*.

Rapidement, l'hélicoptère atteignit son altitude et sa vitesse de croisière. Le vent soufflait par les portes latérales toutes grandes

auraient été suffisantes pour faire perdre l'équilibre à toutes personnes non attachées. Léa approcha le petit micro de sa bouche et actionna l'interrupteur greffé au fil reliant le casque à un connecteur mural.

—Brenton... combien de temps à cette vitesse pour arriver à *Beatty* ?

—Quarante... peut être quarante-cinq minutes.

Personne ne rajouta rien, car il n'y avait rien à rajouter. Rejoindre *Beatty*, s'y poser et... tout faire pour sauver Tazianno ! Malgré les remous que l'air provoquait dans l'hélicoptère, Léa sentit la moiteur de sa peau se transférer à sa camisole salie. Elle dégageait une odeur qu'elle n'aurait jamais acceptée... en temps normal. Mais ces temps-ci, rien n'était normal pour elle. Cette odeur personnelle ne la gêna pas. C'était elle et c'était tout.

Les minutes passaient. Ils se rapprochaient de *Beatty*. Léa se questionnait. Tout roulait dans sa tête. Il y avait encore tant de choses, tant d'inconnu à venir, que tout se mêlait et devenait trouble dans son esprit. Que restait-il à faire pour compléter le Panatium outre son sang, comment aurait-elle à intervenir dans son développement final ? Elle aurait sûrement de l'aide, mais comment ? Pourquoi ? Hier encore, elle était avec Tazianno, à faire l'amour avec lui avec tant de passion, tant d'abandon, et aujourd'hui, elle volait dans un hélicoptère avec un groupe de militaires alors qu'il était mourant... tout avait été si précipité.

Puis, ce fut la descente. Léa voyait par la porte entrouverte la terre se rapprocher peu à peu. Dans quelques minutes, ils se poseraient. L'angoisse lui monta à la gorge, la lui brûlant comme un retour d'acide gastrique. Une grande soif la tenaillait. Il fallait qu'elle boive.

—Eh monsieur Brenton, je meurs de soif... il y a un service de bar sur ce vol ?

Le militaire qui était aux commandes de son appareil ne pouvait pas se déplacer. Ainsi commanda-t-il à Poncho.

—Poncho, la petite dame veut un apéritif avant que nous nous posions, vous pouvez faire quelque chose pour elle.

Sans répondre autrement que par un large sourire latino, il fouilla dans un sac de toile tout près de lui et en sortit une grosse gourde verte. Il regarda la femme et haussa les épaules lui signifiant que c'était tout ce qu'il avait. Léa lui répondit en copiant exactement la même la mimique que lui avait fait le militaire, exprimant ainsi que cela irait.

Poncho lança la bouteille métallique qui vint choir brutalement sur les cuisses rondes de la femme. Malhabilement, elle dévissa l'énorme bouchon noir. Le goulot était trop gros pour sa bouche, il couvrait tout le dessous de son nez et encore.

Elle porta celui-ci à sa bouche laissant couler latéralement un peu du liquide chaud. Poncho et Hervers qui la regardait faire ne purent s'empêcher d'en rire, si bien qu'une partie de l'avant de sa camisole fut détrempée.

Alors qu'elle rabattait son lourd casque vers l'avant et qu'elle s'essuyait du revers de la main la bouche et les joues, les roues de l'hélicoptère touchèrent le sol lourdement. Léa retourna dans un vol plané la gourde au latino qui l'attrapa d'une seule main.

Cinq secondes plus tard, Brenton était à défaire la ceinture de Léa, il avait entre ses bottes la précieuse mallette aluminée. Elle était encore à s'efforcer de sortir du creux siège de toile dans lequel elle prenait place qu'arriva au niveau de l'embrasure de la porte du Tomahawk un homme de race noire. Il était vêtu d'un long sarrau blanc qui par le vent soufflé par le rotor faisait voler ce dernier en tous sens, car le rotor de l'hélicoptère tournait encore presque à plein régime. L'homme était grand et visiblement bien bâti. Sous son sarrau, il portait un t-shirt orangé et un jeans noir. Lorsqu'il souleva son bras et sa main pour la tendre à Léa, cette dernière ne put s'empêcher de remarquer ses pectoraux sous son t-shirt.

—Madame Zanito, je suis Jens Taharia et je suis chargé de

vous accompagner. L'homme parlait fort pour être compris. Monsieur Brawer nous a informés de votre arrivée et... mais venez avec moi, je vous expliquerai.

La femme sauta hors de l'appareil avec une grâce féline. L'homme noir lui tenait toujours la main en s'éloignant du bruyant appareil. Juste avant de sortir, Brenton commanda à son second pilote de rester à l'intérieur de l'hélicoptère, car il présageait qu'ils auraient encore besoin de ses services. Quant à Poncho et Hervers, il leur demanda de rester près de l'appareil et de surveiller les alentours durant leur absence.

—Je n'ai aucune idée pour combien de temps nous en avons dans ce bâtiment. Prenez une arme et faites le guet, je ne veux personne près de l'appareil. Je n'ai aucune idée de ce qui nous attend... alors, tenez-vous prêts à tout. Hervers, donnez-moi une radio, gardez-en une avec chacun de vous, j'aurai sûrement à vous contacter.

Le militaire dégaina son pistolet Taurus PT de son étui. Il vérifia si le chargeur était chargé à bloc et le remit en place dans le manche de l'arme noire. Le geste avait été fait rapidement et avec précision. Il actionna le mécanisme de chargement faisant en sorte que l'arme était prête à être utilisée aussitôt le cran de sûreté retiré. L'homme sortit de l'hélicoptère tenant de sa main gauche la mallette contenant le Panatium et partit au pas de course pour rejoindre Léa et l'homme noir qui s'apprêtait à entrer dans le centre de recherche.

—Donc monsieur Taha...

—Taharia, mais appelez-moi Jens.

—Donc, Jens... monsieur Brawer vous a informé de notre arrivée.

Le militaire les rejoignit en quelques secondes, son regard se portant partout autour de lui.

—Oui madame et nous sommes prêts pour... le prélèvement. Venez, suivez-moi, car je crois que tout comme moi, vous

savez que le temps presse.

—Je vous suis Jens, mais il y a tant de questions qui...

—Écoutez, j'imagine bien tout ce qui peut vous tourmenter, mais je dois vous dire que je n'ai pas les compétences pour répondre à toutes vos questions. Dans peu de temps, vous rencontrerez le professeur Gallegers. C'est lui qui vous expliquera tout ce que vous voulez savoir.

L'homme au sarrau se tourna vers Brenton et lui demanda.

—J'imagine à ce que je vois que vous avez le Panatium.

—Excellente déduction mon ami et croyez qu'il est en sécurité.

—Et... cette arme... est-ce vraiment ?

—Nécessaire ? Disons... absolument nécessaire, voilà qui serait une bonne réponse.

L'homme fut saisi par la répartie du militaire et préféra ne poser aucune autre question.

—Bon... alors, suivez-nous, nous allons à la salle rouge.

—À la salle rouge... demanda Léa, toute surprise d'entendre une telle... phrase.

—Oui madame, venez dans l'ascenseur, je vous expliquerai.

Léa allait d'étonnement en étonnement.

—Comment un ascenseur ? Cet édifice est tout petit et il n'a qu'un étage à ce que je sache ?

—Venez madame, venez monsieur, nous parlerons durant notre descente.

L'homme était visiblement très nerveux et empressé. Il leur parlait comme s'il eut peur que quelqu'un les écoute, comme s'il s'apprêtait à divulguer un secret. Presque chaque fois qu'il parlait, il regardait discrètement un peu partout autour de lui.

—Notre descente, à la salle rouge, mais Jens, expliquez-moi ?

—Madame, vous êtes dans un centre de recherche gouvernemental, et c'est ici, juste ici que dans toute l'Amérique, nous sommes équipés pour mettre au point le Panatium. Je crois que vous ne savez pas tout à fait où vous êtes en ce moment et que

vous ne savez, malgré tout, que peu de choses sur ce projet. Sachez madame que les prochaines minutes... les prochaines heures que vous allez vivre, seront pour vous, comme pour la science, des instants... uniques. Venez, on nous attend, on vous attend.

Chapitre 7

Brawer faisait les cent pas dans la petite pièce. Il tournait dans tous les sens les paramètres du plan qu'il avait mis en place, une combinaison d'idées qu'il avait élaborées à une vitesse folle... avec une promptitude égale aux événements.

—Bon, maintenant que Brenton et Léa sont à quelques minutes de *Beatty*, il faut planifier le rapatriement de Tazianno. Cartwright, établissez-moi immédiatement une liaison radio avec l'unité de secours de Jamestown pour que je puisse savoir où ils en sont et dans combien de temps nous pourrions faire le transfert.

—Voilà monsieur, je vous mets en contact...

—Unité de secours Jamestown... Docteur Garas à l'écoute.

Ainsi s'engagea la conversation entre Brawer et le médecin-chef de l'unité de secours. Ce dernier fut complètement décontenancé lorsque son interlocuteur lui parla de la possibilité du transfert de Tazianno le plus tôt possible. La stupéfaction du médecin ne surprit aucunement Brawer. En fait, et cela était bien normal, personne de cette unité de secours n'était au courant du Panatium et de ce fait même, il ne pouvait comprendre la raison qui motivait que le blessé fût transféré ailleurs surtout que l'ailleurs n'était pas un hôpital.

—Écoutez, je crois que vous ne me suivez pas tout à fait docteur... docteur... vous me rappelez votre nom ?

—Docteur Garas.

—Bon, alors voilà, je vous dirai que je comprends parfaitement votre appréhension face à ma demande et de ce fait, je vais

essayer de vous informer un peu plus de la situation qui n'est pas commune, je l'avoue et de formuler ma requête de manière à ce que vous me compreniez bien. Voilà... ce patient que vous essayez de sauver en ce moment est un homme... qui travaille pour les Services secrets des États-Unis. Et en ce qui me concerne, je vous résumerai mon titre en vous disant tout simplement que je suis directement responsable de cet homme. Quant à vous, bien que vous ayez fait jusqu'à maintenant un excellent travail ce dont je vous remercie infiniment, vous devrez donc acquiescer à ma demande le plus tôt possible. Je sais que cette instance est du genre assez direct, mais le temps me manque pour vous expliquer toute une longue histoire qui se veut secrète de toute manière. Ainsi, je vous demande donc de préparer votre patient pour un transfert à notre centre de recherche de Beatty où, soyez assuré, un personnel compétent en prendra grand soin. Dès lors, faites tout ce qui est en votre pouvoir pour stabiliser ce dernier et dans peu de temps, je vous envoie un l'hélicoptère pour effectuer le transport de notre homme. Maintenant... il faut que ce déplacement se fasse avant tout en toute sécurité pour lui.

Le chirurgien se garda un temps de silence de quelques secondes avant de répondre, mesurant la situation dans laquelle Brawer le mettait, évaluant les chances de l'homme de survivre à un tel transfert. Finalement, il rajouta :

—Monsieur Brawer, je crois que les risques que vous me faites prendre, à moi et par-dessus tout à mon patient, sont majeurs... mais non insurmontables. En fait, bien que ces derniers soient on ne peut plus présents, il n'en demeure pas moins qu'ils sont sous contrôle. Cela dit maintenant que vos exigences ont été établies monsieur, j'aimerais à mon tour, faire valoir certaines revendications qui, comprenons-nous bien, si elles n'étaient pas satisfaites, empêcheraient le déplacement de mon patient.

—Humm, vous m'inquiétez docteur. Je vous écoute... que demandez-vous donc de si important ?

—Rien pour moi, monsieur Brawer, mais pour la survie de mon patient. Voilà, cet homme doit être accompagné d'au moins deux membres de notre équipe médicale durant son transport. De plus... rappelez-vous bien qu'à partir de l'instant où vous prendrez en charge cet homme, nous déclinons toute responsabilité de l'état de santé ultérieur de ce dernier. Ce qui veut dire concrètement que vous en deviendrez imputable à part entière.

—Deux hommes... aucun problème, vous vous en doutez bien. Et pour ce qui est de nos responsabilités, soyez sans crainte docteur, rappelez-vous ce que je vous ai dit que cet homme était déjà sous ma supervision.

—Peut-être... peut-être dans son travail, mais dans quelques minutes, vous serez garant de sa vie. Prenez-en conscience monsieur...

Brawer retarda à peine sa réponse d'une ou deux secondes réalisant effectivement l'ampleur de ce que venait de lui dire cet expert médical.

—J'assume ces responsabilités docteur. Soyez sans crainte, nous prendrons la relève avec professionnalisme, conscient de la gravité de l'état de santé de votre patient.

—Comme vous voudrez monsieur Brawer. Dans ce cas, nous préparons le patient le plus rapidement possible.

—Parfait monsieur Garas... je vous remercie de votre compréhension.

—Sachez que je ne suis pas d'accord avec ce transfert, mais je fais ce que vous me demandez et c'est tout, j'espère juste pour vous que vous savez ce que vous faites.

Brawer trouvait lourd de devoir remercier ce docteur, mais dans les circonstances, il le devait. L'homme était sous pression et il lui semblait que le temps lui manquait. Finalement, il coupa la conversation. Sa chemise commençait à s'imbiber. Le tour de ses aisselles, la poitrine et le dos fonçait rapidement. Brawer fit quelques pas dans la petite pièce cherchant une suite logique à la

tournure de la situation.

—Cartwright... donnez-moi Brenton sur sa radio.

Sans dire un mot, l'homme s'exécuta à la seconde.

—Monsieur Brenton, monsieur Brenton, c'est Cartwright, vous me recevez ? Monsieur Brenton ?

La voix de Cartwright se fit entendre par le petit haut-parleur du radio téléphone de Brenton ; Jens Taharia sursauta littéralement. L'homme ne s'attendait pas à entendre la voix de Cartwright et cela le surprit grandement, ce que remarqua d'ailleurs discrètement Léa. Habitué aux communications radio, Brenton décrocha le support rotatif de son appareil radio de sa ceinture et répondit à l'appel.

—Brenton à l'écoute.

—Monsieur Brenton...Monsieur Brawer veut vous parler.

Avant même que le militaire eût le temps de répondre, Brawer adressait déjà sa demande.

—Brenton... vous êtes où en ce moment ?

—Dans un ascenseur qui descend vers... vers ce que Jens appelle... la salle rouge.

—O. K. vous êtes donc rendu à Beatty... et Léa est avec vous, j'imagine ?

—Oui monsieur.

—Et vous avez le Panatium ?

—Entre mes jambes monsieur, j'en prends soin comme si c'était mes couilles.

Léa jeta à Brenton un regard lui signifiant comment il pouvait être grivois dans ses réponses. Le militaire se contenta de lui retourner un sourire qui valida l'impression qu'avait la femme de cet homme. À sa droite, Jens était visiblement nerveux ce qui ne troublait pas la femme pour autant, considérant que dans le contexte, tout était possible.

—Bien, écoutez ce que je vais vous dire maintenant Brenton, le temps nous presse.

L'ascenseur freina sa descente au quatrième niveau et les portes s'ouvrirent. Brenton sortit aussitôt et se plaça devant Léa, sa main droite frôlant le pistolet Taurus qu'il avait rengainé dans sa descente.

—Je vous écoute monsieur Brawer.

—Parfait, parfait, laissons-les aller, ils font un bon travail. Finalement, la tournure des événements semble pencher en notre faveur.

—Oui, ce que nous pouvons voir... ou plutôt entendre...

—Laissons aller le temps et les événements mon ami, nous réagirons le moment venu.

—J'ai contacté l'unité de secours de Jamestown et dans peu de temps, Tazianno sera transféré à *Bishop*. Donc, ce que je vous demande maintenant, c'est d'envoyer votre Tomahawk sur-le-champ chercher Tazianno et surtout, le ramener à bon port. De plus, prenez note qu'une équipe médicale accompagnera Tazianno, alors avisez vos coéquipiers d'être polis avec la visite.

À ce que venait de dire Brawer, tout le petit groupe se regarda, surpris de cette annonce. C'est Brenton qui réagit le premier en retournant la communication à Brawer.

—Confirmation monsieur... vous transférez monsieur Tazianno à Beatty ?

—Affirmatif Brenton, Tazianno sera traité au centre de recherche, Jens est d'ailleurs au courant de mon plan, allez, faites ce que je vous demande pour Tazianno. Jens vous indiquera la suite pour le Panatium.

—À vos ordres monsieur, j'avise à l'instant mon second et dans les minutes qui suivent, ils décollent pour l'unité de secours de Jamestown. Maintenant pour ce qui est d'en faire des gentlemen...

j'essayerai, mais je ne vous garantis rien qui vaille monsieur.

—Allez Brenton... faites ce que vous pouvez avec ce que vous avez, je ne vous en tiendrai pas rigueur et en passant... prévoyez l'au cas où...

—Soyez sans crainte monsieur, de toute façon, j'avais prévu... que vous me le demanderiez.

—Subtil monsieur Brenton... j'attends donc votre retour d'appel.

—Oui monsieur, tout sera fait comme demandé, je vous rappellerai aussitôt que j'aurai des nouvelles.

Brawer était appuyé sur la console de communication qu'opérait Cartwright. Sa cravate bleu marin relâchée de son cou pendait mollement dans le vide au-dessus des interrupteurs et boutons lumineux. Lentement, il se redressa en faisant un mouvement ondulateur du torse, malhabile à décoller sa chemise humide de son dos. Il maugréa quelques mots inaudibles exprimant son mal de dos chronique de fonctionnaire.

—Vous savez quoi Cartwright ?

—Non monsieur.

—Je suis persuadé que toutes nos conversations ont été interceptées par nos truands de merde... toutes... et qu'ils n'en ont manqué aucune.

—Vous croyez monsieur... et qu'est-ce qui vous fait penser qu'ils ont pu capter nos communications ?

—C'est simple! Arrêtons-nous juste quelques minutes pour raisonner... si les équipements qu'ils possèdent étaient suffisamment puissants pour couper ou brouiller les communications quand Tazianno essayait de nous contacter pour demander de l'aide, eh bien, il ne serait pas difficile d'imaginer qu'ils doivent être également suffisamment performants pour capter nos communications même si elles sont cryptées.

—Mmmoui... ça pourrait être logique. Mais... mais alors si tel était le cas... ils auraient donc idée de tous nos projets, sur le transfert de monsieur Ruba, sur le fait que monsieur Brenton possède le Panatium...

—Parfaitement mon ami... et c'est exactement ce que je veux, ils doivent savoir tout cela.

—Oh... et de faire une telle projection ne semble pas vous stresser si vous me permettez, monsieur.

—À franc parler, non, pas comme tel, en fait, pensez-y bien Cartwright. Ce que ces truands ont capté n'a rien de dramatique.

—Rien de dramatique monsieur ? Mais ils savent maintenant exactement où se trouve le Panatium.

—Oui... mais en y repensant bien... c'est tant mieux.

Le préposé aux communications était complètement déconcerté par les dires de son patron, il imaginait bien que ce dernier avait une idée derrière la tête, mais à cet instant, il ne le suivait pas dans sa théorie. Cartwright n'eut pas le temps de chercher à comprendre que Brawer continuait déjà.

—Car vois-tu, depuis le début de ce projet que ces assassins courent après nous pour avoir les secrets du Panatium. Ils ont été forts, je l'avoue, beaucoup trop forts. De toute évidence, l'agent double que nous suspectons a fait un travail remarquable pour eux.

Cartwright ne connaissait que peu de chose sur cette affaire. Il restait silencieux aux réflexions que son supérieur passait à haute voix. Il savait qu'il était plongé dans un dossier ultra-secret et que les informations qu'il entendait étaient confidentielles. Nul n'était besoin de dire pour Brawer que tous ces échanges devaient rester entre lui et son supérieur. Ainsi, Brawer continua-t-il sa réflexion.

—Mais maintenant, notre force Cartwright... c'est que nous le *savons*... que nous les voyons venir, et qu'ainsi l'effet de surprise pour ces bandits n'existe plus... vous me suivez ?

—Eh... oui et non monsieur, continuez s'il vous plaît.

—Réfléchissez Cartwright... en exprimant de vive voix de qu'il pensait, Brawer verbalisait son propre raisonnement... voyez-vous, je suis persuadé qu'ils sont comme des hyènes et qu'ils ne lâcheront pas le morceau tant qu'ils n'auront pas eu le Panatium... et... de ce constat, nous avons l'occasion de... voilà... les prendre à leur propre jeu, c'est cela leur point faible... Pensez-y Cartwright, ils feront sûrement quelque chose, je ne sais pas quoi, mais j'y mets mes couilles qu'ils feront quelque chose pour se procurer le Panatium, mais nous... on sera prêt à les recevoir pour leur régler leur cas une fois pour toutes, c'est cela, il faut les attirer là... sur notre propre terrain et les prendre de court et leur botter le cul comme il faut avec une belle paire de bottes de cow-boys bien placées... voilà ce qu'il faut faire Cartwright.

—Vous avez sûrement raison monsieur, considérant *la mise* que vous avez faite... Et pour ce qui est de monsieur Brenton, vous croyez... qu'il se doute de ce vous pensez ?

—Brenton ? Oh, je pense que oui, en fait, j'espère que oui. Il me semble passablement vite et brillant ce gaillard. Je pense même qu'il se doute lui aussi que nous étions écoutés et que son expérience lui a appris à se taire, dans le sens que, vous avez remarqué qu'il s'en tenait qu'au strict nécessaire dans ses conversations, même que je ne serais pas surpris qu'il mijote quelque chose de son côté.

—Oh là, là, monsieur... vous misez gros à ce que j'entends, vous pensez que Brenton se doutait que nous étions écoutés, et vous suspectez qu'il pourrait mijoter quelque chose de son côté sans savoir si toute cette belle soupe sera comme vous le souhaitez vraiment... vous misez donc tous vos... jetons sur ce jeu ?

—Oui, effectivement je mise tous mes jetons que dans peu de temps, ces assassins seront dans la merde jusqu'au cou et qu'ils seront faits comme des rats. Attendez Cartwright, attendez et quand Brenton nous rappellera, vous allez entendre de vos propres

oreilles qu'il savait lui aussi que nous étions sur écoute.

Sitôt la communication terminée avec Brawer, Brenton sélectionnait un nouveau canal sur sa radio. Rapidement, mais clairement, il expliqua à son second pilote ce qu'il devait faire.

—Alors, c'est compris ?

—Parfaitement monsieur.

Il refit la même procédure afin de se mettre en liaison avec Poncho et Hervers.

À peine trois secondes passèrent avant que la voix de Poncho retentisse dans le petit haut-parleur de la radio de Brenton. Léa était restée tout près du militaire durant toute la conversation qu'il avait eue avec Brawer. L'homme portait un t-shirt noir lui moulant le torse comme une deuxième peau... peau qui devenait visiblement de minute en minute plus luisante.

—Poncho à l'écoute.

—Hervers à l'écoute.

—O.K. mes amis... écoutez-moi bien maintenant. Je n'ai pas vraiment le temps de tout vous expliquer le pourquoi du comment ni les raisons du pourquoi, mais j'ai besoin de vous et tout de suite. Voilà ce que vous allez faire. Dans quelques minutes, vous allez décoller pour retourner à l'unité de secours de Jamestown. Comme Brenton était à les instruire sur ce qui les attendait, le ronflement caractéristique qui annonce la mise en marche des turbines de l'hélicoptère se faisait déjà entendre. Votre boulot sera de ramener Ruba à Beatty, je le répète... ramener Ruba à Beatty. C'est ici même que les mécanos vont essayer de remettre sur pied notre homme. Cela dit, attention, normalement vous ne devriez rencontrer aucun problème durant cette virée, mais si quelque chose... comment dire... vous ralentissait, vous avez le feu vert pour utiliser tous les *outils* que vous jugerez nécessaires pour vous démerder. On se rappelle que nous avons

eu affaire dernièrement à des personnes qui ont, semble-t-il la mauvaise habitude de mettre des bâtons dans les roues de braves gens comme nous. Mais s'il vous plaît, messieurs, ne faites de la casse qu'en cas d'ultime nécessité, je sais à qui j'ai affaire et je sais également que vous êtes... en mode de chauffe pour le combat... Des questions ?

—Non monsieur, lui répondit Poncho qui était hiérarchiquement supérieur à Hervers, tout est parfaitement clair. Nous vous ramenons votre homme le plus rapidement possible.

À ce moment, Léa frappa doucement du coude le côté de Brenton.

—N'oubliez pas de leur rappeler pour l'équipe médicale qui montera avec eux et... d'avoir un peu de classe avec eux.

—Oh oui, Poncho, autre chose.

—Oui monsieur.

—À Jamestown, une équipe médicale fera partie du forfait qui est inclus avec Ruba... alors, je vous demande de donner à ces gens tout ce qu'ils vous demanderont pour le bien de leur patient, soyez tolérants avec ces gens qui ne font pas tout à fait le même métier que vous... en d'autres mots, faites un petit effort pour avoir un peu de classe.

—Ouffff, vous savez monsieur que nous n'avons pas l'habitude de voler avec des passagers civils, mais nous essayerons de ne pas vous faire honte. Terminé.

Tout de suite après le dernier mot de Poncho, la communication fut coupée. Léa était appuyée sur le coin de mur de l'ascenseur. Voulant reprendre appui sur ses pieds, elle perdit l'équilibre une seconde. Sa main gauche se cramponna à la cuisse du militaire. Prestement, l'homme soutint la femme par les épaules ce qui eut pour effet de rapprocher ses seins l'un de l'autre, démontrant pendant une seconde la féminité de cette dernière.

Pendant que Brenton parlait à Brawer et à ses subalternes, il avait remarqué la nervosité de Taharia, alors qu'il faisait les cent

pas dans le corridor luisant. Sans vraiment y prêter attention, il supposa qu'il n'avait pas l'habitude à ce genre de situation et que sa réaction pouvait être normale.

—Bon vous me suivez, il faut vous préparer madame avant le prélèvement, en disant cela l'homme au sarrau lui avait tendu la main l'invitant à le suivre.

Léa eut pendant un instant un réflexe de peur. Elle se resitua en se rappelant qu'elle ne savait pas où elle était et qu'elle savait encore moins où elle allait. Durant un court instant toute son aventure défila dans sa tête, Tazianno, Brawer, la mort de Seagle, la mort de Gabriel, son enlèvement, l'attaque de l'hélicoptère, d'autres hommes morts... et maintenant, qu'est-ce qui l'attendait... elle était tellement loin de chez elle, tellement loin de sa vie, tellement fatiguée. Bien qu'elle contrôlait la panique qui lui serrait la gorge, elle ne put la cacher à Brenton quand elle le regarda dans les yeux. Sans qu'elle ne lui dise aucun mot, l'homme ressentit la peur de Léa.

—N'ayez pas peur madame, je suis avec vous et tant que j'y serai, vous êtes en sécurité, je vous en donne ma parole.

Taharia, visiblement très nerveux, ne tenait aucunement compte de l'état de la femme et cela commençait à agacer Brenton.

—Venez madame, venez le professeur Gallegers nous attend à la salle rouge.

—Attendez Jens, je ne sais pas pourquoi, mais j'ai un drôle de pressentiment, en fait, j'ai une mauvaise impression. Je sais qu'elle n'est sûrement pas fondée, mais dites-moi maintenant où sommes-nous et où allons-nous.

Alors que Brenton allait déposer la mallette aluminée au sol entre ses bottes pour essayer de rassurer Léa, sa radio crépita... c'était Poncho.

—Monsieur Brenton, vous me recevez ?

—Oui Poncho, qu'est-ce qui se passe ? Vous n'êtes pas encore partis, bougez vos culs, les gars le temps presse.

—Monsieur... nous devons vous informer de quelque chose.

Par l'intonation de la voix de l'homme, Brenton comprit qu'il devait y avoir un accroc, instinctivement prévoyant une réaction de la femme, il lui tendit la main qu'elle prit nerveusement.

—Parlez Poncho, qu'est-ce qui ne va pas ?

—Est-ce que madame Zanito est à vos côtés monsieur ?

Le militaire regarda la femme, droit dans les yeux et lui serra fermement la main qui semblait si petite... si perdue dans la sienne.

—Oui, elle est ici... parlez Poncho.

La petite radio demeura silencieuse. Trois ou quatre secondes passèrent avant que Brenton ne commence à s'impatienter.

—Poncho... vous êtes là, merde...

—Oui monsieur, je suis là...

—Alors parlez, qu'y a-t-il, qu'est-ce qui ne va pas ?

—C'est à propos de monsieur Ruba, il est décédé monsieur... je répète... monsieur Ruba est décédé.

Contrairement où la majorité des gens aurait paniqué, questionné, il n'y eut aucune réponse ou question de la part du militaire. Encore quelques secondes passèrent avant que la voix de Poncho se fasse entendre dans la radio. Le subalterne savait que son supérieur avait parfaitement compris son appel, c'est pourquoi il continua du même ton...

—Question monsieur... devons-nous quand même aller le chercher le corps de monsieur Ruba ?

La voix du militaire était déformée, robotisée par la radio. Après l'annonce de la nouvelle, il y eut le petit grincement habituel de celle-ci qui résonna mal dans le long corridor. Léa ne réagit pas. Elle regarda Brenton dans les yeux alors que les siens s'emplissaient graduellement de larmes. Des trois personnes qui étaient aux portes de l'ascenseur, aucune ne dit rien, personne ne rajouta rien. Taharia qui, quelques secondes auparavant, bougeait,

grouillait sans arrêt, ne bronchait plus, il était littéralement figé sur place, inerte comme tout ce qui l'entourait. Le lieu où ils étaient devint pour Léa comme un gouffre sans fond. Elle eut l'impression de tomber dans le vide, mais comme si sa descente eu été au ralenti, une chute libre, où le sentiment de peur et de crainte n'existait étrangement pas. Les secondes passaient, le silence occupait tout l'espace, moulant chaque objet, remplissant chaque espace, envahissant et submergeant même les âmes. Les personnages respiraient mal dans cet espace aseptisé, l'air était chargé d'incertitude. Le temps se cristallisa en angoisse où l'inconnu devint l'élément commun pour tous.

—Monsieur Brenton... vous avez reçu mon message ?

Le long corridor continuait à faire résonner faiblement la voix de Poncho. Léa libéra sa main de celle de Brenton et la passa sur son visage huileux. De ses yeux, des larmes débordèrent pour se mêler à sa sueur. Elle s'appuya le dos au mur et se laissa descendre jusqu'à ce que ses fesses touchent le parquet frais et luisant.

—Monsieur Brenton... c'est Poncho... vous me recevez toujours ?

Le dernier appel de Poncho était beaucoup plus insistant, la voix plus forte. Ce dernier fit sortir Brenton de sa torpeur qui regardait Léa assise sur le parquet complètement démolie, tellement qu'il en avait oublié de répondre à Poncho. Se ressaisissant, il porta sa radio près de sa bouche.

—Poncho... vous êtes où en ce moment ?

—Tout près monsieur, non loin de Beatty, nous venions à peine de décoller quand on nous en a avisés...

—Qui vous a appelé ?

—Monsieur Brawer lui-même. Je ne sais pas pourquoi, mais il a préféré nous appeler en premier et a demandé de vous mettre au courant de la situation. Maintenant monsieur, il désire que vous le rejoigniez par téléphone et non par radio.

—Ramenez vos culs au centre de recherche et attendez que

je vous rappelle.

—Bien monsieur.

—Merde, merde, merde, on vient de perdre Tazianno.

—Ouais... c'était à prévoir, mais pas souhaitable, je l'admets.

—Va falloir mettre de la pression sur notre taupe, toutes les informations dont nous avons besoin sur le Panatium viennent de s'évanouir avec le gars. Ça va nous demander encore plus de temps pour tout connaître sur la formule chimique de ce foutu médicament... et va falloir l'annoncer à...

—Oh doucement, doucement. Tazianno est mort d'accord, mais rien n'est perdu. Le plus important est encore en place. Nous connaissons l'endroit où est le Panatium et nous savons également que la femme est avec. Tu oublies facilement qu'il nous reste encore quelques cartes dans notre jeu. On n'avise personne de rien, inutile de semer la panique en haut. Continuons à gérer le dossier à l'interne. Il nous suffit juste d'être encore un peu patients et de faire confiance à notre plan jusqu'au bout.

—Peut-être, je ne sais plus trop, mais je trouve qu'il commence à y avoir beaucoup de monde d'impliqué dans cette aventure, et surtout, beaucoup de morts, je n'aime pas la tournure des évènements.

—Tiens, tiens, voilà que monsieur joue les prudes maintenant, il y a un prix à payer pour que nous soyons riches... Dans quelque temps, nous aurons en main le Panatium... et nous serons riches à craquer. Patience mon ami, le meilleur est devant nous, le meilleur est à venir.

Brawer était complètement démolé. Quand Garas lui annonça la mort de Tazianno, il eut le réflexe de mettre en doute l'intégrité de ce médecin. Comment l'état de Tazianno pouvait-il s'être

détérioré si vite, et de plus, se dégrader au point d'y laisser sa vie. Brawer n'était pas prêt à sortir le drapeau blanc tout de suite.

—Ce n'est pas normal, n'arrêtait pas de répéter Brawer en faisant les cent pas dans la petite salle de communication, ce n'est pas normal, quelque chose ne va pas, Tazianno n'avait pas à laisser sa peau dans cette aventure.

—Mais monsieur, ce n'est pas une question de ce qui peut être normal ou pas, monsieur Ruba avait des blessures qui étaient extrêmement graves et... bien que cela soit consternant c'est, permettez-moi, logique de mourir de telles blessures.

—Peut-être bien que oui... peut-être bien que non... hémorragie interne... comment savoir si...

—Mais monsieur...

—Vous ne trouvez pas cela étrange que Tazianno meurt juste après notre conversation avec Brenton, quand je vous dis qu'ils interceptent nos communications, nous venons d'en avoir la preuve et... et peut-être même que c'est Tazianno qui en a payé le prix. Ah, je ne sais plus trop quoi penser.

—Et moi, quoi dire monsieur, effectivement, il se pourrait bien que ce que vous avancez soit possible, mais ce ne serait que pure spéculation.

—Je sais Cartwright, je sais... j'imagine que ce n'est qu'une question de minutes avant que Brenton nous contacte... il doit avoir sa propre idée sur cette affaire. Patientons, je crois que sans qu'il ne le sache encore, Brenton deviendra la personne ressource dont nous aurons besoin. Nonobstant la mort de Tazianno, nous savons qu'ils veulent le Panatium et qu'ils feront tout ce qu'ils peuvent pour l'avoir.

Puis, sans le dire à haute voix, Brawer se mit à penser à Léa qui devait être complètement abattue par l'annonce de la mort de Tazianno. Brawer suait abondamment. Son costume de fonctionnaire faisait en sorte qu'il se sentait mal dans cet accoutrement. Puis, peu à peu, de seconde en seconde, sa nervosité se résorba.

Finalement, plus calme et plus apte à juger de la situation, il reprit le contrôle de ses sens, essayant d'y voir plus clair. Lourdemment, au point d'inquiéter Cartwright, il déposa ses fesses sur la console d'opération du militaire. Se tournant d'un quart de tour en sa direction, il lui dit.

—C'est assez... c'est assez, il y a eu trop de morts dans cette histoire. Trop de personnes ont laissé leur peau pour la réalisation du projet Panatium. Ce médicament a été créé pour sauver des vies... pas pour en perdre.

Le ton de l'homme était grave, presque solennel. Il se croisa les bras avec peine, sa chemise lui collant sur le dos comme si elle eut été en caoutchouc. Il garda le silence pendant de longs instants, attendant, regardant autour de lui, sa montre, n'importe quoi. Lentement, il balança son bassin vers l'avant et demanda à Cartwright.

—Je déteste attendre ainsi, vous voulez un café ?

Bien que surpris par l'offre de son supérieur, le militaire accepta le prétexte que Brawer se donnait pour faire quelque chose qui lui permettrait d'écouler quelques secondes dans le sablier du temps.



Léa était toujours assise sur le parquet le dos appuyé au mur de béton. Ses jambes étaient repliées sur sa poitrine. La femme sanglotait maintenant en silence. Elle cherchait un sens à tous ces morts... ils l'avaient tué... pourquoi... elle avait tué... pourquoi... qu'est-ce qui l'attendait maintenant ? Sa gorge était nouée, sèche. Un vague goût de sang lui vint en bouche, était-ce celui de tous ces morts... ou du sien... soudain, l'angoisse la saisit lui faisant mal au ventre. Elle pensa à sa mort, sa propre mort, elle imagina qu'elle allait sûrement y laisser sa peau également.

À cette pensée morbide, elle leva les yeux vers Brenton qui avait opté pour laisser quelques minutes à la femme, lui donnant ainsi le temps d'assimiler la nouvelle.

Le regard de Léa était livide. Brenton eut peine à comprendre ce regard qu'elle lui adressait. Taharia exprimait à nouveau une certaine nervosité. Il avait mis ses deux mains dans les poches de son sarrau tournant sur lui-même.

—Tant de morts Brenton... tellement de pertes de vie... pour rien.

—Non, pas pour rien Léa... ces morts sont pour en sauver des centaines, des milliers d'autres, ne perdez pas de vue ce qui motive votre présence ici.

Léa fut surprise d'entendre dire son prénom par le militaire. C'était la première fois qu'il l'appelait ainsi. Cette familiarité la déstabilisa quelque peu, autant cela lui faisait du bien de se sentir plus près de cet homme, autant cela la dérangeait que Brenton l'appelle directement par son prénom sans lui avoir demandé s'il pouvait. Rapidement, elle oublia cette intimité. Cet homme ne savait rien d'elle, rien de ce qu'elle éprouvait pour Tazianno.

—Et qu'en savez-vous des raisons qui motivent que je sois ici.

—De vous, j'avoue humblement que je ne connais que peu de chose sur vous et les raisons qui font que vous soyez ici en ce moment, je dirais même que... malheureusement, je ne connais à peu près rien du Panatium. Cependant, je sais que nous possédons le médicament et que vous y êtes directement reliée. Cela dit, votre présence ici ainsi que celle du Panatium peuvent influencer l'avenir... comment ? J'avoue qu'il me manque beaucoup trop d'informations pour me prononcer sur le sujet et que dans le contexte où nous sommes en ce moment, cela n'a pas vraiment d'importance. Ce qui est cependant primordial, je rajouterai, c'est de vous protéger et de mener à bien le projet Panatium.

L'homme parlait doucement et de manière rassurante. Il

était beau physiquement. Un de ses parents devait être d'origine latine, car son teint était basané et son nez était un peu plat, comme s'il eut été de descendance Inca. Cet homme était gentil avec elle, mais tellement de douleurs et de peurs empêchaient Léa de voir...

—De toute façon, je ne crois pas que le moment se prête à parler de ce qui fait que vous êtes assise ici à pleurer un homme que vous... aimiez à ce que je vois...

—Brenton, je pense que vous ne devriez pas...

—Venez Léa... ne restons pas ici, j'aime pas l'odeur de béton de ce corridor.

Ajoutant le geste à la parole, il tendit sa main chaude à la femme. Elle la prit et durant quelques secondes, elle savoura la sensation rassurante de cette main dans laquelle la sienne reposait mollement. Elle semblait si petite. Elle se sentait si petite. Lentement, elle resserra ses doigts fins autour de ceux de Brenton. Léa n'avait plus d'énergie. Elle aurait voulu rester assise ainsi longtemps. Elle aurait voulu être rassurée, se cacher dans les bras d'un être aimé comme quand elle était gamine.

Avec peine, elle se releva. De sa main libre, elle essuya les larmes sur ses joues, reniflant un bon coup pour compenser le manque d'un mouchoir.

—Monsieur Taharia, conduisez-nous tout de suite à un téléphone ... nous devons parler à Brawer et par la suite, nous irons voir ce professeur Gallegers.

—Suivez-moi, c'est au bout du corridor à droite.

Le trio partit d'un pas lent au début, accélérant le rythme peu à peu. Sans que personne ne s'en aperçoive, Brenton avait sorti son Taurus de son étui. Quelque chose lui disait que la ou les prochaines personnes en danger pourraient bien être eux... ou elle. Il fermait la marche jetant régulièrement un œil derrière eux.

Il voulut quitter la main de Léa pour aller chercher sa radio

à sa ceinture, mais comme il relâchait quelque peu la pression de ses doigts, elle se tourna vers lui le regard plein de peur.

—C'est juste pour ma radio, je dois rappeler Poncho.

Léa ne lui dit rien, ne lui demanda rien. Elle laissa sa main avec regret et se rapprocha de lui pendant qu'il avançait la radio vers sa bouche.

—Poncho... tu es à l'écoute ?

La réponse fut instantanée

—Oui monsieur... je vous écoute.

—C'est exactement ce que je veux que vous fassiez... écoutez bien ce que j'ai à vous dire. Je veux que vous et Hervers fassiez *le faucon*... vous m'avez bien compris ?

—Oui monsieur, je répète, faire *le faucon*...

—Parfait, dans peu de temps *le ciel sera probablement vert*, et je vous rappellerai.

—Compris monsieur.

—Comment *faire le faucon* ? Qu'est-ce qu'il dit là, c'est quoi cette connerie ?

—Merde de merde ! Laisse faire pour la connerie, il est loin d'être un con ce type-là, ils savent que nous captions leurs communications.

—Mais comment ?... Je ne comprends pas.

—Tu as entendu autant que moi, c'est un code, faire le faucon, si je te disais de faire le faucon, tu comprendrais quoi ?

—Rien... évidemment que je ne comprendrais rien, vous avez sûrement raison, mais ce Poncho, lui, il semble de toute évidence savoir quoi faire.

—Ouais et c'est justement ce qui m'intrique... que lui a-t-il demandé de faire en réalité... faire le faucon, faire le faucon.

—Et dans peu de temps, le ciel sera vert... ça doit vouloir dire également quelque chose.

—À coup sûr... mais quoi ... Ohhhh j'aime pas cela... je crois que le petit militaire, nous mijote un petit plat qui ne sera pas nécessairement de bon goût.

Léa regarda Brenton avec un air interrogateur. Ce dernier lui retourna un sourire. C'est à cet instant que Taharia prit toute la place.

—Monsieur Brenton... qu'avez-vous demandé à vos amis de faire ?

Brenton prit un air coquin et sournois à la fois.

—Ça vous intrigue monsieur Taharia ? Vous avez sûrement compris que j'ai donné un code secret à Poncho...

—Eh... oui, bien sûr monsieur, mais justement... je suis un homme curieux vous savez... que leur avez-vous demandé de faire ? Puis, se penchant légèrement de côté, il questionna encore. Et pourquoi ce pistolet monsieur ? Vous êtes en sécurité ici.

Tout en posant sa question, Taharia s'était approché de Brenton ce qui rendit ce dernier encore plus soupçonneux. Il y avait quelque chose dans cet homme qui faisait que le militaire se méfiait de ce dernier. Mais il lui était impossible à ce moment de dire si c'était dû à une impression, un simple manque de compatibilité ou à son instinct qui lui dictait de prendre garde à cet homme.

—Au risque de vous offusquer monsieur Taharia, je préférerais garder le secret sur le code de communication que j'ai eu avec mes amis.

La réponse de Brenton eut l'effet d'un coup de fouet sur Taharia. Il se recula d'au moins deux pas.

—Oh, je comprends et je n'insiste pas, vous savez, c'était juste de la curiosité, c'est tout, juste de la curiosité.

Assurément que la réponse de Brenton avait dérangé Taharia. Elle l'avait mis mal à l'aise. Peut-être regrettait-il tout simplement

d'avoir posé sa question ou... peut-être avait-il une autre raison d'être embarrassé par la réponse que lui avait donnée le militaire... ce que pensait justement ce dernier.

—Et pour ce qui est de mon pistolet... sait pas... vous êtes peut-être curieux de nature et bien moi, je suis d'un tempérament plutôt nerveux et craintif surtout dans des espaces restreints comme ici. Je vous crois quand vous me dites que nous sommes en sécurité ici, dans ce centre de recherche, mais avec ce que madame a vécu dernièrement et considérant le mandat que j'ai envers elle, je vous dirai... que je préfère avoir cette mécanique en main que d'avoir une éprouvette... c'est tout.

Léa écoutait l'échange des deux hommes. Elle intervint.

—Jens, il faut contacter Brawer, conduisez-nous au téléphone s'il vous plaît.

—Tout de suite, madame, suivez-moi.



L'hélicoptère Tomahawk touchait le sol quand Poncho dit à voix forte à Hervers.

—Tu as compris Hervers... nos communications sont probablement sous écoute et je suppose que ce sont les salauds qui ont organisé le coup pour rejoindre Ruba. Il nous demande de contrôler et de surveiller le bâtiment... pas évident, c'est grand ici...

—Ouais, mais si on se fie au *ciel vert*, c'est que nous devrions avoir des renforts sous peu.

—Hummm... mais quelle sorte d'aide, tu connais Brenton... il peut nous envoyer un caniche comme un régiment.

—Oh que je le connais, il prépare sûrement un coup, il doit savoir des choses importantes pour déclencher un code de *ciel vert*.

—*Anyway*. Allons-y... Hervers, tu prends l'arrière moi

l'avant, aucune parole à la radio juste le son de la chouette si la situation tourne au vinaigre, ça te va ?

—Impec.

Le petit groupe marchait rapidement dans le long corridor. Au bout d'une vingtaine de mètres, il tourna vers la droite dans un angle d'un quart de cercle. Taharia ouvrit la première porte qui se présenta encore à leur droite. À l'entrée, Taharia mit le contact pour éclairer la pièce. Un bel éclairage halogène illumina ce qui avait l'allure d'un bureau. Les sources lumineuses étaient incrustées au plafond suspendu. Certaines d'entre elles étaient dirigées à des endroits spécifiques comme sur des cadres aux murs ou directement sur le bureau de couleur rouge violacé, alors que les d'autres étaient fixes et diffusaient un éclairage brillant à l'ensemble de la pièce.

Taharia montra de la main le téléphone au design moderne qui trônait sur un coin du bureau. La pièce était feutrée. Un épais tapis recouvrait le sol ce qui faisait un grand contraste avec le corridor qui était écho et froid.

Léa suivit Brenton qui se dirigeait vers le bureau. L'homme décrocha l'acoustique et composa.

Un bip sonore continu coupa en deux la gorgée que Brawer venait de prendre de son deuxième café.

—Ça doit être Breton, laissez-le-moi.

L'homme s'avança prestement vers la console de communication en acier inoxydable où était déposée une acoustique noire, sans combiné apparent. Précipitamment, il souleva l'objet luisant et le porta à son oreille humide.

—Brawer...

—Monsieur ? C'est Brenton.

—Dieu merci, enfin vous Brenton. Alors, faites-moi un rapport, dites-moi vos impressions, n'importe quoi, mais dites-moi quelque chose.

—Bon, je vous trace le topo monsieur. Présentement nous sommes, Léa, Taharia et moi dans un bureau duquel je vous appelle. Poncho et Hervers sont dehors postés et prêts à intervenir au besoin. Bon maintenant...

—Et Léa... comment a-t-elle réagi à la nouvelle ?

—Relativement bien jusqu'à cette minute. Mais si vous me permettez, je crois que le moment n'est pas à discuter de ce sujet, en fait monsieur, il faut que je vous parle des autres priorités.

Brawer se sentit bousculé par la réponse de Brenton. Il n'y avait eu que quelques minutes qui s'étaient passées depuis l'annonce de la mort de Tazianno et voilà que le militaire voulait déjà passer à d'autres priorités. Mais peut-être ce dernier avait-il raison. Brawer décida de taire son sentiment et lui faire confiance.

—Continuez Brenton, je vous écoute.

—Merci monsieur... je crois avoir compris dans notre dernière communication radio que vous soupçonnez que nous étions sur écoute. Eh ben, je suis parfaitement de votre avis monsieur, je suis également convaincu que nos truands ont capté tout ce que nous disions depuis le début.

—Bravo, Brenton, jusqu'à cette minute nous avons la même opinion de la situation.

Bien que Léa ne puisse entendre ce que répondait Brawer, elle supposa selon les réponses de Brenton que Brawer devait être du même avis que le militaire.

—Et... et je pense à autre chose monsieur.

En disant cette phrase, Brenton s'était retourné pour voir Taharia lui ayant tourné le dos jusqu'à maintenant.

—Attendez Brenton, avant toute chose, dites-moi, vous avez toujours le Panatium avec vous ?

—Oui monsieur, le médicament est toujours avec moi...

mais attendez une minute, quelque chose ne semble pas aller ici, restez en ligne.

À ces paroles, la tension monta encore d'un cran pour Brawer, comme s'il eut été possible qu'elle augmente encore. Il leva le bras gauche dans les airs étirant presque au maximum le fil tourbillonné de l'acoustique.

—Brenton... Brenton, qu'est-ce qui se passe ?

Brenton jeta un rapide regard dans toute la pièce et ne vit que Léa qui était tout près de lui, Taharia n'était plus là. Cette observation ne le troubla pas l'instant d'une seconde, puis tout à coup, il pensa...

—Léa, où est Taharia ?

La femme fit également un demi-tour sur elle-même et prit conscience à son tour que Taharia n'était plus dans la pièce.

—Sais pas, il était ici voilà quelques secondes... peut-être est-il parti aux toilettes, ou peut-être qu'il est dans le corridor...

Tout en parlant, elle traversa la pièce pour s'approcher de la porte. Elle avait fait ces quelques pas rapidement. Brenton voulut l'arrêter.

—Léa, Léa, attendez, restez ici, revenez près de moi, je n'aime pas...

À peine eut-elle traversé le seuil de la porte qu'un violent coup la déstabilisa complètement. Ce fut comme si elle eut été emportée par un violent impact. Jamais elle n'eut le temps ni ne put identifier sa provenance. L'événement se passa très vite, comme un éclair, une explosion. Le mouvement provoqua à la femme une douleur très vive au dos et à son bras droit. L'élan de souffrance lui fit perdre tout sens d'orientation et de résistance. Le mal fut tel que Léa tomba net sur ses genoux poussant du même coup un cri lancinant qui emplit tout l'espace du corridor. Une seconde plus tard, son visage frappa avec une grande violence la tuile recouvrant le sol. Son nez s'écrasa et sa lèvre supérieure qui servit de tampon entre ses dents et le sol céda à l'impact.

Taharia avait bondi sur elle comme un fauve sur sa proie... comme un félin qui attendait anxieusement son butin. Il lui avait pris le bras droit pour lui faire une torsion dans le dos alors que d'un violent coup de pied sur le côté de sa jambe au niveau des genoux, il la projetait au sol, la main droite entre les omoplates. L'application d'une telle prise ne pouvait avoir été apprise que par un entraînement spécial. Complètement déséquilibrée, la femme s'était étalée sans retenue sur la tuile au sol.

Brenton vit la scène comme au ralenti. La surprise de voir Taharia bondir sur la femme la projetant au sol avec une telle violence le consterna. À peine avait-il eu le temps de faire deux pas en sa direction qu'il sortit avec son instinct de combattant le Taurus de son étui en criant le nom de la femme. Mais déjà, il était trop tard pour lui. Taharia l'avait devancé de quelques centièmes de secondes. Le traître pointait résolument un pistolet en sa direction. Brenton n'eut pas de temps pour esquisser. Il était la cible de ce tueur et beaucoup trop près pour tenter toute dérobade ou volte-face.

Le percuteur de l'arme de Taharia poinçonna l'amorce de la balle et la détonation claqua aux oreilles de tous ceux qui purent l'entendre.

Mais la veine, la bonne fortune était avec Brenton. Taharia dans sa hâte de devancer son adversaire n'avait pas eu le temps de mirer sa cible mouvante et le boulet de plomb et de cuivre évita de justesse le visage du militaire. Brenton vit le feu craché par le canon de l'arme dans sa direction. Rapide comme l'éclair, il réalisa que le boulet l'avait manqué au grand malheur de Taharia. Ce dernier eut juste le temps de réaliser sa maladresse avant que la partie gauche de sa gorge n'éclate. Deux vertèbres cervicales s'émiettèrent par l'impact amenant dans une mort instantanée celui qui, une seconde avant, voulait lui faire la peau.

L'homme tomba à la renverse sur le sol. Son corps n'offrit aucune résistance. Il s'affala comme un pantin désarticulé. Bren-

ton crut percevoir les gouttes et gouttelettes de sang sur le mur arrière du corridor.

Le militaire s'élança sur la courte distance qui le séparait encore de la femme toujours clouée au sol le visage contre terre. Le décès de Taharia annula toute pression sur le bras de la femme qui geignant essaya de replacer son épaule par un mouvement douloureux. Brenton l'aïda de son mieux en la retournant sur le côté, puis sur le dos. Voyant la lèvre fendue de la femme d'où s'écoulait un filet de sang, Brenton la prit dans ses bras la serrant contre lui pour amoindrir la douleur et le choc qui l'avaient, à coup sûr, ébranlé.

Le sang qui s'écoulait de la lèvre de Léa tacha le gilet de Brenton sans que ce dernier ne le réalise. Lentement, elle se ressaisit. L'homme desserra son étreinte. Léa reprenait à peine conscience avec son environnement qu'elle perçut le corps de Taharia à moins d'un mètre d'elle. L'homme avait un trou béant sous le menton et avait fait une mare de sang qui imbibait son sarrau blanc. Elle le regarda ainsi quelques secondes sans ne rien dire. Puis, Brenton lui souffla :

—C'était lui ou moi... ou plutôt lui ou nous, va donc savoir quelles étaient ses intentions. Attends, laisse-moi regarder la lèvre... je crois que la blessure est mineure... humm... un point ou deux de suture, un peu d'enflures et tout devrait rentrer dans l'ordre.

Brenton se releva et ôta son vêtement de corps. Le bou-chonnant, il le donna à la femme.

—Tiens... applique-le fermement sur ta lèvre, ça devrait cesser de saigner sous peu.

L'homme était torse nu, debout devant Léa. Sa poitrine, sans être massive, était parfaitement découpée. La femme posa un long regard sur sa semi-nudité. Avec précaution elle appliqua le vêtement de corps sur sa lèvre. La pression qu'elle appliqua lui fit échapper un léger gémissement. Son nez huma l'odeur de

l'homme. Brenton tendit une main à Léa pour l'inviter à se relever. Lentement, elle releva son regard pour croiser les yeux de celui qui lui avait probablement sauvé la vie. Brenton essaya de tenir son doux regard, mais au bout de quelques secondes, il le cassa de peur que la femme n'interprète ce dernier. Il se refusait, refoulait loin au fond de lui ses sentiments qui n'avaient place en de tels moments.

—Brenton, nom de Dieu, que se passe-t-il ?

La voix venait de loin, à peine perceptible dans ce silence troublant et funèbre. C'était Brawer qui gueulait comme un putois dans l'acoustique. Brenton se rappela soudainement qu'il l'avait laissé en suspens au téléphone. Ce dernier devait sûrement avoir entendu les coups de feu et il imaginait aisément la panique qui devait l'habiter.

—Viens, lève-toi, Brawer est encore sur la ligne, il faut lui répondre.

Léa prit finalement la main du militaire et tira jusqu'à ce qu'elle fût debout non sans laisser échapper un gémissement de douleur. Alors qu'elle se levait, Brenton sentit sur son avant-bras frôler la poitrine de la femme. Il laissa aller le geste qui aurait pu en d'autres temps ressembler plus à une caresse qu'au hasard.

—Brenton, Brenton, vous m'entendez... répondez.

—Monsieur Brawer, c'est moi Brenton, je m'excuse de vous...

—Non, mais laissez-moi avec vos excuses et dites-moi plutôt ce qui s'est passé, ce sont bien des coups de feu que j'ai entendu, non ?

—Effectivement monsieur... eh... vous devez savoir que Taharia est mort, monsieur.

—Comment ! Taharia... mort ? Mais... merde... qu'est-ce qui se passe, expliquez-vous Brenton.

Le militaire prit quelques minutes pour expliquer la situa-

tion et la machination dont ils avaient été victimes. Brawer n'en croyait pas ses oreilles. Taharia qui était un agent double... il ne pouvait y croire et de plus il était mort... il ne savait que penser.

—Maintenant monsieur on fait quoi... car je vous avoue que je ne me sens pas tout à fait à l'aise ici, suis pas sûr que nos coups de feu n'aient pas été entendus par d'autres personnes dans le bâtiment ; vos ordres sont qu'on quitte ou quoi et, nous allons où ... Nous avons le Panatium, Léa est près de moi, que voulez-vous que nous fassions ?

La question désarçonnait complètement Brawer, il n'était pas préparé à un tel scénario. Il était totalement désarmé. Mais, il devait sortir de sa stupéfaction et réagir, trouver une réponse pour Brenton... et vite. Son cerveau fonctionnait à 100 à l'heure.

—Eh... ce que vous allez faire, voilà... c'est cela, voilà ce que vous allez faire. Il est évidemment impératif que vous quittiez cet endroit au plus vite, Taharia était un agent double et rien ne nous dit qu'il était seul au centre et que vous n'êtes pas encore en danger, vous me suivez ?

—Oui monsieur !

—Parfait, dites-moi maintenant, vos hommes sont toujours en attente à l'extérieur du centre ?

—Oui monsieur, ils attendent.

—Bon... il faut vous faire disparaître au plus vite... vous et le Panatium, ces enragés se sont infiltrés et structurés au-delà de ce que nous n'aurions jamais pu croire et en ce moment, nous n'avons surtout pas le temps de faire des enquêtes pour trouver ces tueurs. L'ici et maintenant est de vous protéger et sauvegarder le Panatium à tout prix... déjà trop de vies ont été sacrifiées pour l'aboutissement de ce projet. Maintenant, voilà ce que vous allez faire. Rejoignez de ce pas Poncho, Hervers et votre second pilote et décollez illico... direction... *Gold Point*.

—Vous avez bien dit *Gold Point* monsieur ?

—Vous n’êtes pas sourd mon ami. Ces bandits sont peut-être malins, mais nous sommes loin de notre côté d’avoir épuisé toutes nos ressources. Écoutez, ce n’est pas un très bon moment pour vous divulguer toutes les structures des Services secrets américains, mais je vous dirai que si je vous envoie à *Gold Point*, c’est que nous y avons un pied à terre. Mais passons, le temps presse.

Léa était toujours debout près de Brenton tenant toujours son t-shirt sur sa lèvre douloureuse qui enflait lentement. Le militaire lui tenait la taille la serrant contre lui ne voulant plus la laisser d’un seul pas. Pendant ce temps, Cartwright qui écoutait son supérieur défilé les ordres à Brenton se demandait comment cet homme pouvait imaginer un plan d’urgence aussi rapidement.

—Maintenant, écoutez bien. Quand vous arriverez à *Gold Point*, vous survolerez le village par le nord et vous y verrez les vestiges d’une vieille mine d’or. C’est à cet endroit que vous atterrirez avec votre appareil et que vous attendrez. De là, un véhicule ira vous chercher... je ne sais pas encore quel type de véhicule ce sera, mais je m’arrangerai pour que vous l’identifiez aisément. Ce dernier vous conduira à... à rappelez-vous... *Mitchell’s Mercantile* je le répète, *Mitchell’s... Mercantile*...et ce ne sera que sur place qu’on vous informera de la suite. Maintenant, combien de temps pour vous rendre à *Gold Point* ?

—*Gold Point*... avec un Tomahawk... J’sais pas trop monsieur, faudrait que je valide auprès de mon second, mais... environ quarante-cinq minutes peut-être...

—Parfait, mais rappelez-vous que vous devrez être extrêmement prudent, car je suis persuadé que dès que votre machine prendra son envol, vous serez repérés par ces pitbulls enragés, souvenez-vous que lorsque Tazianno et Léa ont touché le sol pour transférer avec vous, ils savaient déjà où ils étaient. Ils les suivaient probablement par radar, les attendaient et c’est ce qui a coûté la vie à Tazianno c’est fini, je ne veux plus de mort, alors

maintenant, partez au plus vite pour *Gold Point* tout en étant d'une extrême prudence.

—Ce sera fait, monsieur, considérez que toute notre expertise soit consacrée à protéger madame Zanito dans un premier temps et que nous vous amènerons madame ainsi que le Panatium à *Gold Point* dans un laps de temps le plus court possible. Gardez la ligne quelques secondes monsieur, j'avise mes équipiers de notre départ...

Le militaire décrocha de sa ceinture sa radio sur le dessus de laquelle une petite lumière orangée clignotait rapidement, signifiant sa liaison permanente avec l'hélico. Sur le côté de la radio, il y avait l'habituel bouton-poussoir pour se mettre en communication, du genre de celui que l'on retrouve sur la majorité des radios de communication portatives. Mais celui-ci avait cependant quelque chose de différent par rapport aux autres radios. Juste un peu plus bas que ce bouton-poussoir, il y avait un petit interrupteur intégré au boîtier, à peine plus surélevé que le boîtier lui-même. Brenton l'actionna.

Léa, toujours à ses côtés, se massait la nuque pour diminuer la douleur occasionnée par sa chute au sol quelques minutes auparavant.

Elle écoutait avec beaucoup d'attention les échanges entre Brenton et Brawer. Elle savait maintenant que ce dernier lui avait donné l'ordre de quitter les lieux et malgré le peu de mots prononcés par l'homme, elle comprenait que Brawer lui indiquait probablement où aller.

Pendant que Brenton bougeait son corps pour rejoindre sa radio, la femme ne put s'empêcher d'observer la beauté du corps à demi nu de celui qui était tout près d'elle... Ils étaient en situation périlleuse, et en peu de jours, elle avait vécu une foule de moments troublants, inhabituels et sans contredit dangereux. Pendant un instant, elle crut qu'elle se métamorphosait en une machine ignorant de moins en moins la peur.

Aussitôt le petit interrupteur actionné par Brenton, les ra-

dios de Poncho, de Hervers et du deuxième pilote se mirent à émettre un son semblable à un bip de téléavertisseur, mais à une fréquence plus élevée. À cet instant précis, les trois militaires comprirent le signal d'urgence qui leur signifiait qu'ils devaient évacuer les lieux immédiatement. À peine quelques secondes suffirent pour que Poncho et Hervers se retrouvent à l'hélicoptère. La machine commença aussitôt à siffler sa formidable puissance alors que du même élan le rotor se mit à tourner de plus en plus vite.

—Go Hervers go, on quitte la place en urgence à ce que j'entends.

—Je sais, on dirait que la situation s'est corsée, j'imagine que Brenton et la femme ont rencontré des problèmes et qu'ils seront ici sous peu.

—Ouais, viens, embarque et prenons nos postes.

Brenton ne prit pas le temps d'accrocher sa radio à sa ceinture, il porta à nouveau l'acoustique du téléphone à son oreille.

—Voilà monsieur, mes hommes sont avisés que nous partons illico.

—Parfait, alors grouillez vos culs et quittez le centre au plus vite, je ne vous contacterai pas durant votre trajet et comme je vous l'ai dit tout à l'heure c'est à votre arrivé à *Gold Point* que vous saurez à quoi vous en tenir. De là on vous avisera de la suite. Maintenant, partez Brenton, partez au plus vite.

—Compris monsieur, dans quelques minutes, nous serons en vol, pleine vitesse pour *Gold Point*.

Brusquement, l'homme déposa l'acoustique sur sa base. Les pupilles dilatées par l'adrénaline, la bouche légèrement entrouverte pour mieux aspirer l'air dans ses poumons. Il se tourna vers Léa et lui prit la main avec laquelle elle massait sa nuque.

—Viens Léa... l'hélico nous attend, il faut partir d'ici au plus vite.

—Eh... je me demandais... tu pars toujours en mission

ainsi... à demi nu ?

L'homme ne répondit pas à Léa. Prestement, il ramassa le chandail que la femme avait déposé sur le bureau. Il l'enfila rapidement et happa la main de la femme.

—Viens, ne moisissons pas ici!

La femme comprit que le temps n'était pas à poser question, elle devait le suivre aveuglément, avec confiance, ce qu'elle avait fait d'ailleurs depuis les premières minutes où elle l'avait rencontré. Brenton saisit de sa main libre la précieuse mallette qui contenait le Panatium, cause de tant de morts, raison de survie de tant de gens. Rapidement, il entraîna la femme vers la porte. Avant de s'engager dans le corridor menant vers l'ascenseur, il fit un brusque arrêt. À ce moment, il laissa la main de Léa pour sortir à nouveau son Taurus de son étui. Léa remarqua comment l'arme sombre semblait lourde. Le tenant bien en main, Brenton ôta le cran d'arrêt de l'arme étant ainsi prêt à faire feu en tout temps... au moindre doute. L'homme qui était près d'elle lui avait sauvé la vie quelques minutes auparavant. Il avait tué pour elle et pouvait encore tuer pour elle... ou pour le Panatium. Cette pensée la rendit ambivalente, cette arme, cet homme, sa sécurité, la mort, elle ne savait plus quoi penser, et Brenton ne lui en laissa pas le temps.

—J'espère que tu as un peu de souffle...

—Pourquoi me demandez-vous cela ?

—Parce que tu vas devoir courir fillette... et vite en plus de cela... allez, suis-moi.

Le ton de sa voix était plus celui d'un ordre que d'une invitation. Le cadavre de Taharia était toujours près de la porte. L'arme de poing fendait l'air devant eux, Brenton partit comme un marathonien. Léa le suivit comme une ombre à grandes enjambées. La masse musculaire de ses cuisses était rudement secouée par l'ampleur de ses pas. Vues au ralenti, ses poussées auraient été un mouvement sensuel. La rondeur de ses jambes et

de ses fesses dévoilait toute sa force... toute sa féminité.

Arrivé à l'ascenseur, Brenton plaqua fermement Léa sur le mur la protégeant de son propre corps. La femme eut le temps de sentir l'odeur musquée de l'homme. Les relents de ce dernier rejoignirent son odorat l'instant d'une seconde. L'homme tenait son Taurus de sa main gauche balayant le corridor dans tous les sens comme un radar à la recherche d'une cible. Ne voyant personne, il donna de son bras soudé à la mallette un violent coup de coude sur le bouton de l'ascenseur pour en commander l'appel. Immédiatement, les portes s'ouvrirent. Brenton pensa aussitôt que si les portes s'ouvraient tout de suite, c'était que la cabine était restée à l'étage, donc que personne d'autre ne l'avait utilisé déduisant qu'il y avait peu de gens au centre... aujourd'hui... en ce moment...

—Vite, montons... appuie pour fermer les portes.

Brenton continuait à balayer l'air ambiant de son pistolet glissant de sueur. Deux secondes après leur entrée, les portes se fermaient. L'homme baissa son arme vers le sol.

—Je n'aime pas ce que nous sommes en train de vivre Brenton, lui dit Léa entre deux souffles, si quelqu'un d'autre essayait de...

—Ce serait un mort de plus sur la liste.

Léa frissonna en entendant la réponse de Brenton. L'instant d'une pensée, elle entendit le coup de feu de Taharia en direction de Brenton puis la détonation de réponse amenant l'homme au sarrau dans l'abîme de la mort.

Puis, la cabine ralentit pour finalement s'arrêter. Les portes s'ouvrirent qu'aussitôt Brenton pointa son arme sur tout ce qui se pouvait se trouver derrière ces dernières. Personne...

Brenton avança de deux pas à la vitesse de l'éclair. Rien en vue...

—Viens, ne traînons ici.

Puis, la course reprit de plus belle. Il semblait à Léa que les

portes de sortie étaient loin, tellement loin. Finalement, ils y arrivèrent. Réduisant la cadence, ils perçurent le sifflement de la machine de guerre qui les attendait au dehors. Jusqu'ici, tout allait bien, les hommes de Brenton étaient prêts.

Ouvrant les deux portes menant au dehors avec précaution, le militaire balaya à nouveau l'espace autour d'eux. Voyant Brenton l'arme au poing prêt à faire feu, Poncho et Hervers validèrent ce qu'ils pensaient dans leur for intérieur. Ils prirent aussitôt position d'attaque à leur tour. Poncho prit à deux mains la mitrailleuse de gros calibre et scruta rapidement dans sa mire l'environnement autour de Brenton et de Léa à la recherche d'un assaillant quelconque. Hervers, mitrailleuse portative à l'épaule, fit signe d'un geste de la main à Brenton d'attendre avant d'aller vers eux. Puis, après trois ou quatre secondes, il leur fit un signe leur signifiant de courir jusqu'à l'hélicoptère qui était à une cinquantaine de mètres.

À nouveau, ils sprintèrent jusqu'à la porte de la machine volante. Arrivant près de lui, Hervers tendit la main à Léa qui se sentit soudainement soulevée de terre par la traction du militaire secondé par la main de Brenton qui poussait vigoureusement sur ses fesses. La force fut suffisante pour que la femme se retrouve à plat ventre au plancher de l'hélico. Brenton tendit la mallette métallique à Poncho. Elle n'eut pas le temps de se relever que Brenton, accroupi près d'elle, criait ses ordres.

—FRANC NORD, *GOLD POINT*, PLEINS GAZ... *NOW!*

Chapitre 8

Brawer se promenait de long en large comme un fauve en cage. Il faisait les cent pas dans la petite pièce. Il continuait à échafauder son plan et voulait même aller les rejoindre, même si cela lui semblait irréalisable. Il ne cessait de penser et de ressasser ce qu'il avait à faire. Dans quelques quarante-cinq minutes, Léa et Brenton seraient à Gold Point. Il savait qu'il devait agir vite, car cela faisait déjà trop longtemps que le Panatium était hors contrôle. Il était temps d'arrêter cette course folle, temps de... lier Léa au Panatium.

L'homme suait de plus en plus. S'approchant rapidement de Cartwright, il lui demanda...

—Cartwright,... Talladega, il est ici en ce moment ?

—Eh... oui monsieur, du moins à ce que je sache.

—Parfait, voilà ce que nous allons faire... Vous allez m'appeler immédiatement cet énergumène, je veux qu'il soit ici... non attendez... je veux qu'il soit à la porte de mes quartiers avec son « routier », je veux qu'il me conduise à Gold Point à la vitesse de la lumière.

—Que Talladega vous conduise à Gold Point comme ça, tout de suite ?... mais monsieur... à moins que je ne me trompe... Bishop-Gold Point... il n'y a pas de...

—Je sais Cartwright qu'il n'y a pas de route à proprement parler, mais en ce moment, je n'ai pas d'hélicoptère de disponible ; c'est justement pourquoi je veux que vous m'appeliez Talladega, n'est-il pas reconnu comme... comme un excellent... non, ce n'est pas le bon qualificatif pour ce fou, voyons, n'est-il pas

reconnu comme un supposé expert au volant de son routier ?

—Paraît monsieur... personnellement, je n'ai jamais osé faire un seul kilomètre avec ce malade, et... eh... vous savez sûrement que le gars a un important dossier à son actif... c'est un secret de polichinelle. Toutes les réprimandes qui lui ont été adressées pour ses cascades plus folles les unes que les autres.

—Je sais Cartwright, je connais ses antécédents, mais voyez-vous, c'est justement d'un fou comme lui dont j'ai besoin en ce moment. Allez, appelez-moi sur le champ ce Talladega, je veux le voir dans les minutes qui suivent à la porte de mes quartiers avec son routier réservoir au bouchon. Pour une fois que son style casse-cou pourrait être utile à quelqu'un ou à quelque chose d'autre que de jouer au cascadeur, je l'utiliserai.

—Eh... Bien monsieur, mais je vous trouve bien courageux, vous savez. Je l'appelle à l'instant.

Aussitôt, Brawer sortit de la petite pièce à grandes enjambées. En ouvrant la porte, le soleil lui creva les yeux. Il avait tout oublié autour de lui. Maintenant, plus rien d'autre ne comptait que la vie de Léa et la mise en sécurité du Panatium. Le vent chaud l'écrasa littéralement. Il courba le dos et fonça directement vers ses appartements.

—La porte venait à peine de claquer que Cartwright composait un numéro sur un autre téléphone que celui qu'avait utilisé Brawer pour parler à Brenton. Rapidement, il raccrocha le combiné, gardant la main sur ce dernier attendant impatientement le retour d'appel de Talladega.

—Dans un garage sur la Zone, Talladega était à faire une réparation sur une Mercedes noire qui appartenait à un agent des services secrets. Son t-shirt et ses jeans étaient tout souillés d'huile et de saletés résultant de son travail de mécanicien. Il avait la tête penchée au-dessus d'une composante électronique reliée à l'unité de climatisation du véhicule, lorsque son téléavertisseur émit un signal d'appel. Les mains crasseuses, il poussa sur un

bouton pour voir un numéro s'afficher sur le petit écran à cristaux liquides.

—Merde... c'est le numéro de Cartwright... qu'est-ce qu'il me veut, ce crétin ?

Talladega était un homme fou à lier. Il avait réussi à garder son emploi dans cette unité pour une seule et unique raison... son habileté inégalée à conduire un routier, cette machine unique qu'il avait mise au point et qu'il pilotait dans tous les genres de terrain inimaginables. Talladega n'avait pas appris à devenir pilote de cette machine, ce talent était inné, génétique. Tous les qualificatifs s'appliquaient à cet homme, de cascadeur à conducteur fou, une chose était cependant incontestable, il avait un don hors du commun. Cet homme faisait avec un routier ce que personne ne pouvait faire. Il passait là où ça ne passait pas, où on aurait pensé que cela était impossible. Il roulait à des vitesses où la mort prenait place sur le siège d'à côté. Beaucoup plus du style truand que discipliné, Talladega avait un vocabulaire à faire tordre une fourchette lors d'un repas.

Brawer ne l'avait jamais vu propre. Il aimait de façon démesurée et de manière excessive, la mécanique sous toutes ses formes, l'image même de la performance à son état brut avec toutefois des filons d'une pureté parfaite. Il ne conduisait que très rarement sur les routes, il détestait le pavé prétextant que l'asphalte, c'était pour les *moumounes*. Non, sa spécialité, ses gènes, étaient pour le *off road*. Tout le monde avait peur de prendre place avec ce kamikaze, et avec raison... et là... maintenant, Brawer avait besoin de cet halluciné... besoin de ces habiletés fumantes. Il se rappela un jour s'être demandé si c'était du sang qui roulait dans les veines de ce cinglé ou du nitrométhane.

Aucun doute, c'était l'homme de la situation.

—Qu'est-ce que tu veux *radioman*, tes systèmes de communications à la merde perdent de l'huile ?

—Ah ! Arrête de faire l'idiot Talladega, je n'ai ni le goût de

répéter et encore moins le temps, alors ferme ta grande gueule et écoute bien ce que j'ai à te dire, c'est sérieux.

Immédiatement, le fou comprit au ton de la voix de son interlocuteur que l'appel était important.

—Va *radioman*, crache le morceau.

—Brawer veut te voir dans quelques secondes, tu as encore bien compris, dans quelques secondes à la porte de ses quartiers avec ton routier fuel au bouchon. La mission est folle... tout autant que toi d'ailleurs, soit dit en passant.

—Crache *radioman*, et ne gaspille pas ton venin, on perd du temps.

—Tu as... 45 minutes pour aller déposer Brawer à Gold Point en un seul morceau... enregistré ?

—45 minutes ? Mouais... c'est juste, mais on devrait avoir le temps de cueillir des fleurs de cactus quand même. Non, mais c'est sérieux ce que tu me demandes là ?

—Sérieux ? Tu poseras la question à Brawer pour voir si lui, il était sérieux quand il m'a dit de t'appeler.

—Ça va, j'ai compris. Dans quelques secondes, je le prends... rien d'autre que je devrais savoir ?

—Oui... peut-être un petit conseil... essaie de ne pas de l'esquinter en cours de route... pas sûr que cela remonterait ton bulletin.

—Occupe-toi de ta radio et moi, je m'occupe de mon routier et de Brawer, regarde-moi bien aller *radioman*, ça va péter le feu !

Au pas de course, il ramassa une guenille aussi sale que ses mains. Il alla à l'urinoir pour pisser, car les ceintures pèsent sur le ventre et c'est chiant, disait-il.

Le tombeau était en fait un Hummer que Talladega avait personnellement modifié. C'était une version du véhicule qui n'avait rien à voir avec les modèles de luxe qui étaient habituellement utilisés par les services secrets. Non, cette version était

plutôt dotée d'un toit à angle de 45° à l'arrière et d'une peinture mate aux couleurs du désert. Un véhicule d'aliéné pour un aliéné. Le fou avait changé le moteur, originalement au diesel, pour en mettre un à essence, puissamment surcomprimé. De plus, presque toutes les pièces du moteur avaient été modifiées, sinon gonflées. Le reste des organes mécaniques de cet engin avait été obligatoirement adapté pour supporter et résister à la puissance motrice du moteur dans un premier temps, mais également aux tortures que lui infligeait son conducteur possédé de Satan. C'était une machine en provenance directe de l'enfer. À elle seule, la vision d'un tel monstre donnait à plus d'un, une frousse qui suggérait de s'abstenir de monter dans un tel engin.

En fait, quand Talladega prenait place au volant, la vie de tout le monde était en danger et particulièrement... celle de son passager, et cette fois-ci, ce passager était Brawer.

Ce dernier avait à peine franchi le portique de son baraquement que le son caractéristique du routier de Talladega déchirait l'air brûlant de la base. Ce son était reconnu sur toute la Zone. Quand Talladega sortait sa machine satanique, il ne pouvait passer inaperçu.

—Pas possible d'avoir mis au monde une telle machine...

Brawer sortit au dehors pour voir foncer en sa direction le fou. Un nuage de poussière l'enveloppa, décontenancé par la vision de ce monstre opéré par nul autre que Satan en personne.

—Hello boss! Paraît que nous avons une petite balade à faire ensemble et que nous devrions partir tout de suite, et que selon *radioman*, le temps nous serait compté ? Alors, montez boss, je vous conduis. Ça me permettra de vérifier si les petits ajustements que j'ai faits sont à point. Montez, on va en profiter pour s'amuser ensemble, vous savez, j'ai si peu souvent des passagers avec qui je peux m'amuser.

Talladega affichait un large sourire. Il parlait fort pour se faire comprendre au travers du ronflement qui émanait des deux

échappements et du sifflement bizarre de ce qui devait ressembler à une turbine sous le capot. Bien qu'il aurait dû, Brawer était plus ou moins impressionné par ce que venait de lui dire Talladega. Il connaissait déjà trop bien l'individu avec qui il avait eu tant de rencontres pour ses indisciplines. Ce qui l'inquiétait bien avant tout, c'était que lorsque ce garçon était mis en situation sérieuse, il pouvait devenir un véritable kamikaze pour satisfaire un ordre et Brawer ne voulait pas finir ses jours avec ce fou et encore moins dans cet engin diabolique. Prestement, il monta dans la machine et claqua la portière.

Le claquement de cette dernière se perdit dans le son de la puissance crachée par les tuyaux noircis des échappements et par un cri de guerrier sortant de la gorge de Satan lui-même. Bien qu'habituellement ce type de véhicule soit reconnu comme particulièrement lourd, le bolide fit un demi-tour sur lui même comme s'il eut été sur une couche de glace. Les quatre roues motrices emplirent l'intérieur des ailes de sable et de gravier. Mû par une accélération écrasante, il se dirigeait vers la guérite d'enregistrement du complexe. Talladega avait une main sur le petit volant de caoutchouc mousse et l'autre sur le bras sélecteur des 6 vitesses. Il se sortit la tête en dehors du véhicule pour beugler à la personne de garde de la guérite.

—HEY CONNARD, OUVRE TA PUTAIN DE CLÔTURE DE MERDE OU JE TE L'ARRACHE, VIIIIMIITE, ON EST PRESSÉS, NOUS.

Brawer n'en croyait pas ses oreilles. Cet homme était déchaîné et fou à lier. Et voilà que maintenant, c'était le gardien de la guérite qui n'en croyait pas ses yeux. Ayant l'obligation de connaître tout le personnel qui oeuvrait au sein de la base, il reconnut immédiatement Talladega et son bolide. En catastrophe, il ouvrit la barrière sachant que le fou était au volant et que rien ne l'arrêterait, surtout pas une barrière.

À peine la guérite franchie, que le routier quitta déjà sa

trajectoire. Les énormes crampons des pneumatiques mordaient à pleine gueule le sable et le gravier du désert. Sitôt hors route, Talladega se mit à pianoter sur le GPS qu'il avait intégré pour ne pas dire bricolé au tableau de bord. En moins de cinq secondes, il sut vers quelle direction, il devait foncer. Ne restait qu'à espérer pour Brawer d'y arriver sain et sauf. La course folle débutait.



—Mets-moi en communication radio avec ce Cartwright, je veux parler à Brawer... s'il pense nous glisser entre les doigts ainsi, ce crétin se trompe, vite appelle Bishop.

L'homme était complètement fou de rage. Son visage s'empourprait de colère à vue d'œil. Son complice qui était à la radio n'aimait pas la tournure de la situation. Son patron était littéralement hors de lui, essuyant défaite par-dessus défaite. Tout avait été mis en place pour avoir le Panatium et le précieux médicament était toujours loin d'eux. Les morts s'additionnaient, mais rien n'aboutissait. Qu'allait-il faire maintenant, que manigançait-il encore, toutes les ressources prévisibles étant épuisées, qu'avait-il encore en son pouvoir pour aller chercher le médicament tant convoité.

Cartwright était à se servir un café quand il reçut l'appel qui retentit dans les petits haut-parleurs incrustés au plafond acoustique.

—Nous appelons la base de Bishop... nous appelons la base de Bishop... répondez Bishop...

Cartwright fut extrêmement surpris d'entendre cet appel. Jamais un interlocuteur n'appelait par radio sans commencer par s'identifier, ce qui était contraire aux normes des communications établies, et de plus, qui pouvait bien loger un appel sur cette fréquence qui était réservée exclusivement aux communi-

cations internes ? Cartwright attendit quelques secondes avant de répondre, c'était vraiment trop étrange, peut-être était-ce une erreur ou...

—Répondez Bishop, nous savons que vous recevez notre appel... base de Bishop, répondez.

Le militaire comprit au second appel que ce n'était pas une erreur, quelqu'un appelait bien la base. Croyant à un appel de secours ou espérant dans son for intérieur que cela puisse encore être une erreur, il risqua de répondre.

—Ici Bishop, identifiez-vous immédiatement, vous êtes sur une fréquence réservée au gouvernement et vous n'avez pas le droit de l'utiliser. Je répète, identifiez-vous immédiatement.

—Cartwright... tu peux aller te faire foutre avec votre identification à la con et tu ne sauras surtout pas qui nous sommes, la seule chose que tu dois savoir c'est que je veux parler à Brawer et tout de suite.

Cartwright resta estomaqué de se faire répondre ainsi. Visiblement, son interlocuteur le connaissait... Qui donc pouvait lui parler de la sorte et de plus, exiger de vouloir parler à Brawer. Le militaire hésita un instant et répondit.

—Qui que vous soyez, je ne connais pas vos intentions, mais sachez que vous violez les règlements de...

—Écoute bien ce que j'ai à te dire mon avorton, retient que nous sommes de la race à vous faire tourner dans votre propre merde, ça te va comme identification et nos intentions ? Maintenant je veux parler à Brawer pour lui dire que la partie n'est pas finie et que nous comptons bien prendre possession du Panatium... alors, tu piges maintenant qui nous sommes !

Cartwright ne savait toujours pas qui était son interlocuteur, mais il comprit à l'instant que ce dernier n'était pas n'importe qui et que le fait qu'il lui parle du Panatium signifiait que cet appel était sans équivoque, prioritaire.

—Monsieur, qui que vous soyez, sachez que je ne peux vous

mettre en communication avec monsieur Brawer ce dernier n'étant pas disponible pour l'instant et...

—Hey, tas de merde, je pense que tu ne piges pas tout à fait qui nous sommes et quelles sont nos intentions. Enregistre ce que j'ai à te dire. Nous savons que vous possédez le Panatium et qu'il est en direction de quelque part avec une certaine Léa Zanito. Maintenant, ce que vous ne savez pas, c'est la suite de cette petite aventure et si tu penses qu'il n'y a pas eu suffisamment de morts, essaie juste pour voir de ne pas me mettre en contact avec ton patron et tu verras par la suite le coup pied au cul qu'il te réservera espèce d'idiot, alors l'avorton, est-ce suffisant pour que tu nous mettes en communication avec ce Brawer.

Les mains de Cartwright tremblaient de rage à entendre son interlocuteur le bafouer ainsi alors qu'il le mettait dans une situation sans issue. Il comprenait qu'il avait affaire à un membre de cette organisation qui avait tué Seagle et Tazianno. Il savait également que ces bandits étaient prêts à tout pour avoir le Panatium. Soudain, le préposé aux communications eut comme idée d'essayer d'identifier la provenance de la communication. Mais pour ce faire, l'interlocuteur devait encore parler et pour quelques minutes au minimum... et cela devrait être possible si Brawer échangeait avec ces canailles. Cartwright décida de jouer ses cartes, l'enjeu était monumental, il le savait.

L'acolyte du truand ne comprenait toujours pas ce que son patron voulait dire à Cartwright ou à Brawer. La suite de l'aventure... qu'est-ce que cela voulait dire ? Ce groupe de tueurs sans scrupules avait comme mandat de s'emparer du Panatium à tout prix et de kidnapper la femme à partir d'un plan défini. La cellule devait prendre le médicament lors du trajet Bishop-Beatty. La mission avait mal tourné et le succès espéré s'était envolé avec le vent du désert. Devant l'échec, ils avaient mis Taharia dans le coup allant jusqu'à le menacer de le tuer s'il ne prenait pas possession du Panatium. Mais encore une fois, tout s'était écroulé pour eux.

À sa connaissance, aucun autre plan n'avait été mis en place pour pallier l'échec de Taharia. Mais voilà qu'au dire du brigand, l'aventure avait une suite. Mais de quoi parlait-il, quel autre drame préparaient-ils ?

— Ici Cartwright, je m'adresse à celui qui contacte la base de Bishop. Considérant ce que vous avancez, je vais contacter monsieur Brawer et lui adresser votre demande et attendre de savoir sa position avant de vous mettre en liaison... vous avez reçu mon message ?

— C'est cela fausse couche, adresse-lui ma demande comme on te l'a si bien appris, mais mentionne-lui bien à ton patron que ce n'est pas une question qu'il veuille me parler ou pas... mais plutôt une question de vie ou de mort...

Cartwright ne répondit pas à l'allusion de l'inconnu, se contentant de se mettre en liaison le plus vite possible avec Brawer.



L'hélicoptère volait de toute sa puissance. Les minutes qui s'écoulaient étaient comme une pause. À l'intérieur de la machine volante, ils se sentaient en sécurité. Léa était assise sur son petit banc de toile, les ceintures de sécurité la retenant au mur de l'oiseau de fer. Elle savourait le souffle chaud du vent qui entrait par les portes latérales toutes grandes ouvertes. L'air était comme une caresse, contrastant avec toutes les tensions et les drames qu'elle vivait. Le bruit de fond était infernal, mais rassurant à la fois. Brenton et son second menaient l'aigle d'alliage à environ cinquante mètres d'altitude. Tous les passagers portaient leur casque visièrre baissée, sauf Léa pour qui, en tant que passager civil, rien n'était prévu.

Brenton utilisa sa radio intégrée à son casque pour communiquer avec Hervers.

—Hervers, vous pourriez enfiler votre coque sur la tête de la petite dame, je voudrais lui glisser deux mots.

—C'est fait, monsieur.

Le militaire fit signe à Léa que Brenton voulait lui parler. Encore une fois, ce fut presque une mascarade de revoir Léa essayer de tenir en équilibre le casque beaucoup trop lourd, trop gros pour elle, sans compter ses efforts pour placer le petit micro un tant soit peu vis-à-vis sa bouche. En fait, elle devait le tenir à deux mains pour que sa tête tienne au centre. Finalement, Hervers fit un signe de la main à Brenton tout en y mêlant un large sourire lui signifiant que la petite dame était O.K.

—Léa, vous me recevez ?

—Presque parfaitement... misère... mon casque est trop grand...

—Allez, pour la prochaine aventure ou mission, on vous fera faire un casque sur mesure, déjà que vous êtes une vraie de vraie.

—Laissez faire les blagues Brenton, vous vouliez me poser une question ?

—Non... juste vous parler... juste vous entendre...

—Dites-moi une chose monsieur Brenton... est-ce que pour une petite civile comme moi, il est admissible de demander à un militaire de votre rang ou de votre niveau, s'il porte un autre nom que celui de Brenton ?

—Disons que, oui ça se demande, même si je ne suis pas vraiment à l'aise avec ce genre de questions, et qu'il faut bien que ça soit une civile qui me la pose pour que j'y réponde... Ainsi, je vous dirai que dans mon entourage, bien que cela soit rare... on m'appelle... *L'enfant de rien*.

—L'enfant de rien ? Et pourquoi vous appelle-t-on ainsi ?

L'homme pris quelques secondes avant de répondre à la femme comme si sa question était indiscreète.

—Parce que je n'ai jamais eu de père, mère, frère ou sœur connus.

Léa resta bouche bée à ce que venait de lui dire Brenton. Elle se sentit même attristée de cette confiance.

—Ma seule famille, ma seule vraie famille, c'est cette bande de rigolos qui vous entoure.

—Mais vous devez avoir plus, j'sais pas moi, une femme, des enfants, une amie de coeur...

—Rien Léa... je suis l'enfant de rien, ce n'est pas par hasard que l'on me surnomme ainsi.

Léa était mal à l'aise dans cette conversation. Ils volaient à pleins gaz vers l'inconnu alors qu'elle écoutait la solitude de l'homme.

—Je suis désolée pour vous, croyez-moi. En fait, ce que je voulais surtout savoir par ma question, c'était, mis à part votre nom de famille et votre surnom... vous devez avoir un prénom ?

Il y eut un autre silence suite à la question de la femme... puis, au bout de quelques secondes, le militaire lui répondit.

—Kurd.

Puis une longue pause prit place dans leur échange. Ne comprenant pas pourquoi l'homme ne parlait plus, Léa lui demanda :

—Pourquoi gardez-vous ce silence ?

—Parce que je ne donne jamais mon prénom à personne.

—Ah non ? Et pourquoi donc ?

—C'est une forme d'intimité à laquelle je ne suis pas habitué, l'enfant de rien me va mieux.

Léa était embarrassée d'entendre ce que lui disait cet homme... alors qu'il semblait relativement accessible, ce dernier était dans la réalité un parfait exemple de la solitude même, il était... l'enfant de rien. Troublée, elle risqua une autre question.

—J'aurais une demande à vous faire.

—Une demande ? Je vous écoute.

—Cela vous vexerait si je vous tutoyais et que je vous appelais par votre prénom ?

Encore une fois, Brenton laissa un silence relatif emplir le

casque de Léa. Puis, au bout de quelques secondes, il lui dit :
—Demande accordée soldat Léa.

Brawer était franchement malmené par Talladega. Le rou-tier rebondissait littéralement d'un obstacle à l'autre propulsant loin derrière lui le gravier et le sable lorsque les gros pneus reprenaient contact avec le sol. La sonnerie normale d'un système de communication n'aurait jamais pu être entendue considérant la toile de fond sonore créée par toute cette mécanique déchaînée. Mais Talladega avait pensé à tout. Il avait relié au cellulaire du véhicule une sonnerie externe si puissante qu'elle pouvait déclencher un arrêt cardiaque à toute personne prédisposée.

C'est ce qui faillit d'ailleurs arriver à Brawer quand les cinq haut-parleurs reliés à la radio reproduisirent le son caractéristique d'une sirène qu'on entend dans les sous-marins lors d'une plongée.

Hurlant à son tour, Talladega dit fièrement à Brawer que c'était le téléphone et qu'on devait essayer de les rejoindre.

—Oh bravo, je n'avais pas remarqué... et comment voulez-vous que je puisse parler à qui que ce soit dans tout ce bruit et entre deux voltiges, en plus...

Sans rien rajouter aux commentaires de Brawer, le pilote appliqua les freins à fond projetant du même coup son passager, bras devant, de dix centimètres en direction du tableau de bord, les ceintures de sécurité faisant leur travail de retenue. Un gros tas de gravier se forma devant chaque pneu, créant une masse poussiéreuse à tasser à la pelle. Reprenant en quelque sorte ses esprits, Brawer constata... savoura le silence apaisant, le moteur de cette machine satanique s'étant tue du même coup.

Brawer tourna son regard vers Talladega pour lui confirmer son surnom « du fou » quand la sirène se mit à hurler à nouveau coupant net toute pensée de l'homme. S'empressant de décrocher le vieil appareil de communication retenu à la console par un

bricolage de velcro, la sirène coupa son hurlement à son tour. Talladega le porta nerveusement à son oreille.

Silencieux pendant trois à quatre secondes, il transféra la vieille technologie recouverte de poussière à Brawer.

—C'est pour vous boss... ça semble important, *radioman* est tout en nerfs.

Talladega était vraiment un être de mauvais goût ayant une classe à mettre n'importe qui mal à l'aise. Il n'avait aucun savoir-vivre, il puait l'huile et n'avait aucune allure. Brawer ne se souvenait pas de l'avoir vu avec barbe fraîche faite. En fait, elle était toujours longue de quatre ou cinq jours. Le style d'homme qu'il était faisait comprendre à Brawer pourquoi il ne l'avait jamais vu avec une femme.

Brawer écouta, silencieux, ce que lui disait Cartwright.

—Attendez monsieur, je vais vous faire entendre la bande sonore de la conversation que nous avons eue...

Brawer était renversé de ce qu'il entendait. L'homme qui avait fait cet appel était à coup sûr un des bandits qui était responsable de tous leurs malheurs, de tous ces morts. Et puis, il y avait cette phrase qui lui disait que l'aventure aurait une suite... qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ?

Au dehors, dans cet environnement hostile, le soleil brûlait la tôle de la machine démoniaque. La chaleur asséchait vite tout ce qui pouvait avoir un tant sans peu une trace d'humidité. Ce fait éveilla la soif de Talladega. Ouvrant la console située entre les deux sièges avant, il en sortit une bouteille d'un litre d'eau. Il planta le goulot dans sa bouche sèche et en prit une bonne rasade. L'écoulement de l'eau fut tellement rapide que deux filets coulèrent le long de ses joues pleines de sueur. S'essuyant, il refila la bouteille à Brawer qui était concentré à l'écoute de la bande sonore sur la communication entre Cartwright et son interlocuteur. Brawer ramassa le litre d'eau à demi vide, regarda Talladega qui s'étendait littéralement sur son siège. Il essuya le pourtour de la

bouteille et en but une gorgée.

—Voilà monsieur, vous savez maintenant tout ce qu'il en est sur cet appel... Autre chose monsieur, j'ai une information pertinente pour vous.

—Quoi donc ?

—La conversation a été suffisamment longue pour que je puisse localiser la provenance de l'appel.

—Cartwright, vous êtes un pro, dites-moi d'où ce crétin nous appelait.

—Sûr à 90% de Hiko, près de la jonction des routes 6 et 38.

—Bravo, vous êtes un as, mon ami !

—Merci monsieur, je vous avouerai que je préfère ce qualificatif à celui d'avorton.

—Allez Cartwright, ne vous embêtez pas avec ce salaud.

—Bon et maintenant monsieur... vous faites quoi ? Vous voulez établir un contact avec ce truand ?

La porte du véhicule claqua à la question de Cartwright. Talladega était sorti au dehors pour... pour peut-être prendre l'air ce dont se foutait Brawer éperdument d'ailleurs.

—Oh que non mon ami, je n'ai nullement le goût de parler à celui qui assassine les gens qui travaillent pour moi.

—Mais monsieur... notre interlocuteur semblait insister grandement pour vous parler, vous l'avez entendu tout comme moi, vous ne pouvez tout de même pas...

—Justement Cartwright. Ce salaud s'attend assurément que je vais acquiescer à sa demande sous prétexte qu'il connaît tout du Panatium, mais voici précisément son point faible, son talon d'Achille.

—J'avoue que j'ai peine à vous suivre monsieur.

—Écoutez Cartwright, j'ai un plan en tête, voilà ce que nous allons faire...



—Ce sera encore long avant que nous arrivions à Gold Point... Kurd ?

—Quinze à vingt minutes encore, pourquoi, tu n'aimes pas te balader en hélico avec moi ?

—Ne faites pas l'idiot, monsieur Kurd, cela n'a rien à voir avec...

—Une seconde Léa... j'ai un appel de Beatty...

Léa n'était pas reliée à la communication radio externe et ne pouvait entendre l'échange qu'avait Brenton avec Beatty. Au bout d'une minute, peut-être deux, la voix de Brenton retentit dans le casque de Léa.

—Écoute Léa, il y a un changement au programme, une autre priorité a été définie par Brawer et je n'ai pas vraiment le temps de tout vous expliquer. Ce que je te dis, c'est que l'affaire prend une tout autre tournure, ce qui, concrètement parlant, veut dire que nous changeons de direction.

—Quoi ? Qu'es-tu en train de me dire là ? Nous n'allons plus à Gold Point ? Mais cela...

—Écoute-moi Léa, je suis désolé, ce n'est ni le moment et j'ai encore moins le temps de t'expliquer l'autre mission que Brawer vient de nous confier. Remets le casque à Hervers, il faut que je lui parle tout de suite.

—Attends Kurd... attends une seconde, j'ai un problème important... est-ce que les autres entendent notre conversation ?

—Notre conversation ! Mais non pourquoi ?

—Kurd... j'ai envie de pipi.

—C'est pas vrai... elle est bonne, celle-là... Écoute, sais pas moi, trouve-toi un pot quelconque et fais dedans.

—Kurd, tu n'y penses pas... tu n'avais peut-être pas remar-

qué, mais je ne suis pas seule dans cet oiseau de malheur.

—Léa, je suis désolé pour ton intimité, mais chose sûre, il n'est pas question d'atterrir pour le pipi de madame. Donne ton casque à Hervers et au mieux, je vais leur dire de te tourner le dos.

—Oh là là... que c'est ennuyeux...

La femme donna son casque à Hervers et lui cria :

—Écoute bien ce que Brenton te dira... c'est important !

La femme détacha ses ceintures et fouilla dans les pochettes le long des parois de l'hélico. Finalement, elle ne trouva qu'une trousse de premiers soins dont le boîtier était en plastic pouvant faire office de... cabinet. Puis, dans sa recherche, elle trouva une couverture qu'elle déposa sur ses jambes la remontant sur son ventre.

Les trois hommes ne purent s'empêcher de pouffer de rire en entendant Brenton leur demander de bien vouloir respecter la dame en lui tournant le dos. Voyant rire les hommes, Léa comprit que Kurd venait sûrement de leur dire... son besoin élémentaire. Finalement, quand Hervers et Poncho se retournèrent, elle s'exécuta avec peine.

—O.K. les boys... on passe aux choses sérieuses. Changement au programme. Je viens de recevoir un appel de Brawer et croyez-le ou non, nos tueurs ont appelé à Beatty pour parler à Brawer lui-même, histoire de lui faire peur en lui disant que l'aventure n'était pas terminée et que le loup attaquerait encore la bergerie. Eh ben voilà justement, Brawer pense la même chose qu'eux, à savoir que l'aventure n'est effectivement pas terminée et... particulièrement pour eux. Durant la communication, Cartwright a pu localiser l'appel et pour faire une histoire courte, nous devons nous diriger vers le lieu de l'émission pour conclure un petit contrat qui consiste à mettre fin à leurs mauvaises activités. Vous me suivez ?

—Parfaitement monsieur, répondit Poncho au nom de tout le monde.

—Mais attention, la tâche ne sera pas aussi simple qu'elle le laisse présager. Vrai que nous avons la longitude et latitude de la source d'émission, mais encore faut-il trouver le bâtiment en question. De plus un hélicoptère vert kaki, ça peut faire fuir ceux qui auraient des choses à se reprocher, alors voilà ce que nous allons faire. Poncho et Hervers, vous allez enfiler vos parachutes et rendus dans la zone sensible, nous allons monter à haute altitude pour ne pas nous faire repérer et vous allez faire le saut de l'ange pour rejoindre... finalement ce que nous ne savons pas encore, entendu ?

—Compris monsieur, enchaîna Hervers.

Puis, ce fut au tour de Poncho de poser une question.

—Question monsieur.

—Allez-y Poncho.

—Monsieur... si nous sommes persuadés qu'ils suivent nos déplacements par radar, ils nous verront arriver par la porte d'en avant, vous ne pensez pas ?

—Si nous atterrissions oui, mais pour le moment, il n'est pas question d'atterrir, c'est toi et Hervers qui allez faire le repérage, par la suite... je leur réserve une surprise à laquelle ils n'auront pas le temps de réagir.

—Je vois monsieur.

—*Good*, alors au boulot les boys. Enfilez-vous un sac à dos et on fonce sur notre cible.

—En moins de dix secondes, la machine de guerre fit un tournant que Léa n'attendait pas. Ce mouvement inhabituel de l'appareil fit peur à la femme sans compter la nausée que la manoeuvre lui donna. Ainsi remarqua-t-elle que Poncho et Hervers endossaient leur parachute qui était rangé dans un petit espace dans la queue de l'hélicoptère. La femme haussa fortement la voix pour se faire entendre de Poncho.

—Des parachutes ? Pourquoi ?

—Pour sauter en bas de l'hélicoptère sans se blesser, vous pigez ?...

La femme comprit l'humour de Poncho et que ce dernier ne semblait pas disposé à lui expliquer la raison pour laquelle ils endossaient des parachutes. Elle se contenta de lui retourner une mimique lui signifiant qu'elle le trouvait très drôle de répondre une telle simplicité.



—Vous ne trouvez pas bizarre que nous n'ayons pas de retour d'appel...

—Non pas pour l'instant, ils doivent être complètement déstabilisés. Ils se questionnent sûrement sur notre identité, pour qui nous travaillons et surtout, se demander ce que je voulais dire quand je leur ai dit que l'aventure n'était pas terminée, je suis convaincu que cette petite phrase a eu un effet bœuf et c'est exactement ce que je voulais.

—J'avoue que moi-même j'ai peine à comprendre ce que vous voulez dire.

—En fait, rien... je n'ai absolument rien à leur dire, la seule chose que je veux c'est de gagner du temps. Il faut à tout prix que je retarde l'avance qu'ils ont sur nous. Si je ne fais rien, ils vont lier la femme au Panatium et nous ne verrons jamais le jour où nous pourrions mettre la main sur ce médicament. Je dois gagner du temps, voilà ce qui me reste à faire. Il faut que nous établissions une stratégie et en ce moment notre problème est qu'ils vont trop vite pour nous. Tazianno, Gabriel et Taharia sont tous morts sans compter le coup manqué avec la mort de Seagle. Non, il faut que nous reprenions notre équilibre pour être plus efficaces et en finir avec cette merde.

—Mais entrer en contact avec eux n'est pas risqué ?

—Non, la portée de notre appel est de premier ordre, l'effet de surprise est en notre faveur.

—Alors quoi... on attend tout simplement ?

—Pour les minutes qui suivent oui et lorsque Brawer nous rappellera, je lui monterai un scénario digne d'Hollywood où il n'y verra que du feu. Je vais lui chanter une chanson qui nous permettra de gagner du temps et suffisamment pour entrer en contact avec Raydon.

—Raydon... vous voulez impliquer Raydon dans le dossier.

—Rien de moins. J'en ai assez, ça fait trop longtemps que nous tournons en rond ; d'ailleurs, nous aurions dû utiliser ce caméléon de Raydon dès le début de l'histoire.

Brawer remit en place sur la console centrale le combiné humide de sa transpiration. Son plan d'action à l'appel des bandits était de l'improvisation à l'état pur. Il avait tous les paramètres pour mener à bien ses idées dont la priorité était de minimiser les risques que courait Léa, de conserver et protéger le Panatium et enfin, mettre fin aux actions de cette bande de tueurs. Mais rien n'était sûr, tout allait si vite... trop vite. Son plan devait marcher, sinon rien ne garantissait quoi que ce soit.

Dehors, Talladega tournait autour du Hummer donnant un coup de pied sec sur chaque pneu pour en vérifier la pression. À deux reprises, il s'était mis à genoux puis à quatre pattes pour regarder sous le véhicule. Il était justement à vérifier les pièces de la suspension avant quand Brawer l'interpella.

—On a perdu quelque chose ?

—Vous riez, ce routier est à l'épreuve de tout.

—Même à l'épreuve de Talladega ?

—Mouais monsieur, rien de moins. Mais j'imagine que d'autres choses te... pardon, vous préoccupent en ce moment... car vous savez je veux bien faire d'un véhicule sur quatre roues une fusée, mais encore faut-il que le moteur soit en marche pour le déplacer. Le temps coule vite Boss, faudrait peut-être com-

mencer à se grouiller les valseuses si nous voulons être à *Gold Point* dans les temps prescrits.

Plus Brawer écoutait parler Talladega, plus il réalisait comment ce type était un phénomène. Il commençait juste... là maintenant, à lui dire qu'il faudrait commencer à se grouiller, un fou, rien de moins.

—Pour l'instant, nous allons laisser nos valseuses se reposer bien tranquilles où elles sont si vous le voulez bien.

Talladega regarda Brawer avec un point d'interrogation dans le visage.

—Comment... on n'a pu le feu au cul ?

—Non mon ami, et bien que nous allons toujours à *Gold Point*, nous n'avons plus de chronomètre au cul.

—Ben merde, elle est bonne celle-là, pour une des rares fois où je pouvais me payer un bon *trip*, voilà que tout tombe à l'eau... à l'eau en plein désert... tu la piges ? Oh, excusez-moi Boss... vous la pigez ?

—Tu es malade Talladega, une thérapie te ferait du bien, mais je crois que le moment n'est pas choisi, en attendant retournons dans ton tombeau, remets ta fusée en marche et *let's go* pour *Gold Point*.

Comme le pilote tournait la clé de contact faisant rugir le moteur de ses 6.2 litres de puissance explosive, Brawer dit à Talladega :

—Allez mon génie... mais je me demande si je ne devrais pas plutôt dire sans génie à te voir aller, mais bon, disons que tu as le feu vert pour continuer... à te pratiquer dans ta conduite. Arrange-toi tout simplement pour ne pas nous tuer, du moins, moi, allez *go Gold point*.

À l'accélération, les crampons des gros pneus catapultèrent les monticules de gravier qui s'étaient créés à l'avant des pneus lors du brusque arrêt loin derrière le véhicule qui crachait sa puissance par les échappements presque directs. Brawer ne put

s'empêcher de penser *qu'une chance* qu'il lui avait dit qu'ils avaient un peu plus de temps devant eux, mais également qu'il lui avait donné l'autorisation de se pratiquer. Visiblement, Talladega était comme un enfant au volant de son routier.

—Environ dix minutes avant la cible. Le second pilote demanda à Brenton. Vous voulez que nous prenions de l'altitude monsieur ?

—Oui.

—Et à combien ?

—Allons-y pour 3,500 mètres.

—Parfait monsieur.

—Poncho, Hervers, vous êtes prêts ?

Les deux hommes répondirent presque simultanément à la question de leur supérieur.

—On révisé... vous descendez le plus longtemps possible en chute libre. Hiko est tout petit, vous ne devriez pas avoir à marcher longtemps. Durant votre descente, vous recherchez un bâtiment qui a une antenne quelconque. Localisation faite, vous m'avisez que vous êtes prêts. La suite... Cartwright appelle, on cible, nous descendons et on ramasse la merde... des questions ?

—Aucune, monsieur.

—Bravo, alors on monte !

Aussitôt la revue du plan d'action faite, Brenton mit en application ce que Brawer lui avait expliqué. Ainsi lorsqu'ils seraient prêts à faire la recherche du lieu de l'émission radio, Brenton devrait envoyer un message radio non verbal, le code qui avait été entendu était un message morse, deux grands, un petit avec cinq secondes entre chaque appel et tout cela trois fois d'affilée. Quant à Poncho et Hervers, ils contacteraient Brenton par le code inverse dès qu'ils seraient opérationnels au sol.

Léa attendait, assise dans son petit banc de toile. L'hélicoptère montait rapidement en altitude. Les oreilles de la femme se

bouchaient à cause du changement de pression. À tout instant, elle pinçait son nez et poussait sur ses tympanes pour rééquilibrer son système auditif.

Bizarrement, ou enfin, ne sachant plus trop quoi penser, la femme n'avait pas peur. En fait, elle savait tellement peu de chose sur l'avenir, les minutes, les heures qui suivraient qu'elle n'avait pas le temps d'avoir peur. Tout allait tellement vite, la vision de son futur se limitant justement à quelques minutes, une heure tout au plus...

Au bout de quelques minutes, le second dit à Brenton ;

—3,400... 3,450... 3,500 mètres monsieur... je stabilise l'hélico. Voilà... c'est à vous.

—Poncho... Hervers... quand vous voudrez.

Léa regarda les deux hommes s'approcher de la porte toute grande ouverte de côté du second pilote. Poncho approcha le petit micro de sa bouche et dit ;

—À tout à l'heure monsieur... c'est parti.

Léa était impressionnée par le cran de ces hommes, où rien ne semblait leur faire peur. Tout comme s'ils étaient descendus de l'hélicoptère alors qu'elle aurait été au niveau du sol, les deux hommes sautèrent sans aucune hésitation. Léa se dit en son for intérieur que ce n'est pas elle qui aurait fait un tel saut.

La chute libre fut allongée au maximum de ce qui aurait été depuis longtemps la limite normale enseignée par un instructeur civil avant d'ouvrir le parachute. L'immense toile claqua au vent ralentissant du coup leur corps presque instantanément. Même le parachute déployé, les deux hommes avaient ouvert au maximum « la cheminée » au centre de ce dernier pour conserver une vitesse de descente la plus rapide qu'il soit, pour être visible le moins longtemps possible. Puis, à quelques mètres du sol, Poncho et Hervers ralentirent leur descente finale en fermant la cheminée et touchèrent le sol habilement, sans perte d'équilibre.

Comme convenu, les deux militaires avaient observé atten-

tivement du haut des airs tout bâtiment qui pouvait avoir une antenne sous quelque forme que ce soit. La chance était avec eux, car cette zone ne comprenait que quelques maisons éparses et deux bâtiments semblables à de petits entrepôts en forme de dôme. Il y en avait un qui était éloigné d'environ 50 mètres de la petite route asphaltée, et chose intrigante, une petite tour métallique avait été érigée tout près du dôme. Au sommet de cette dernière avait été installé... une antenne. Poncho ne put s'empêcher de penser si ce bâtiment pouvait être la bonne cible.

Au sol, ils s'empressèrent de bouchonner leur parachute puis, ils se rejoignirent dans un endroit vaste et isolé.

—Tu as vu ce bâtiment à l'ouest, demanda Poncho à Hervers ?

—Ouais, tu penses comme moi, n'est-ce pas ?

—Je ne serais pas surpris que ce soit notre objectif, de toute façon, nous ne tarderons pas à le savoir. Ça va... tu es prêt ?

—Oui, je contacte Brenton.

Dix minutes étaient déjà passées quand le second reçut le code d'appel, deux petits bips suivis d'un plus grand, cinq secondes et la reprise du code.

—Voilà, monsieur Brenton ; Poncho et Hervers sont prêts. À nous d'établir le contact avec Beatty.

—Allez-y, on lance les dés et que la partie commence.

—Ici la base de communication de Beatty, j'appelle... j'appelle un interlocuteur inconnu qui est entré en contact avec nous, il y a près d'une heure... vous me recevez ?

—Je savais qu'il nous contacterait... je savais... Brawer a eu la chiasse, à nous de jouer maintenant.

—Beatty... c'est l'enfer qui vous parle...

—Oh ! Soyez sans crainte, nous savons que ce ne sont pas avec des anges que nous traitons.

—Ferme ta gueule l'avorton, ce n'est pas avec toi que j'ai des choses à régler. Mets-moi plutôt en liaison avec Brawer...

—Justement Satan... monsieur Brawer ne peut pas te

parler... trop occupé qu'il dit, mais il a un message pour toi...

—Quoi, il ne veut pas me parler ? Il n'imagine sûrement pas les conséquences de ce refus, il ne réalise pas que j'ai encore en mon pouvoir le choix de vie ou de mort de certains de vos acteurs principaux... comme la petite Zanito.

—Nous l'avons monsieur Brenton, nous l'avons.

—Parfait, il est fait comme un rat, codez la position à Poncho et Hervers et on descend pour les rejoindre, le temps est venu de se débarrasser de ces canailles.

Léa avait pris le casque de Poncho. Ce dernier en avait mis un autre spécialement adapté au saut en parachute. Elle écoutait avec attention ce que se disaient Kurd et son second. Puis, quand elle l'entendit dire qu'il descendait pour passer à l'action, elle ne put réprimer un sentiment de crainte.

Oh! mon Dieu... je n'aime pas beaucoup cela, dit-elle à voix basse.

En moins de deux minutes, la machine de guerre plongeait littéralement vers le sol. L'hélicoptère se rapprocha de la cible en forme de dôme métallique. Satan était à gueuler à Cartwright ses menaces quand les deux bandits entendirent soudainement battre les pales du rotor de l'hélicoptère de Brenton juste au-dessus d'eux alors que son pilote était à freiner sa descente folle. Cette dernière fut tellement rapide et subite que Léa essayait tant bien que mal d'équilibrer la pression sur ses tympanes. Puis, presque d'un coup, elle se sentit comprimer dans son siège de toile alors que l'hélicoptère amorçait une décélération à la limite de la structure de la machine.

Reconnaissant le battement des pales et des deux turbines affolées si caractéristiques au Tomahawk, Satan et son disciple comprirent que quelque chose d'anormal se passait au dehors. L'effet de surprise fut total. Il coupa net la voix de l'homme qui parlait à Cartwright. Ce dernier, étant au courant de la mission de Brenton, comprit que l'ultime moment de mettre fin aux activités

funestes de ces hommes était sur le point de se concrétiser. Comprenant le déroutement de son interlocuteur, Cartwright ne put retenir un dernier appel.

—Eh Satan... tu es encore là ? ... J'suis pas sûr mec, mais je pense que l'archange Gabriel frappe à ta porte, et je crois que tu devrais lui ouvrir...

Les derniers mots de Cartwright, bien qu'encore audibles, se perdirent dans le bruit déchirant de la machine de guerre qui n'était plus maintenant qu'à un mètre du sol, juste devant la grande porte principale à l'avant du bâtiment.

—Comment... comment ont-ils fait pour nous ?... Vite sauvons-nous ... vite la camionnette, c'est notre seule chance.

Les deux hommes sautèrent dans une vieille camionnette qui était dans le hangar. À peine le moteur fit-il quelques tours à froid que le conducteur enfonçait l'accélérateur au plancher se dirigeant droit vers la porte faite de plusieurs sections horizontales de bois. Les pneus arrachèrent de peine un beuglement du caoutchouc sur le béton. À moins de deux mètres de la porte, le conducteur serra les dents et le volant alors que son passager mit les bras sur sa tête pour se protéger de l'impact imminent.

En moins de deux secondes, le véhicule projeta à l'extérieur une pluie de morceaux de bois dégageant ainsi la voie pour une éventuelle fuite.

Dès que les débris de la porte furent éparpillés, le conducteur aperçut soudainement, droit devant lui le Tomahawk qui était en sustentation, perpendiculaire à l'entrée de l'entrepôt, empêchant ainsi toute retraite ou fuite à la camionnette dans sa course folle. Brenton pilotait l'oiseau de fer, alors que le second pilote avait déjà pris place aux commandes de la monstrueuse mitrailleuse qu'il pointait directement sur les fuyards. Instantanément, les deux fugitifs comprirent qu'il ne pouvait fuir dans cette direction. D'un violent coup de volant, le conducteur fit faire un tête-à-queue à la vieille camionnette risquant par cette manœuvre

de faire un tonneau. Le conducteur comprit vite que sa seule esquivé était de retourner dans le hangar, ce qui leur donnerait un abri temporaire.

Aussitôt que les pneus de la camionnette touchèrent le béton, le conducteur freina brusquement et cria à son passager :

—Vite la porte arrière, vite, nous avons une chance, ils vont se poser et durant ce temps, nous pourrons fuir vers la route, vite...

Le fond du hangar était terminé par un mur en blocs de ciment, la seule sortie pour accéder à l'arrière était une porte standard. Courant à toutes jambes alors que derrière eux Brenton posait l'hélicoptère, ils ouvrirent la porte, certains de leur fuite.

Mais une mauvaise surprise les guettait... Poncho et Hervers les attendaient à moins de deux mètres de chaque côté de la porte. Leurs puissants calibres chargés à bloc, tout cran d'arrêt retiré, pointaient directement sur les fuyards.

Les deux hommes coupèrent net le pas et s'arrêtèrent aussitôt qu'ils virent les deux militaires, armes à l'épaule. D'instinct, ils ne prirent aucune chance sur le sérieux de ceux qui leur faisaient face.

—Fini messieurs... le bal est fini... demi-tour, on rentre en dedans... je pense qu'il y a des gens qui voudraient vous parler et peut-être vous poser quelques questions...

Sans que les truands ne répondent quoi que ce soit à l'allusion de Poncho, les quatre hommes rentraient dans le hangar. Brenton et Léa entraient à leur tour, alors que le second restait, comme il se devait, aux commandes de l'hélicoptère réduisant peu à peu le régime des turbines.

—Enfin, vous voilà Satan, je crois que nous avons des comptes à régler... tu ne penses pas...

Satan et son acolyte ne répondirent pas à Brenton qui avançait lentement, vers les hommes en joue. Léa avançait parallèlement à Kurd à moins d'un mètre de distance de l'homme. Ses yeux fixaient ceux des tueurs, sa rage remontait à mesure qu'elle

approchait d'eux; pendant une seconde, elle se demanda si elle saurait la contrôler. Maintenant, à cet instant, elle n'avait plus peur de rien, ni d'eux. C'était ces hommes qui avaient fait tuer, Seagle et Tazianno..., elle voulait leur cracher au visage.

—Mais qui êtes-vous donc ?... Espèce de salauds... vous avez tué des gens que j'aimais pour un médicament... vous êtes des assassins et des salopards de la pire espèce sans aucun respect pour la vie.

Multipliée par sa peine, sa rage devint incontrôlable. Elle voulut vraiment cracher à la figure de celui qui la dévisageait, de Satan qui la regardait froidement. La femme explosa de colère et s'approcha rapidement de l'homme qui la défiait du regard. Ce fut à moment précis que Brenton commit une erreur fatale. Ne se méfiant plus de la dangerosité des tueurs et se sentant instinctivement en sécurité avec Poncho et Hervers qui pointaient leur arme vers les hommes, Brenton avança vers Léa pour la retenir, mais trop près de Satan, si bien que ce dernier eût à porté de main le Taurus qui était dans l'étui de toile à la ceinture de Brenton.

La vitesse à laquelle l'homme fit le geste prit de court tout le monde. Le tueur s'empara instantanément et habilement de l'arme et se jetant au sol avec le pistolet à la main droite, il cria avec force... juste avant de mourir lui-même ...

—Va les rejoindre sale pute.

Puis, ce fut une détonation qui transforma la scène en désastre...

Une balle... un seul projectile atteignit Léa à la poitrine, juste sous le sein gauche. Le plomb cuivré transperça sa poitrine pour en ressortir dans le dos faisant voler en éclats son omoplate droite.

Le drame se vécut comme au ralenti malgré la grande vitesse d'exécution du tueur. Brenton se tourna du côté de Léa pour la voir se renverser vers l'arrière et tomber lourdement sur le béton sale recouvert de poussière.

Instantanément, la riposte de Poncho et Hervers fut dévasta-

trice. Une pluie de boulets d'acier cribla le corps des deux hommes
desquels en sortirent sang et chair.

Mais déjà, il était trop tard...

Chapitre 9

Léa fut littéralement foudroyée par l'impact. Son corps s'affala sur le béton comme un vulgaire pantin. Malgré l'expérience et les nombreux entraînements qu'avait acquis Brenton au cours de ses nombreuses missions, il fut à cet instant dépassé par l'événement. De réaliser que Léa venait d'être tirée comme cela, à bout portant, sans qu'il n'ait pu prévoir ni éviter ce drame le figea pendant quelques secondes.

Tout s'était passé à la vitesse d'une détonation pour la femme dont il avait pourtant la responsabilité de sa protection. Puis, suivirent les autres coups de feu où deux autres hommes s'écroulèrent la rejoignant dans la...

Mais justement... Léa était-elle morte ?

Brenton se laissa choir lourdement sur ses genoux ignorant toute douleur. La femme était étendue sur le côté droit, son bras gauche tombant mollement sur sa poitrine. Étant extrêmement prudent à manipuler le corps de la femme, le militaire se mit en quête de la nature et de l'ampleur de sa blessure, ce qui pouvait lui indiquer sommairement la gravité de cette dernière. Au premier coup d'œil, il ne vit aucun point d'impact, rien qui ne puisse être apparemment mortel.

Avec beaucoup de précautions, le militaire retourna la femme sur le dos et c'est à cet instant qu'il prit conscience de l'ampleur de la tragédie en apercevant le t-shirt percé sous le sein gauche. Le pourtour du trou dans le t-shirt laissé par le passage de la balle s'imbibait à vue d'œil du sang de la femme.

En même temps que le militaire avait retourné Léa sur le

dos, Poncho et Hervers s'affairaient à déplacer les corps des mal-fauteurs qui étaient tombés tout près d'elle. Ces derniers étaient pour leur part maculés de sang.

Voyant la plaie, Brenton paniqua presque.

— Poncho, Hervers, laissez ces hommes et allez immédiatement chercher une civière dans l'hélicoptère.

Brenton hurlait ses ordres ce qui surprit du coup, les deux hommes qui n'avaient pas l'habitude d'entendre leur supérieur crier un commandement. Ces derniers eurent à leur tour un moment d'hésitation, voyant la blessure de Léa.

—Vite... dépêchez-vous et apportez la trousse des premiers soins.

Les deux hommes partirent au pas de course vers l'hélico. Pendant ces instants, Brenton se pencha au-dessus de la femme, cherchant désespérément un signe de vie.

—Léa, réponds-moi... tu ne peux pas m'abandonner tout de suite, il faut que tu survives... ne me laisse pas ainsi... je t'en supplie... Léa...

Mais les supplices du militaire restaient sans réponse. La femme était complètement inerte. La plaie saignait considérablement. Il avait beau chercher avec attention un pouls sur les bras ou dans le cou, mais il ne réussissait pas. Visiblement la femme était morte. D'un rapide coup d'œil en direction de la grande porte complètement défaite, il vit Poncho et Hervers arrivés à l'hélicoptère. Trouvant que rien n'allait assez vite, il leur gueula.

—Vite, magnez-vous...

Les hommes entendirent la voix forte de leur commandant. Ils faisaient pourtant tout à fond de train. Bondissant dans la machine volante, Poncho brailla à son tour au second pilote.

—On est dans la merde mec. La femme a été touchée et on ne sait pas encore si elle est morte ou vivante. Ne laisse pas baisser le vire-vent, on va décoller dans quelques minutes pour je ne

sais où. Contacter Cartwright *now*, qu'il nous relie à Brawer, les minutes, les secondes comptent mec, grouille-toi, je sens qu'on n'est pas sorti de l'auberge... on revient !

Le routier fonçait toujours à vitesse folle dans le désert en direction de *Gold Point*. Bien que Brawer ait été attaché fermement au siège du véhicule, il cherchait toujours de ses mains libres, quelque chose pour s'agripper lors de violents soubresauts ou lorsque le véhicule quittait le sol pour un nième vol plané. Brawer n'avait pour ainsi dire pas vraiment peur, mais il avait tout de même hâte d'arriver à destination se demandant constamment si le conducteur réussirait à garder la maîtrise de sa machine lors de manœuvres dignes de cascades hollywoodiennes.

À quelques reprises, il aurait aimé dire à Talladega de peut-être ralentir la cadence, considérant qu'ils avaient le temps. Mais comme il était convenu, il le laissait théoriquement se pratiquer à cette conduite folle, alors que dans les faits, il sentait bien ce dernier s'amuser comme un adolescent au guidon d'une bicyclette de sport extrême.

Le militaire aux commandes de l'hélicoptère habitué aux situations extrêmes ne questionna pas Poncho. Malgré que ce dernier ne soit pas son supérieur, il acquiesça à sa demande et lui répondit...

—Tout de suite, je contacte Brawer et j'établis la liaison.

Les deux militaires arrivaient au pas de course près de Brenton, qui était à pratiquer la réanimation cardiorespiratoire à Léa qui paraissait visiblement morte.

Entre deux insufflations, il ordonna toujours en beuglant :

—**On va la perde, Poncho installe le soluté, vite, Her-vers donne-moi le défibrillateur, grouille-toi le cul.**

Bien que la tension fût à l'extrême, les hommes exécutaient à la perfection les ordres que leur donnait Brenton. Tous ces soldats avaient une formation poussée en secourisme de première ligne et savaient ce qu'il y avait à faire, sauf une chose... accomplir un miracle.

Plus rien n'existait autour de Brenton. Toutes ses énergies étaient concentrées, destinées à ranimer Léa. Il voulait sauver cette femme plus que tout au monde. Son niveau de stress était au-delà de ce qu'il avait connu à ce jour. Jamais il n'avait été dans un tel état... sauver Léa, c'est tout ce qui comptait... la sauver à tout prix...

Il lui fallait agir rapidement et précisément. Il devait lui enlever les vêtements qui lui nuisaient. Aveuglé par la tension, et conscient que les secondes, les minutes passaient sans que la circulation et l'oxygénation ne se fassent, le militaire déchira le t-shirt de la femme avec une violence peu commune. Le soutien-gorge maculé de sang apparut comme dans un cauchemar, comme une scène dans un drame d'horreur. Toujours avec une aussi grande force, il brisa l'agrafe qui retenait les deux bonnets au centre de la poitrine.

Ce dernier geste dénuda d'un coup la poitrine de la femme de même que la plaie rouge pourpre d'où la chair ressortait légèrement par une sorte de renflement vers l'extérieur dû au passage de la balle de fort calibre.

Pendant ce court laps de temps, Hervers avait ouvert la valise de toile contenant le défibrillateur. À peine Brenton avait-il pris en main les deux poignés des plaques métalliques que Hervers écrasait de toutes ses forces deux tubes, un de chaque main, d'un lubrifiant contact pour donner la décharge électrique nécessaire à peut-être... peut-être, réanimer la femme toujours inerte.

Les seins libres de Léa étaient comme invisibles aux yeux des hommes. Redonner souffle de vie à la femme étant la priorité, l'ultime accomplissement de leurs connaissances.

Poncho déroulait à une vitesse folle le long tube qui reliait

le soluté à l'aiguille. Ne regardant pas ce que les autres faisaient, il s'apprêtait à saisir le bras de la femme pour lui enfoncer brutalement l'aiguille quand Brenton lui hurla ;

—**Dégage Poncho...**

Frottant les deux plaques métalliques l'une sur l'autre, il les mit aussitôt en contact avec la poitrine de la femme. Puis, appuyant simultanément sur le bouton-poussoir de chaque poignée, une violente décharge électrique traversa le corps de cette dernière, soulevant d'au moins deux centimètres ses épaules qui, en retombant lourdement sur le béton, éclaboussèrent de sang les genoux de Poncho qui était accroupi tout près. Par le trou de la balle gicla un peu de sang qui se répandit sur son abdomen.

À nouveau, retentit le bruit insupportable de la sirène reliée au système de communication du routier. Les deux occupants du véhicule en sursautèrent.

—Encore... non, mais visiblement, *radioman* ne veut absolument pas que nous nous rendions à *Gold Point* en moins de cinquante minutes, c'est à croire qu'il fait exprès...

Talladega appliqua encore une fois les freins à fond propulsant à nouveau Brawer au bout de ses ceintures.

—Ouais, ouais... je sais... ça presse toujours avec toi... les nerfs mon chevreuil, les nerfs, je te passe le Boss.

—Oui Cartwright...

Un silence funeste s'installa dans l'habitacle du routier.

Brenton prit à nouveau le pouls espérant que le cœur de la femme batte à nouveau. Après quelques secondes, il dit à haute voix...

—**Meeerde, elle ne revient pas... monte la puissance Hervers...**

—Voilà monsieur...

Durant quelques secondes, Poncho essaya à nouveau de planter l'aiguille dans le bras de la femme quand Brenton lui cria encore...

—**DÉGAGE PONCHO !**

Une décharge encore plus violente envahit le corps inerte de Léa, si bien que sa tête frappa sourdement le sol lorsqu'elle retomba. Brenton avait mal de voir jaillir le sang pourpre du trou de la balle... qui provenait de son arme personnelle.

Brenton chercha à nouveau un rythme cardiaque à la carotide du cou de la femme... toujours rien. Poncho jeta un regard de désolation à Hervers qui ne sut que faire.

—**Monte la puissance au max...**

—Voilà monsieur...

—**TASSEZ-VOUS !**

La troisième décharge qui frappa Léa fut terriblement puissante. Ce niveau de puissance n'était utilisé qu'en situation extrême, qu'en cas de désespoir comme le cas présent. Tout son corps se raidit au point de propulser les plaques métalliques et les mains de Brenton dans les airs. Sa retombée sur le sol fut très brutale.

Brenton prit encore le pouls de Léa... Rien... toujours rien... À ce moment, le militaire devint fou de rage.

—**REVIENS MERDE, JE NE VEUX PAS QUE TU MEURES... REVIENS, C'EST UN ORDRE... TU NE PEUX PAS ME LAISSER ICI COMME CELA... RÉVEILLE-TOI... TU NE PEUX PAS MOURIR...**

—Le sifflement caractéristique du défibrillateur indiquait que la recharge se faisait. Aussitôt que la petite lumière verte s'alluma, le militaire beugla...

—**DÉGAGEZ !**

Voyant l'homme s'apprêter à un nouvel essai, Poncho prit Brenton par les épaules pour le ressaisir.

—C'est inutile monsieur... arrêtez de...

—**DÉGAGE QUE JE TE DIS !**

D'un violent mouvement d'épaules, Brenton se défit de Poncho qui recula instinctivement, la rage de son supérieur l'incitant fortement à prendre ses distances.

Il appliqua violemment à nouveau les deux plaques sur la poitrine de Léa. La pression fut si forte que la cage thoracique de la femme renfonça. Enfonçant les deux boutons-poussoirs il hurla ;

—**REVIENNNNNNNS !**

—C'est tout ce que je peux vous dire pour le moment monsieur... je suis à l'extérieur et dans le hangar, il fait sombre... je vois trois corps étendus au sol et visiblement messieurs Brenton, Poncho et Hervers s'affairent autour de madame Zanito.

—Et vous ne savez pas si elle est vivante.

—Non monsieur...

Brawer ne rajouta rien, il ne savait plus quoi dire... mais il pensait... pourquoi tous ces morts, c'était horrible. Il décolla le combiné de son oreille et passa sa main libre dans son visage luisant de sueur.

Talladega comprit que quelque chose de grave se déroulait. Lui non plus, il ne savait quoi dire de valable, puis au bout de trois ou quatre secondes, il risqua en regardant Brawer droit dans les yeux ;

—On fonce monsieur ?

—Attendez... attendez encore un peu...

Aveuglé par la douleur, Brenton prit le pouls de Léa. En fait, il empoigna la gorge de la femme, le majeur et l'index parfaitement positionnés sur sa veine... attendant ce qu'il espérait par-dessus tout... la reprise des battements cardiaques... puis,

oui... oui il sentait quelque chose... ses doigts détectaient... le sang qui circulait à nouveau dans ses veines... elle vivait...

La rage quitta le visage de Brenton et ses lèvres esquissèrent un sourire. Lentement, il dit en regardant Poncho et Hervers :

—Son cœur bat... elle vit.

Poncho et Hervers se regardèrent l'air déconfit.

—Cessez de glander, elle vit, je vous dis... à partir d'ici, tous les espoirs sont permis... Hervers pique-la, et transférons-la sur la civière.

Les minutes qui suivirent se déroulèrent à une vitesse folle. Sans que cela ne paraisse à proprement parler, Brenton était heureux de la tournure de la situation, de son succès à ranimer Léa. Et pourtant, ce n'était pas la première fois qu'il réanimait quelqu'un... mais une personne pour qui il éprouvait un tel sentiment... oui.

—*Let's go les boys* ! La partie est loin d'être finie, son cœur bat, mais elle n'est pas sauvée pour autant et il FAUT la garder vivante, vous m'entendez, nous allons la rattraper, la petite. O.K. à trois Poncho, tu glisses la civière sous elle.

Au pas de marche rapide, ils rejoignirent l'hélicoptère. Le second, attentif aux mouvements des hommes, les vit revenir en sa direction. Le corps de la femme était étendu dans la civière alors que Poncho tenait dans les airs un soluté qui balançait follement dans toutes les directions, ce qui lui laissa supposer qu'elle était toujours vivante. Ce tableau lui rassura quelque peu. À quelques pas de l'hélicoptère qui soufflait avec force au sol, Poncho dit à Brenton en poussant le volume de sa voix :

—Monsieur, j'ai pris l'initiative d'établir une liaison avec monsieur Brawer. Nous devrions être en mesure de communiquer avec lui dès maintenant.

—Bravo Poncho. J'avoue que je n'avais pas pensé à prendre contact avec lui, c'est bien, nous économiserons du temps. Vite installez-la pendant que je prends Brawer.

Cartwright à l'écoute...

—C'est Brenton... vous avez rejoint monsieur Brawer ?

—Oui monsieur, je vous relie immédiatement.

—Brenton, c'est Brawer... vous me recevez ?

—Oui monsieur...

—Nom de Dieu, dites-moi que Léa est vivante !

Le militaire fit un rapide rapport de la situation à son supérieur, mais il arriva vite à la question fondamentale.

—Écoutez monsieur, bien qu'elle soit vivante, je ne peux dire pour combien de temps il lui reste à vivre. Chose sûre, c'est qu'il faut l'envoyer dans un centre de traumatologie et vite. Sa vie ne tient qu'à un fil et il ne lui reste que peu de temps. Alors, dites-moi monsieur, où devons-nous nous diriger ?

—Partez immédiatement pour *Gold Point* comme cela était initialement prévu. De là...

—Où monsieur... où devons-nous nous poser à *Gold Point* ?

Pendant que Brawer donnait les ordres, Brenton avait commandé le décollage de l'hélicoptère. Le second entendait la communication entre les deux hommes et à peine avait-il soulevé du sol la lourde machine qu'il orientait le nez de l'appareil vers sa destination.

—Écoutez bien, je vais vous indiquer exactement où vous devez vous rendre... vous le savez, *Gold Point* est un bled perdu dans le désert, il n'y a que quelques vieilles maisons et...

—Excusez-moi de vous couper la parole monsieur, mais est-il nécessaire de vous rappeler que nous arrivons avec une femme entre la vie et la mort, vous êtes sûr que...

Brawer n'aurait pas toléré en temps normal qu'un subalterne lui coupe ainsi la parole, mais il sentait ce dernier terriblement nerveux et passa outre ses impolitesses. Talladega était calé au fond de son siège sachant à ce qu'il entendait que dans peu de temps il aurait à redémarrer pour *Gold Point*. Contrairement à ses habitudes, il attendait avec discipline les ordres de Brawer.

—Brenton... je comprends ce que vous vivez en ce moment

et nous sommes tous anxieux à savoir si nous réussirons à préserver Léa...

—Nous la sauverons monsieur, j'en suis sûr...

—Oui Brenton, vous avez raison, mais encore faut-il se rendre à destination et à temps de surplus. Cela dit, je ne m'éterniserai pas à motiver mes choix sachant parfaitement l'état de Léa. Je continue donc. Ainsi, vous foncez sur *Gold Point*. Là-bas au centre du village, vous trouverez sans difficulté une vieille station-service avec au-devant, une pompe à essence rouge, rappelez-vous, une pompe à essence rouge. Elle est vieille comme la lune, mais elle y est. Sur la devanture de ce qui est supposé être la station-service, est inscrit : *MITCHELL'S MERCANTILE*, vous verrez, c'est évident.

—Une pompe à essence rouge et *Mitchell's Mercantile*... j'ai enregistré monsieur. Devons-nous poser l'hélico devant ce bâtiment ?

—Normalement non... mais considérant l'urgence, vous le ferez. Je sais que comme discrétion, on pourra repasser, mais la vie de Léa en dépend et nous n'avons pas le temps d'organiser un transport. Je continue Brenton. Écoutez bien. Ce bâtiment est, ne vous y méprenez pas, toute autre chose qu'une station-service, vous verrez. C'est d'ailleurs là que nous vous attendrons. Je n'ai pas le temps de tout vous expliquer la suite sur la radio, rendez-vous le plus vite possible sur place, vous avez bien compris ?

—Enregistré monsieur, je vous avoue que je ne comprends pas ce que nous ferons avec une personne entre la vie et la mort dans une station-service, mais je vous fais confiance monsieur... nous sommes déjà en vol pour *Gold Point*, terminé !

L'hélicoptère était, depuis quelques minutes, poussé à son régime maximum. Poncho avait accroché au plafond de l'appareil le soluté et surveillait les signes vitaux de la femme. Par voie de communication interne, Brenton s'informa :

—Elle tient le coup, Poncho ?

—De peu monsieur, le pouls est faible... c'est juste s'il est perceptible, et sa respiration est irrégulière... il faut faire vite.

Le militaire ne rajouta rien au rapport de Poncho. En fait, ce dernier n'avait validé que ce qu'il pensait lui-même... il fallait faire vite, très vite pour la sauver et il espérait grandement que Brawer savait où il allait, car si Léa mourait par sa faute... Après avoir installé un masque à oxygène sur le visage livide de la femme et collé à différents endroits sur sa poitrine une série de capteurs reliés à un moniteur cardiaque portatif, l'homme avait recouvert le haut de son corps avec une couverture par respect pour la femme.

—Vous avez entendu Talladega... vite, amenez-moi à *Gold Point*... combien de temps ?

L'homme jeta un coup d'œil à sa montre et lui répondit ;

—Vingt minutes, tout au plus Boss... accrochez-vous, nous fonçons !

À peine le moteur avait-il été lancé à nouveau que les quatre pneus roulaient sur eux-mêmes dans le sable et le gravier.

Deux véhicules filaient à plein régime vers une destination perdue, vers un lieu inconnu pour le commun des mortels.

Ce que personne d'autre que Brawer ne savait, c'était ce qui se cachait sous cette station-service qui n'était en fait qu'une façade, qu'un œuf creux.

MITCHELL'S MERCANTILE cachait un laboratoire médical complet qu'à peine cinq personnes au monde connaissaient. Ce lieu était tellement secret qu'il était même impossible de communiquer par radio avec les personnes... les deux chercheurs solitaires qui y résidaient.

Rayhart Dannison et Mary Tensay vivaient et travaillaient selon toute apparence dans cette station-service. Cette couverture était nécessaire, voire, obligatoire considérant le caractère ultra-

secret de ce laboratoire médical qui jouissait de la technologie la plus moderne qui soit.

Contrairement à Beatty où le personnel qui y oeuvrait était majoritairement des scientifiques orientés vers la recherche et le développement en ligne directe sur des projets comme celui du Panatium, le laboratoire de *Gold Point* n'était pas axé sur la recherche, mais plutôt sur ce qu'ils appelaient dans leur jargon l'*application* de la recherche ce qui voulait dire que ce laboratoire médical mettait en expérimentation, en essai, les médicaments ou autres dérivés qui avaient été développés par le centre de recherche de Beatty. En résumé, un fabriquait, l'autre expérimentait.

Dès lors, ce laboratoire devenait donc sans contredit le choix de Brawer dans la situation où Léa était à se battre pour survivre. Ce laboratoire avait tout ce qu'il fallait pour lui sauver la vie... s'ils en avaient le temps.

Rayhart Dannison et Mary Tensay étaient dans la jeune quarantaine. En couple depuis une vingtaine d'années, ils s'étaient connus durant leurs études en médecine à Los Angeles. Ils bossaient au service du gouvernement américain depuis plus de sept ans et habitaient à *Gold Point* depuis maintenant quatre ans.

Ce couple de chercheurs était incontestablement d'une compétence hors du commun durant leur vie publique. Les aptitudes qu'ils possédaient avaient fait en sorte qu'ils furent ciblés et recrutés par les Services secrets américains, pour leur grand savoir-faire oui, mais aussi pour leur... style peu singulier.

Bien que dotés d'une intelligence supérieure à la moyenne, ils étaient de véritables ermites. Leurs qualifications s'exprimaient difficilement dans un environnement... civilisé !

Rayhart avait une allure à faire peur à n'importe qui. N'affichant presque plus de cheveux sur le dessus du crâne, il portait une longue barbe et avait une tenue vestimentaire qui en faisait plutôt un résident isolé de ce coin perdu du monde que d'un chercheur ou d'une sommité.

Quant à Mary, elle était la louche qui allait dans l'écuelle. Elle aussi d'un génie fou, elle aussi d'une allure à repousser la poussière !

En fait, ils étaient les candidats idéaux pour vivre à *MITCHELL'S MERCANTILE*. Ils n'aimaient pas les gens et c'est également ce que ressentaient ces derniers en leur présence. Ainsi, personne n'avait envie de s'attarder à cet endroit de mauvais goût. Le peu de clients qui arrêtaient à « leur commerce » le faisait parce qu'ils n'avaient probablement pas le choix, considérant qu'il n'y avait pas d'autre station-service à 100 kilomètres à la ronde. Leur faciès et leur manque d'entregent incitaient à quitter la place plus qu'à s'y attarder... et c'était exactement ce que voulait... *leur employeur*.

D'ailleurs, des militaires qui s'étaient portés volontaires pour mettre à l'essai certains médicaments développés à Beatty et qui étaient sous la supervision de Rayhart et Mary avaient exprimé des commentaires peu élogieux des personnages en disant qu'ils retenaient deux choses de leur expérience à *Mitchell's Mercantile*... qu'ils avaient eu l'impression d'être en contact avec une médecine d'un demi-siècle avant son temps... mais qu'elle était appliquée par des médecins qui avaient une apparence d'un demi-siècle en arrière de leur temps !

Poncho était penché au-dessus de Léa à lui faire un pansement à la poitrine alors que Hervers installait un brassard à son bras pour suivre sa pression artérielle. Elle était maintenant reliée au moniteur cardiaque portable et il pouvait surveiller ses signes vitaux. Sa pression artérielle était au minimum et son rythme cardiaque extrêmement irrégulier, si bien qu'à deux reprises, il pensa que son cœur s'était arrêté alors qu'il battait faiblement. Devant la situation critique, il appela Brenton par la radio interne.

—Monsieur... il faut faire vite, car elle est à deux cheveux de

nous laisser.

—Hervers, vous devez la maintenir en vie à tout prix, je ne veux pas que cette fille meure, vous m'entendez...

—Je veux bien monsieur, mais...

—**Maintenez-la en vie Hervers... c'est... c'est un ordre...** écoutez Hervers, c'est la seule... gardez-la en vie, je vous en serai reconnaissant.

Hervers comprit dans ce qu'il venait d'entendre que la survie de cette femme représentait quelque chose de différent de tout ce qu'il avait pu vivre dans des missions antérieures avec son supérieur. Jamais Brenton n'avait été dans un tel état. Il avait déjà vécu beaucoup de situations difficiles avec son chef, il en avait vu mourir des personnes en sa compagnie, mais cette femme avait quelque chose... une emprise sur lui qu'il n'avait jamais vue de la part de personne. Bien que ces hommes devenaient, dans des situations difficiles, de vraies machines à parachever une tâche sans tenir compte de leurs sentiments, cette fois... c'était différent.

La machine de guerre fonçait de toute sa puissance en direction de *Gold Point*. Brenton n'était pas sans penser que dans quelques minutes ils allaient bêtement atterrir devant une station-service perdue en plein désert, avec une femme qui était à un cheveu de mourir, alors qu'il ne savait rien d'autre de ce qui l'attendait, ni comment ils pourraient sauver Léa. Toutes ces incertitudes le mettaient hors de lui. Il ne contrôlait plus rien et il n'avait pas l'habitude de telle situation. Il jurait intérieurement sur Brawer se disant qu'il était mieux de savoir où lui s'en allait, car si jamais Léa devait mourir à cause d'une erreur de sa part, il ne lui pardonnerait jamais.

À peine cinq minutes s'étaient écoulées depuis l'appel de Hervers qu'il l'interpellât à son tour.

—Hervers... elle va tenir ?

—Impossible de vous confirmer quoi que ce soit monsieur. Poncho a terminé un pansement, ce qui limite la perte de sang et je...

—Et les signes vitaux...

—Pression de 80 sur 40... rythme de 45 et très irrégulier... taux d'oxygène dans le sang de 70 %... on est au minimum monsieur... combien de temps encore pour *Gold Point* ?

—15 minutes environ... il faut qu'elle tienne...

—Qu'elle tienne jusqu'à *Gold Point*, c'est une chose ... mais rendu sur place, on fait quoi monsieur... qui prend la relève ?



Sans entrer dans les détails, Brawer avait expliqué à Talladega l'urgence d'arriver à *Gold Point*. Devant la situation, ce dernier poussa davantage son routier, comme si cela eut encore été possible. Le bolide fonçait lui aussi toute puissance en avant, grimpant sur les monticules, sautant par-dessus les dénivellations, dévorant de ses gros pneus à crampons, gravier, sable et arbustes desséchés.

Brawer avait maintenant carrément peur que Talladega perde la maîtrise du Hummer. À au moins deux reprises, le véhicule avait tangué sur le côté faisant en sorte qu'ils avaient roulé sur plusieurs mètres en équilibre sur deux roues.

Puis, tout à coup, ce qu'anticipait Brawer se produisit. Sa peur, devint réalité.

Sans que Talladega n'ait pu voir la déformation du sol qui était devant lui, les deux roues du côté conducteur passèrent l'instant d'une seconde sur un rocher à ras du sol, représentant tout de même un obstacle important à absorber par la suspension du véhicule. Dès lors, cette dernière s'affaissa de toute sa course pour avaler la bosse. Une demie seconde plus tard, au moment précis où la mécanique se détendait, un profond creux dans le sol, joint à une forte inclinaison de ce dernier, fit en sorte que le mouvement de la suspension fut de beaucoup trop rapide,

ainsi le véhicule se trouva complètement déstabilisé.

En une fraction de seconde, le Hummer se retourna sur le côté de Brawer. Ce dernier eut le temps de voir le miroir de sa portière être arraché par le gravier et le pare-brise éclaté en millier d'éclats. Mais, la vitesse à laquelle ils allaient, leur donna un élan tel qu'une série de violents tonneaux s'ensuivirent, projetant ses occupants en tous sens et de tous côtés.

Finalement, le lourd bolide perdit son énergie en s'arrêtant sur le toit en partie affaissé par la série d'impacts.

L'habitacle du véhicule était plein de poussière et de sable. Une odeur de malheur empoigna ses occupants à la seconde où ils reprirent un semblant de sens. C'est Talladega qui le premier eut le réflexe de sortir de la cabine tordue.

Lentement, il s'extirpa par la fenêtre de sa portière pour s'éloigner d'à peine un mètre du véhicule. Il se leva aussitôt pour faire le tour du véhicule. S'approchant de la partie ayant qui avait subi le pire de l'impact, il se laissa tomber au sol pour voir si son passager...

—Ehhhh, vous m'entendez... répondez monsieur...

Brawer, bien que groggy, n'était pas à proprement parler, blessé. Recroquevillé sur son banc, mais toujours attaché, il répondit à Talladega en gémissant.

—Sortez-moi d'ici...

—Vous êtes blessé ?

Lentement, péniblement, douloureusement, Brawer bougea les membres qu'il put.

—Attendez, je vais vous aider.

Talladega était sur l'adrénaline au maximum. Avec une force qu'il ne soupçonnait même pas, il réussit à entrouvrir la portière qui était tordue pour rejoindre à plat ventre son passager. Une forte odeur d'huile brûlée envahit la cabine du fait que le moteur était à l'envers et qu'elle devait se déverser sur les composantes brûlantes de la mécanique.

Malgré sa condition précaire, Brawer restait calme et demanda encore à Talladega

—Sors-moi d'ici...

Avec beaucoup de difficultés, Talladega réussit à défaire la ceinture de Brawer. Dès lors, ce dernier s'allongea sur le toit puis avec l'aide de Talladega, il rampa hors du véhicule.

—Restez étendu monsieur.

—Ça ira... je ne pense pas être blessé... je n'ai pas de fracture, du moins en apparence...

Avec d'infimes précautions, Talladega aida Brawer à s'asseoir, puis à s'appuyer sur le véhicule.

—C'est une vraie chance que nous ne soyons pas blessés, boss.

—Oui... nous avons eu une certaine chance, Talladega... mais que va-t-il advenir de Léa ?



C'est le second pilote qui avisa Brenton de leur approche de *Gold Point*.

—Nous sommes en vue de *Gold Point*, monsieur.

Nerveusement, Brenton releva sa visière fumée et fixa son regard à l'horizon pour finalement y voir un ramassis de maisonnettes. Rapidement elles grossissaient pour se définir de plus en plus, au point où Brenton et son second constatèrent comment *Gold Point* était un village qui aurait pu servir de décor à un film. On aurait dit que personne ne vivait dans ce bled perdu en plein désert. Les maisons, ou du moins ce qui en ressemblait, étaient éparées. La vue de ce coin perdu n'inspirait rien qui vaille à ses arrivants, mais rapidement Brenton passa outre sa première impression.

—Vite, faisons un survol de ce musée pour y trouver cette

foutue station-service.

À peine quelques secondes leur suffirent-ils pour trouver ce qu'ils cherchaient.

—Là-bas monsieur, la cabane avec un toit de tôle et la pompe rouge.

—O.K., je la vois... au moins, c'est comme me l'avait décrit Brawer... Allons-y, posons l'hélico.

La manœuvre fut rapide et habile. La grosse machine de guerre se posa en pleine rue soulevant le sable au point de ne plus rien voir pendant quelques secondes. Le sifflement strident des turbines et le battement puissant des pales ne manquèrent pas de surprendre Rayhart et Mary qui étaient à se préparer un thé dans une bouilloire d'aluminium tâchée à jamais.

—Mais qu'est-ce que c'est... que ce vacarme d'enfer ?

La femme s'approcha de la fenêtre sale pour y voir le monstre vert et gris qui touchait le sol.

—C'est pas possible Rayhart... viens voir !

L'invitation n'avait pas besoin d'être faite que, son époux était déjà derrière elle pour constater de visu ce qu'il avait peine à croire.

—Mais qu'est-ce qu'un tel engin vient faire ici... c'est un hélicoptère de l'armée ça ?... Ils doivent avoir de sérieux problèmes pour atterrir en pleine rue... viens, allons à leur rencontre.

Comme Rayhart et Mary sortaient sur ce qui aurait pu ressembler à une galerie n'eut été le fouillis de vieilles pièces mécaniques et de bidons de toutes sortes, Brenton sautait hors de l'hélico encore enveloppé de poussière. En deux enjambées, il fit face au couple qui se protégeait les yeux contre le souffle cendreau du désert. La vue de l'homme qui portait un t-shirt taché du sang de Léa les inquiéta grandement, se demandant, et avec raison, à qui ils avaient affaire et quelles étaient les intentions de l'homme.

Brenton portait encore son casque avec sa visière fumée baissée, cachant presque tout son visage. Voyant les regards

interloqués du couple, Brenton comprit qu'il devait avoir une approche calme malgré le stress incroyable qui l'empoignait.

Il releva sa visière et plissant les yeux à cause du sable, il dit en leur tendant la main :

—Je suis Kurd Brenton et... je ne sais trop comment vous dire, mais nous avons un problème majeur en ce moment.

—Rayhart Dannison... Mary Tensay... eh... je vous dirai que c'est un peu ce que nous avons pensé en voyant atterrir un hélicoptère militaire en pleine rue devant notre maison.

—Écoutez monsieur... nous sommes à la recherche... de... je ne sais trop comment le définir... vous connaissez un certain Brawer... Benson Brawer ?

En d'autres temps, le couple aurait eu le réflexe de répondre calmement par la négative à une telle question. En fait, ils connaissaient très bien cet homme pour faire affaire régulièrement avec lui par l'intermédiaire du centre de recherche de Beatty. Mais leurs rapports avec Brawer étaient ultrasecrets et normalement, ils auraient dû feindre l'ignorance absolue à la mention de ce nom, mais considérant le contexte vraiment hors de l'ordinaire, Rayhart décida de répondre à la question tout en se gardant une porte de sortie.

—Ça se pourrait... pourquoi ?

—Écoutez... je suis tout autant que vous sur mes réserves, pour vous expliquer ce qui motive que nous soyons ici en ce moment. Mais comme j'ai un grave problème de temps, nous devons, nous faire confiance mutuellement.

—Parlez, je vous écoute...

—En fait, je devais ou devrais rejoindre monsieur Brawer ici même, car c'est justement lui qui m'a dit de me poser devant votre station-service.

L'homme jeta un regard interrogateur à son épouse qui était tout près de lui et ne manquait rien à la conversation.

—Ah oui... et pourquoi donc ?

—Parce que nous avons à bord de l'hélico une femme qui est entre la vie et la mort et à franc-parler plus près de la mort que de la vie. Sans que nous n'ayons plus d'informations de la part de monsieur Brawer, nous avons eu l'ordre d'amener cette femme ici. Le militaire jeta un rapide regard autour de lui, puis reprit... pour supposément lui sauver la vie. Comprenez que nous ne savons rien de rien ce qui motive que nous soyons ici et que quelqu'un va probablement mourir dans les minutes qui suivent si... personne ne fait rien !

Rayhart regarda à nouveau Mary qui lui fit une mimique que lui seul put décoder. Dès lors, son attitude changea du tout au tout.

—Nous connaissons bien votre Brawer et j'imagine pourquoi il vous a guidé jusqu'à nous. Par contre, nous ne savons rien de votre présence ici et encore moins de ses attentes, mais je crois que ce n'est pas vraiment le temps de faire une analyse de ce que ni vous ni moi ne semblons comprendre en ce moment. Ce que je retiens cependant, c'est que vous avez un passager qui a besoin de soins urgents et si quelqu'un peut faire quelque chose pour elle, c'est de nous qu'il s'agit. Allez, amenez-moi cette femme à l'intérieur, nous avons ce qu'il faut pour essayer de lui sauver la vie. Attendez... malade ou blessée ?

Brenton n'en croyait pas ses oreilles... au dire de l'homme, ce couple d'ermites était en position d'essayer de sauver Léa... ici... dans une station-service à *Gold Point*...

—Blessée... gravement blessée par balles, mais...

—Cessez de parler et emmenez-la à l'intérieur, nous ne travaillons pas sur une galerie !

Brawer s'était relevé. Bien qu'il ait été sonné par la série de tonneaux qu'ils avaient faits, il remerciait la chance qu'ils avaient, le fait que ni lui ni Talladega ne soient plus blessés que les

quelques ecchymoses et égratignures qui les gênaient tout de même un peu...

L'homme marchait lentement autour du véhicule qui reposait sur le capot. Heureusement que ce dernier était particulièrement solide et que les ceintures de sécurité en cinq points les avaient parfaitement retenus. Considérant la vitesse à laquelle ils allaient au moment de la perte de contrôle, si c'eut été un véhicule standard, ils auraient pu y laisser leur peau.

Mais bien au-delà de cet accident, Brawer s'inquiétait davantage de ce que devait être en train de faire Brenton.

—À l'heure qu'il est, Brenton doit être arrivé à *Gold Point*.

—Ouais... sûrement... Eh, dites-moi boss... Je sais que mon job était de vous conduire là-bas... mais rendus sur place, nous aurions fait quoi ?... *Gold Point*, c'est pas Las Vegas à ce que je sache.

Brawer savait que malgré la *folie* de Talladega, il pouvait s'y fier. Ainsi, il lui fit part des raisons pour lesquelles Brenton atterrirait à *Gold Point*... et lui parla également du Panatium.

—Pas vraie cette histoire... c'est presque de la science-fiction ça, boss...

—Mais non Talladega... c'est de la technologie, c'est tout. Mais toute la technologie du monde ne remettra pas votre routier sur ses roues dans les secondes qui suivent pour nous conduire à *Gold Point*...

—Vous avez raison... et j'ai bien peur que nous soyons ici pour un bon bout de temps.

—Humm... c'est évident que vous ne connaissez pas Brenton...

—O.K., ... on est à la bonne place à ce qui paraît...

Brenton criait ses paroles dans l'embrasure de la porte de l'hélicoptère. Transportez-la à l'intérieur, vite le temps presse.

S'adressant à son second pilote, il lui dit ;

—Coupez tout et aidez Poncho et Hervers.

Comme la civière et la femme approchaient de la galerie de bois brûlé par le temps, Mary ouvrit largement la porte-moustiquaire déchirée à plusieurs endroits.

—Attention, une planche est brisée à la galerie... Au fond de la cuisine... la porte bleue...

Les militaires traversèrent la pièce rapidement. Mary les devançait. Elle s'approcha de la vieille porte de bois peinte en bleu sur laquelle Brenton remarqua, mais sans vraiment y porter attention, une série de loquets qui permettaient de la barrer fermement. C'est lorsque la porte s'entrouvrit que tout le petit groupe coupa leur élan, stupéfait par ce qu'ils virent.

Chapitre 10

L'intérieur de la maison était semblable à son apparence extérieure. Tout était vieux et délabré. La cuisine, son mobilier et tout son contenu étaient désuets. Rien de ce qui était visible dans cette pièce ne pouvait laisser présager « l'autre monde » derrière cette porte bleue.

Ce que Brenton et ses hommes virent au-delà du seuil de cette porte, leur fit comprendre pourquoi Brawer les avait dirigés précisément ici, à cet endroit apparemment perdu du monde.

Le passage qui se présentait à eux les menait dans une autre dimension. Ils traversèrent dans un lieu où visiblement une technologie très avant-gardiste était omniprésente. Un portique d'environ trois mètres sur trois faisait office d'entrée. S'ouvrait alors devant eux un escalier qui descendait vers une porte au recouvrement d'acier inoxydable.

Un éclairage singulier donnait un effet violacé sur les murs, alors que tout ce qui était blanc prenait une teinte éclatante. De longs tubes néon noirs éclairaient faiblement le palier, tout comme l'escalier menant à l'autre porte plus bas. En y pénétrant, la coloration de leurs vêtements changea quelque peu, ce qui eut comme effet de surprendre Brenton et ses hommes. Rayhart perçut leur étonnement et malgré qu'il ne fût pas du genre à rassurer ceux qui l'entouraient, il se laissa aller à les informer.

—L'éclairage vous intrigue, je sais, vous n'êtes pas les premiers, mais ne vous inquiétez pas, je vous demanderai cependant d'éviter de regarder directement les tubes néon, lesquels je tiens à le spécifier, sont en fait des ultraviolets ayant une très courte

longueur d'ondes et qui ont la particularité de détruire les bactéries qui pourraient se trouver dans l'environnement.

—Des ultraviolets qui ...

—Mais oui, c'est connu... mais passons si vous voulez bien ces détails et descendez-moi cette femme au laboratoire, mais avant monsieur Brenton, j'aimerais qu'au moins un de vous reste au-dehors... car bien que nous soyons à *Gold Point*, vous comprendrez que je ne suis pas le seul résident de la place et qu'à cause de la... nature de mon établissement, je n'aime pas beaucoup les curieux et comme votre arrivée n'a pas été très discrète... vous comprendrez que...

—Tout a fait. Je fais le nécessaire. Poncho, Hervers, suivez cet homme, je vous rejoins dans une minute.

Le petit groupe entreprit la descente alors que les deux militaires tentaient tant bien que mal de garder au niveau la civière dans l'escalier. Mary les suivait en tenant à bout de bras la perfusion reliée au bras de Léa. Arrivé en bas, Rayhart ouvrit la porte métallique qui donnait sur une grande pièce à l'éclairage blanc vif.

En haut, Brenton s'adressa à son second.

—O.K., j'aimerais que tu restes ici et que tu fasses le guet. Si un petit curieux venait à te poser des questions sur notre présence ici, tu lui parles de n'importe quoi, sais pas moi... invente-lui un bris mécanique sur l'hélico et que nous avons dû arrêter devant ce «garage» pour réparer... En fait, ce que je veux, c'est que tu t'assures que personne ne s'approche de cette pièce. Bon, quant à moi, je vais rejoindre «nos docteurs d'outre monde». Garde ta radio ouverte, je te contacterai au besoin...

Bien que Brenton aurait dû, après ses recommandations, se diriger vers la porte bleue pour rejoindre ses coéquipiers, il resta dans la cuisine quelques secondes sans bouger, songeur. Il fit quelques pas dans la pièce pensant à haute voix.

—Et la suite... c'est quoi la suite...et Brawer, il fout quoi...

pourquoi n'est-il pas ici ?

Talladega était à ramper à l'intérieur du véhicule pour essayer de récupérer le litre d'eau qu'il avait mis dans la console entre les sièges. Péniblement, il réussit à sortir du véhicule avec le précieux breuvage. Avec un sourire empreint de fierté, il tendit la bouteille de plastique à Brawer.

—Bon et maintenant boss... on fait quoi ?

—On attend mon ami et à mon grand dam, c'est vraiment tout ce qu'il nous reste à faire.

—Mouais... attendre... vous avez probablement raison. J'imagine que d'ici demain des secours s'organiseront pour nous rechercher... la nuit sera longue.



—Transférons-la sur la table d'opération... Mary, connecte-la afin que nous fassions un bilan.

Brenton pénétrait dans la pièce toute blanche quand Mary approchait une série de moniteurs montés sur un chariot. Aussitôt Léa sur la table, Poncho et Hervers se retirèrent à l'écart pour laisser la place à Rayhart et Mary qui avait visiblement des connaissances approfondies en médecine d'urgence.

Rayhart baissa sèchement la couverture kaki qui cachait la poitrine de la femme. Rapidement, il constata l'état de la blessure de Léa. Le visage de l'homme était de glace, mais son attitude dénotait une complicité sans pareille avec la femme qui le secondait.

Brenton s'avança lentement vers Léa, prenant grand soin de ne pas nuire aux docteurs d'outre monde. Il s'approcha des pieds déposant une main sur sa jambe gauche. Désespéré par la situation, il risqua LA question qui lui torturait l'esprit.

—Vous pourrez la sauver ?

Personne ne répondit à sa question. Mary installait une série de fils électrique à la tête, à la poitrine et aux bras de celle qui se mourait. Quant à Rayhart, il s'occupait de la plaie. Il palpait le pourtour de la plaie d'où sortait encore un peu de sang qui était presque noir maintenant. Il prit une petite lampe de poche pour lui ouvrir presque brutalement les yeux lui éclairant la rétine. La femme ne réagissait à presque rien. Pendant un instant, Breton pensa qu'elle était morte.

—Elle tiendra le coup, n'est-ce pas ?

La pièce froide absorba sa question sans qu'encore une fois aucune réponse ne vienne de ceux qui l'animaient. Brenton concentra son regard sur Rayhart qui n'avait d'yeux que pour la femme qui était couchée devant lui. Anxieux, il scruta ceux de Mary pour y déceler une parcelle d'encouragement. Une seconde, il crut qu'elle le regarderait, mais elle lui tourna le dos pour insérer une seringue dans une petite bouteille, fuyant ou ignorant le regard du militaire.

—Émotionnellement très instable, il observa la pièce dans laquelle ils se trouvaient tous. Jusqu'ici, il n'avait pas porté attention à ce qui l'entourait, sa seule préoccupation étant Léa. Le regard livide, il ne réalisa pas qu'il était dans une pièce où personne n'aurait pu penser ou même imaginer qu'une pareille technologie puisse se retrouver. Cette toute petite pièce était en fait bondée d'instruments médicaux des plus modernes et pour Brenton tout ce *Hi-tech* lui était inconnu. Il ne comprenait rien à ce qui l'entourait, ni ce que ces docteurs d'outre monde faisaient à Léa.

Perdu dans sa souffrance, ce fut la voix de Rayhart qui le tira de son délire intérieur alors qu'il s'adressait à Mary.

—Tu crois que le cœur tiendra ?

—Oui, je l'espère... si nous avons le temps de la stabiliser, mais dans l'état où elle est...

—Tu pourrais la mettre en coma ?

—Négatif... elle ne résisterait pas. Elle a perdu trop de sang, faudrait la transfuser, mais on n'a pas de sang.

—Merde, Mary... de prime abord, la balle n'a rien touché de vital. Maintiens-la un bout de temps avec du HGH synthétisé...

—Non, je ne crois pas que le HGH puisse nous aider en ce moment... écoute Ray, le temps joue contre nous, la perte de sang est trop importante.

Brenton écoutait l'échange entre Mary et Rayhart et n'entendait que des mots sans en réaliser la signification. Ce qu'il comprenait, cependant, était qu'il allait probablement perdre le seul être humain auquel il tenait. Cette femme avait à ses yeux une valeur indéfinissable. Il voulait la voir vivante, et cela, à tout prix. Il ne savait quoi faire. Il ne pouvait imaginer qu'elle finisse sa vie ici, dans cette pièce froide.

—À combien de temps évalues-tu...

—Hum...Peu, une heure peut-être...

La réponse assomma littéralement le militaire. Une heure avant que Léa ne meure. Toutes sortes d'idées tournaient à une vitesse folle dans sa tête quand lentement, une idée prit forme plus que toutes les autres. Un mot refaisait surface, tintait plus que tous les autres... **le temps**. Mary avait dit que le temps jouait contre eux... que s'il avait le temps de la stabiliser... il ne fallait que la logique unisse **le temps** au Panatium pour que dans la tête du militaire une lueur d'espoir illumine ses pensées les plus sombres.

—Écoutez, je m'y connais si peu en médecine et je me sens tellement impuissant face à la situation, mais quelque chose me trotte en tête depuis quelques secondes. Écoutez... si je vous parle de Panatium... vous savez de quoi je vous parle ?

La question du militaire figea net Rayhart et Mary. Ils regardèrent attentivement Brenton pendant quelques secondes où le silence n'était troublé que par le bip sonore du moniteur car-

diague. Puis, Rayhart regarda Poncho et Hervers qui n'exprimèrent rien. Finalement, Rayhart revint à Brenton qui attendait visiblement une réponse. Le temps lui parut si long qu'il s'interrogea sur le bien-fondé de sa question. Personne ne disait rien. Puis, au bout de ce qui lui sembla une éternité, c'est Mary qui brisa le fragile silence.

—Et vous... que savez-vous du Panatium ?

—Peu de chose en fait, sinon que si cette femme est entre la vie et la mort eh bien, c'est à cause de lui.

—Mais attendez... le Panatium est un projet top secret, comment en connaissez-vous l'existence ?

—Écoutez... à ce que j'entends, vous savez de quoi je parle, pour ce qui est de ma part, je ne voudrais pas... non... je crois que nous n'avons justement pas le temps pour des explications. J'irai donc directement au but de ma question. Je sais que Léa a, je ne sais quoi, quelque chose dans ses gènes, qui la relierait au Panatium et...

—Mais, c'est complètement fou ce que vous me dites en ce moment continua Rayhart, le Panatium n'est pas ici en sol américain à ce que je sache. Oui, nous connaissons ce médicament pour en avoir entendu parlé, pour savoir que ce dernier est au stade du développement et que quelqu'un doit... dites-moi..., est-ce cette femme ?

—Oui monsieur, cette femme se nomme Léa Zanito et c'est elle qui doit parachever le développement du Panatium.

—Mais votre question est sans réponse... nous n'avons pas le Panatium...

—Vous non... mais moi... oui.

—Quoi ? Vous avez le médicament ?

—Oui monsieur, dans l'hélicoptère.

Rayhart fut sidéré par la réponse de Brenton. Ils savaient, lui et Mary, beaucoup de choses sur ce projet en devenir. Ainsi avaient-ils été approchés pour éventuellement participer à l'application

future de ce médicament révolutionnaire. Ils savaient également que le centre de recherches de Beatty devait travailler au parachèvement de ce dernier par l'intermédiaire d'une personne spécialisée et qui devait de surplus avoir un complément génétiquement unique, tout cela ils le savaient, mais tout cela était à venir...

Et voilà que maintenant, ils avaient entre leurs mains la femme à demi morte qui devait conclure le développement du Panatium et un militaire avec le Panatium. La situation était extrêmement déroutante. Rayhart se tourna vers Mary qui affichait une mine déconfite.

—À quoi penses-tu ?

—Au fait que plusieurs éléments sont en place pour sauver cette femme... qui doit survivre à tout prix... mais aussi à ce qu'il nous manque... je ne suis pas sûr que nous ayons ici tout ce qu'il faut... et... et le Panatium n'est pas prêt à être mis à l'essai, il faudrait de l'aide du centre de développement de Beatty pour...

—Oublier Beatty, coupa sèchement Brenton. Nous avons quitté ce centre sur les ordres de monsieur Brawer il y a à peine deux heures. Sans vous conter toute l'histoire que nous venons de vivre, je peux vous assurer que cet endroit n'est pas sécuritaire et fonctionnel dans l'immédiat. Ainsi, comme vous pouvez le voir... disons que la situation a mal tourné en cours de trajet et c'est ici que monsieur Brawer nous a dirigés pour que vous sauviez Léa.

La dernière phrase de Brenton laissa Rayhart songeur. Ils étaient ici sur les ordres de...

—Brawer... Brawer... vous dites que c'est lui qui vous a guidé jusqu'ici... mais est-ce qu'il devait vous retrouver ici ?

—Oui monsieur. Puis regardant sa montre, il continua. Justement, je ne comprends pas pourquoi il n'est pas ici, il nous avait bien assuré qu'il nous rejoindrait.

—Et comment devait-il s'y prendre pour faire le trajet de la Zone 5 à ici ?

—Aucune idée monsieur... mais attendez... nous pourrions le savoir cependant...

—Vous pouvez le contacter ?

—Oui monsieur. Mais vous ne croyez pas que la vie de Léa est prioritaire face au retard de monsieur Brawer ?

—De toute évidence oui, mais...

—Mais le Panatium non parachevé, continua Mary, ne nous est d'aucune utilité si justement Brawer n'est pas ici... comprenez que ce médicament nous est inconnu, que nous ne connaissons pas sa structure moléculaire, alors que lui, oui. Cet homme en sait beaucoup sur ce médicament et sur son développement en cours. Il pourrait avoir un rôle clé si nous pensons, ou même, osons utiliser le Panatium pour sauver cette femme... il faut absolument que...

La femme n'eut pas le temps de compléter sa phrase que Brenton devint nerveux au point de se raidir.

—Je vais trouver monsieur Brawer, si ce dernier doit être ici... j'irai le chercher où qu'il soit, croyez-moi.

—Bravo pour votre détermination, mais encore faut-il qu'il soit ici rapidement, cette femme ne pourra pas tenir le coup longtemps, croyez-moi à votre tour, s'empessa de lui répondre Mary.

—O.K ... faites tout ce que vous pouvez pour la maintenir en vie et de mon côté... je vous amène cet homme le plus rapidement possible.

—Personne ne rajouta rien au dire de Brenton. Mais, tous comprirent que l'homme démontrait une résolution sans pareille. Aussitôt le militaire se retira de quelques pas et décrocha sa radio pour contacter son second.

—C'est Brenton... tu es où en ce moment ?

—À la porte du garage.

—Vas tout de suite à l'hélico et établis-moi une liaison avec Brawer, je te rejoins à l'instant, je veux lui parler.

À grandes enjambées, le second se dirigea vers l'hélicoptère. Il s'y glissa comme si c'eût été son terrier. Rapidement, il actionna quelques interrupteurs puis appela.

—Allo, j'appelle monsieur Brawer, vous me recevez... ?

Les écouteurs du casque du second pilote ne transmirent qu'un bruit de fond continu...

—Allo, j'appelle monsieur Brawer... vous nous recevez... ?

Le silence relatif fit suite encore à l'appel du second pilote. Au deuxième appel, Brenton prenait place auprès de son second.

—Rien monsieur, pas de réponse, c'est bizarre.

—Mettez-moi en contact avec Cartwright.

—Cartwright à l'écoute...

—Cartwright, c'est Brenton. J'ai besoin d'une information importante ; Brawer devait me rejoindre à *Gold Point* et sa présence se fait drôlement attendre, vous avez des nouvelles ?

—Non monsieur Brenton, aucune communication avec monsieur Brawer depuis notre dernier appel. C'est vrai... j'étais persuadé qu'ils étaient avec vous depuis le temps qu'ils sont partis.

—Il venait comment à *Gold Point* ?

—Avec ce que nous appelons « un routier ».

—Un quoi ?

—Routier monsieur, je vous simplifierai sa description en vous disant que c'est un véhicule sur roues, poussé par une fusée au cul.

—Bon, disons que je ne connais pas votre jargon interne, mais le fait est que monsieur Brawer n'est pas au rendez-vous, pas plus qu'il ne réponde à l'appel... et cela m'inquiète quelque peu. Quelle route devait-il prendre ?

—Justement, aucune monsieur. Le type de véhicule que monsieur Brawer et ... son pilote devaient prendre, leur permettait de se déplacer en plein désert.

—En plein désert... auraient-ils pu tomber en panne ?

—Malgré que cela soit possible, cela me surprendrait connais-

sant le type de véhicule monsieur, et de toute façon, si tel était le cas, nous devrions pouvoir entrer en communication avec eux non ?

—Cela ne sent pas bon et de plus, et je vous avouerai qu'ici nous sommes dans la merde... je crois que je vais aller au-devant de lui, car je déduis qu'il y a problème. O.K., c'est exactement ce que nous allons faire... je vous tiens au courant par radio.

—Parfait monsieur, je reste à l'écoute.

—Non mais quel bordel, *all right* mon ami, il faut retrouver cet homme... fais-moi ronronner cette machine, j'avise Poncho et Hervers, on décolle tout de suite.



Lentement, le soleil déclinait dans le désert alors que les ombres s'allongeaient. Brawer pestait de rage et d'impuissance. Cet accident, bien qu'il ait pu être dramatique pour leur vie, l'était tout autant d'une autre manière. Il les clouait sur place, incapables de communiquer avec Cartwright et pire avec Brenton, soupçonnant que ce dernier devait se préoccuper grandement de son absence. Brawer et Talladega échangeaient peu. Talladega savait qu'il avait failli à sa mission alors que Brawer savait qu'en son absence son plan ne pouvait évoluer, pensant et repensant que Léa pouvait perdre la vie... si ce n'était déjà fait.

Il attendait, espérait que Brenton réagisse vite sachant que ce dernier était le seul à le sortir rapidement de ce désert brûlant. La question était de savoir, quand...

—Quelle direction monsieur ?

—Quelle direction pour la Zone 5 ?

—La Zone 5... attendez... 266° degrés ouest monsieur.

—*Go* pour la Zone 5 à 50 mètres d'altitude maximum.

La puissante machine inclina son nez en direction de l'ouest soulevant un gigantesque nuage de poussière dans la rue de *Gold Point*. Personne ne s'était approché de l'hélicoptère le temps qu'elle avait été au sol comme si ce village était vraiment fantôme.

L'engin de guerre filait rapidement, survolant une masse beige parsemée çà et là par de petits monticules de broussailles. Bien que le regard portait loin, sans obstacle, Brenton demanda à son second...

—Mets en fonction le radar de détection de masse, je veux m'assurer que nous ne passerons pas à côté de la cible.

Le second actionna aussitôt deux interrupteurs au tableau de bord. Du même coup, un des petits écrans cathodiques qui était non fonctionnel s'illumina d'un éclairage vert brillant.

—Voilà monsieur... c'est vrai que nous ne les manquerons pas avec le DMI, rien n'échappe à ce radar.

Brenton ne rajouta rien à l'observation de son second se contentant de balayer de son regard, caché par sa visière fumée, les vastes étendues désertiques. Le Tomahawk volait à vitesse moyenne pour que ses occupants puissent repérer facilement ce qu'ils cherchaient.

Peut-être quinze ou vingt minutes s'étaient écoulées depuis leur envol quand le DMI se mit à émettre un signal sonore strident et rapide.

—Nous avons quelque chose monsieur... droit devant à deux kilomètres tout au plus.

—Bravo, j'espère que c'est notre homme...

—Sais pas monsieur, mais c'est assez gros pour que cela ressemble à... quelque chose sur roues qui aurait une fusée au cul.

Quelques secondes plus tard, il avait en visuel... un véhicule renversé avec deux hommes qui leur faisaient signe.

—Non, mais qu'est-ce qu'il leur est arrivé...

Le pilote réduisit sa vitesse tout en gardant son altitude. Rendu à la hauteur du routier, il amorça une descente à la verticale.

Le souffle du rotor obligeait Brawer et Talladega à se protéger les yeux du sable volant en tous sens. À peine la machine touchait-elle le sol que Brenton sauta par la porte de côté pour aller à grands pas vers ceux qui se paraient du sable. Arrivé près de Brawer, Brenton parla fort pour être compris au travers du sifflement des turbines et du souffle des pales.

—Monsieur Brawer, vous êtes blessé ?

—Non pas vraiment, secoué oui, mais pas blessé.

—Et... vous... monsieur ?

—Ça ira en ce qui me concerne.

—Bon, alors venez, je crois que trois personnes vous attendent avec impatience.

—Trois ?

—Oui monsieur. Un certain Rayhart, une femme se nommant Mary et... Léa.

—Elle est toujours...

—En vie ? Oui monsieur, du moins, elle l'était quand nous sommes partis.

Cette nouvelle stimula Brawer qui imaginait le pire. Une lueur d'espoir pointait encore.

—Venez, le temps presse !

Brenton aida Brawer à marcher jusqu'à l'hélicoptère. Bien que ce dernier boitait de la jambe gauche, il fit de grandes enjambées pour se rendre rapidement jusqu'au Tomahawk. Talladega le suivait de près. À peine prirent-ils place dans l'hélico que Brenton hurlait à son second.

—**Pleins gaz sur *Gold Point*, on a le feu au cul.**

Dans la seconde qui suivit, la machine de guerre quitta le sable. À peine s'était-elle soulevée de quelques mètres que le pilote inclina fortement l'appareil de côté, au point où Talladega, qui se trouvait sur le bord de la porte, dut s'accrocher à un des sièges pour ne pas tomber à la renverse et risquer une chute au dehors. Brenton remarqua l'incident et lui cria :

—Tenez-vous mon ami, j’sais pas de quoi votre routier était capable, mais cette machine de guerre peut vous surprendre.

Bien que Talladega eût été un expert pilote, sa bravoure était assurée tant que ses quatre roues étaient au sol, mais dans les airs, il perdait un peu de ses capacités, ce qu’il se gardait bien d’avouer cependant.

—Ça va mon... mon commandant... ou mon lieutenant... enfin ce que vous êtes... c’est juste le plancher qui avait du sable.

Brenton esquissa un sourire évident sous sa visière toute noire. Quant à Brawer, il adressa à Talladega un regard démontrant son découragement face à son attitude.

Le Tomahawk prit promptement de la vitesse. En moins d’une minute, il atteignait sa vitesse maximale tout en volant à moins de trois mètres du sol. À ce rythme, il ne leur fallut que peu de temps pour voir poindre *Gold Point* devant eux.

Toujours à basse altitude, il fonçait comme une flèche sur le village abandonné. Brenton passa la remarque à son second...

—Eh, doucement l’ami ! Faudra que tu penses à ralentir si tu veux que nous nous posions devant Mitchel’s Mercantile.

—Soyez sans crainte monsieur, je vous déposerai comme un petit œuf dans son nid, n’avez-vous pas dit tout à l’heure que nous avions le feu au cul ?

—Ouais, mais à cette vitesse, c’est au village que tu vas mettre le feu.

Le second se contenta de sourire à son supérieur. Dans les secondes qui suivirent, il diminua brusquement sa vitesse frôlant les toits de tôle des maisonnettes. En finale, il fit faire rapidement un demi-tour sur lui-même au Tomahawk le retenant à moins d’un mètre du sol. Cette manœuvre, bien que non prévue dans le code de bonne conduite, n’impressionna pas Brenton habitué au vol de combat, ce qui ne fut cependant pas le cas pour Brawer et Talladega qui eurent un haut-le-cœur à les faire gémir. Encore une fois, le militaire ne tint pas compte des réactions de ses pas-

sagers. Dans sa tête, une seule chose importait, faire vite pour sauver Léa.

Aussitôt que l'hélicoptère toucha le sol, Brenton lança sur un ton de commandement...

—Venez, votre présence est requise, le temps presse.

Sans répondre, Brawer débarqua péniblement du Tomahawk suivi de près par Talladega.

—Par ici monsieur, suivez-moi.

Les trois hommes se dirigèrent vers la galerie de *Mitchel's Mercantile* alors que le second pilote s'affairait à couper les moteurs de l'hélicoptère. Sans se préoccuper aucunement des difficultés qu'éprouvait Brawer à marcher, Brenton le guida jusqu'à la petite salle où se trouvait Léa.

Durant leur absence, Mary et Rayhart avaient déshabillé Léa qui reposait à demi nue sur la petite table, un léger drap blanc la recouvrant. Voyant arriver Brawer, Rayhart s'adressa immédiatement à ce dernier.

—Monsieur Brawer... heureux de vous voir ici, malgré que nous aurions aimé vous voir en d'autres circonstances.

—Moi aussi, croyez-moi. Bon, faites-moi le bilan de son état.

—Elle tient le coup péniblement, trop de sang perdu, elle ne devrait pas survivre longtemps, déjà qu'elle soit encore vivante relève du miracle. Nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour la maintenir en vie, mais le temps joue contre nous. Nous ne pouvons plus rien pour elle. Si rien n'est fait d'ici peu, on la perdra monsieur. Écoutez, je vais droit au but, Brenton m'a dit qu'il avait... du Panatium avec lui et que vous étiez au courant du niveau de développement de ce médicament. Je vous pose la question... croyez-vous que le Panatium puisse sauver cette femme ?

Brawer se passa les mains dans son visage plein de sueur. La question que lui posait Rayhart était déterminante. Bien que ce

dernier ait suivi tout le développement du médicament, les conséquences de son utilisation lui étaient inconnues. Il était avant tout responsable du projet Panatium alors que l'experte qui aurait pu répondre à la demande de Rayhart était justement entre la vie et la mort.

Le silence de Brawer choqua Brenton qui perdit toute notion de hiérarchie envers l'homme.

—Brawer... Rayhart vous a posé une question, répondez, vous êtes peut-être le seul qui puisse encore la sauver.

Le ton pris par Brenton surprit tout le monde dans la petite salle. Jamais, Poncho ni Hervers n'avaient entendu leur supérieur parler ainsi. Chacun réalisa le stress extrême du militaire. Tous attendaient la réponse de Brawer à la question de Brenton ainsi que la réaction face à l'insubordination commise envers un chef.

Brawer ne broncha pas à l'accroc que venait de faire le militaire. Bien que conscient du manquement au code d'éthique, Brenton se foutait éperdument des conséquences que cela pouvait impliquer. Devant l'inertie de Brawer et face au silence inattendu et troublant de ce dernier, il revint à la charge avec vigueur.

—Brawer... répondez... le Panatium peut-il la sauver ?

L'homme fixa son regard dans les yeux du militaire. La tension était à son comble. Les yeux de Brawer percèrent ceux du militaire qui resta de glace. Lentement, il s'avança vers Brenton au point de n'être qu'à quelques centimètres de son visage luisant. Il le dévisagea quelques secondes et lui dit ;

—Ce n'est pas moi qui vais répondre à votre question... c'est Léa elle-même.

Chapitre 11

Brenton resta tellement surpris par la réponse de Brawer qu'il ne réagit pas à son tour. Pendant quelques secondes, personne ne rajouta un souffle à la dernière phrase du chef de mission. Puis, poussé comme un ressort, Rayhart s'avança vers les deux hommes qui se regardaient toujours fixement.

—Que voulez-vous dire monsieur Brawer ?... En fait, votre réponse n'a aucun sens... cette femme est entre la vie et la mort, vous l'oubliez ou quoi ?

—Ma réponse n'a aucun sens !!! Alors, écoutez bien ce que je vais vous dire mon ami... et ce que nous allons faire pour sauver cette femme.

Tout le monde était déconcerté au dire de Brawer. Chacun savait que cet homme était reconnu pour son esprit créatif et son sens du leadership. Mais là, que tramait-il ?

—Je vous connais Rayhart, vous autant que votre épouse. Je sais ce que vous valez et je sais que vos connaissances en médecine sont de loin supérieures à la moyenne. Alors maintenant, c'est à votre tour de répondre ...

—Je vous écoute monsieur...

—Léa... vous pouvez me dire pourquoi elle ne peut me répondre si je lui posais une question ?

Rayhart et tous ceux qui l'entouraient furent stupéfaits par ce que demandait Brawer au médecin. Sa question sembla, dans les circonstances, apparemment idiote et complètement invraisemblable. Personne ne comprit où il voulait en venir.

—Allez... Rayhart... vous le savez, pourquoi Léa ne me

répondrait pas... allez...

L'homme se résigna à lui soumettre une réflexion, sans en comprendre toutefois l'enjeu et même si cela lui semblait saugrenu, il savait pertinemment que Brawer n'était pas un idiot et que derrière cette insistance, il y avait une suite logique... ce qu'il avait bien hâte de savoir d'ailleurs.

—Parce que cette femme est en état de choc, ce que vous devriez savoir et avoir constaté ! Monsieur...

—Parfaitement mon ami... Ainsi à savoir si le Panatium peut sauver Léa... Je ne peux pas vraiment vous répondre parce que je n'ai pas toutes les compétences nécessaires. Oh ! je connais bien quelques éléments de conception du médicament, mais l'experte... c'est elle... Elle seule sait comment compléter le médicament. Et maintenant, répondez encore à cette autre question, que lui avez-vous donné pour stabiliser sa douleur ?

—Huit milligrammes de Dilaudide monsieur, cette femme a une balle qui lui a traversé le corps et...

—Je sais, je sais Rayhart, vous n'avez pas à motiver vos gestes, vous savez. Bon ! maintenant ce que j'attends de votre expertise, c'est que vous fassiez reprendre conscience à cette femme... en lui donnant l'antidote à votre Dilaudide. Vous imaginez la suite, je crois ?

Rayhart se retourna pour voir la réaction de Mary. La femme s'approcha à son tour de Brawer pour s'assurer qu'elle avait bien entendu.

—Attendez... Dites-moi monsieur que j'ai bien compris ce que vous venez de dire... Vous voulez que nous ramenions à la conscience cette femme ?

—Parfaitement... C'est exactement ce que je veux que vous fassiez, c'est elle qui va nous dire ce qu'il faut faire pour la sauver.

—Mais monsieur... bien que cela soit théoriquement possible, il faut...

—Non, attendez... Vous vous égarez. Je ne veux pas savoir

si cela est possible comme vous dites, je veux savoir si vous pouvez le faire et avec rapidité de surplus.

La réplique de Brawer fut sèche et tranchante. Mary comprit qu'il était inutile de lui préciser tous les risques qu'une telle démarche représentait. Elle savait que cela était théoriquement faisable, mais que la femme éprouverait, ressentirait des souffrances incroyables. L'idée de Brawer était cruelle, mais logique. Jamais elle n'aurait pensé qu'un jour, ils auraient à faire une telle chose sur une personne.

—Je sais ce que vous pensez... Je vous donne l'image d'un homme impitoyable, bien que cela représente une foule de risques, mais rien de moins que la survie de cette femme est la question dont nous devrions tenir compte. Rappelons-nous que si nous ne faisons rien, elle mourra de toute façon. Maintenant ce que vous ne savez pas, c'est l'enjeu de la réussite de ce que nous allons entreprendre. Si Léa survit grâce au Panatium, nous ne sauvons pas que cette femme, nous sauverons des milliers de malades qui, comme elle, sont entre la vie et la mort. Si avec ce médicament, nous pouvons ralentir le métabolisme de Léa, alors je sais que vous pourrez la sauver... que nous aurons le temps de trouver du sang, de l'opérer ou je ne sais pas quoi, c'est vous les médecins, pas moi... Je suis celui qui risque sa vie par mes décisions alors que vous êtes les artisans qui lui redonneront une autre chance de continuer à aimer les gens qui l'entourent.

À la fin de sa phrase, Brawer s'était retourné vers Brenton réalisant toute la portée de ce que venait de dire cet homme. Pour lui, seule la vie de Léa avait de l'importance, alors que de sa survie dépendait celle de milliers d'autres humains, ce qu'il n'avait jamais réalisé avant que Brawer ne le dise de vive voix.

Cette révélation ne décontenança pas uniquement Brenton. En fait, tous ceux qui étaient dans la petite salle ne connaissaient pas l'étendue du projet Panatium. Les renseignements que venait de donner Brawer en laissaient plus d'un pantois. Et encore...

L'homme n'avait pas fait allusion du développement au niveau de la médecine spatiale, ce qu'il avait laissé dans l'ombre volontairement, considérant que le moment n'était pas à une telle divulgation.

—Mary, Rayhart... Le temps est venu de laisser le « pensable » pour aller au « réalisable ». Réanimez Léa pour que nous puissions la sauver.

La phrase de Brawer était le constat de l'impasse dans lequel Léa et les médecins d'outre monde étaient. Ils n'avaient d'autre choix que de miser le tout pour le tout. Rayhart regarda Mary et lui dit :

—Donne-lui du *Narcan* et tenons-nous prêts à toute dégradation de son état tout en lui souhaitant la bienvenue dans le monde de la douleur.

Au moment où Mary retirait la seringue du soluté qui irriguait le bras gauche de Léa, Rayhart se retourna vers Brenton pour lui dire ;

—Voilà ! Il ne reste qu'à surveiller ses signes vitaux et attendre. Je pense qu'il serait temps pour vous d'aller chercher le Panatium, car je crois que nous devons faire vite. Je ne suis pas vraiment sûr que ce que nous lui avons injecté la ramènera en état d'entreprendre une longue conversation avec nous, en fait, je suis assuré que nous aurons peu de temps pour lui parler. La douleur qui attend cette femme à son réveil sera tellement intense que je crains qu'elle perde connaissance et nous ne pouvons pas jouer à la réanimer à tout instant surtout dans son état.

—Je comprends... je vous apporte le Panatium.

—Eh ! juste une seconde... Rayhart s'approcha tout près du militaire... Pour les prochaines heures, la présence de vos copains ne sera pas nécessaire en ces lieux, vous pouvez les libérer ?

—Sans problème, monsieur, je m'occupe de cela.

Il ne fallut que deux minutes pour que Poncho ne revienne avec la mallette aluminée contenant le Panatium.

—Merci Poncho, vous pouvez maintenant rejoindre les

autres à l'extérieur.

Rayhart déposa la mallette sur un chariot. Avec minutie, il l'ouvrit pour sortir la petite bouteille d'acier inoxydable sur laquelle était inscrit PANATIUM. Rayhart était à examiner le contenant quand Mary l'appela.

—Ray vient ici... sa pression est à la baisse, j'aime pas.

L'homme s'approcha de la femme qui était couchée et jeta un rapide coup d'œil sur les moniteurs qui veillaient sur ses signes vitaux. Il sortit de la poche de son sarrau une mini lampe de poche et éclaira la rétine de ses yeux.

—Elle réagit, ... dans quelques minutes ou secondes, elle sera consciente... soyons prêts, car je crois qu'elle souffrira terriblement. Brawer, approchez-vous ; ce sera à vous de lui parler.

Brenton s'approcha du pied de la table pour la toucher. À peine la toucha-t-elle, qu'il sentit son pied qui eut un tressaillement. Elle reprenait conscience.

Ce fut un faible gémissement qui sortit de sa gorge en premier. Ce dernier fut accompagné d'une suite de torsions de l'ensemble de son corps, torsions qui s'amplifièrent de seconde en seconde au point où Mary et Rayhart durent contenir ses mouvements de peur qu'elle ne tombe de la petite table. Rapidement, la faible plainte se transforma en une série de petits cris de souffrance qui devinrent de plus en plus puissants.

Brenton ressentait, recevait la douleur de celle qui lui était chère. Il aurait donné son âme au diable pour être à sa place, pour souffrir à sa place. Puis, un mot à peine audible sortit de sa gorge... Personne d'autre que Rayhart ne l'entendit vraiment.

—Elle prononce votre nom Brenton, approchez-vous...

Le militaire se précipita à la tête de la table pour prendre la place de Brawer tout en prenant soin de ne pas nuire à Mary qui surveillait les moniteurs reliés à Léa. Il s'approcha de son oreille pour lui dire qu'il était là, tout près d'elle quand, à sa grande surprise, elle poussa un cri de souffrance à glacer le sang.

—AHHHHHHH !

Le militaire ne sut comment réagir à ce cri de désespoir. Il questionna le médecin.

—Qu'est-ce qu'on peut faire ?... Elle souffre horriblement... Vous ne pouvez pas réduire ses souffrances ?

—En ce moment, non... C'est le prix qu'elle doit payer pour que nous puissions lui parler...

La femme gémissait et se tordait de douleur. La plaie sur sa poitrine qui semblait jusqu'à cet instant s'être arrêtée de saigner, recommençait à couler laissant échapper le peu de sang qui lui restait. Devant ce tableau, Rayhart devint nerveux et d'une voix forte, il dit à Brawer :

—C'est à votre tour Brawer, elle ne résistera pas longtemps ainsi, on joue à la roulette russe, faites vite.

Brawer regarda Brenton et lui dit :

—Demandez-lui si elle vous entend.

—C'est vous qui devez poser les questions pour...

—Putain Brenton, fermez votre gueule et cessez d'argumenter, c'est vous qu'elle demande, votre voix la rassurera, faites ce que je vous dis, c'est tout.

Le militaire comprit le bien-fondé de ce que venait de lui... ordonner Brawer. Il réalisa que c'était lui qui devait parler à Léa.

—Léa... Léa, c'est moi, Brenton... Tu m'entends ?

Le timbre de la voix de l'homme était doux et apaisant. Aussitôt, Léa se calma, comme si d'entendre cette voix la soulageait. Heureux de cette réaction, Brenton continua.

—C'est moi Léa ... Tu m'entends ?

Les yeux de Léa s'ouvrirent péniblement pour voir au-dessus d'elle ceux de l'homme qui lui parlait. Voyant le visage du militaire, elle cessa tout mouvement et esquissa un semblant de sourire.

—L'enfant de rien... lui murmura-t-elle faiblement.

—Je suis là, Léa... ne dit rien pour l'instant et écoute-moi,

s'il te plaît.

La femme serra les dents de douleur. Visiblement, elle entendait ce que Brenton lui disait, endurant des douleurs atroces.

Terriblement tendu, Rayhart lança à Brawer.

—Demandez-lui ce que vous voulez savoir, vous n'avez que peu de temps.

—Brenton, vérifiez ce qu'elle sait sur la finalisation du médicament.

Lentement et avec un ton de voix semblable à sa dernière interrogation, il la questionna...

—C'est toujours moi Léa... écoute ce que j'ai à te demander.

La femme resta silencieuse aux paroles de Brenton au point de l'inquiéter, s'interrogeant si elle l'entendait toujours, il voulut vérifier.

—Tu m'entends Léa ?

—J'ai mal... aide-moi Kurd.

—C'est justement pour t'aider que j'ai besoin que tu me répondes... Dis-moi ce qu'il reste à faire pour compléter le Panatium ?

Un trop long silence suivit la question de Brenton. Mary jeta un regard inquiet à Brawer et Rayhart cherchant de ces derniers un retour quelconque. Mais rien ne lui revint. Seuls les bips des moniteurs rompaient le lourd silence de la pièce. Rayhart épongeait la plaie de la femme alors que Brawer était de glace tout près du corps de Léa.

À la surprise et à la satisfaction de tout le monde, Léa murmura ;

—Le Panatium est... plus... plus développé que Brawer le pensait. Ce que... Haaaaa... Brawer sait... Le Panatium est plus loin... Tazianno le savait... J'ai... j'ai lu les notes de développement et... et... devez extraire mes... globules blancs... et... hormones œstroprogestatives... fusionnez... au Panatium... sous vide... c'est tout.

Rayhart et Mary étaient sidérés par ce qu'ils entendaient. Mais l'homme revint vite au présent et dit à Brenton ;

—Combien d'extractions, demandez-lui combien, quelle quantité de globules blancs et d'hormones œstroprogestatives, c'est primordial.

—Léa,... quelle quantité de globules...

—... Dix pour... pour les globules et... et cinq pour... pour les hormones.

La femme se lamentait. Son rythme cardiaque s'accélérait rapidement. Rayhart détecta le danger et avisa Brenton.

—Il faut la laisser, elle risque une hémorragie interne... son cœur s'emballe, elle est en danger.

—Doucement Léa, doucement.

Tout en lui parlant, l'homme caressa ses cheveux et son visage en sueurs.

—Repose-toi ma meilleure amie, nous allons te sortir de ce pétrin, nous allons faire ce qu'il faut pour te sauver, je te le promets... détends-toi et fais-nous confiance.

Pendant que Brenton essayait de calmer Léa, Rayhart fit signe à Mary de prendre une seringue de cent cinquante millilitres pour le prélèvement sanguin. Pendant une seconde, il réalisa l'ironie de la situation : extraire du sang à une personne qui peut mourir d'une minute à l'autre par manque de sang.

—Son cœur bat vite, trop vite Ray, elle risque un arrêt, donne-lui tout de suite un autre soluté.

La suite des événements fut rapide et précise. Il existait entre Rayhart et Mary une collusion que Brawer n'avait jamais vue. Ainsi, pendant que Mary prélevait le sang, Rayhart préparait rapidement le soluté pour abaisser le rythme cardiaque de Léa. Finalement, Mary lui dit :

—C'est fait, j'ai terminé le prélèvement.

—O.K., je branche le nouveau soluté.

Rayhart enfonça sèchement l'embout dans le sac contenant

la solution saline. Aussitôt se concentra-t-il sur le débit du compte-gouttes. Il l'ajusta de manière à ce que le flot du liquide soit presque continu. Il fallait à tout prix augmenter le volume sanguin de la femme.

La douleur et les efforts qu'avait à supporter la femme étaient trop pour elle. À cet instant, elle perdit conscience. N'eut été que le moniteur cardiaque indiquait que son cœur battait toujours, on eut cru que Léa venait de passer de vie à trépas.

Au bout de quelques secondes, le cœur de Léa baissa graduellement laissant croire aux médecins d'outre monde qu'il prenait le dessus pour quelques instants dans la bataille de la vie sur la mort. Finalement, au bout d'environ deux minutes, Rayhart put déclarer à Brawer et Brenton ;

—Ça ira pour le moment.

—Elle est sauvée, demanda Brenton ?

—Pas du tout, ce n'est qu'un sursis, c'est de sang dont cette femme a besoin et de temps, rappelez-vous-le, monsieur Brenton.

Ce rappel bouscula Brawer qui était silencieux depuis les derniers instants.

—Le Panatium... vous pouvez le finaliser ?

Mary avait mis de côté l'échantillon du sang de Léa. Comme par hasard, le spécimen était tout juste à côté de la bouteille de Panatium. Elle prit les deux dans le creux de sa main et jeta un regard déterminé à Brawer.

—Tous les éléments sont réunis monsieur Brawer, nous avons la technologie, la... recette, si je peux m'exprimer ainsi, et les connaissances pour le compléter. Nous allons donc...

—Combien de temps, combien de temps avant que le travail ne soit fait ?

—Environ une heure, lui répondit Rayhart tout en se rapprochant de Mary et pour cela, nous devons faire vite.

—Et Léa... elle tiendra encore une heure ?

—Elle me semble faite forte, cette enfant. Elle a résisté à sa

réanimation... maintenant qu'elle est inconsciente... disons que j'espère.

—Hummmm ... et le taux de succès pour le Panatium ?

—Impossible, absolument impossible à dire. Ce « bouillon » que nous lui injecterons n'aura jamais été testé. Ce sera le tout pour le tout, vous comprenez, n'est-ce pas ?

—Oui je sais... et je suis aussi conscient que si cette aventure n'avait pas tourné au drame nous aurions eu beaucoup plus de temps pour le tester... Eh oui ! Nous risquerons sa vie en lui injectant le Panatium, non seulement est-elle entre la vie et la mort à cause de ses blessures, mais nous rajouterons un risque non mesurable sur sa vie... nous sommes dans un beau merdier à ce que je comprends.

—Oui et non, ça dépendra du succès... ou de l'échec.

Brenton écoutait avec attention la conversation entre Mary, Rayhart et Brawer ; son niveau de stress monta d'un cran quand il les entendit dire que le médicament pourrait possiblement mettre la vie de Léa en danger parce que ce dernier n'avait jamais été testé. Il n'avait pas imaginé pareil scénario. Cette pensée le troubla au plus haut point, si bien qu'il intervint.

—Monsieur Brawer... une question.

—Quoi donc ?

—Mon interrogation est pertinente, monsieur... si vous m'injectiez du Panatium avant de procéder sur Léa... vous considéreriez cela comme un test ?

—Bien que pertinente votre question est sans réponse... si nous testons le Panatium sur vous, vous risquez votre propre vie pour...

—Pour sauver Léa... je comprends cela monsieur et je sais que c'est ce que vous devriez faire.

—Mais Brenton, pensez-y une minute...

—Justement monsieur, elle nous manque cette minute. Écoutez, la stratégie que je vous propose est tout à fait réalisable

et de surplus, la plus sûre pour elle. Pensez-y... si par malheur, vous achevez Léa avec le Panatium, vous la perdez à tout jamais, ça, c'est un fait... et un drame. Mais si vous testez le médicament sur moi et que j'y laisse ma peau, Léa reste vivante et vous savez pertinemment que vous avez beaucoup plus besoin d'elle... que de moi.

—Non Brenton, votre approche est beaucoup trop hasardeuse et émotive, déjà trop de vies ont été sacrifiées pour le Panatium et je ne veux plus de mort.

—Attendez monsieur Brawer, s'interposa Rayhart. Malgré que l'idée semble très audacieuse, pour ne pas dire folle j'en conviens, elle vaut cependant la peine de s'y arrêter. Il faut évaluer le plus grand des deux risques. Ainsi au pire de la situation, nous compromettons une vie... et bien que cela soit terriblement cruel, reste à choisir... celle que nous privilégierons. Je comprends que vous ne vouliez plus de mort, mais sans test sur le Panatium, c'est Léa qui risque d'y passer, vous avez un choix à faire, la vie de Léa ou celle de Brenton, mais soyons optimistes, rien ne nous prouve que la personne qui testera le Panatium y laissera sa peau, mais dans l'éventualité...

—Écoutez Rayhart, nous pouvons supposer, extrapoler ainsi jusqu'à demain, je n'ai pas de réponse pour le moment, je n'ai pas le temps d'évaluer de tels risques. Cessons de penser et agissons, maintenant. Faites ce que Léa vous a demandé pour compléter le Panatium.

—Mais monsieur, vous devez décider immédiatement pour...

—Rayhart,... faites ce que je vous dis... et tout de suite.

La dernière réplique de Brawer était en fait un ordre et Rayhart le comprit parfaitement. Sans comprendre l'hésitation de Brawer à décider qui expérimenterait le Panatium, Rayhart lui tourna le dos pour amener Mary vers un comptoir tout au fond de la pièce où se trouvait une série d'appareils et d'instruments

qui serviraient à extraire les globules blancs et les hormones œstrogéniques. Sur une autre table se trouvait une sorte de cloche à vide qui servirait, le moment venu, à fusionner les extraits avec le Panatium.

Ainsi se mirent-ils au travail. Pendant ce temps, Brawer décida d'aller au dehors en attendant que le tout soit complété. Quant à Brenton, il resta silencieux et songeur. Il approcha un petit tabouret à roulettes près de la tête de Léa et bien que frustré de ne pouvoir faire autre chose, il essuyait le front et le visage de Léa qui transpiraient abondamment. Le soluté que lui avait administré Rayhart continuait à se vider goutte à goutte dans ses veines maintenant son rythme cardiaque à la limite... de ce qui était tolérable au dire de Mary.

À l'extérieur, les hommes attendaient en apparence patiemment, alors que plus d'un étaient nerveux. Talladega avait sorti une chaise de cuisine sur la petite galerie s'appuyant sur le mur de la maisonnette en équilibre sur deux pattes. Délinquant comme toujours, il avait fouillé dans le frigo pour se prendre une bière froide qu'il sirotait avec grande satisfaction. Quant à l'équipe de militaires, ils étaient près de leur machine comme si elle eut été un point de référence. Le second pilote vérifiait quelque chose par une des petites portes de métal qu'il avait ouverte à l'arrière de l'hélicoptère. Hervers était assis sur le plancher de l'appareil, les jambes dans le vide. Poncho quant à lui faisait les cent pas en fumant une cigarette.

—Vous pourriez m'en donner une... demanda Brawer à Poncho.

Certainement monsieur... vous fumez ?

Brawer lui lança un regard désabusé. Il se sentait au même niveau que le subalterne qui lui posait la question. Il était terriblement épuisé alors que sa hanche le faisait souffrir. La température baissait légèrement alors que l'entre chien et loup n'était qu'à quelques minutes d'eux. Pour la première fois de la journée,

Brawer sentit sa chemise qui lui décollait du dos. Elle séchait lentement en dégageant une odeur de transpiration que tous pouvaient sentir, ce qui était le moindre de ses soucis.

—Si je fume ? Non... depuis deux ans, j'ai écrasé, mais là, en ce moment, j'ai le goût d'en griller une avec vous.

—Allez monsieur, cela ne vous fera pas mourir, vous savez.

—Moi non, je le sais, dommage que nous ne puissions en dire autant de celle qui se bat sur la table du laboratoire.

Poncho comprit la bourde qu'il venait de commettre et s'en voulut d'avoir fait ce jeu de mots. Il voulut s'en excuser.

—Désolé monsieur... je ne voulais pas être sarcastique, vous savez...

—Je sais Poncho, je sais... ne vous en faites pas, c'est rien... vous avez du feu ?

Le temps passait lentement. Rayhart et Mary travaillaient d'arrache-pied. Ils ajustaient les instruments, manipulaient de petites éprouvettes, mettaient en marche de petits moteurs ou pompes. Brenton les observait du coin de l'œil concentrant plutôt son attention sur Léa, attentif au moindre changement de son état. À un moment donné, un bip sonore s'était fait entendre ce qui l'avait terriblement inquiété. Immédiatement, il s'était tourné vers les médecins d'outre monde pour les questionner d'un regard empreint d'appréhension, voire d'angoisse.

—Du calme, c'est une alarme pour m'aviser que je dois changer son soluté.

Les pensées de Brenton tourbillonnaient dans sa tête. Il ne cessait de se demander comment il ferait pour persuader Brawer d'être le cobaye pour tester le Panatium.

Peu de temps après, Brawer était descendu au laboratoire pour vérifier l'évolution des *travaux*.

—Encore peut-être quinze de minutes... c'est délicat, vous savez, vous vous doutez que nous n'avons pas droit à l'erreur, nous n'avons qu'une seule chance.

—Je sais Rayhart... je le sais que trop bien, prenez le temps que vous avez besoin, il y a une vie en jeu, une vie précieuse...

Puis... au bout d'un moment qui sembla être une éternité, Mary finit par dire à haute voix :

—Voilà messieurs, je crois que le Panatium est complété... Aussitôt, Brenton s'empressa de la questionner.

—Dites-moi Mary... la quantité totale de Panatium que vous avez complétée est... suffisante pour plus d'un traitement ?

—On ne parle pas de traitement ici, mais de dose. En fait, la quantité d'extraction de globules blancs et d'hormones œstro-progestatives produites par l'échantillon de sang de Léa peut donner... environ trois, peut-être quatre doses. En fait, plus que nous en ayons besoin pour la sauver... si ça marche. Nous avons pensé lui faire une injection intramusculaire plutôt qu'intraveineuses. Le temps de réaction sera plus long ce qui nous donnera le temps de réagir au besoin.

—Ça marchera, j'en suis persuadé, se hâta-t-il de lui dire. Quelque chose me dit que Léa survivra... j'en suis sûr.

—Nous allons tous dans le même sens que votre espoir, renchérit Brawer. Mais à mon tour de vous poser une question Mary, la dose de Panatium que vous donnerez à Léa agira dans combien de temps ?

—Je savais que quelqu'un me poserait cette colle. Son regard croisa celui de Rayhart qui préféra garder le silence, laissant plutôt la femme émettre sa propre hypothèse. Pour être honnête, je ne sais tout simplement pas. En fait, nous n'avons aucune idée de la quantité de médicaments à lui injecter ce qui, vous comprendrez, augmente de beaucoup le risque. Non seulement, ne savons-nous pas comment cette femme réagira au Panatium, mais nous n'avons qu'une valeur approximative de la quantité de la dose à lui administrer. Concrètement, cela veut dire que, de un nous ne savons pas combien de temps son métabolisme sera ralenti, de deux jusqu'à quelle mesure il le sera, de trois le genre

de réaction qu'elle aura et... et enfin... tout ce que nous ne pouvons prévoir ou imaginer à cet instant. Bref, comme vous pouvez le voir le tableau est assez flou. Nous devons donc être plus qu'attentifs et prêts à toutes éventualités.

—Et j'imagine que si cela tournait mal, il n'existe évidemment aucun antidote au médicament pour le neutraliser, demanda Brenton.

—Juste monsieur car... sans jeu de mots... le temps nous manque pour en faire un, voilà !

—O.K. Le moment est maintenant venu de la sauver avec, en toute conscience, les conséquences que cela implique, continua Brawer. Vous êtes prêts ?

—Oui monsieur, il est grand temps d'agir, car nous ne pourrions la maintenir en vie encore longtemps.

—Bon... alors, vous êtes tous témoins que je prends entièrement toutes les responsabilités qu'implique le Panatium... Allez-y... maintenant.

Un silence de plomb s'installa dans la pièce beaucoup trop petite pour la portée de ce qui allait être fait... de ce qui allait se vivre dans les prochaines minutes et les prochaines heures. Lentement, Mary inséra l'aiguille de la seringue dans la nouvelle bouteille qui contenait le Panatium complété. Elle emplît la seringue aux deux tiers, la retira et frappa d'un coup sec de son ongle le petit cylindre pour en extraire les bulles qui auraient pu s'y mélanger.

Ce fut au moment où elle s'approcha de Léa que l'imprévisible se produisit.

Chapitre 12

Par une manœuvre extrêmement rapide et précise, Brenton empoigna le bras de Mary pour lui enlever la seringue contenant le Panatium. Bien que le geste fût déroutant de la part du militaire, il était parfaitement contrôlé pour ne pas faire de mal au médecin. Le mouvement fut tellement inattendu que personne n'eut le temps de réagir.

La seringue entre ses mains, Brenton recula de quelques pas et faisant face à ceux qui essayaient de comprendre, il planta d'un seul coup l'aiguille dans son épaule gauche, son pouce sur le piston prêt à l'enfoncer.

—Brenton, qu'est-ce que vous faites ? hurla Brawer. Non... je vous l'interdis.

—Désolé monsieur, je ne voyais pas comment vous persuader de me laisser tester le Panatium. Comprenez que je fais ce choix pour la vie de Léa. Vous ne pouvez vous permettre de risquer sa vie alors, je me porte volontaire. Ainsi, si je survis au médicament, vous aurez la possibilité me faire passer en cour martiale pour désobéissance à un supérieur et j'en subirai les conséquences, mais si je me rends jusque-là, c'est que Léa aura probablement survécu elle aussi et mon objectif aura été atteint... la sauver à tout prix.

Mary et Rayhart étaient démontés par le geste du militaire. Bien qu'il risquait sa vie, ils comprenaient néanmoins son intention.

—Brenton, laissez tomber cette idée et retirez cette aiguille de votre bras, faites ce que je vous dis... c'est un ordre Brenton !

—Navré monsieur... je dois faire ma part pour sauver Léa.

Aussitôt sa phrase terminée, l'homme enfonça le piston de la seringue et le Panatium s'infiltra dans toutes ses fibres musculaires tendues à rompre. Le geste se fit en moins de deux. Le liquide injecté, Brenton retira l'aiguille de son épaule pour ensuite déposer la seringue sur la petite table d'acier inoxydable qui était tout près de lui.

Pendant les secondes qui suivirent, le petit groupe resta silencieux aux gestes du militaire. Ce fut Brawer qui brisa le silence.

—Vous vous compromettez beaucoup Brenton.

—Et Léa, elle... elle aurait risqué trop, vous croyez ?

Brawer ne répondit pas à la réplique, se contentant de se passer les mains dans son visage et dans ses cheveux gras.

Allez, je ne me suis pas suicidé... puis, se tournant vers Mary et Rayhart... j'ai confiance à votre cocktail, vous savez, vous êtes des pros... n'est-ce pas ?

—Absolument mon ami, répondit Rayhart, tout devrait bien aller.

—Et maintenant... je dois m'attendre à quoi ?

—Difficile à dire, tout est tellement nouveau face à ce médicament... c'est du jamais expérimenté. J'imagine que vous ressentirez une forme de picotement et que la tête vous tournera, je ne peux vous en dire plus.

—*All right* doc. Maintenant, si vous ne voyez pas d'objection, je préférerais être à l'horizontale. Attendez, je vais faire le nécessaire.

Mary et Rayhart se regardèrent surpris par le propos du militaire. Mais rapidement, ils comprirent ce qu'il voulait dire quand il décrocha la radio de sa ceinture pour appeler ses coéquipiers.

—Poncho, tu me reçois ?

—Oui monsieur, je suis à l'écoute.

—Poncho, amène-moi une civière au laboratoire... fais vite, je crois que je vais faire un gros dodo ici pour un moment.

Sans comprendre ce que voulait dire son chef, il exécuta la

demande à grandes enjambées. Ainsi quelques minutes plus tard, la petite civière de toile était au sol du laboratoire.

—Merci Poncho.

—Eh... question monsieur... c'est pour vous la civière ?

—Oui mon ami, et pour moi tout seul... tu n'imagines pas que nous puissions être deux sur ce brancard, non ?

—Et pourquoi en avez-vous besoin ?

À la question, c'est Brawer qui répondit. Il avait été silencieux depuis le geste de Brenton.

—Parce que d'ici quelques minutes, c'est votre chef qui expérimentera le Panatium, dites-lui un beau bonsoir, car vous allez le perdre pour un bout de temps, du moins, nous l'espérons tous...

Poncho regarda son supérieur qui à son tour se contenta de lui faire un signe de tête pour valider les propos de Brawer.

—Merci Poncho... tu peux disposer.

À peine le militaire avait-il quitté la pièce que Brenton commença à ressentir les premiers effets du Panatium. Alors que normalement il aurait gardé pour lui ses impressions, il décida cette fois de les partager avec les gens présents dans le laboratoire ayant comme objectif le bon développement du médicament.

—Bon... voilà monsieur Rayhart... je crois ressentir l'action du Panatium... une première médicale, prenez-en bonne note. Léa n'aurait pu vous les divulguer si elle avait été la première.

—Parfait... restez calme, tout ira bien. Mary, prends ses signes vitaux, prépare un soluté de NaCl au cas où nous aurions à intervenir... vous ressentez quoi ?

—Bizarre... aucun picotement... plutôt une forme... d'élanement.

—D'élanement ? Mais qu'est-ce que vous voulez dire ?

—Mes jambes... mes bras... mon corps n'est que lancinations... je vous avoue que la sensation est plutôt désagréable.

—Ah... je ne m'attendais pas à cela.

—Et... et maintenant une grande fatigue. Oufff, c'est comme si j'avais un havresac de cinquante kilos sur le dos... Ohhh, je me sens tellement fatigué... la tête me tourne maintenant.

—Couchez-vous sur la civière... aidez-moi Brawer à le soutenir... Mary, on le branche.

À peine eurent-ils le temps de lui prendre les bras que le militaire s'affaissa lentement sur le parquet froid du laboratoire à peine retenu par Rayhart et Brawer, qui surpris, eurent juste le temps de le retenir dans son affaissement.

—Brenton, ça va, vous n'êtes pas blessé ?

—Non... mais... tellement... fatigué... c'est normal doc ?

—Probablement, je ne sais quoi vous dire. Monsieur Brawer, aidez-moi à le soulever pour le coucher sur la civière.

Les deux hommes soulevèrent avec peine le corps du militaire qui n'avait plus aucune retenue. À l'instant où il fut étendu, Mary commença à couper son t-shirt pour lui permettre de coller une panoplie de sondes autocollantes sur le torse et la tête de l'homme. Elle lui installait un brassard pour suivre sa pression sanguine quand péniblement, il chuchota à la femme...

—Ma... Mary...

—Doucement monsieur... restez calme, laissez-vous aller, ne résistez pas...

—Mary... si... je devais y laisser ma peau... et que vous la sauviez... dites-lui...

—Sa pression est en chute libre Rayhart... on fait quoi ?

—Dites-lui... que *l'enfant de rien* l'aimait bien...

—Rien Mary... on le laisse aller... c'est le médicament qui ralentit son métabolisme.

—Et le rythme cardiaque... est à 44... 40... 38... Ray, c'est dangereux.

—Laisse-le aller Mary, de toute façon, il n'existe aucun antidote... nous ne pouvons rien faire.

—30 Ray... 24, pression pratiquement indétectable... cet

homme va mourir Ray...

Brawer savait que le Panatium devait ralentir le métabolisme du corps humain au point où, pour un non averti, on pouvait croire à la mort du patient, cela était la théorie, mais maintenant, il se demandait si Brenton réagissait normalement au médicament ou... s'il était en train d'assister... aux derniers instants de la vie de l'homme.

La tension était à son comble. Tous les instruments de mesure indiquaient que Brenton était en train de s'éteindre. Personne ne savait s'il allait survivre ou en mourir. Mary était toujours le long de la civière à lire les données sur le moniteur cardiaque.

—16 pulsations... c'est fou... pression nulle, impossible de prendre une lecture... rythme de... attends... 5...

Puis, ce fut le long signal sonore continu du moniteur qui leur annonça que le cœur de Brenton venait de s'arrêter.

—Mais qu'est-ce qu'on a fait Ray, c'est un poison mortel que nous avons fabriqué... Brenton est mort... regarde, plus aucun signe de vie.

—Attendez, lui répondit Brawer... ne concluez pas tout de suite Mary, donnez-lui et donnons-nous encore du temps.

Mary était presque en état de panique, elle venait de voir s'éteindre un homme devant elle, alors que ni elle ni personne d'autre n'avait réagi ou n'était intervenu, c'est comme s'ils avaient tous voulu sa mort.

—Attendre ? Attendre quoi, cet homme est mort... vous savez lire un graphique cardiaque,... regardez... cet homme est en train de succomber monsieur.

—Attendez Mary... encore quelques secondes, il n'est peut-être pas mort, rappelez-vous les propriétés du Panatium.

Les secondes qui suivirent semblèrent une éternité. Tous attendaient de savoir si c'était le Panatium qui avait mis le métabolisme de Brenton au ralenti... ou si Brenton avait vraiment trépassé.

—Combien de temps faudra-t-il attendre, demanda Rayhart à Brawer ?

—Je n'en sais rien, je n'en sais pas plus que vous.

Encore une dizaine de secondes passèrent. Mary regarda Brawer et lui dit la voix pleine d'angoisse :

—Cet homme n'est plus avec nous Brawer... regardez le moniteur cardiaque, il est...

... bip...

—Vous avez entendu, s'écria Brawer... regardez le graphique, il y a une oscillation... quelle est sa tension artérielle ?

—Rien, aucune pression, c'est sûrement un spasme cardiaque, on a déjà vu cela...

—Attendez encore! Je suis persuadé que Brenton n'est pas mort.

Le silence était de plomb. Mary, Rayhart et Brawer avaient les yeux rivés sur le petit écran... les secondes passaient... vingt secondes... trente secondes... trente-cinq secondes...

... bip...

Rayhart et Mary n'en croyaient pas leurs oreilles et leurs yeux ; cette fois, il ne semblait plus y avoir de doute. Le cœur de Brenton avait battu, une autre oscillation était inscrite à l'écran.

—Voyez, regardez, son cœur continu à battre, je vous l'avais dit.

Rayhart avait les yeux rivés sur sa montre chronométrant le temps depuis le dernier bip du moniteur... vingt-cinq... trente... trente-trois secondes...

... bip...

—Encore, vous l'avez entendu et vu... ça marche... le Panatium marche, son cœur bat, son sang circule, son métabolisme est terriblement ralenti, mais il fonctionne, il n'y a plus de doute.

—Vous avez raison, renchérit Rayhart, c'est incroyable et surtout invraisemblable, le Panatium a ralenti son cœur à une pulsation aux trente, trente-cinq secondes, c'est complètement

fou. C'est... je ne trouve pas de qualificatif aux possibilités de ce médicament. Vous imaginez ce que...

—Soyez sans crainte, nous avons déjà en tête toutes les possibilités du Panatium, mais ça, c'est pour le futur, normalement son métabolisme devrait être stable pour plusieurs heures, combien de temps exactement... nous n'en savons évidemment rien, mais en théorie, son rythme cardiaque devrait revenir lentement à la normale au fur et à mesure que le médicament sera assimilé par son foie. Ainsi, nous pourrions le tenir en phase dormante, pendant des mois et des mois en programmant une puce jumelée à l'injection régulière de faibles doses. Mais laissons tomber nos spéculations, je ne crois pas que le moment soit bien choisi pour extrapoler sur le futur du Panatium, nous avons une vie à sauver, celle de Léa et cette tâche relève de vos compétences. Vous avez complété le Panatium, bravo ! Il est maintenant temps de sauver la femme qui a... quel jeu de mots... donné vie à ce médicament.

—Vous avez raison monsieur... Mary prépare une dose pour Léa, le moment est venu de lui donner... ce qu'elle nous a donné. Cependant, une chose m'inquiète énormément monsieur.

—Quoi, quoi donc.

—Considérant que le Panatium contient les gènes de Léa, je me demande si ce facteur ne jouera pas en sa défaveur.

—Hummm, excellente observation ... mais avez-vous une autre solution à me proposer ?

Ni Rayhart ni Mary ne s'étendirent sur la question de Brawer, ils conclurent par défaut qu'il fallait risquer le tout pour le tout.

Les instants qui suivirent furent semblables à ce qu'ils venaient de vivre. Mary injecta le Panatium à Léa et, impatients, ils surveillaient la réaction de la femme en tenant compte du paramètre extrêmement important qu'était son état de santé très précaire. La question que tous se posaient intérieurement sans que personne ne l'eût prononcée de vive voix, était de savoir si elle

résisterait au passage léthargique provoqué par le Panatium.

—Regardez... son rythme ralentit... dit Mary à faible voix. Dieu, faites qu'elle s'accroche pour que nous puissions l'opérer et la sauver.

—Rayhart, j'ai une question pour vous.

—Oui monsieur.

—Si le Panatium fonctionne également pour Léa... qu'elle sera la prochaine étape ?

—Du sang monsieur... nous aurons besoin de sang compatible avec le groupe sanguin de cette femme. Quand nous l'aurons transfusée, nous pourrons l'opérer pour voir l'étendue des dégâts causés par le passage de la balle et contenir la perte des fluides de son corps en refermant les plaies.

—Normalement, cela ne devrait pas vous poser de problème majeur ?

—Non, je ne crois pas. **LE** problème était le temps dont nous disposions pour lui faire une transfusion et l'opérer, mais si le Panatium est aussi efficace qu'il semble l'être sur le système de Brenton... nous pouvons raisonnablement penser que nous la sauverons.

—Regarde Ray, lui dit Mary... son système semble réagir correctement au Panatium, son rythme cardiaque est tellement bas qu'elle ne perd presque plus de sang... je crois que cela marchera pour elle aussi.

—Bon maintenant, écoutez-moi bien... Brenton est dans l'incapacité de vous superviser pour un bon bout de temps, et je crois Poncho que vous en connaissez la raison. Ainsi le temps venu, vous informerez vos collègues sur la situation. Cela dit, Poncho, vous prenez la relève de Brenton et j'ai une foutue mission à vous confier.

Les trois militaires étaient réunis dans la cuisine des méde-

cins d'outre monde alors que Talladega était à fouiller dans le frigo à essayer de trouver quelque chose à se mettre sous la dent.

—Vous partez immédiatement pour l'unité de secours de Jamestown pour aller chercher trois unités sanguines du groupe *O négatif*. Enfourchez votre bécane et ramenez-moi ce sang au plus vite, je le répète... au plus vite. Est-ce clair ? Des questions ?

Les trois militaires se regardèrent le temps d'une seconde et lui répondirent.

—Non monsieur... pas de question.

—Eh !... moi monsieur, j'aurais une question, c'était Talladega avec un morceau de salami en main.

—Oui Talladega.

—Dites monsieur, je peux me payer un autre tour de manège avec mes amis ?

—Vous êtes impossible Talladega... allez avec eux, j'aime mieux vous savoir avec eux qu'à me demander ce que vous mijotez en leur absence.

Brawer pénétra dans le laboratoire où tout semblait calme. Une apparence pourtant trompeuse. Deux êtres humains étaient sous l'effet du Panatium. Un était entre la vie et la mort alors que l'autre avait risqué sa vie... Rayhart et Mary avaient soigneusement enveloppé Brenton d'un long drap de flanelle blanc. Ils préparaient les instruments chirurgicaux en vue de l'opération qui attendait Léa.

—Voilà, la commande est passée, vous devriez avoir les culots de sang dans peu de temps.

Comme il parlait, le puissant sifflement du Tomahawk se fit entendre.

—Nos patients se portent bien ?

—Au-delà de nos attentes. Mais je vous avouerai que je n'en reviens toujours pas de voir ainsi un être humain en état d'hiber-

nation. C'est... de l'ordre du miracle que de regarder une personne qui est entre la vie et la mort... en attente... que nous ayons en main tous les éléments nécessaires pour intervenir en toute sécurité pour elle.

—Justement... monsieur Rayhart... parlant de sécurité... l'opération devrait bien se passer ?

—Écoutez... je ne vous cacherais pas que toute opération représente un risque et encore moins que le type de blessure qu'a cette femme n'est pas de l'ordre d'une écorchure. Néanmoins, comme nous en avons discuté tout à l'heure, je ne vois pas de problème majeur à l'horizon pourvu que le Panatium continue ses effets bénéfiques.

—Je vois... À mon tour de vous avouer tout l'espoir que je vois en vous. Mais bon, il ne reste qu'à attendre.

—Faites-nous confiance monsieur Brawer... autant que Brenton nous a fait confiance en s'injectant le Panatium...



Brawer était assis dans son bureau à réfléchir à ce que lui avait dit Rayhart deux semaines auparavant. Brenton avait eu un cran et un courage incroyables au point de s'emparer du Panatium et de se l'injecter. Il savait pertinemment que Brenton avait désobéi et mesurait la gravité du geste tout en tenant compte cependant de son apport au développement du Panatium et... également à la science.

Mais par-dessus tout et avant tout, il avait risqué... pour ne pas dire sacrifier, sa propre vie pour en sauver une autre et sans le réaliser... des milliers d'autres. De plus, par ricochet, il venait de faire faire un pas de géant à la médecine spatiale ce qui pouvait lui valoir une mention digne d'estime.

Et maintenant... Brawer était là, de retour à la Zone 5 de

Bishop. La pièce qui constituait son bureau était éclairée par un beau soleil. Il attendait ceux qui avaient été les artisans à la survie de Léa. Il lui tardait de revoir ces hommes d'acier, Poncho, Hervers et le second pilote, celui dont il n'avait jamais su son vrai nom, et le fou à Talladega, tous ces hommes qui avaient opéré sans fausse manœuvre.

Et bien sûr... Léa et Brenton... Léa pour la féliciter du succès de sa mission et Brenton pour souligner son courage. Mais Brawer avait d'autres pensées en tête. Ils les attendaient également pour... une autre raison...

L'homme se leva de sa chaise pour aller à la fenêtre au grand contour blanc quand le téléphone sur son bureau sonna.

—Brawer à l'appareil...

—Madame Zanito et monsieur Brenton sont arrivés, monsieur.

—Faites-les entrer, s'il vous plaît...

La femme se présenta dans l'embrasure de la porte plus charmante qu'il ne lui avait jamais été donné de la voir. Elle était habillée d'un fin pantalon noir offrant des jambes aussi longues que l'horizon par une chaude nuit d'été. Le haut de son corps était enveloppé d'un doux chemisier légèrement transparent laissant entrevoir la fine dentelle de son soutien-gorge et les derniers pansements couvrant ses plaies. Cette femme était franchement très belle.

À deux pas derrière elle, Brenton avait revêtu son uniforme des grandes cérémonies. Avec beaucoup de style, il enleva sa casquette sur laquelle, en plein centre, un blason doré brillait de tous ses éclats. L'homme replia son avant-bras sur lui-même pour supporter la casquette.

—Ah, Léa... je suis heureux de vous voir aussi... comment dirai-je... aussi... radieuse. Prenez place, chère amie.

—Merci monsieur.

—Brenton... vous êtes superbe mon ami... je me rappelle

de vous avoir vu en d'autres circonstances sous des angles ne vous avantageant pas autant, vous savez. Allez, allez, assoyez-vous également.

Brawer était détendu et convivial.

—Merci monsieur Brawer.

Le militaire prit place sur la chaise à côté de Léa. Ils faisaient face au bureau de Brawer au centre de la grande pièce. Pour Brenton, le moment était officiel...

—En fait, je suis heureux que vous soyez ici, aujourd'hui, pour...

Le téléphone sonna à nouveau sur le bureau de Brawer.

—Excusez-moi... oui faites-les tous entrer... oui je sais... je les attendais également.

L'homme raccrocha le combiné. Léa regarda discrètement Brenton pour exprimer sa surprise aux propos de Brawer. Comme ce dernier se dirigeait vers la porte, elle lui dit à voix basse :

—Comment... faites-les tous entrer... il avait pourtant dit qu'il voulait nous voir tous les deux pour quelque chose d'important.

La mimique de Brenton ne rassura pas Léa. Il lui signifia d'un haussement d'épaules qu'il ne comprenait pas ce qui se passait.

Brawer ouvrit la porte pour laisser entrer dans le bureau, Mary, Rayhart, Poncho, Hervers, et... et le second pilote... Sabilia Emvero. L'hôte s'adressa à Poncho et Hervers en leur demandant tout bas :

—Et Talladega ?

—Aucune idée monsieur, il a pourtant été avisé... ce fou...

—Merrrrde, il est toujours à part des autres ce... fou... Tant pis pour lui...

Brawer revint vers Léa et Brenton qui occupaient le centre de la pièce, alors que les autres invités étaient restés plutôt au fond de la pièce, près de porte d'entrée.

Léa regarda à nouveau Brenton se demandant s'il savait quelque chose à... cette... heureuse et inattendue surprise. L'homme répéta

sa moue n'indiquant rien qui vaille. Brawer vit bien, par l'attitude de Léa, qu'elle s'interrogeait, alors qu'il lui avait demandé de venir le voir avec Brenton, car il avait *quelque chose d'important* à lui dire. L'homme choisit volontairement de garder le silence face à l'incertitude Léa. Lentement, il fit le trajet vers son bureau pendant que tout le monde respectait ce silence, ce qui intriguait de plus en plus la femme.

De retour à sa place, il porta à Léa un regard qu'elle ne comprenait pas. Pourquoi était-il silencieux de la sorte, que se passait-il... pourquoi personne ne disait rien. Il laissa planer le mystère aussi longtemps qu'il put, attendant une réaction de Léa qui, par gêne, par incompréhension, entretenait cette atmosphère de plus en plus grave.

Finalement, n'en pouvant plus, elle emplit ses poumons d'air pour parler, ce que perçut immédiatement Brawer qui lui coupa net, presque sèchement son élan.

—Non Léa... ne posez pas de question... puis, la regardant droit dans les yeux, il rajouta... écoutez plutôt ce que Brenton a à vous dire.

Léa resta bouche bée, étonnée de ce venait de lui dire Brawer.

À ce moment, Brenton se leva lentement de son siège soutenant la main de la femme à ses côtés qui allait de stupéfaction en stupéfaction. Ainsi l'invita-t-il à se lever également. Tout le reste du groupe, formant une ligne le long du mur au fond de la pièce, s'avança de quelques pas.

Dès lors, Brawer ouvrit le premier tiroir de son bureau pour y sortir deux petits cadres sur pied qu'il déposa sur son bureau. Il les plaça de manière à ce que personne d'autre que lui ne puisse voir ce qu'il y avait dans ces deux cadres.

Brenton prit la parole de sa plus belle voix.

—Léa... tous ceux qui sont ici aujourd'hui savent que tu as été témoin d'une série d'évènements au cours desquels, plus d'une fois, tu aurais pu faillir ou abandonner tes valeurs et principes...

ce que tu n'as pourtant jamais fait. Maintenant, c'est à mon tour de m'inspirer de ta droiture pour te demander... devant ces gens, complices de la joie que j'ai à te formuler... ma demande de vie à deux.

Léa ne put réagir aux paroles de Brenton... Elle le regarda avec attention, ses yeux se remplissant d'émotions. Lentement, elle tourna son regard vers Brawer qui, du coup, fit pivoter les deux cadres vers la femme. Ces derniers représentaient Seagle et Tazianno.

Deux larmes coulèrent sur ses joues moites. Elle se retourna vers ceux que Brenton avait qualifiés de *complices* et put lire dans les yeux de chacun, une grande joie et compassion pour elle.

Doucement, elle ramena ses yeux vers celui qui venait de lui dire devant tous ces gens qu'il l'aimait... et d'une voix frémissante elle lui dit:

—*Enfant de rien...* je veux continuer ma vie avec toi.

Mary essuya une larme et tous se mirent à applaudir quand... Talladega ouvrit brusquement la porte la catapultant littéralement sur Poncho en disant :

—Eh boss... pourquoi ne m'avez-vous pas attendu pour faire la fête ?

* **FIN** *

Aux Éditions la Caboche

1054 rue Cormier

Beloeil

Québec , J3G 3V3

Téléphone : (514) 258-4906

Courriel ; info@editionslacaboche.com

www.editionslacaboche.com

Autobiographie

Blandine Leblanc *Viens, que je te raconte*

Poésie

Armande Millaire *Si l'on s'arrêtait*

Armande Millaire *Au fil des jours*

Armande Millaire *Au gré du vent*

Roman

Lina Savignac *Éva, Eugénie et Marguerite*

Théâtre

Claire Gosselin *Gold Académie*



Autoédition

Récit

Lina Savignac

*Gens du voyage,
une expérience de caravanning*

Achévé d'imprimer au Québec
en juillet 2006
sur les presses d'Invitations Bel Oeil
à Beloeil

Le Projet Panatium... développement d'un nouveau médicament aux propriétés folles et invraisemblables auquel Léa sera invitée par les hautes instances américaines à compléter ce projet pour la médecine moderne et... spatiale. Dès les premières pages, le lecteur plonge à un rythme fou dans le suspense et l'action. Une femme ordinaire vivra une aventure extraordinaire. D'intrigue en intrigue, Léa devra se surpasser pour faire du Panatium l'outil de survie de son amour. Puis, l'incroyable surviendra. Jusqu'où ira l'entreprise, combien de personnes devront mourir pour sauver une seule vie ? Dès lors, **retarder le temps** devra se faire rapidement.



Passionné de tout ce qui est action, **Yvan Savignac** se définit comme un homme ouvert à tout ce que la vie apporte. Natif de Berthierville et La Tuquois depuis 33 ans, il découvre la



passion des mots avec son premier roman **Onde de choc**. Quelques années plus tard, fort de nombreuses formations en littérature acquises auprès de grands écrivains québécois, il écrira à 50 ans son deuxième roman.

L'action avec un grand **A** se fusionne merveilleusement au suspense alors que ses descriptions sont empreintes de savantes nuances d'humour et de sensualité. Cet auteur sait bien jouer avec les mots. Ainsi, il transmet au lecteur cette chimie de la communication, ce dernier ne voulant plus cesser sa lecture. Amant des grands espaces et de nature, cet homme mature saura vous transmettre son imaginaire débordant et fou.